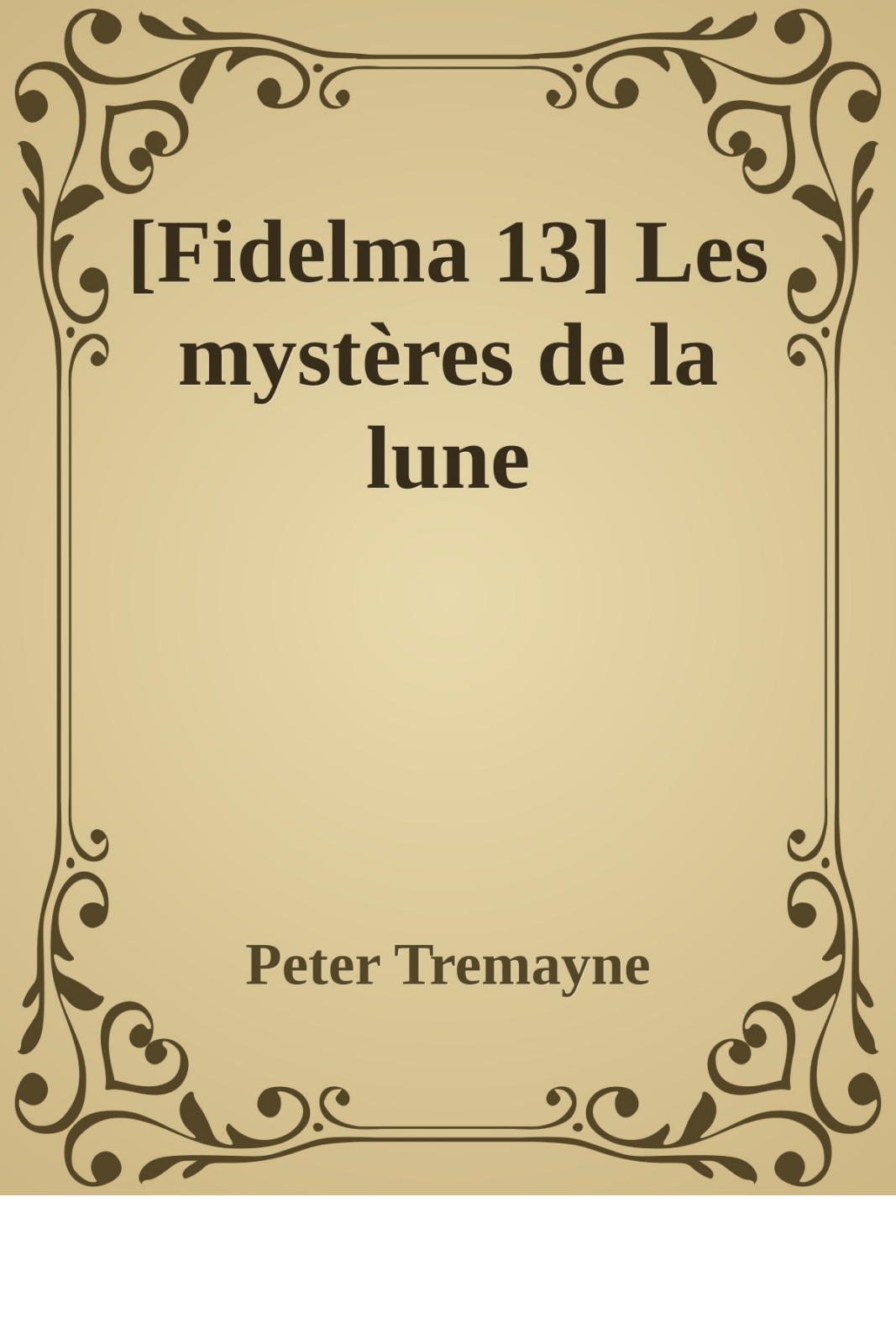


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the entire page.

[Fidelma 13] Les mystères de la lune

Peter Tremayne

VISIT...

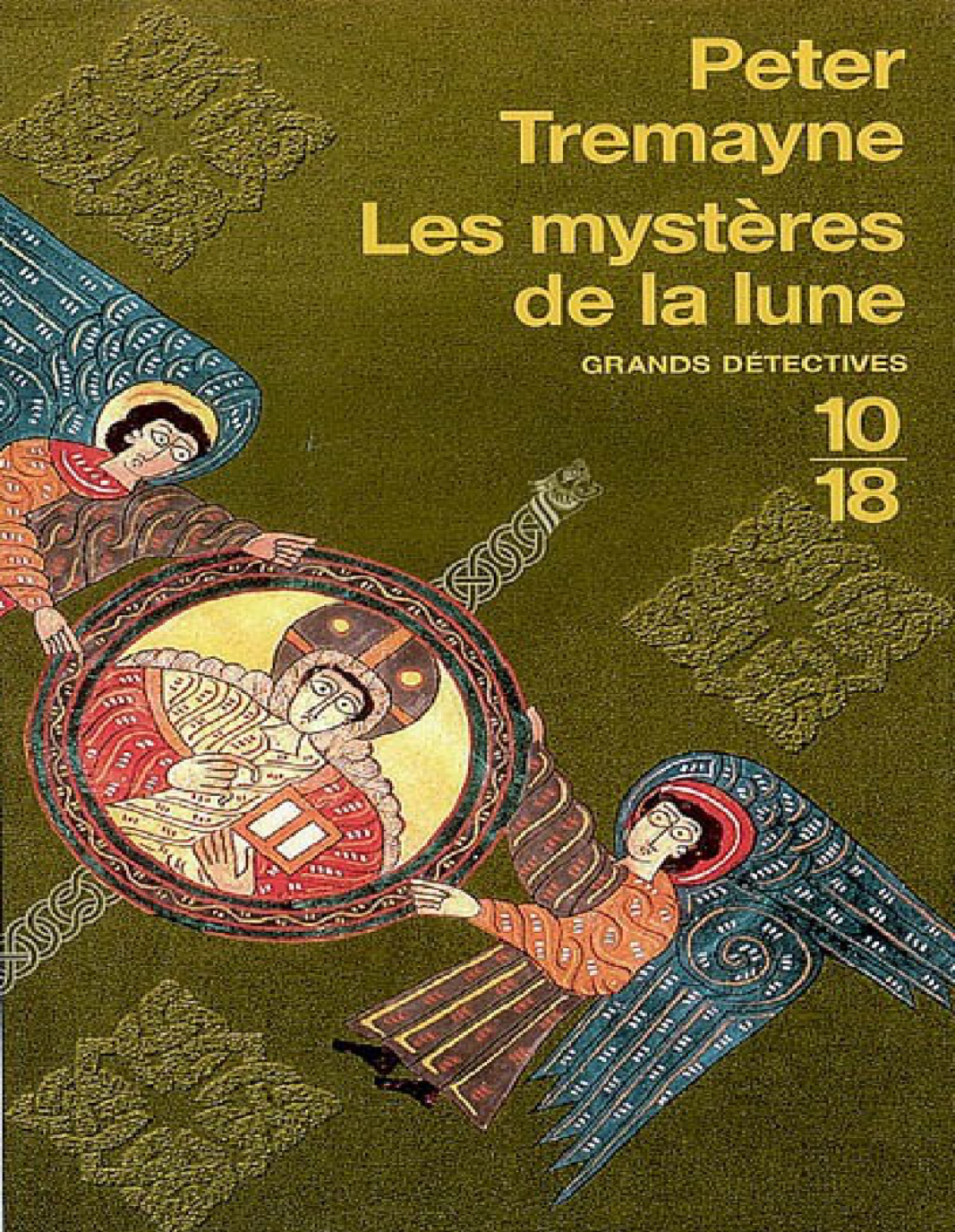
LANZAROTE
Caliente.COM

Peter Tremayne

Les mystères de la lune

GRANDS DÉTECTIVES

10
18



PETER TREMAYNE

Les mystères de la lune

*Traduit de l'anglais
par Hélène PROUTEAU*

INÉDIT

10|18

« Grands Détectives »

dirigé par Jean-Claude Zylberstein

Titre original :
Badger's Moon© Peter Tremayne, 2003.

© Éditions 10/18, Département d'Univers Poche, 2009, pour la
traduction française.

ISBN 978-2-264-04832-5

À Denis, le O'Long de Garranelongy,
descendant du prince Eóghanacht Longadh, ancêtre
éponyme des O' Long qui était un contemporain de
soeur Fidelma, et à Lester, Mme O' Long, avec toute
ma gratitude pour leur amitié et leur hospitalité.

Que ni les démons, ni les maladies, les songes terrifiants ne viennent perturber notre repos, notre sommeil confiant.

Prière du soir attribuée à saint Patrick,
V^e siècle

Sommaire

NOTE HISTORIQUE

PERSONNAGES PRINCIPAUX

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

ÉPILOGUE

NOTE HISTORIQUE

Les romans à énigmes de soeur Fidelma se situent au coeur du VII^e siècle après J. — C.

Soeur Fidelma n'est pas une simple religieuse ayant appartenu à la communauté de sainte Brigitte de Kildare. Elle est aussi dálaigh, avocate des anciennes cours de justice d'Irlande. Comme la plupart des lecteurs abordant les enquêtes de soeur Fidelma ne sont pas familiarisés avec cette époque, cette « note historique » a pour but de leur fournir quelques points de référence qui leur permettront de mieux apprécier le récit.

Au VII^e siècle, le pays était composé de cinq provinces. D'ailleurs, en gaélique, le mot qui désigne une province est toujours cuíge, littéralement un cinquième. Les rois de quatre de ces provinces – Ulaidh (Ulster), Connacht, Muman (Munster) et Laigin (Leinster) – prêtaient allégeance au Ard Rí ou haut roi qui régnait depuis Tara, dans la cinquième province « royale » de Midhe (Meath), qui signifie « province du milieu ». À l'intérieur même des frontières de chacune de ces provinces dominées par un roi, le pouvoir se divisait entre les petits royaumes et les territoires des clans.

La loi de primogéniture, l'héritage par le fils aîné ou la fille aînée, était un concept étranger à l'Irlande.

Les titres attachés au pouvoir, qui allaient du petit chef de clan au haut roi, n'étaient que partiellement héréditaires. Chaque dirigeant devait prouver qu'il méritait la charge qu'il convoitait. Il était élu par le derbhfine de sa famille, composé d'un minimum de trois générations réunies en assemblée. S'il s'avérait qu'un dirigeant était indigne de sa tâche, on le destituait. Et donc le système monarchique de l'ancienne Irlande était plus proche d'une république moderne que des monarchies féodales de l'Europe médiévale.

Au VII^e siècle, l'Irlande était gouvernée par un corpus de lois très complexes qu'on appelait les lois des Fénechus ou « cultivateurs », plus connues sous le nom de lois des brehons, brehon étant dérivé de breitheamh – juge. La tradition veut que ces lois aient été réunies pour la première fois en 714 avant J. — C. sur ordre du haut roi Ollamh

Fodhla. Mais ce n'est qu'en 438 après J. — C. que le haut roi Laoghaire convoqua une commission de neuf sages pour étudier, réviser et rédiger les lois en caractères latins, l'alphabet romain s'étant peu à peu imposé dans le pays. Saint Patrick, qui deviendra le patron de l'Irlande, faisait partie de ce conseil. Au bout de trois ans d'un travail intensif, la commission remit un texte où étaient consignées les lois dont ce fut la première codification connue.

Le premier manuscrit des anciennes lois d'Irlande qui est parvenu jusqu'à nous date du X^e siècle, et il est conservé à la Royal Irish Academy de Dublin. Et il fallut attendre le XVII^e siècle pour que l'administration coloniale de l'Irlande interdise l'usage du système juridique des brehons. Le simple fait de posséder un exemplaire de ces textes de loi était puni de mort ou de déportation.

En Irlande, le système juridique n'était pas statique et tous les trois ans au Féis Temhrach (la fête de Tara), les juristes et les administrateurs se rassemblaient pour réviser les lois à la lumière des changements survenus dans la société.

Ces lois irlandaises garantissaient aux femmes plus de droits et de protections qu'elles n'en ont jamais eu jusqu'à aujourd'hui en Occident. Elles pouvaient aspirer à toutes les fonctions à égalité avec les hommes. Dirigeants politiques, guerriers à la tête des troupes dans les batailles, elles exerçaient aussi les professions de médecin, de magistrat, de juriste, de poète et d'artisan. Du temps où vivait Fidelma, le nom de plusieurs femmes juges est arrivé jusqu'à nous — Bríg Briugaid, Áine Ingeine Iugaire et Darí, entre autres. Par exemple, Darí n'était pas seulement juge, mais auteur d'un texte de loi particulièrement remarquable rédigé au VI^e siècle.

Les femmes étaient protégées contre le harcèlement sexuel, la discrimination et le viol. Concernant le divorce, elles jouissaient des mêmes droits que les hommes et pouvaient exiger une part des biens de leur mari. Elles héritaient en leur nom propre des propriétés leur venant de leur famille et avaient droit à des compensations si elles tombaient malades ou étaient hospitalisées. (En 636, l'ancienne Irlande comprenait le réseau d'établissements hospitaliers le plus ancien jamais décrit en Europe.) Vues d'après nos critères, les lois des brehons contribuaient à créer un environnement quasi idéal pour les femmes.

Fidelma est née en 636 à Cashel, la capitale du royaume de Muman (Munster), au sud-ouest de l'Irlande. Elle est la plus jeune fille du roi Fáilbe Fland, qui meurt l'année suivant sa naissance, et elle sera élevée sous la tutelle d'un lointain cousin, l'abbé Laisran de Durrow. Quand elle atteint « l'âge du choix » (quatorze ans), elle part étudier à l'école des bardes du brehon Morann de Tara, en compagnie de nombreuses jeunes filles irlandaises. Après huit années d'études,

Fidelma obtient la qualification d'anruth, située un degré au-dessous du titre le plus élevé décerné par les collèges de bardes et les universités ecclésiastiques. La qualification suprême, ollamh, désigne encore aujourd'hui un professeur en gaélique. Fidelma a étudié le droit, dans le code de droit pénal Senchus Mór et dans le code civil, le Leabhar Acaill. Elle exerce donc la profession de dálaigh ou avocate.

Dans l'Écosse moderne, son rôle pourrait se comparer à celui d'adjoint du shérif, dont le travail consiste à rassembler et établir les preuves indépendamment de la police, et décider s'il y a matière à procès. Le juge d'instruction français joue un rôle similaire. Cependant, Fidelma peut passer du rôle de procureur ou, comme dans cette histoire, à celui d'avocate de la partie civile, et même déjugé pour des affaires mineures quand un brehon n'est pas disponible.

À cette époque, la plupart des clercs appartenaient aux nouvelles communautés chrétiennes. Au cours des siècles précédents, ils avaient été druides. Et donc Fidelma avait rejoint la communauté religieuse de Kildare, fondée à la fin du V^e siècle par sainte Brigitte. Mais au moment où commence ce récit, Fidelma a quitté Kildare depuis plusieurs années, désenchantée par la vie au monastère. Cet épisode est relaté dans la nouvelle Hemlock at Vespers, tirée du recueil du même nom.

Alors qu'en Europe, le haut Moyen Âge, dont le VII^e siècle fait partie, est considéré comme une période sombre, il s'agit d'un « âge d'or » pour l'Irlande. Des jeunes gens viennent de toute l'Europe pour étudier dans les universités irlandaises, y compris des fils de rois anglo-saxons. Pas moins de dix-huit nations étaient représentées à la grande université ecclésiastique de Durrow. Dans le même temps, des missionnaires, hommes et femmes, portaient reconvertir une Europe païenne au christianisme, fondant des églises, des monastères et des centres d'études : à l'est jusqu'à Kiev, en Ukraine, au nord jusqu'aux îles Féroé, au sud jusqu'à Tarente, en Italie. L'Irlande était synonyme de savoir et de culture.

Cependant, en ce qui concerne les questions liturgiques, l'Église celtique d'Irlande était en constante opposition avec Rome. Rome avait commencé ses réformes au IV^e siècle, changeant les rituels et la date de Pâques. L'Église celtique et l'Église orthodoxe d'Orient refusèrent de suivre cette nouvelle orientation. Entre le IX^e et le X^e siècle l'Église celtique fut progressivement absorbée par Rome, tandis que les Églises orthodoxes d'Orient confirmaient leur indépendance. À l'époque de Fidelma, l'Église celtique d'Irlande était très concernée par ces conflits, à la fois philosophiques et religieux, et ce sujet est fréquemment abordé dans mes livres.

Au VII^e siècle, dans les Églises celtique et romaine, la notion de célibat chez les prêtres était controversée. Malgré mes précédentes

explications sur le sujet, quelques lecteurs ont été surpris que dans *Le Châtiment de l'au-delà*, soeur Fidelma et son compagnon Eadulf aient souscrit à l'une des neuf formes légales d'union ayant cours dans l'ancienne Irlande.

Il y avait des ascètes dans les deux camps, qui sublimaient l'amour physique pour le mettre au service de Dieu, mais il fallut attendre le concile de Nicée, en 325 après J. — C., pour que les mariages cléricaux soient réprouvés sans être interdits. Le concept du célibat dans l'Église romaine sort tout droit du culte rendu à Vesta par les vestales romaines, et à Diane par les prêtres de Diane.

Au Ve siècle, Rome avait d'abord interdit aux abbés et aux évêques de partager la couche de leur épouse, puis, peu de temps après, de se marier. Il semblerait que la principale raison de cette attitude ait des origines financières puisque le pape Pélage I^{er} (555-561) avait décrété que les fils des prêtres ne seraient pas autorisés à hériter des propriétés de l'Église. Quant aux autres membres du clergé, Rome se contenta de les décourager de prendre femme.

À Rome, le parti du célibat se renforça et c'est sous l'influence de Pierre Damien (1007-1072), un théologien renommé dont les écrits témoignent de la misogynie, que le pape Léon IX (1049-1054) instaura le célibat pour les prêtres. Léon IX ordonna que les femmes des prêtres soient envoyées comme esclaves à Rome où elles seraient mises à la disposition du pape. En 1139, Innocent II tenta d'adoucir ce traitement en demandant à tous les religieux de divorcer de leurs épouses. Mais le pape Urbain II, en 1189, décréta que les épouses des religieux pouvaient être saisies et vendues comme esclaves par n'importe quel seigneur européen. Les prêtres ne se laissèrent pas faire, la lutte fut acharnée, et il fallut très longtemps avant que l'Église celtique s'aligne sur la position de Rome. D'ailleurs, jusqu'à ce jour, dans l'Église orthodoxe d'Orient, les prêtres qui ne sont ni abbés ni évêques ont conservé le droit de convoler.

La condamnation du « péché de chair » est restée étrangère à l'Église celtique longtemps après que Rome eut converti l'abstinence en dogme. Dans le monde de Fidelma, les abbayes et les fondations monastiques qui abritaient des personnes des deux sexes s'appelaient *conhospitae* ou maisons doubles.

Les hommes et les femmes y vivaient en élevant leurs enfants au service du Christ.

La maison de sainte Brigitte de Kildare, à laquelle appartenait Fidelma, compte parmi celles-ci. Quand Brigitte fonda son établissement à Kildare (*Cill-dara* = l'église des chênes), elle invita un évêque du nom de Conlaed à la rejoindre. Sa première biographie, écrite en 650, à l'époque de Fidelma, fut rédigée par un moine de

Kildare du nom de Cogitosus, qui établit clairement qu'il s'agissait là d'une communauté dont la mixité se prolongea après la mort de Brigitte.

Il faut également souligner qu'en ces temps éloignés, dans l'Église celtique, les femmes exerçaient elles aussi la fonction de prêtre. Brigitte fut même ordonnée archevêque par le neveu de Patrick, Mel, et son cas n'était pas isolé. Au VI^e siècle, Rome rédigea une protestation pour se plaindre des pratiques celtes qui autorisaient les femmes à célébrer le divin sacrifice de la messe.

Contrairement à l'Église romaine, l'Église irlandaise ignorait la confession des péchés à un prêtre, à qui il revenait d'absoudre le pécheur au nom du Christ. Cependant, les Irlandais se choisissaient une « âme soeur » (anam chara), dont il n'était pas nécessaire qu'elle appartînt au clergé. Et c'est avec cette personne qu'ils discutaient de leurs problèmes émotionnels et spirituels.

Ainsi prévenus, nous pouvons maintenant entrer dans le monde de Fidelma. Les événements de ce récit se situent en 667, juste après la nuit de Gelach a'bhrúic, la lune du blaireau, qui marque la pleine lune d'octobre. Les Irlandais croyaient que, pendant cette période, le blaireau séchait l'herbe pour construire son nid.

PERSONNAGES PRINCIPAUX

Soeur Fidelma de Cashel, dálaigh ou avocate des cours de justice de l'Irlande du VII^e siècle

Frère Eadulf de Seaxmund's Ham des terres des South Folk, son compagnon.

À Cashel

Colgú de Cashel, roi de Muman et frère de Fidelma

Ségdae, évêque d'Imleach, comarb (successeur) d'AilbeSárait, nourrice

À Rath

Raithlen Becc, chef des Cinél na Áeda

Adag, intendant de Becc

Accobrán, tanist ou héritier présomptif de Becc

Lesren le tanneur, père de Beccnat

Bébháil, mère de Beccnat

Seachlann le meunier, père d'Escrach

Brocc, frère de Seachlann

Sirin, cuisinier à Rath Raithlen, oncle de Ballgel

Ballgel, nièce de Sirin et de Berrach

Berrach, tante de Ballgel, soeur de Sirin

Goll le bûcheron

Fínmed, sa femme

Gabrán, fils de GollLiag, l'apothicaire

Gobnuid, un forgeron

Tómma, un aide de Lesren

Creoda, un aide de Lesren

Síoda, un enfant

Menma, un chasseur

Suanach, sa femme

À l'abbaye du bienheureux

FinnbarrAbbé Brogán

Frère Solam

Frère Dangila

Frère Nakfa

Frère Gambela

Frère Túan, intendant de la maison de Molaga

Conrí, chef de guerre des Uí Fidgente

CHAPITRE PREMIER

Le disque blanc de la lune dominait le ciel. Énorme, bas, brillant et froid, il emplissait les cieux d'une telle luminosité que l'obscurité semblait se dissiper. Devant l'astre, l'homme se sentait nu et il tremblait dans sa clarté implacable. En opposition à cette sensation glaciale, curieusement sa tête était en feu, ses mains étaient moites et il haletait. Cela s'apparentait à une fièvre amoureuse. Son cœur battait à tout rompre et il respirait à pleins poumons les parfums de la nuit. Il leva les bras vers le disque où se dessinaient d'étranges paysages, étira les doigts comme pour s'en saisir, et les muscles de son dos et de ses épaules tressaillirent.

Ses lèvres se rétractèrent, découvrant ses dents dans un grognement d'exultation. Il était possédé par une connaissance qui lui donnait une supériorité sur ses semblables. Parce qu'il partageait ses secrets, il allait prononcer le nom sacré de la lune interdit au commun des mortels. Eux, terrorisés par la déesse impitoyable, s'en remettaient à de pâles images. Ils l'appelaient « la déesse radieuse », « celle où est concentrée la connaissance », ou encore « la reine de la nuit », comme les marins qui craignaient qu'une plus grande précision n'attire sur leurs navires la colère de la divinité. Mais lui connaissait son vrai nom et le prononçait hardiment.

Lui seul avait ce privilège qui manifestait sa maîtrise, démontrait son autorité et ses pouvoirs. Même à Moïse qu'il aimait le Dieu de la nouvelle foi était demeuré caché. D'après les prêtres, quand Moïse avait demandé son nom à la divinité dont il était l'instrument, le Dieu avait répondu : « Je suis celui qui est⁽¹⁾. » Oui, tous les dieux usaient de leur divine liberté pour se soustraire à ce qui les définissait. Interpeller une divinité quand on se tenait face à elle vous conférait un pouvoir maléfique. Il le tenait entre ses mains. Il le sentait s'insinuer en lui.

Il dessina une caresse sur la face sévère et trouble de la lune.

Le sreang na imleacáin, le cordon ombilical qui le liait à elle, commença à vibrer, elle exigeait une totale soumission, une obéissance aveugle en échange de la puissance qu'elle lui accordait en

dardant sur lui ses rayons.

Le temps était arrivé où il ne pourrait plus résister à ses demandes. L'impulsion était devenue irrésistible.

Il traversa la clairière et pénétra dans le bois d'une démarche étrange et bondissante. Bien qu'il ne l'ait pas prémédité, il savait très bien où il allait. Sur le sentier tortueux plongé dans l'ombre, il se déplaçait avec l'aisance et la rapidité d'un animal. Furtif, la respiration régulière, il franchissait les obstacles sans jamais montrer de signe de fatigue. Les arbres étaient de plus en plus clairsemés et il distingua les contours de la vieille forteresse sur la colline, à sa droite. Il marqua une pause, et observa les lumières vacillantes des lanternes accrochées de chaque côté des portes. Derrière ces portes des guerriers montaient la garde. Aucune importance, il n'avait pas l'intention de se rapprocher davantage du rath. D'autres tâches l'attendaient.

La lune éclairait le sentier désert qui serpentait jusqu'à la citadelle. L'homme leva les yeux vers l'astre et ses traits se figèrent en une expression déterminée.

Serait-il trop tard ? Aurait-il manqué l'instant tant attendu ? Certainement pas. Ce qui le guidait le rendait omniscient et il était convaincu qu'il arrivait juste à temps.

Du côté de la forteresse, les portes grincèrent dans le silence de la nuit. Il entendit des voix et un homme tonna : « Sauve-toi, Ballgel ! » Une voix cristalline lui répondit gaiement, puis les portes se refermèrent avec fracas.

Maintenant, quelqu'un descendait la colline.

L'homme laissa échapper un soupir de satisfaction. La frêle silhouette d'une jeune fille, un panier au bras, avançait avec la légèreté et l'assurance de la jeunesse.

Il sourit et se retira dans l'ombre des arbres. Son poulx s'accéléra, ses mains moites le démangeaient. Il les frotta contre son pantalon.

La jeune fille marchait d'un pas rapide et insouciant. Quand elle passa près de lui, il bougea, les feuilles craquèrent et elle s'arrêta.

— Qui est là ? demanda-t-elle avec assurance tout en scrutant l'obscurité.

Il jeta un rapide coup d'oeil autour de lui pour vérifier qu'ils étaient seuls et s'avança sur le chemin baigné par le clair de lune. Elle le reconnut aussitôt et se détendit.

— Ah, c'est toi ! Que fais-tu ici ?

La bouche sèche, il se racla la gorge.

— Je retournais chez moi, Ballgel, répondit-il sur un ton amical et enjoué. Que fais-tu dehors à cette heure ?

La jeune fille lui sourit.

— Ce soir, Becc recevait de nombreux invités et je suis restée pour aider mon oncle à la cuisine. Après, il a fallu tout nettoyer,

comme toujours quand le chef donne une réception. Ce n'est pas la première fois que je reste si tard.

Il hocha la tête d'un air absent.

— Je vais te raccompagner.

— Si tu veux, mais pas question de traîner. La journée a été longue.

Elle se remit en route et il la suivit. De toute façon, ils allaient du même côté.

Il souriait et tout son visage reflétait la ruse, mais dans la semi-obscurité, ce changement d'expression échappa à la jeune fille.

— Si tu es fatiguée, alors pourquoi ne pas prendre le raccourci par la colline ? Cela nous évitera de faire le tour.

— Tu veux passer par le Hallier aux cochons à cette heure de la nuit ? Avec les loups et les bêtes sauvages qui rôdent, merci bien ! Et puis tu sembles oublier ce qui s'est passé là-haut récemment.

Il s'immobilisa et ouvrit les bras en un geste protecteur.

— Ne suis-je pas là pour te défendre ? Ni bête ni homme ne s'aviseraient d'attaquer deux adultes. Allons, je suis moi aussi pressé de regagner mon foyer et j'habite encore plus loin que toi. Si nous choisissons ce trajet, nous gagnerons un bon quart d'heure.

La jeune fille hésita.

— Il fait si sombre sur ce sentier ! protesta-t-elle.

— Avec cette lune, on verrait distinctement un blaireau à vingt pas. Allez viens ! De quoi as-tu peur ?

La petite se balançait d'un pied sur l'autre et finit par hocher la tête à contrecœur.

— Très bien, mais on se dépêche.

Elle passa devant lui. Il leva les yeux vers le grand orbe argenté suspendu dans le ciel et les ferma brièvement d'un air extatique, offrant son visage d'une blancheur cadavérique à la lumière froide de l'astre de la nuit.

— Tu viens, qu'est-ce que tu fais ? demanda la jeune fille d'un ton impatient.

— J'arrive.

Son cœur cognait si fort dans sa poitrine qu'il avait l'impression que ses battements résonnaient alentour. La sueur perlait à son front. Il l'essuya d'un geste brusque et s'élança derrière la silhouette svelte et légère qui s'éloignait dans les bois.

— Seigneur Becc, venez vite !

Becc, le chef des Cinél na Áeda, jeta un regard courroucé à Adag, son intendant, qui venait de faire irruption dans sa chambre sans même prendre la peine de frapper. Selon l'étiquette qui régissait la vieille demeure, c'était une liberté impardonnable, et Becc s'apprêtait à tancer l'importun, mais celui-ci ne lui en laissa pas le loisir.

— Frère Solam vient d'arriver, l'abbaye a été attaquée ! s'écria le serviteur chauve et replet. L'abbé Brogán vous supplie de lui porter un prompt secours !

Becc avait festoyé jusque tard dans la nuit avec ses invités. Il avait mal à la tête et sa bouche était sèche. Il grogna, s'empara d'un flacon de liqueur posé sur la table près de son lit, le porta à ses lèvres et en avala une rasade en faisant la grimace. Son intendant le considéra d'un air réprobateur.

— Le vin est agréable à boire mais ses effets sont pernicieux, soupira Becc en s'essuyant la bouche d'un revers de main.

Adag releva le menton et regarda au loin.

— Celui qui ne boit que de l'eau ne s'enivre jamais, entonna-t-il avec gravité.

Becc fronça les sourcils, faillit s'énervé, puis se ravisa. Un vieil adage lui était revenu fort à propos à l'esprit : « Dans l'ébriété ou la sobriété, garde tes pensées pour toi. »

Il se leva, s'habilla rapidement, ceignit sa ceinture et glissa son épée dans son fourreau.

Un jeune frère de la foi aux cheveux blonds tout ébouriffés l'attendait dans l'antichambre.

— Frère Solam ! lança Becc. Quelles nouvelles m'apportez-vous ?

— L'abbaye a été attaquée, seigneur. L'abbé m'a fait mander et...

Becc réduisit l'homme au silence d'un geste de la main.

— Qui mène cet assaut ? demanda-t-il d'un ton rogue.

— Les villageois. Le corps sans vie de la jeune Ballgel a été découvert dans les bois tôt ce matin...

Le chef écarquilla des yeux remplis d'effroi.

— Ballgel ? Mais elle travaille ici aux cuisines. Elle est restée tard hier soir parce que nous avions des invités...

Il se tourna vers son intendant qui l'avait suivi.

— Adag, à quelle heure Ballgel est-elle partie ?

— Juste après minuit, seigneur. Je me trouvais près des portes quand elle nous a quittés.

Il revint à frère Solam.

— Vous êtes bien sûr qu'il s'agit de Ballgel ?

— Sûr et certain. C'est la troisième jeune fille du village assassinée en trois mois et les villageois sont furieux. Ils se sont rassemblés devant l'abbaye, exigeant de l'abbé qu'il leur livre les trois religieux étrangers qui y logent. Ils menacent d'attaquer la communauté et de mettre le feu au monastère si ces hommes ne leur sont pas remis.

— Pourquoi s'en prennent-ils à eux ? Auraient-ils des preuves qu'ils ont tué Ballgel ?

Frère Solam secoua la tête.

— Non, mais ces paysans, conduits par la peur et des soupçons infondés, se montrent de plus en plus agressifs.

— J'ai déjà prévenu la garde, seigneur, intervint Adag. On est en train de seller les chevaux.

— Très bien, nous allons nous rendre à l'abbaye, lança le chef en sortant dans la cour. Frère Solam, vous monterez en croupe derrière un de nos guerriers.

L'abbaye du bienheureux Finnbarr n'était située qu'à une courte chevauchée de la forteresse. Elle consistait en quelques bâtiments de bois, construits sur les bords de la Tuath, et protégés par une simple palissade destinée à tenir à distance les loups et les charognards nocturnes. Devant les portes, qui n'auraient pas résisté à un ou deux gaillards déterminés, une petite cinquantaine de personnes s'étaient rassemblées, hommes et femmes mêlés. Un frêle religieux aux cheveux argentés leur faisait face. Ses vêtements désignaient un supérieur ecclésiastique et il était encadré par deux jeunes moines robustes qui montraient des signes de nervosité.

Le vieil homme ouvrit les mains en un geste d'apaisement, mais quand il voulut parler, les cris de la foule l'en empêchèrent.

— Les étrangers ! Les étrangers ! On va s'occuper d'eux !

Le meneur des villageois, un homme au torse puissant avec une barbe noire et un visage contracté par la colère, serrait un gourdin dans son poing et ceux qui l'entouraient approuvaient bruyamment ses propos enflammés.

— Vous êtes ici devant la maison de Dieu ! s'écria le vieil homme d'une voix fluette alors que l'agitation était un peu retombée. Vous oseriez forcer la porte de la demeure du Seigneur ? Retournez chez vous.

Des hurlements de protestation s'élevèrent et une pierre vint frapper la palissade.

— Au nom du ciel, Brocc, emmenez ces gens loin d'ici avant qu'ils ne commettent l'irréparable ! lança le vieil homme à l'instigateur de cet attroupement.

— Le mal est fait, abbé Brogán ! tonna l'autre pour se faire entendre. Et puisque vous refusez de rendre la justice, nous allons nous en charger !

— La vengeance aveugle ignore la justice. Nos visiteurs marchent dans l'ombre du Seigneur, ils ne sont pas seulement placés sous notre protection mais ils jouissent du bénéfice sacré du sanctuaire.

— Vous protégez les assassins de nos enfants ?

— Quelles preuves avez-vous contre eux ?

— Les corps mutilés de nos filles ! hurla Brocc.

Ces paroles furent saluées par des acclamations.

— Donc vous n'avez aucune preuve ! répliqua un des jeunes frères

qui accompagnaient l'abbé.

Sa voix forte parvint à dominer le tumulte :

— Le seul motif qui vous a poussés à cette action inconsidérée, c'est que ces religieux sont des étrangers. C'est pour cette raison et pour cette raison seulement qu'ils vous inspirent de la peur.

Un caillou atteignit le moine au front. Il recula tandis que le sang giclait et lui coulait sur le visage. La foule grondait comme un animal assoiffé de sang.

— Abbé Brogán, à moins que vous ne désiriez subir le même sort que les étrangers, je vous somme de nous les remettre.

— Vous vous permettez de vous en prendre à l'abbé ? s'écria le deuxième moine, atterré par l'audace de Brocc. Vous avez déjà levé la main sur un frère de cette communauté, ce pour quoi Dieu vous demandera des comptes, et maintenant...

— Assez bavardé ! hurla Brocc en levant son gourdin.

Puis il tourna la tête.

Adag, Becc et quatre de ses guerriers arrivaient au galop de leurs montures. Ils forcèrent leurs chevaux à pénétrer dans la foule et les villageois reculèrent à contrecœur devant leur chef et son escorte.

Quant à frère Solam, il se laissa glisser de la monture qui l'avait porté, se précipita vers l'abbé et se posta près de lui en toisant la foule. Un silence lourd succéda à l'agitation fiévreuse, ce qui n'empêcha pas Brocc de poursuivre sur sa lancée :

— Eh bien, seigneur Becc, déclara-t-il sur un ton ironique, êtes-vous venu pour châtier les meurtriers ou appartenez-vous à la faction qui les soutient ?

Il pointa un doigt vengeur vers l'abbé.

— Il refuse de livrer ces assassins à la justice.

— Votre prétendue justice n'est pas la loi, rétorqua Becc. Dispersez-vous.

Brocc, les jambes écartées, jouait avec son gourdin. Il jouissait dans le pays d'une solide réputation de bagarreux et paraissait avec insolence.

— Vous aussi vous cherchez à protéger cette engeance ?

— Vos vociférations commencent à me fatiguer, je suis votre chef et vous êtes tenus de m'obéir. Écoutez-moi bien, vous tous : si vous refusez de rentrer chez vous, je vous garantis qu'il vous en cuira.

Des murmures gênés montèrent de la foule. Déjà, quelques-uns se détournèrent et s'éloignèrent, le visage fermé.

— Arrêtez ! rugit Brocc.

Les gens hésitaient, ne sachant quelle attitude adopter. Brocc, triomphant, se retourna vers le chef.

— N'essayez pas de nous intimider, seigneur Becc. Nous partirons quand on nous aura rendu justice.

Becc s'empourpra.

— La justice vous importe autant qu'une guigne, Brocc. Vous voulez que le sang soit versé non pas au nom d'une juste cause, mais de vos préjugés contre les étrangers.

Il éleva la voix.

— Quant à vous, en refusant de m'obéir vous contrevenez à la Cáin Chiréib, la loi sur les séditions. En vous obstinant dans vos stupides exigences, vous vous placez dans une situation qui risque de vous coûter cher. Ai-je été assez clair ?

De nouvelles défections s'annonçaient déjà, mais Brocc leva la main et tout le monde se figea.

— Je suis un céile, un homme libre appartenant à un clan. Je travaille ma terre, je paye mes impôts à la communauté et je suis le premier à me joindre aux troupes d'un chef en temps de guerre ou quand un péril nous menace. J'ai une voix dans l'assemblée du clan et même si je n'appartiens pas au derbfhine de votre famille, j'ai le droit de parler et je vous somme de m'écouter.

Bien qu'il semblât placide et détendu sur son cheval, Becc plissa imperceptiblement les yeux.

— Mais je vous écoute, Brocc, et votre voix résonne avec force.

Seuls ceux qui le connaissaient bien perçurent le danger.

Quant à Brocc, il entreprit de haranguer la foule, sûr de lui et plein de suffisance.

— D'épouvantables assassinats se sont produits dans cette communauté. Des jeunes filles ont perdu la vie dans des circonstances atroces. La nuit dernière, Ballgel, une de mes cousines qui travaillait dans les cuisines de la forteresse de notre chef, a été sauvagement attaquée alors qu'elle rentrait chez elle. C'est la troisième jeune fille à avoir été tuée au moment de la pleine lune. Escrach, la seule fille de mon frère, a subi le même sort le mois dernier. Et quand ces assassinats ont-ils commencé ? Le jour où l'abbé Brogán a accordé l'hospitalité à ces étrangers à la peau sombre. Noire est la couleur de leur peau, et noires leurs actions. Ils doivent recevoir le châtiment qu'ils méritent.

Des murmures étouffés saluèrent cette déclaration. Les paysans se montraient moins agressifs que tout à l'heure du fait de la présence des guerriers, mais il était évident qu'ils appuyaient Brocc.

Becc se pencha sur sa selle.

— Brocc, vous avez oublié les preuves, lança-t-il d'un ton aimable.

— On les a apportées à votre brehon Aolú.

— Qui les a étudiées et a déclaré qu'elles n'étaient pas recevables.

— Et maintenant ce vieux fou est décédé. Amenez-moi un nouveau brehon et je le convainurai.

— Aolú vous a déjà expliqué vos erreurs. À moins que vous n'ayez fait de nouvelles découvertes ?

Brocc éclata d'un rire mauvais.

— Leur seule apparence dénonce ces étrangers.

Ces dernières paroles furent accueillies par des cris de haine. Le chef scruta le ciel d'un air songeur et eut un sourire distrait.

— En résumé, vous ne vous appuyez que sur des impressions discutables et recherchez un bouc émissaire pour satisfaire votre vengeance. Et avec ceux qui sont rassemblés devant ces portes, vous contrevenez à la Cáin Chiréib. C'est mon deuxième avertissement, Brocc.

— Vous ne nous faites pas peur. Nous avons l'intention de pénétrer dans cette abbaye afin de nous saisir de cette engeance du diable, et personne, ni les moines ni vous avec vos guerriers, ne nous en empêchera. Ôtez-vous de notre chemin.

Il leva son gourdin et s'adressa à la foule.

— Suivez-moi et votre soif de justice sera satisfaite !

Personne ne bougea. Les villageois avaient les yeux fixés sur les guerriers campés sur leurs montures. Quand Brocc se retourna, il vit que Becc avait engagé une flèche dans son arc. Brocc n'était pas un couard. S'il battit des paupières, il se reprit aussitôt.

— Vous ne pouvez pas me tirer dessus, je suis un céile, un homme libre appartenant à un clan.

Becc banda son arc. Sa flèche visait son adversaire au front.

— Pour la troisième fois, Brocc, je vous ordonne de regagner votre foyer sur-le-champ. Restez, et vous devrez affronter les conséquences de votre désobéissance à la loi.

— Puissiez-vous bientôt pourrir dans votre tombe ! Vous oseriez tirer sur vos gens ? ricana Brocc. Et tout ça pour protéger ces étrangers !

Il agita son gourdin en direction de la foule.

— Suivez-moi ! Nous allons leur montrer...

Il poussa un hurlement de douleur. La flèche venait de se planter dans sa cuisse.

L'homme resta un instant la bouche ouverte, les yeux écarquillés, puis il s'effondra sur le sol en gémissant. Personne ne broncha.

— Cet avertissement vous suffit-il ? tonna Becc à l'adresse de la foule. Et maintenant, disparaissez !

Brusquement, ce fut la débandade et les paysans se dispersèrent en maugréant. Bientôt il ne resta plus que Brocc, recroquevillé sur le sol.

Le chef sauta de son cheval tandis que l'abbé se précipitait vers lui.

— Grâce à Dieu vous êtes intervenu, seigneur Becc. J'ai bien cru

que l'enceinte de l'abbaye allait être violée.

Becc se tourna vers Adag, son intendant, qui avait lui aussi mis pied à terre.

— Emmenez Brocc au forus tuaithe afin que l'on panse sa blessure. Elle n'est pas profonde et il s'en remettra. Et assurez-vous qu'il reste sous bonne garde en attendant l'audience d'un brehon qui statuera sur son sort.

Le forus tuaithe, la « maison du territoire », désignait l'hospice du clan. Chaque clan en possédait un, soit séculier et sous l'autorité des brehons, soit monastique sous celle de l'abbé du lieu.

Adag remit Brocc debout sans ménagement. Le gaillard geignit et s'appuya à l'intendant. Le sang coulait sur sa culotte.

— Que le diable vous étouffe ! grogna Brocc, les yeux remplis de haine, à l'adresse de Becc. Puissiez-vous mourir après une longue agonie !

Impassible, Becc contemplait les traits grimaçants du forcené.

— Vos malédictions m'affectent peu et, comme le dit le proverbe, quand les pommes tombent, c'est souvent au pied du pommier.

Il adressa un signe de tête à Adag qui entraîna sans égards le blessé à sa suite.

— Au cas où vous n'auriez pas compris, lui déclara Adag d'un ton jovial, cela signifie que si vous lancez une imprécation et qu'elle manque son but, elle vous retombera dessus. Si j'étais vous, je m'empresserais de demander à l'abbé qu'il vous inflige une pénitence, ce qui vous éviterait de gros ennuis.

Derrière eux, Becc s'était retourné vers l'abbé.

— C'est une vilaine affaire, abbé Brogán, disait-il en raccrochant son arc à sa selle.

Le vieux religieux hocha la tête.

— Les gens sont épouvantés. Ces trois jeunes filles tuées sauvagement au moment de la pleine lune...

Il frissonna et se signa en murmurant : « Absit omen ! »

— Ces étrangers, à quoi étaient-ils occupés la nuit dernière ?

— Ils ont juré qu'ils n'avaient pas bougé de l'abbaye. Quant à moi, je ne sais plus à quel saint me vouer. Dois-je leur demander de quitter le sanctuaire de notre maison parce que je ne peux plus leur accorder la protection et l'hospitalité ?

Becc refusa d'un geste.

— S'ils ne sont pas coupables, vous les précipiteriez dans la mort et ce serait un grand crime. Nous violerions les lois de l'hospitalité. S'ils sont coupables, nous les condamnerions sans procès, et d'ailleurs s'ils parvenaient à s'échapper, ils iraient commettre leurs méfaits ailleurs.

— Mais alors, que faire ? s'écria l'abbé. Je ne vois pas de solution.

Becc se frotta le menton d'un air perplexe. En réalité, il avait réfléchi à cette question dès l'instant où frère Solam s'était présenté à sa forteresse, et il avait déjà un plan. Cependant, il préférait ne pas apparaître comme un homme aux décisions arbitraires. Aolú avait été le chef brehon des Cinél na Áeda pendant près de quarante ans, mais, il y avait trois semaines de cela, le vieil homme s'était couché pour ne plus se relever. Depuis lors, Becc n'avait pas trouvé de juge possédant le rang et l'autorité nécessaires pour remplacer Aolú.

— Je crois que nous devrions faire appel aux services d'un brehon extérieur au clan. Nos juges locaux, bien qu'ils soient tout à fait respectables, n'ont pas l'ascendant nécessaire pour maîtriser la panique qui s'est emparée des villageois.

L'abbé opina.

— Je suis d'accord avec vous, seigneur Becc. Nous devons d'abord calmer leurs craintes, puis découvrir qui se cache derrière ces meurtres insensés.

Becc fit la moue.

— Aucun meurtre n'est dépourvu de sens pour celui qui l'a commis. Et maintenant, il ne nous reste plus qu'à nous accorder sur le nom d'un brehon respecté de tous.

— Mais où trouver cet oiseau rare ?

— Voici ce que je vous propose : moi et un de mes hommes nous allons nous rendre à la cour du roi de Cashel. Quels meilleurs conseils pourrions-nous suivre que ceux du roi Colgú ?

— Mais d'ici à Cashel, la route est longue et vous resterez plusieurs jours absent.

— Ne craignez rien. Accobrán recevra des ordres très stricts sur la conduite à tenir pour vous protéger, vous et les étrangers.

Depuis un peu moins d'un an, Accobrán avait été élu tanist ou héritier présomptif du chef des Cinél na Áeda. C'était un jeune guerrier qui avait prouvé son courage lors des récents conflits avec les Uí Fidgente, un clan toujours au bord de la rébellion.

— Et puis je doute que l'on tente d'attaquer l'abbaye après la leçon que je viens de donner à Brocc. Avant de se lancer dans des actes inconsidérés, les gens vont y réfléchir à deux fois.

— J'en suis convaincu, mais je craignais surtout leurs réactions dans l'éventualité où il arriverait malheur à une autre de nos jeunes filles.

Becc se caressa la barbe avec un petit sourire.

— Un sens de l'observation plus développé aurait dissipé vos craintes, père abbé.

Brogán fronça les sourcils.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Les victimes ont toutes les trois été assassinées à la pleine lune.

Il s'agit là d'un rituel bien précis. Nous disposons donc d'un mois de tranquillité.

La figure de l'abbé s'allongea. Becc venait de formuler ce qu'il essayait en vain de chasser de son esprit depuis qu'il avait appris la mort de la deuxième jeune fille, une appréhension confirmée par le troisième meurtre.

— Donc vous pensez comme moi, soupira-t-il, que nous avons affaire à un fou... à quelqu'un qui ressent le besoin irrépressible d'agir à la clarté de la pleine lune ?

— C'est tout à fait évident, abbé Brogán. Donc je partirai pour Cashel cet après-midi même et nous disposons d'un mois avant que le mal ne frappe à nouveau.

CHAPITRE II

Eadulf pénétra dans la pièce où Fidelma était nonchalamment assise devant la cheminée. La soirée d'automne était fraîche. Les grandes tapisseries qui recouvraient les murs et les épais tapis sur les dallages de pierre du château de Cashel ne suffisaient pas à chasser l'humidité. Eadulf referma la lourde porte en chêne sans trop de précautions.

Fidelma sursauta et leva le nez de son livre. Elle l'avait tiré de son tiag liubhair, la sacoche destinée à y ranger de petits volumes, facile à transporter quand elle partait en pèlerinage ou en mission dans des pays lointains. Elle aimait bien lire auprès du feu et ces ouvrages qui tenaient dans la main convenaient parfaitement à cette occupation.

— Chut, tu vas réveiller Alchú ! dit-elle sur un ton de reproche. Il vient de s'endormir.

Eadulf fronçait les sourcils.

— Quelque chose ne va pas ? s'enquit Fidelma en étouffant un bâillement.

Elle savait tout de suite quand son compagnon était contrarié.

— Je viens de croiser ce vieux fou d'évêque Petrán, grommela Eadulf en se laissant tomber sur un siège en face d'elle. Quand il a commencé à me faire la leçon sur les bénéfices du célibat, j'ai prétexté un rendez-vous urgent pour lui fausser compagnie.

Fidelma eut un sourire las.

— Rien d'étonnant à une telle attitude, Petrán est un fervent partisan du célibat des prêtres. Il s'est convaincu que cela représentait la victoire ultime du christianisme sur la vanité des choses de ce monde.

— Voilà une victoire des plus ambiguës ! Avec de tels raisonnements, l'humanité disparaîtrait de la surface de la Terre en quelques générations.

— Mais qu'avais-tu besoin de te prêter à cette controverse ? Personne n'ignore qu'il déteste les femmes, et cela ne lui coûte pas grand-chose de parler de renoncement. Sans compter qu'aucune femme ne lui prête attention, car il est totalement dépourvu de

charme, ajouta-t-elle avec malice.

— Il n'approuve pas notre mariage, Fidelma.

— Grand bien lui fasse. Grâce à Dieu, aucune loi n'exige le célibat des prêtres... pas même pour Petrán qui a prêté allégeance aux règles et aux orientations prônées par Rome. Certaines factions rattachées à la nouvelle foi prétendent que l'amour du Christ est exclusif et ne peut s'étendre à un autre être humain. Elles se trompent. Imagine des lois interdisant de manifester nos émotions les plus naturelles... le monde serait d'une pauvreté consternante.

— L'évêque Petrán prétend que Paul de Tarse a exigé le célibat chez ses fidèles.

Fidelma renifla d'un air désapprouvateur.

— Dommage que tu ne lui aies pas cité l'épître de Paul à Timothée : « Certains renieront la foi pour s'attacher à des esprits trompeurs et à des doctrines diaboliques, séduits par des menteurs hypocrites marqués au fer rouge dans leur conscience : ces gens-là interdisent le mariage et l'usage d'aliments que Dieu a créés pour être pris avec action de grâces par les croyants et ceux qui ont la connaissance de la vérité. Car tout ce que Dieu a créé est bon et aucun aliment n'est à proscrire, si on le prend avec action de grâces la parole de Dieu et la prière le sanctifient. » Demande à Petrán s'il nie que Dieu a créé l'homme et la femme et si le mariage n'a pas été voulu par lui.

— Je ne pense pas qu'il était très désireux d'entrer dans les détails.

Fidelma s'étira paresseusement.

— Je soupçonne Petrán de critiquer en secret bien des coutumes d'Éireann depuis qu'il a passé quelques années dans un monastère franc, chez ceux qui prônent le célibat. Les seules personnes chastes sont celles qui sont incapables de trouver l'amour chez leurs semblables. Elles se drapent dans le manteau de la chasteté tout en prétendant avoir succombé à l'amour de Dieu, et s'appliquent à s'écarter des êtres de chair et de sang. Les gens qui répriment les émotions les portant vers les autres ne peuvent aimer personne, et certainement pas Dieu. De toute façon, peu importe ce que pense Petrán : il va bientôt partir en pèlerinage pour la ville de Lucques, au nord de Rome, où le bienheureux Fridian⁽²⁾ d'Éireann a été évêque il y a une centaine d'années.

Eadulf était partagé entre son admiration pour l'argumentation de Fidelma et un étrange sentiment d'infériorité. Il regrettait de n'être pas assez savant pour citer des passages entiers des Écritures. Pendant des siècles, les érudits d'Éireann avaient exercé leur mémoire. Fidelma lui avait expliqué qu'avant l'arrivée de la nouvelle foi, la tradition orale tenait une place essentielle. Des hommes et des femmes passaient jusqu'à vingt ans de leur vie à apprendre les codes et les textes

coutumiers par cœur.

— Je suppose qu'aux yeux de Petrán nous sommes deux fois damnés, soupira Eadulf.

Il se leva et se dirigea vers le berceau posé dans un coin de la pièce.

— Ne le réveille pas ! lui intima Fidelma.

— Ne crains rien.

Il contempla le bébé endormi. De fines mèches de cheveux roux étaient collées à son front. Le visage d'Eadulf s'éclaira d'un sourire rempli de fierté.

— J'ai encore du mal à réaliser que nous avons un fils, murmura-t-il.

Fidelma le rejoignit et posa une main sur son bras.

— Tu as pourtant eu le temps de t'habituer à cette idée.

— Alchú, le gentil coursier...

C'était la traduction du nom de son fils.

— Je me demande quelle sera sa vie.

Fidelma chassa cette réflexion d'un geste impatient.

— Laissons-le grandir tranquille, nous avons tout le temps de nous poser cette question.

Elle reprit sa place auprès du feu.

— Sârait ne devrait pas tarder. Ce soir, nous sommes conviés à un banquet dans la salle de réception de mon frère.

Sârait, la servante de Fidelma, avait été chargée de prendre soin du bébé. Tant qu'elle vivait dans le château de sa famille à Cashel, Fidelma était de droit considérée comme une princesse des Eóghanacht, et non comme une religieuse.

— En quel honneur donne-t-on ce festin ?

— Le chef des Cinél na Áeda est arrivé cet après-midi pour demander de l'aide à mon frère. Colgú nous a demandé de nous joindre aux invités.

— Quel genre de secours cherche-t-il ?

Fidelma haussa les épaules.

— Je l'ignore, mais j'avoue que sa visite a piqué ma curiosité. Elle sera certainement satisfaite au cours du repas.

— Qui sont ces Cinél na Áeda ? Je croyais connaître tous les clans de ton peuple mais celui-là ne me rappelle rien.

— Ils vivent dans les collines au sud de la rivière Bride. Cette région est située à deux jours de chevauchée vers le sud-ouest. Le chef, un de mes cousins éloignés, s'appelle Becc, et sa forteresse, Rath Raithlen. Son peuple est directement issu des Eóghanacht. Fedelmí, le grand-père de Becc, était roi de Cashel il y a environ quatre-vingts ans. Je n'ai pas vu Becc et ne me suis pas rendue chez lui depuis que j'étais petite.

— Donc il ne vient que rarement ici ?

— Il ne se déplace que pour les convocations importantes de l'assemblée du royaume, jamais pour des visites de courtoisie.

Alors que le couple de religieux se dirigeait vers les appartements de Colgú, Fidelma se demanda ce qui motivait cette audience. L'intendant du château l'avait informée que Colgú désirait les recevoir en privé avant de rejoindre la salle des banquets. Quand ils arrivèrent, le roi était seul. Le lien de parenté entre Fidelma et son frère ne pouvait échapper à personne. Tous deux étaient élancés, avec des cheveux roux, des yeux d'un vert changeant, la même forme de visage et une façon indéfinissable de se mouvoir qui n'appartenait qu'à eux.

Colgú s'avança vers le couple avec un sourire chaleureux et il embrassa sa soeur avant de tendre la main à Eadulf.

— Le bébé va bien ? s'enquit-il.

— Alchú se porte à merveille et il adore Sárait, répondit Fidelma en jetant un rapide coup d'oeil autour d'elle. Je vois que ton invité n'est pas encore là. Donc cela signifie que tu veux nous parler d'un sujet qui te préoccupe avant qu'il se joigne à nous.

Colgú lui sourit.

— Une fois de plus, je rends hommage à ton discernement. Je voulais t'entretenir d'une question épineuse. Mais tout compte fait, je préférerais que notre cousin t'en parle en personne avant le banquet, dont l'atmosphère animée se prêtera difficilement à une discussion sérieuse.

Eadulf toussa d'un air gêné.

— S'il s'agit d'un problème d'ordre familial, peut-être vaudrait-il mieux que je me retire.

Colgú l'arrêta d'un geste.

— Mais vous faites partie de la famille !... N'êtes-vous pas l'époux de ma soeur et le père de son fils ? De plus, cette affaire vous concerne aussi.

Fidelma s'installa sur une chaise auprès du feu et Eadulf attendit qu'on l'autorise à l'imiter, car ainsi le voulait le protocole. Fidelma, en plus d'être la soeur du roi, avait acquis la qualification d'anruth, et ce titre lui conférait le privilège de prendre la parole avant les rois des provinces, de s'asseoir en leur présence, et même en celle du haut roi si ce dernier l'en priait. En tant qu'étranger et bien qu'il fût l'époux de Fidelma, Eadulf devait attendre qu'on l'invite à prendre place auprès des personnes de marque.

— Si j'en crois ce préambule, Colgú, je suppose que nous ne sommes pas ici pour discuter d'un quelconque souci familial ?

— Tu as tout compris. Becc a conté une sombre histoire de mort et de malédiction. D'après lui, une peur irrépressible s'est emparée des Cinél na Áeda.

Fidelma haussa les sourcils.

— Si la malédiction évoque des émotions mal contrôlées, la mort est une donnée incontournable qui nous accompagne en permanence. Par quel mystère sont-elles liées ?

— Il a parlé de superstitions, de spectres, de rituels païens qui hantent les habitants des sombres forêts de ces contrées.

— Tu m'intrigues, mon frère.

— Becc t'en dira davantage. Je sais que tu préfères toujours entendre les témoignages de la bouche même des personnes directement concernées par un drame.

Il prit une clochette en argent sur une table et l'agita.

Le son cristallin s'était à peine éteint que l'intendant ouvrait la porte et, sur un signe du roi, il s'effaça devant un homme d'un certain âge, avec une barbe broussailleuse, et dont le visage laissait encore transparaître la beauté de sa jeunesse enfuie. Il avait la prestance d'un guerrier à la force et à la musculature encore intactes.

— Becc, chef des Cinél na Áeda, annonça l'intendant avant de se retirer.

Seul Eadulf se leva maladroitement devant l'homme dont la stature démentait le nom, qui signifiait « le petit ». Souriant, Becc fit la révérence à Colgú avant d'adresser un léger salut de la tête à Fidelma.

— La jeune femme que tu es devenue laisse à peine deviner la petite fille que j'ai connue, Fidelma. Aujourd'hui, ta réputation te précède dans tout le royaume.

— Vous êtes très aimable, cousin Becc, répliqua Fidelma avec gravité. Permettez-moi de vous présenter mon compagnon, frère Eadulf de Seaxmund's Ham, des terres des South Folk.

Becc salua Eadulf et ses yeux bleu-vert pétillèrent.

— Votre nom, frère Eadulf, est devenu inséparable de celui de mon illustre parente. À vous deux, vous symbolisez la loi et la justice.

Eadulf reçut cet hommage avec méfiance. Il soupçonnait ce compliment de ne pas être tout à fait gratuit et Becc de poursuivre un but bien précis.

— Asseyez-vous, dit Colgú, et les deux hommes obtempérèrent. Becc, j'ai fait mander Fidelma et Eadulf afin qu'ils vous écoutent, puis nous irons nous restaurer.

Becc s'assombrit et pinça les lèvres.

— J'aimerais tellement que vous nous montriez le chemin qui sortirait les Cinél na Áeda des ténèbres où de terribles tragédies les ont plongés.

Fidelma l'observait d'un air songeur.

— Informez-nous de ce qui vous amène, Becc, et nous étudierons la meilleure façon de vous venir en aide.

— Le premier meurtre remonte à deux mois, commença Becc sans

préambule. La victime, Beccnat, la fille de Lesren, un tanneur qui travaille le cuir, venait d'atteindre ses dix-sept printemps. Elle était jeune et innocente.

Il marqua une pause, absorbé par ses pensées.

— Comment a-t-elle été tuée ? intervint Fidelma.

— Avec une grande brutalité ! s'écria le chef d'une voix indignée.

Un matin, on a retrouvé son corps dans les bois, non loin du rath. Elle avait été poignardée à plusieurs reprises, et sa chair était déchirée comme pour un rituel infâme.

— Et le deuxième meurtre ?

— Un mois plus tard, ce fut le tour d'une autre jeune fille, Escrach, la fille de notre meunier. Elle avait été tuée de la même manière et elle non plus n'avait pas plus de dix-sept ou dix-huit ans.

— Cela s'est passé dans le même bois ?

Becc hocha la tête.

— Oui, et pas loin de l'endroit où gisait le corps de Beccnat. Enfin il y a peu, on a découvert une troisième jeune fille, Ballgel, du même âge que les deux autres. Elle travaillait dans mes cuisines. Là aussi, la sauvagerie du meurtre était indescriptible.

Fidelma fit la grimace.

— Indescriptible, donc difficile à décrire, mais néanmoins formulable.

Becc soupira en secouant la tête.

— Je n'ai pas choisi ce mot à la légère, dit-il d'un ton de reproche. Imagine un cochon après qu'il a été découpé par un boucher et tu auras une petite idée de l'image que j'ai à l'esprit.

— À ce point ? murmura Eadulf.

Becc le fixa droit dans les yeux.

— Peut-être pire, frère saxon.

Ce fut Fidelma qui rompit le silence.

— Il y a donc eu trois meurtres et chacun a été commis à un mois d'intervalle ?

— Oui, à la pleine lune.

— Voilà un indice très intéressant, dit Fidelma en jetant un coup d'oeil entendu à Eadulf.

— Ce qui nous a donné à réfléchir, à moi et à l'abbé Brogán, ajouta Becc.

— Qui est l'abbé Brogán ?

— Il dirige l'abbaye où le bienheureux Finnbarr est né, non loin de ma forteresse.

Il s'adressa à Eadulf.

— Finnbarr a fondé un collège dans les marais, près de la rivière Laoi, où il a prodigué son enseignement pendant de longues années.

— Nous le connaissions fort bien, s'interposa Colgú d'un ton

agacé. À cette époque, notre père, Fáilbe Fland mac Aedo Duib, était roi de Cashel.

Becc s'inclina sans prendre la peine de préciser que sa remarque était destinée à Eadulf.

— Je ne l'avais pas oublié. L'abbé Brogán est un homme vénérable, qui a suivi l'enseignement du collège de Finnbar et pris la direction de l'abbaye il y a une vingtaine d'années. Le monastère est situé tout à côté de la colline boisée où ces meurtres ont eu lieu. Un bois, qui s'appelle le Hallier aux cochons, a donné son nom à la colline.

Fidelma se renversa sur sa chaise.

— Votre chef brehon a-t-il mené une enquête sur cette affaire ? Je ne comprends pas pourquoi vous vous êtes déplacé jusqu'à Cashel.

Géné, Becc changea de position.

— Mon chef brehon, Aolú, un homme érudit et sage qui a servi les Cinél na Áeda pendant presque quarante ans, est mort d'un refroidissement il y a trois semaines. Il était vieux et mal en point.

— Qui lui a succédé ?

— Hélas, je suis bien en peine de lui nommer un successeur. Nous disposons de plusieurs juges d'un rang inférieur et de capacités limitées. Aucun, selon moi, ne mérite d'être nommé chef brehon et tant que nous n'aurons pas trouvé la personne qui convient, nous serons privés d'un juge expérimenté.

Maintenant, Fidelma comprenait ce qui motivait la venue de Becc.

— Quand Aolú vivait encore, a-t-il été en mesure de mener une enquête ?

— Oui.

— Avait-il des soupçons sur celui qui aurait commis de tels actes ?

Becc haussa les épaules d'un air désolé.

— Il n'avait rien découvert qui à son avis méritât des investigations plus approfondies. Mon tanist, Accobrán, fut chargé d'agir en son nom car sa santé ne permettait pas à Aolú de se déplacer. Hélas, ses recherches furent vaines. Quant aux suspects...

Une ombre passa sur son visage.

Fidelma s'en aperçut et plissa les paupières.

— Vous semblez troublé, cousin. Il y aurait donc des suspects ?

Becc hésita et regarda au loin.

— Voilà ce qui m'a incité à venir te trouver de toute urgence. Il y a eu des troubles devant les portes de l'abbaye du bienheureux Finnbar. J'ai dû intervenir avec mes guerriers afin d'empêcher la foule de malmenier les religieux. Pour empêcher la destruction du monastère, je me suis même vu dans l'obligation de faire un exemple

et de blesser un homme.

Fidelma ne put dissimuler sa surprise.

— Mais que s'est-il passé ? Des religieux seraient-ils soupçonnés de ces meurtres ?

— Pas ceux de l'abbaye. Brocc, qui travaille avec son frère au moulin et est apparenté à deux des victimes, a persuadé des villageois que des étrangers résidant au monastère étaient les coupables.

— Avait-il des preuves ?

— Aucune. Ces paysans ne sont poussés que par leurs préjugés. Les étrangers sont arrivés à l'abbaye quelques jours avant le premier meurtre. Comme de tels événements ne s'étaient jamais produits auparavant, Brocc affirme qu'ils sont l'oeuvre de ces trois visiteurs. Les gens ne sont que trop enclins à se laisser prendre à de tels arguments fallacieux. Brocc les incitait à aller enfoncer les portes du monastère afin de se saisir de ces malheureux étrangers. Sans mon intervention, ils auraient sans aucun doute été massacrés et les frères auraient payé cher leur tentative de les protéger.

Becc eut un sourire sans joie.

— Par trois fois je leur ai rappelé la loi sur les séditions. Comme Brocc refusait toujours de céder, je lui ai décoché une flèche dans la cuisse. Ça les a calmés, je vous le garantis.

Eadulf hocha la tête d'un air approbateur.

— Radical, mais efficace.

— Ces gens avaient-ils été informés que les étrangers étaient placés sous la protection de l'abbaye ? demanda Fidelma.

— Naturellement. Nos lois sur l'hospitalité et la règle du sanctuaire conforme à la nouvelle foi sont très claires.

— Ne craignez-vous pas que l'abbaye soit attaquée en votre absence ? fit observer Eadulf.

— Brocc, le meneur, a été mis hors d'état de nuire pour un bout de temps. Et puis j'ai demandé à mon tanist, Accobrán, de me remplacer pendant mon absence. Il protégera l'abbaye et ses occupants.

— Vous-même et l'abbé Brogán êtes absolument convaincus de l'innocence de ces étrangers ? insista Fidelma.

— Tout ce que nous savons, c'est que nous ne pouvons pas punir ces hommes sur de vagues soupçons. Et nous manquons d'un brehon de valeur pour mener des investigations.

Fidelma ferma les yeux, puis elle poussa un profond soupir.

— En tant que dálaigh, avocate, élevée au rang d'anruth, je ne suis pas un ollamh de la loi, mais un brehon occasionnel. Je n'arrive pas à croire que vous n'ayez pas des brehons plus qualifiés que moi chez les Cinél na Áeda.

— Personne ne jouit de ta réputation, cousine, répliqua aussitôt

Becc.

— Qu’attendez-vous de moi ?

Becc s’éclaircit nerveusement la voix.

— J’aimerais que tu m’accompagnes à Rath Raithlen, avec frère Eadulf bien sûr, afin que vous résolviez les énigmes qui affligent notre communauté.

Eadulf se renfroigna. Dès le début, il avait compris à quoi menait cette conversation. Il avait vu briller les yeux de sa compagne et il ne se sentait pas autorisé à lui refuser le stimulant qui s’offrait à son intelligence. À son retour du pays des South Folk, sa grossesse l’avait tenue confinée et depuis la naissance d’Alchú, Eadulf voyait bien qu’il lui manquait quelque chose. Fidelma n’était pas le genre de femme comblée par le mariage et la maternité. Parfois, Eadulf avait même l’impression qu’il était plus maternel que son épouse.

Elle se languissait de retourner à sa passion : la justice et la résolution des mystères qui résistaient aux autres. Voilà ce qui ranimait ses sens et son appétit pour la vie. En résumé, depuis quelques mois, elle s’ennuyait. La routine de Cashel et les soins à porter à Alchú ne stimulaient guère son goût pour les activités de l’esprit. Dans le même temps, il se sentait coupable d’entretenir de pareilles pensées, car Fidelma n’avait rien d’une mère indifférente. Elle aimait Alchú et il la connaissait trop bien pour condamner sa vraie nature. Dès l’instant où il ouvrit la bouche, Eadulf eut conscience qu’il avait perdu la partie.

— Tu oublies Alchú, dit-il d’une voix très calme.

Fidelma pinça les lèvres d’un air exaspéré.

— S’aurait s’en occupe très bien, intervint Colgú sans laisser à sa soeur le temps de répondre. Vous ne vous absenteriez qu’une dizaine de jours tout au plus, et S’aurait prendrait soin d’Alchú jusqu’à votre retour. À Cashel, on a l’habitude des enfants, et on ne compte plus ceux qui ont été élevés dans ces murs.

— Tu es notre seul espoir, ajouta Becc d’un ton suppliant. Nous avons mûrement réfléchi et il ne s’agit pas d’un caprice de notre part.

Fidelma adressa un regard coupable à son compagnon. L’attrait d’une enquête l’emportait sur l’amour qu’elle leur portait, à lui et au petit Alchú, Eadulf le savait et il en souffrait. Elle était née pour exercer sa charge de dálaigh, elle avait été éduquée pour cela et s’était pendant de longues années consacrée à cette lourde tâche qui était devenue sa raison de vivre. Elle en avait besoin comme de l’air qu’on respire.

Elle revint à Becc.

— Ces trois hommes que vous avez mentionnés sont-ils étrangers aux Cinél na Áeda, à notre royaume de Muman ou aux cinq royaumes d’Éireann ?

— Ils viennent d'au-delà des mers, de contrées très lointaines dont je n'avais jamais entendu parler.

— Alors s'ils sont injustement accusés ou maltraités, l'honneur de notre royaume est en jeu, et pas seulement celui des Cinél na Áeda.

Eadulf poussa un soupir résigné. Une fois de plus, Fidelma lui échappait.

De son côté, Colgú hochait la tête d'un air approbateur.

— Cet aspect n'est pas négligeable. Et il me semble essentiel que cette affaire soit résolue avant que d'autres attaques soient menées contre l'abbaye du bienheureux Finnbar.

— Ou que d'autres jeunes filles soient assassinées, ajouta Fidelma avec fougue.

Elle fit face à son compagnon.

— Eadulf, il faut que je parte, je n'ai pas le choix. Te joindras-tu à moi ? J'ai besoin de ton aide et surtout ne t'inquiète pas pour Alchú, il est dans de bonnes mains.

— Je n'en doute pas, grommela Eadulf. Et, bien sûr, je t'accompagne.

Tandis que Fidelma le remerciait d'un sourire rayonnant, il se dit que sa reddition était complète.

— Très bien, déclara-t-elle d'un ton léger. Tout est réglé et nous partirons dès demain pour Rath Raithlen.

Colgú agita la clochette d'argent.

— Avant de conclure cette discussion, il nous reste encore un détail à régler.

Cette fois, ce fut le conseiller religieux de Colgú qui pénétra dans la pièce. Ségdæ était le comarb, le successeur officiel du bienheureux Ailbe qui avait le premier introduit la nouvelle foi à Muman. Malgré son âge avancé, l'évêque d'Imleach, dont le visage évoquait irrésistiblement un faucon, avait l'oeil vif et rien ne lui échappait. Il portait dans ses mains une boîte oblongue.

Colgú se leva et tout le monde l'imita. Les traits sévères du vieillard s'adoucirent un bref instant, puis il tendit la boîte à Colgú qui se tourna vers sa soeur :

— Fidelma, comme tu l'as fait remarquer, dans l'affaire pour laquelle on te sollicite, il y va de l'honneur de ce royaume. Nous avons accordé l'hospitalité à ces étrangers et si nous leur faisons un sort injuste, la faute retombera sur nous. Mais s'il s'avère qu'ils ont abusé de notre hospitalité et que ces accusations sont fondées, ils devront répondre de leurs actes.

Il ouvrit la boîte et en sortit une baguette de sorbier attachée à une figurine en or qui représentait un cerf aux bois finement sculptés. C'était là l'emblème des princes Eóghanacht de Cashel. Colgú le tendit à Fidelma.

— Voici le symbole de ma royale autorité. Tu l'as déjà utilisé par le passé et puisse-t-il te servir encore longtemps, pour le bien de la justice.

Fidelma se saisit de la baguette, s'inclina, et le frère et la soeur se tinrent embrassés selon la coutume en usage à la cour.

Après cet instant solennel, ils se séparèrent et se sourirent avec espièglerie, comme deux enfants partageant un secret. Puis Colgú, toujours souriant, se tourna vers les autres.

— Et maintenant, rejoignons la salle des banquets où nos invités doivent commencer à s'impatisser.

CHAPITRE III

Le lendemain, ils se mirent en route alors que le soleil atteignait son zénith. Fidelma aurait désiré partir à l'aube, mais le banquet s'était prolongé jusque tard dans la nuit. Ils avaient dansé et écouté la musique des bardes, qui jouaient de petits instruments à cordes qu'ils pinçaient en chantant les louanges des ancêtres de Colgú. Ce style de ballade, le *forsundud* ou « poème de célébration », représentait une des plus anciennes formes de poésie du peuple de Muman. C'était la première fois depuis qu'il vivait dans les cinq royaumes d'Éireann qu'Eadulf entendait ces textes célébrant les hauts faits des rois de Cashel. La musique qui les accompagnait lui avait semblé étrange et sauvage, et le vin avait coulé en abondance. Alors que le petit groupe s'éloignait, le château de Cashel se réveillait à peine. Quant à Eadulf et à Becc, ils étaient renfrognés et silencieux. Fidelma leur en voulait un peu de leur mauvaise humeur, due à l'abus des libations.

Trois jours plus tard, ils atteignaient la forteresse de Raithlen. Quand ils pénétrèrent dans la cour du rath, Accobrán vint les accueillir. C'était un jeune homme grand, bien bâti, avec des cheveux noirs qui lui tombaient sur les épaules et un visage rasé de près. Les traits étaient assez plaisants, les yeux noirs et veloutés, mais la bouche avait quelque chose de cruel. Et le sourire charmeur du beau tanist dérangeait Fidelma. Elle le jugea vaniteux et trop conscient de son physique avantageux.

— Aucun incident depuis mon départ ? demanda Becc dès qu'il eut mis pied à terre.

— Tout est calme, répondit le jeune homme. Brocc s'est déjà remis de sa blessure et il demande à être libéré.

— En voilà un qui a la peau aussi épaisse que celle d'un taureau, grommela Becc. Je pensais en être débarrassé pour un bout de temps, mais je crains qu'il n'ait déjà recommencé à susciter la discorde autour de lui.

Accobrán grimaça un sourire.

— Il n'est qu'un révélateur de ce qui est déjà dans le cœur des gens. À mon avis, son incarcération suscite du mécontentement.

— Fais-le relâcher. Qu'il soit placé sous la surveillance de son frère, le meunier Seachlann. Tant que cette affaire ne sera pas réglée, Seachlann se portera caution pour lui et sera financièrement responsable devant la loi de tout débordement de sa part.

Le jeune tanist hocha la tête en signe d'assentiment et se tourna vers Eadulf qui aidait Fidelma à descendre de cheval. Il fronça les sourcils.

— Je croyais que tu devais revenir avec un brehon ? Ici, ce ne sont pas les religieux qui manquent et par les temps qui courent, les gens leur en veulent suffisamment pour qu'on n'ajoute pas à leur colère.

Becc claqua la langue avec irritation.

— Je te présente Fidelma de Cashel, la soeur du roi, et donc notre cousine. Sans doute te rappelles-tu qu'elle est dálaigh. Et voici son compagnon, Eadulf de Seaxmund's Ham.

Un éclair de surprise vite surmontée passa dans les yeux du tanist.

— Excusez-moi, lady, lança-t-il avec un désarmant sourire de bienvenue. Vos traits m'étaient inconnus, mais j'ai beaucoup entendu parler de vous. Votre nom et votre réputation sont souvent évoqués dans le royaume.

Fidelma ressentit une aversion immédiate pour l'aisance insolente et les manières enjôleuses de l'héritier présomptif.

— Vous nous avez fait un grand honneur en vous déplaçant jusqu'ici, poursuivit Accobrán, sans se douter du regard méfiant du moine saxon dans son dos.

— Instruire une affaire criminelle n'a qu'un rapport éloigné avec l'honneur, tanist des Cinél na Áeda, répliqua Fidelma d'une voix douce tout en fixant le jeune homme droit dans les yeux.

Son visage changeait d'expression à volonté et une personne aussi versatile lui inspirait une méfiance instinctive. Les émotions chez lui ressemblaient à une succession de masques.

— En plus d'être mon fer comtha, mon compagnon, Eadulf est lui aussi versé dans le droit.

Accobrán dissimula très bien sa stupéfaction en apprenant la nature des liens qui unissaient les deux religieux.

— Je vais ordonner que vos appartements soient préparés et que l'on fasse chauffer l'eau pour les bains, déclara-t-il avec insouciance.

Puis il s'éloigna à grands pas vers le bâtiment principal de la forteresse.

L'agacement de Fidelma n'avait pas échappé au vieux chef.

— Mon neveu est encore jeune, cousine. Son élection ne remonte qu'à une année et il n'est pas très familier avec les règles de l'étiquette. Quand le temps sera venu pour lui de me remplacer et de guider la destinée des Cinél na Áeda, ses manières seront sans aucun

doute plus policées.

— Vous n'avez pas à vous excuser, murmura Fidelma, gênée que sa réaction ait été aussi évidente.

Le vieux chef lui sourit.

— Je ne t'offre pas d'excuses, juste des explications. Et maintenant, venez dans ma salle de réception où vous pourrez vous restaurer en attendant que vos chambres soient prêtes.

Ils le suivirent dans la grand-salle, de taille raisonnable, et s'installèrent devant la cheminée où flambait un feu. Des serviteurs les débarrassèrent de leurs sacs et allèrent prendre soin de leurs chevaux, puis on leur servit du vin chaud aux épices et ils furent bientôt rejoints par le tanist, qui annonça que leurs bains seraient prêts dans une heure.

— Quand commencerez-vous vos investigations ? demanda Becc.

— Tout de suite, déclara Fidelma à la surprise de tous.

Puis elle goûta le vin et émit un soupir de satisfaction.

— Mais la nuit tombe, protesta Becc.

— Rien ne m'empêche de commencer à collecter des renseignements sur les familles des victimes.

Becc consulta Accobrán du regard et fronça les sourcils.

— Je propose de convoquer dès demain Lesren le tanneur et Seachlann le meunier.

— Ce sont les pères de Beccnat et d'Escrach, la première et la deuxième victime, expliqua Accobrán.

— Étant donné les circonstances, je préférerais me rendre là où ils vivent et où ils travaillent, répliqua Fidelma. Cependant, j'ai pensé que vous, tanist, vous pourriez dès maintenant me fournir quelques informations utiles.

Accobrán ouvrit de grands yeux.

— Je ne suis pas sûr que...

— Allons, Accobrán, vu votre âge, je ne doute pas que vous connaissiez toutes les jeunes filles de la région.

Le tanist haussa les épaules avec un sourire forcé.

— Tout dépend du genre d'information qui vous intéresse, lady.

— Commençons par Beccnat, la fille du tanneur.

— Eh bien, son père Lesren travaille de l'autre côté de la colline, dans la vallée près de la rivière.

— Cette jeune fille était-elle jolie ?

— Oui, elle venait de fêter ses dix-sept ans et devait épouser le fils de Goll, le bûcheron.

— Mais Lesren n'appréciait pas ce garçon, intervint Becc, et dans un premier temps nous avions tous soupçonné le jeune homme d'être l'auteur du crime. En tout cas, Lesren ne s'est pas privé de le laisser entendre.

— Et comment s'appelle ce jeune homme ?

— Gabrán.

— Pour quelles raisons a-t-il été innocenté ?

— À mon avis, Lesren n'a toujours pas renoncé à ses griefs, intervint Accobrán. Mais le garçon avait un alibi car on l'avait envoyé chercher des marchandises loin d'ici. Au moment de la pleine lune il se trouvait à douze milles du village dans la maison de Molaga, sur la côte.

— Je connais cette abbaye. Racontez-moi les circonstances du meurtre de Beccnat.

— Comme je l'ai déjà précisé, intervint Becc, son corps a été découvert dans les bois à un quart de mille d'ici. On aurait juré qu'il avait été déchiqueté par une meute de loups.

Fidelma se pencha vers son interlocuteur.

— Qu'est-ce donc alors qui a amené la communauté à suspecter un meurtre, et a fait porter les soupçons sur Gabrán, le fils de Goll ? Êtes-vous certain qu'on ne peut imputer ce drame à des bêtes sauvages qui auraient attaqué cette jeune fille ?

— Fort peu probable, répliqua le tanist. Les loups ne s'attaquent aux humains qu'en cas d'absolue nécessité. De plus, Liag, notre apothicaire, a fait remarquer que les blessures n'avaient pu être infligées que par un couteau. Ce ne fut qu'après son examen du corps que nous avons été alertés par ses conclusions.

— Cet apothicaire, Liag... a-t-il examiné les trois victimes ?

— Oui, répondit Becc.

— Alors je veux le rencontrer. Loge-t-il à la forteresse ?

Accobrán secoua la tête.

— Il vit dans les bois, sur une éminence près de la rivière Tuath. C'est un homme assez étrange, un genre d'ermite qui fuit la compagnie de ses semblables. Mais c'est un excellent médecin, qui a guéri bien des gens des affections dont ils souffraient.

— Très bien. A-t-il établi des liens quelconques entre les victimes ?

— Je ne suis pas sûr de te comprendre, s'étonna Becc.

— Je me référais à la façon dont elles avaient été tuées, aux éventuels points communs entre ces différents meurtres.

— D'après Liag, ces actes abominables sont l'oeuvre d'une seule personne, car la main a frappé de la même façon frénétique.

— Les deux premières victimes étaient du même âge, m'avez-vous dit ?

Becc hocha la tête avec tristesse.

— Escrach, la seule fille de Seachlann, était vraiment d'une grande beauté.

— En apprenant sa fin horrible, Seachlann a été ravagé par la

douleur, ajouta Accobrán. C'est son frère Brocc qui a soulevé les gens contre les religieux.

— Celui qui clame que les étrangers sont les responsables des meurtres ?

— Exactement.

— Seachlann partage-t-il les vues de son frère ?

— Oui.

— Alors nous les interrogerons pour essayer de découvrir ce qui motive leurs accusations. Et maintenant, parlez-moi de Ballgel, la troisième victime.

— Nous la connaissions très bien, soupira Becc. Elle travaillait aux cuisines avec son oncle Sirin, qui est mon cuisinier.

— Elle vivait ici ?

— Non, elle vivait avec Berrach, une vieille tante...

— La femme de Sirin ? s'enquit Eadulf.

— Du tout, il est célibataire, précisa Accobrán. Berrach, Sirin et la mère de Ballgel étaient frère et soeurs, mais les parents de l'enfant étant décédés, c'est Berrach qui l'avait recueillie. Elle possède une modeste bothán à plus d'une demi-heure de marche d'ici. Après ce qui s'était passé, Adag n'aurait jamais dû laisser partir la petite aussi tard.

Fidelma fixa Accobrán d'un air pensif.

— Une observation logique, déclara-t-elle avant de se tourner vers Becc.

— Pourquoi l'a-t-on laissée rentrer seule chez elle ?

Becc pinça les lèvres d'un air contrarié.

— Ce soir-là, je donnais une réception et Sirin avait besoin de Ballgel aux cuisines. Les festivités se sont prolongées et il n'était pas inhabituel que Ballgel s'en retourne assez tard. Rien n'était jamais arrivé auparavant. J'étais occupé avec mes invités quand elle s'est éclipsee...

Il marqua une pause et ajouta d'un ton de dignité offensée :

— Je suis le chef des Cinél na Áeda et je ne m'occupe pas de ces détails.

Fidelma lui sourit.

— Loin de moi l'idée de suggérer que vous étiez personnellement responsable des dispositions prises par vos serviteurs. Cependant, je vous saurais gré d'envoyer quérir votre intendant qui est mieux informé que vous sur l'organisation du service.

Elle réfléchit un instant.

— Sirin est-il présent dans la forteresse ?

Accobrán répondit par l'affirmative et Fidelma lui demanda d'aller le chercher. Puis elle s'adressa à Becc :

— Je suppose que vos invités ont passé la nuit ici et que vous êtes restés éveillés assez tard ?

— Quand nous sommes allés nous coucher, l'aube se levait. Mais l'abbé Brogán nous avait quittés dès le repas terminé pour regagner l'abbaye.

— Est-il parti après ou avant Ballgel ?

— Aucune idée, il te faudra interroger mon intendant. Au matin, j'ai appris par Adag que Ballgel était partie peu de temps après minuit. Peut-être pourra-t-il te préciser l'heure du départ de l'abbé.

— Parlez-moi de vos autres invités.

— J'avais convié trois chefs des alentours qui ont dormi comme des souches. Ils n'ont rien entendu quand Adag est venu me réveiller tôt le matin. Il venait m'annoncer que des villageois marchaient sur l'abbaye après avoir découvert le corps de Ballgel.

Fidelma fronça les sourcils.

— Accobrán est plus jeune et plus robuste que vous, Becc. N'aurait-il pas été plus logique de charger votre tanist d'aller calmer ces paysans ?

— Il était absent cette nuit-là.

— Il n'avait pas assisté au repas ?

— Non.

Accobrán réapparut pour leur annoncer qu'Adag et Sirin les rejoindraient promptement.

— On vient de m'apprendre que vous étiez absent lors de la nuit de l'assassinat de Ballgel, lui dit Fidelma.

Le tanist retourna s'asseoir.

— J'avais à régler une histoire de vol de bétail qui m'a amené aux frontières de notre territoire, bordé par la rivière Comar. Je suis rentré le lendemain matin, juste avant que Becc ne parte pour Cashel.

— La Comar est située à l'ouest de nos terres, expliqua Becc.

— Vous étiez accompagné ? demanda Fidelma.

— Non, je m'y suis rendu seul.

Ils furent interrompus par quelqu'un qui frappait à la porte et l'intendant Adag fit son entrée.

— Vous vouliez me parler, seigneur Becc ?

— À vous et au cuisinier Sirin, dit Fidelma.

Adag lui jeta un rapide coup d'oeil et revint à Becc.

— Sirin attend à l'extérieur.

— Alors faites-le entrer, lança Fidelma d'un ton sec.

L'intendant garda les yeux fixés sur Becc qui hocha la tête.

Sirin était corpulent, avec un visage rond et des cheveux rares. Il arborait un air lugubre. Tout d'abord, Fidelma crut que cette contenance reflétait le chagrin qu'il ressentait pour la mort tragique de sa nièce, mais elle finit par comprendre que cette expression mélancolique lui était naturelle.

Le gros homme avança en traînant les pieds tandis qu'Adag se

tenait en retrait.

— Sirin, dit Becc, voici Fidelma de Cashel. Elle est un dálaigh et elle s'est déplacée jusqu'ici pour mener une enquête sur les meurtres. Elle a des questions à te poser et tu dois y répondre de ton mieux.

— Très bien, seigneur, répliqua l'homme d'une voix sonore.

Puis il se tourna enfin vers Fidelma.

— Sirin, je voudrais d'abord vous présenter mes condoléances pour la terrible tragédie qui vous a frappés, vous et votre famille.

Sirin inclina la tête sans prononcer un mot.

— Et maintenant j'aimerais que vous me donniez quelques renseignements sur votre nièce, son entourage, son histoire personnelle...

Sirin écarta les bras et les laissa retomber d'un air pathétique.

— Elle avait dix-sept ans. Ses parents étaient morts de la peste jaune il y a deux ans. Ce fléau a balayé la plus grande partie de notre famille. Seuls Ballgel, ma soeur et moi-même en avons réchappé. Et maintenant Ballgel...

— On m'a rapporté qu'elle vivait avec sa tante.

— Oui, avec ma soeur Berrach. Et elle est venue travailler avec moi aux cuisines il y a deux ans.

— Avait-elle un fiancé ?

— Non, elle disait qu'elle n'avait pas encore trouvé chaussure à son pied. Elle était pourtant très courtisée, mais ses prétendants ne l'intéressaient guère.

— Pensez-vous à des jeunes gens en particulier ?

Sirin eut un sourire sans joie.

— Elle était tellement jolie... elle plaisait à tous les garçons de Rath Raithlen. Mais de là à vous en désigner un en particulier...

Il fronça brusquement les sourcils.

— L'un d'eux vous est revenu à l'esprit ?

Sirin haussa les épaules.

— Oh, un incident sans importance ! Gobnuid, un des forgerons travaillant à la forteresse... je ne sais pas si ça vaut la peine de vous ennuyer avec ça.

— Laissez-moi en juger, l'encouragea Fidelma.

— Eh bien, lors d'un bal, le mois dernier...

Il jeta un coup d'oeil à Becc.

— C'était la fête du bienheureux Finnbarr qui a fondé notre abbaye...

— Et alors ? Que s'est-il passé ?

— Rien, une vétille. Gobnuid voulait danser avec Ballgel, elle a refusé et Gobnuid semblait mortifié. Il faut dire qu'il était assez vieux pour être son père. Du coup, des garnements se sont moqués de lui et il s'en est allé après quelques réflexions désagréables. C'est tout.

— Je vois. Revenons à la nuit où elle est morte. J'ai cru comprendre qu'elle avait quitté la forteresse peu de temps après minuit.

— C'est exact.

— Quand a-t-on découvert son corps ?

— Tôt le matin. Un villageois est tombé sur son cadavre alors qu'il ramassait des champignons.

— Et l'abbaye a été immédiatement attaquée. Pourquoi cela ?

— Moi, je n'ai pas attaqué l'abbaye ! s'écria Sirin. Avec ma soeur Berrach, nous étions bien trop accablés par le chagrin pour songer à ça. C'est mon cousin Brocc qui a rameuté tous ces gens. Faut dire qu'il a déjà perdu sa nièce dans les mêmes circonstances.

— Je te confirme que Sirin et Berrach n'étaient pas là-bas, intervint Becc.

— Sirin, vous croyez vraiment que ces étrangers à l'abbaye ont pu commettre de pareils crimes ? poursuivit Fidelma.

Sirin la fixa d'un air perplexe.

— Je l'ignore. Beaucoup de monde le pense, mais je n'ai pas encore de preuves.

— Votre cousin vous a-t-il expliqué sur quoi reposaient ses convictions ?

— Oh, il n'aime pas les étrangers parce que ce sont des étrangers.

— Vous ne semblez pas partager ses vues.

— Je veux que les coupables soient punis, mais encore faudrait-il les démasquer.

— Soupçonnez-vous quelqu'un ? Avez-vous une idée des raisons qui expliqueraient l'assassinat de Ballgel ?

Sirin fit la grimace.

— Je crois que seule une bête ou un fou a pu se livrer à un tel massacre. Je n'ai rien d'autre à ajouter. Mais quand on découvrira le meurtrier je crierai vengeance. Ne me parlez pas de pardon. J'appartiens à la foi, mais Paul de Tarse a écrit dans l'Épître aux Galates que l'homme récolte ce qu'il a semé. Celui qui a commis un tel acte a planté une épine dans mon cœur qui ne donnera pas de rosier.

Fidelma, malgré toute la compassion qu'elle ressentait, ne pouvait approuver une telle attitude.

— Sirin, le sang ne lavera pas le sang.

— Un oeil pour un oeil, une dent pour une dent, une main pour une main, un pied pour un pied...

— Très bien, Sirin, soupira Fidelma.

L'homme se détournait déjà quand Eadulf le rappela.

— Vous avez dit que Brocc était votre cousin. Êtes-vous apparenté à Adag ?

Le visage de Sirin se ferma.

— Du tout. Et maintenant je peux partir ?

— Je vous en prie, dit Fidelma, qui elle aussi avait été frappée par la ressemblance entre l'intendant et le cuisinier.

On aurait pu les prendre pour deux frères.

Sirin s'éclipsa et Fidelma se tourna vers Becc avec un sourire triste.

— D'après Héraclite, il est difficile de lutter contre la colère, car un homme donnerait son âme pour se venger. Apparemment, Brocc n'est pas le seul à crier vengeance en ces lieux.

Un silence gêné accueillit cette déclaration. Puis Fidelma se tourna vers l'intendant qui attendait patiemment près de la porte.

— On m'a rapporte que l'abbé avait été le premier à quitter la fête. À quelle heure a-t-il pris congé ?

Adag jeta un coup d'oeil interrogateur à son chef.

— Que les choses soient claires, lança Fidelma d'un ton agacé, quand je vous pose une question vous me répondez directement sans chercher l'assentiment de quiconque. Je suis un dálaigh et je représente la loi. Si ce titre ne vous suffit pas, rappelez-vous que je suis aussi la soeur de votre roi, qui siège à Cashel. Même votre chef, mon cousin, s'en remet à moi pour tout ce qui touche à la justice.

Becc était embarrassé.

— Pardonne à mon intendant, Fidelma, mais il a une curieuse idée de la loyauté, dit-il avant de se tourner vers Adag. Quant à toi, tu dois obéir à ma cousine comme à moi-même, sinon, je me verrai dans l'obligation de te remplacer.

L'homme rougit.

— Quelle était votre question, lady ? demanda-t-il à Fidelma sur un ton d'excuse.

— L'heure du départ de l'abbé.

— Un peu après minuit, il me semble.

— Cela manque de précision. Quelqu'un d'autre peut-il corroborer votre témoignage ?

Adag dansa d'un pied sur l'autre.

— J'étais à la porte quand Ballgel s'est éclipsée, je lui ai souhaité bonne nuit et elle est partie avant l'abbé, de cela je suis certain.

— Donc vous êtes la dernière personne à l'avoir vue vivante, intervint Eadulf.

Adag renifla d'un air irrité.

— Moi, non, mais l'assassin sans aucun doute, frère saxon.

Fidelma préféra ne pas relever l'insulte envers Eadulf pour l'instant.

— D'après vous, combien de temps sépare le départ de l'abbé de celui de Ballgel ?

— Environ une demi-heure.

— Le chemin qui mène à l'abbaye passe-t-il par les bois où on l'a découverte ?

— En bas de la colline, on tourne à droite pour rejoindre le monastère et le corps de Ballgel a été retrouvé dans les bois sur la gauche. L'abbé n'a pas pu la rattraper.

Fidelma ne put retenir un sourire.

— Pourquoi estimez-vous que cette dernière information est d'une quelconque importance ?

Adag pinça les lèvres.

— Je croyais que vous accusiez...

— Quand j'accuse quelqu'un, je le fais sans détour. Pour l'instant, je me contente de rassembler des informations. Je pose des questions et j'attends des réponses courtoises et respectueuses, pas des opinions ou des faux-fuyants. Frère Eadulf de Seaxmund's Ham, qui est mon fer comtha, mérite autant d'attention que moi car il est un juriste de son peuple.

Adag baissa la tête. Ses joues étaient cramoisies.

— Je voulais juste dire...

— Je sais. Et maintenant quelles furent les dernières paroles que vous avez échangées avec Ballgel ?

— Cela se résume à peu de chose, répondit Adag avec précipitation. Je lui ai simplement souhaité une bonne nuit, elle m'a répondu de même et s'en est allée. Je ne l'ai plus jamais revue.

Fidelma réfléchit un instant.

— Ce soir-là, la lune était pleine et brillante. Ballgel n'avait-elle pas peur de rentrer seule ? Pourtant, elle était informée que deux jeunes filles avaient été tuées dans ces bois.

Adag soupira.

— Ballgel était d'un naturel calme et obstiné. Rien ne l'effrayait. Mais ce n'est qu'après sa mort, il me semble, que nous avons compris...

— Le rôle de la lune ? intervint Eadulf.

— Les trois meurtres ont eu lieu par une nuit de pleine lune, renchérit l'intendant d'un ton déférent. Je crois que c'est le jeune Gabrán, le bûcheron, qui le premier en a fait la remarque à notre défunt brehon Aolú...

— C'est exact, confirma Becc. Mais il n'a pas été pris au sérieux avant que Liag le constate à son tour. Cela s'est passé après la découverte du deuxième corps. Liag enseigne la science des étoiles à nos jeunes gens et il connaît ces phénomènes. Ce n'est qu'après la découverte du corps de Ballgel que nous avons compris : le tueur frappe à dessein au moment de la pleine lune.

Fidelma était pensive.

— Donc Ballgel est rentrée chez elle, et peu de temps après,

l'abbé est parti ?

— C'est cela, acquiesça l'intendant. Et je suis allé me coucher car je savais que les invités passeraient la nuit ici.

— C'est tout pour l'instant, Adag, dit enfin Fidelma.

Adag jeta un coup d'oeil à son maître qui le congédia d'un geste de la main.

Fidelma attendit qu'il soit sorti et se tourna vers le chef.

— Demain, nous verrons les familles des deux autres victimes, mais peut-être devrions-nous commencer par rendre visite à l'ermite apothicaire, Liag. Comme il a examiné les trois cadavres, sans doute nous apprendra-t-il deux ou trois choses intéressantes.

— Le mieux serait qu'Accobrán vous accompagne, car ces forêts sont profondes et très étendues. Liag demeure sur une petite colline près de la rivière, un endroit difficile à trouver, et il n'apprécie pas les visites, surtout celles des étrangers.

— Si cet homme est un ermite, ne serait-il pas plus raisonnable de faire appel aux services d'un autre apothicaire pour subvenir aux besoins des habitants de cette contrée ? demanda Eadulf. N'y a-t-il pas d'apothicaire à l'abbaye ?

Becc hocha la tête.

— Si, bien sûr, mais Liag appartient à notre communauté. Et il ne fuit pas les gens qui le sollicitent. D'ailleurs, il a même des élèves.

— Je suppose qu'il leur apprend l'art de la médecine ? demanda Fidelma.

— Non, répondit Becc. La science des étoiles, comme je te l'ai dit tout à l'heure.

— Dans quel sens ?

— Les mouvements du soleil, de la lune et des étoiles, les dieux et les déesses qui les gouvernent...

Becc s'arrêta, mal à l'aise.

— Ne va pas en déduire que ses enseignements sont contraires à la nouvelle foi. Il est juste le dépositaire des légendes et des anciennes croyances. C'est un bon apothicaire, les gens lui font confiance et sont satisfaits de ses services.

— Un ermite qui n'aime pas les visiteurs mais à qui on fait confiance pour soigner les malades et les blessés apporte la preuve de ses compétences, dit Eadulf. Qu'est-ce qui lui vaut une telle loyauté ?

Becc sourit.

— Il a un don. On raconte qu'il descend de ceux qui possédaient des connaissances très étendues... et pratiquaient l'art de la guérison longtemps avant l'arrivée de la nouvelle foi.

— Je suis impatiente de le rencontrer, déclara Fidelma en se levant. Et maintenant...

— Je vais prier Adag de vous montrer vos appartements. Ensuite,

je vous saurai gré de vous joindre à nous pour la petite fête préparée en votre honneur afin de vous souhaiter la bienvenue sur les terres des Cinél na Áeda.

Fidelma et Eadulf prirent un bain pour se laver de la poussière du voyage et rejoignirent la salle des banquets, où ils burent et mangèrent tandis que des poètes et des harpistes les divertissaient. Plus tard, alors qu'ils se préparaient à se mettre au lit, Eadulf sourit d'un air béat.

— Eh bien, ton cousin éloigné est un chef fort aimable. Et il vit dans une forteresse plaisante et confortable.

— Sans doute, répliqua Fidelma qui était loin de partager son euphorie. Mais souviens-toi des raisons qui nous ont amenés ici, où le mal s'est ouvert un chemin et frappe les jeunes filles avec sauvagerie. Ne laisse pas une nourriture délicieuse, des gens charmants et un environnement attrayant bercer tes sens jusqu'à l'engourdissement de ton esprit critique. Le péché mortel qui se terre dans les sombres forêts de ce pays peut frapper à tout instant... et pas seulement à la pleine lune.

CHAPITRE IV

Le matin d'automne était frais et lumineux, et les nappes de brouillard s'étaient dissipées. Les collines et les arbres se détachaient avec netteté dans l'air d'une pureté cristalline ; les bruns, les rouges et les jaunes d'or avaient envahi la forêt et cette explosion de couleurs réjouissait le regard. Eadulf, qui finissait de manger avec Fidelma, regarda par la fenêtre de leur chambre et réalisa que Rath Raithlen n'avait rien d'une petite forteresse. Derrière ses triples remparts, elle renfermait environ un hectare de terres, qu'il essaya de convertir en mesures irlandaises avant d'y renoncer. Élevé parmi les paysans, il estima qu'il faudrait plus de deux jours à un attelage de boeufs pour labourer cet endroit. C'était beaucoup en comparaison des forteresses et des bastions qu'il avait visités jusqu'alors. Et il s'en fallait de peu que ce rath ne rivalise avec Cashel.

Les remparts suivaient les contours d'une colline qui s'élevait à une quarantaine de toises, et dominait un paysage vallonné où coulaient de nombreux cours d'eau. La rivière qui faisait une boucle autour du rath était large et profonde, les forêts et les cultures s'étendaient aussi loin que portait le regard, et Eadulf repéra d'autres forteresses perchées ici et là sur les hauteurs. C'était une campagne riche et fertile.

À l'intérieur de Rath Raithlen, autour du logis du chef et des bâtiments adjacents, s'entrelaçait tout un réseau de ruelles avec des échoppes d'artisans et des maisons dont Eadulf supposa qu'il s'agissait des habitations de la suite de Becc. Les remparts renfermaient tout un village avec plusieurs forges, des bourreliers et même une taverne. Décidément, Rath Raithlen était un lieu très prospère.

— Je découvre les richesses des Cinél na Áeda, dit Eadulf à Fidelma quand elle lui proposa de descendre dans la cour inférieure, car il était temps qu'ils se préparent aux tâches qui les attendaient.

— Les scribes nous enseignent que c'était la capitale des Eóghanacht avant que notre ancêtre, le roi Conall Corc, ne construise la sienne sur le rocher de Cashel, expliqua Fidelma. Et Becc, mon cousin, est le petit-fils du roi Fedelmid, la forme masculine de mon

prénom au cas où tu l'ignorerais.

— Voilà un endroit impressionnant, déclara Eadulf quand ils débouchèrent dans la cour devant la demeure de Becc. Je vois de nombreuses stèles avec des inscriptions gravées en ogham que je ne puis déchiffrer.

— Si nous avons le temps, je t'enseignerai l'ancien alphabet, lui promit Fidelma. Dans mon enfance, quand nous venions ici en visite, on me racontait que ces tombes étaient celles de nos plus grands chefs.

— Je suis étonné par le nombre de forges dans le rath. Je les ai observées depuis la fenêtre de notre chambre : il n'y en a que quelques-unes en activité. À quoi servent les autres ?

— Autrefois, cette région, riche en cuivre, en plomb, en fer et même en or et en argent, était un centre minier. D'ailleurs, le père du bienheureux Finnbarr, né à l'abbaye toute proche, était forgeron.

Eadulf fronça les sourcils.

— Je t'ai souvent entendue parler de Magh Méine, la plaine des métaux...

— Elle est située non loin d'ici, au nord-est. Ce pays a la même tradition minière, d'ailleurs...

Elle s'interrompit en voyant Accobrán, le beau tanist, émerger d'un porche et se diriger vers eux. Plus aimable que la veille au soir, il les salua avec bonne humeur, mais Fidelma se méfiait toujours de son charme. Il leur demanda s'ils désiraient se rendre à cheval chez ceux qu'ils devaient rencontrer. En apprenant qu'ils vivaient tous dans un rayon de vingt et un forrach de la forteresse – ce qui représentait un peu plus d'un mille –, Fidelma décida qu'ils marcheraient. Ainsi, ils auraient peut-être l'occasion d'examiner les endroits où les victimes avaient trouvé la mort.

Ils franchirent deux remparts et, quand les portes en bois du troisième se furent refermées derrière eux, ils commencèrent à descendre la colline en suivant le chemin principal, puis le tanist tourna vers la droite et ils pénétrèrent dans une forêt très dense où serpentait un étroit sentier.

— Le vieux Liag, l'apothicaire, vit dans ces bois, dit Accobrán en se retournant vers eux. Il demeure sur les rives de la Tuath, qui encercle la colline.

— Tuath, le territoire... drôle de nom pour une rivière ! commenta Eadulf qui s'efforçait d'améliorer sa connaissance du celte d'Éireann chaque fois qu'il en avait l'occasion.

Le jeune tanist sourit.

— Un des sept⁽³⁾ de notre peuple, un peu plus au sud, était dirigé par un chef du nom de Cúisnigh qui régnait sur le Tuath an Cúisnigh. On a oublié le nom d'origine de la rivière, que les gens ont appelée la rivière qui traverse le Tuath, le territoire – le Tuath – de Cúisnigh,

puis la rivière du Tuath et enfin Tuath tout court.

Fidelma les écoutait d'une oreille distraite car elle avait d'autres soucis en tête.

— Si cet apothicaire, Liag, est si sauvage, comment allons-nous entrer en contact avec lui ? Il risque d'aller se cacher à notre approche.

Accobrán tapota la corne accrochée à sa ceinture.

— Quand nous nous approcherons de sa bothán, je soufflerai dans ma trompe de chasse et il saura que le tanist des Cinél na Áeda désire s'entretenir avec lui.

La végétation était de plus en plus dense. Des houx, des aulnes, des ifs, des chênes avaient poussé dans un enchevêtrement inextricable, comme si une main étourdie avait jeté là des graines qui avaient germé trop vite sur une terre trop riche. Accobrán semblait très à l'aise, conduisant ses protégés d'un pas alerte sur le chemin à peine visible. Soudain, il s'arrêta et indiqua une petite clairière qu'ils entrevirent entre les troncs. L'oeil aiguisé de Fidelma avait déjà remarqué une zone récemment dérangée par une présence humaine. Des buissons avaient été piétinés, des branches brisées, les fougères couchées. Plusieurs personnes s'étaient réunies dans cet endroit.

— C'est là qu'on a trouvé le corps de Ballgel, lady.

Fidelma fronça les sourcils.

— Passait-elle souvent par là quand elle rentrait chez elle ?

Le jeune tanist haussa les épaules.

— Tout comme vous, cela m'a étonné, une jeune fille ne traverse pas une forêt seule la nuit. Il s'agit cependant d'un raccourci pour rejoindre la bothán où vit sa tante. Pourquoi n'a-t-elle pas pris le chemin principal qui contourne la colline au-delà de l'abbaye ? Je l'ignore. Sans doute a-t-elle décidé de risquer sa chance, poussée par la fatigue et le désir de rentrer chez elle au plus vite.

— Si elle a risqué sa chance, dit Eadulf, cela signifie qu'elle n'ignorait pas qu'elle courait un danger en empruntant ce sentier.

Accobrán le fixa d'un air grave.

— Les loups et autres bêtes sauvages, qui fuient les gens le jour, peuvent attaquer un être humain isolé la nuit, surtout s'il a peur, ce qu'ils sentent aussitôt. Il y a ici quelques vieux sangliers qui deviennent fort agressifs quand on les dérange.

— Vous croyez que Ballgel était une personne craintive ? Si elle a grandi ici, elle était consciente des dangers et peu susceptible de s'alarmer.

— Vous connaissez beaucoup de jeunes filles qui n'ont pas peur dans l'obscurité d'un bois, frère Eadulf ?

Fidelma poussa un soupir.

— Apparemment, Ballgel n'avait pas peur de s'aventurer seule sur

cette sente... à moins qu'elle ne s'y soit engagée de sa propre volonté avec un tiers. Ou alors contrainte et forcée.

Eadulf, qui avait examiné le sol, secoua la tête.

— Malgré les traces laissées par les personnes qui sont venues récupérer le corps, il n'y a aucun indice indiquant qu'elle a été traînée jusqu'ici, je ne vois pas de signe de lutte. Selon moi, elle est venue en ces lieux de son plein gré.

— À moins qu'elle n'ait été transportée ici inconsciente ou déjà morte, fit remarquer Accobrán.

— Dans cette éventualité, on distinguerait sur le sol des empreintes plus profondes laissées par le meurtrier, observa Fidelma. D'un autre côté, trop de gens ont piétiné cet endroit pour que je sois certaine de ce que j'avance. Personnellement, j'incline à croire qu'elle a choisi cet itinéraire... et qu'elle connaissait bien son assassin.

Accobrán fit la grimace.

— Voilà bien des spéculations gratuites pour un dálaigh.

— Un dálaigh, Accobrán, ne juge pas à partir de spéculations. Cela ne l'empêche pas de réfléchir aux différents enchaînements possibles des événements, jusqu'à ce qu'il conçoive une version des faits qui le satisfasse. Autrement dit qui corresponde à toutes les données qui lui auront été fournies. Et maintenant, remettons-nous en route, car je ne pense pas que nous en apprendrons davantage. Trop d'hommes et d'animaux sont passés par ici, je distingue même les traces d'un sanglier, ce qui corrobore ce que vous disiez tout à l'heure.

Accobrán hésita un instant, puis se remit en marche. Ils grimpèrent une côte, la redescendirent, les arbres s'espacèrent, la végétation du sous-bois se fit moins dense et le chemin s'élargit. Ils traversèrent quelques clairières herbeuses où ils retrouvèrent la lumière du jour, puis le tanist pointa un doigt.

— La rivière n'est plus très loin, voici la colline de l'Arbre sacré, sur notre droite. C'est là que demeure Liag l'apothicaire.

Les deux religieux remarquèrent une petite éminence, comme nichée dans l'ombre de l'imposante colline qu'on venait de leur désigner.

— Il vaudrait peut-être mieux que vous annonciez notre présence, suggéra Fidelma.

Accobrán détacha sa corne de chasse de sa ceinture, passa la langue sur ses lèvres, et souffla à trois reprises dans son instrument. Puis ils repartirent. Le bruissement d'un cours d'eau bondissant sur un lit de cailloux leur parvint, et ils débouchèrent sur la rivière.

— Voici la Tuath qui encercle la colline de Rath Raithlen et s'écoule vers le sud, expliqua le tanist.

Ils entreprirent l'ascension de la petite élévation et arrivèrent en vue d'une cabane entourée d'aulnes et de chênes qui la protégeaient

des regards.

— Identifiez-vous !

Ils sursautèrent et Fidelma plissa les paupières sans parvenir à repérer la présence de celui qui les avait interpellés.

— Qui êtes-vous, étrangers ?

La voix masculine et vibrante semblait habituée à donner des ordres.

Accobrán jeta un coup d'oeil à Fidelma.

— Je suis Accobrán le tanist et je suis accompagné d'amis qui désirent vous parler.

— Vos amis ne sont pas les miens. Qui sont-ils et que cherchent-ils ?

— Je suis soeur Fidelma.

— Et moi, frère Eadulf.

— Je n'ai pas besoin de religieux dans mon sanctuaire.

— Je ne viens pas en tant que religieuse mais en tant que dálaigh, représentant l'autorité de la loi.

Il y eut un silence, puis une silhouette se détacha des arbres, celle d'un vieil homme vêtu d'une robe de laine couleur safran. Il portait une chaîne en argent autour du cou et ses cheveux d'un blanc de neige étaient retenus par un bandeau brodé de perles vertes. Il portait à l'épaule un lés ou sac des médecins, qu'Eadulf reconnut aussitôt. Dans sa main droite, il brandissait ce qui ressemblait à un fouet minuscule.

— Avancez, dálaigh qui préférez vous recommander de la loi plutôt que de la religion.

Fidelma obtempéra tandis que les autres demeuraient immobiles. Dans le visage sombre et creusé par les rides du vieillard étaient serties des yeux de glace, comme des saphirs brillant de mille feux. Ils fixaient Fidelma d'un air suspicieux.

— Vous semblez bien jeune pour être une avocate de la loi, sifflait-il entre ses dents.

— Et vous semblez bien vieux pour être le seul apothicaire qualifié dans cette région.

Le vieil homme tendit le fouet qu'il tenait à la main.

— Reconnaissez-vous ceci ?

Fidelma hocha la tête.

— L'echlais est le symbole de votre fonction et prouve votre qualité de médecin.

— Exactement. Je ne suis pas un vulgaire herboriste et détiens mon autorité de mes pairs.

— Je n'en doute pas un seul instant.

Fidelma sortit de son marsupium la baguette que son frère lui avait remise.

— Et ceci, le reconnaissez-vous ?

Un éclair de surprise vite éteint passa dans le regard du vieil homme.

— L'emblème du cerf. Je reconnais le symbole du pouvoir des Eóghanacht, rois de Cashel, souverains de Munster, descendants d'Eber Fionn, fils de Golamh le soldat d'Ibérie qui a amené jusqu'ici les Gaels.

Fidelma rangea la baguette.

— Je disais donc que j'étais dálaigh, mais aussi soeur de Colgú, roi de Cashel.

Le vieil apothicaire demeura un instant silencieux.

— Et pourquoi désirez-vous me voir ? demanda-t-il enfin.

— Moi et mon compagnon sommes chargés de mener une enquête sur les meurtres des trois jeunes filles tuées non loin d'ici.

— Qui vous en a chargés ?

— Mon frère Colgú et Becc, le seigneur des Cinél na Áeda.

Le vieux Liag fit la grimace.

— Un seul Eóghanacht suffit à votre autorité, Fidelma de Cashel. Asseyez-vous, vous et vos compagnons. Je n'ai que de la miodh cuill à vous offrir, l'hydromel ambré que je distille moi-même.

Fidelma s'assit sur un tronc d'arbre abattu par une tempête et fit signe à ses deux compagnons de l'imiter.

Liag l'ermite posa son sac et se dirigea vers une source qui jaillissait près d'un rocher. Il remonta une cruche qui trempait dans l'eau fraîche, attachée à un buisson par une lanière en cuir. Le vieil homme sortit un récipient en terre cuite de son sac et le remplit de liquide.

— Je n'ai qu'un bol et vous devrez partager, annonça Liag sur un ton péremptoire. Je n'encourage pas les visiteurs.

— Nous ne vous retiendrons pas longtemps, lui assura Fidelma.

Elle but une gorgée de miodh cuill et passa le bol à Eadulf. Surpris par l'âpreté de la boisson, il le tendit aussitôt à Accobrán qui le vida avec un plaisir non dissimulé.

— On m'a dit que vous aviez examiné les corps des jeunes filles tuées au cours des deux derniers mois. Vous êtes absolument certain qu'elles ont été assassinées ?

— Je prends ma profession très au sérieux, Fidelma de Cashel, dit le vieil homme en s'asseyant devant elle.

— Je n'ai jamais prétendu le contraire.

— Je connais les lois des Dian Cecht, et donc je vous prierai de ne pas remettre en question mes compétences.

— Aurais-je des raisons de le faire ? demanda Fidelma avec une telle brusquerie que Liag parut un instant déconcerté.

— Aucune, articula-t-il d'un ton agressif.

— Bien. Je ne vois pas la nécessité d'évoquer ici les lois des Dian

Cecht, qui ne concernent que la médecine, et je ne suis pas venue remettre en cause vos conclusions. Je m'informe sur les faits.

D'un geste impatient, Liag lui fit signe de poursuivre.

— On m'a rapporté que, selon vous, il était exclu que la première victime ait été déchiquetée par un animal sauvage. Expliquez-moi pourquoi.

— Je comprends que cette idée soit venue à l'esprit des gens. La première des victimes, Becnat, était affreusement mutilée. Le corps, dont l'état montrait qu'il gisait dans les bois depuis déjà deux ou trois jours, était recouvert de sang séché. Après le bain rituel précédant la mise en terre, j'ai soudain réalisé que les blessures n'avaient pas été infligées par un animal mais par la lame en dents de scie d'un couteau.

— En était-il ainsi pour les deux autres jeunes filles ?

— Absolument.

— Dites-moi...

Fidelda hésita, cherchant les mots justes.

— Quelque chose avait-il été prélevé ?

Liag parut surpris.

— Comment cela ?

— Les corps étaient-ils entiers ?

— Ah ! Je vois où vous voulez en venir. Non, il ne manquait aucun organe, et ne vous fatiguez pas à chercher les traces d'un quelconque ancien rituel. Ces trois jeunes filles ont été poignardées par un fou jusqu'à ce que mort s'ensuive.

— Un fou ? reprit aussitôt Fidelda.

— Qui, à part un homme à l'esprit malade, aurait pu accomplir de tels actes ?

— Souscrivez-vous à l'opinion qu'un dément se promène en liberté dans la communauté et frappe au moment de la pleine lune ?

— C'est l'évidence même. Si vous prenez le dernier assassinat, il a eu lieu la nuit de la lune du blaireau.

Eadulf fronça les sourcils.

— Pardon ?

Liag, en entendant son accent, se tourna vers lui.

— Un Saxon ? Vous voyagez en étrange compagnie, soeur du roi Colgú.

Mais avant que Fidelda ait pu répondre, il revenait à Eadulf.

— La pleine lune d'octobre, ami saxon, est si brillante que, d'après les anciens, les blaireaux profitaient de sa clarté pour sécher l'herbe qu'ils destinaient à leurs nids. À cette période de l'année, cet astre sacré brille avec bonté sur tous ceux qui croient en ses pouvoirs... enfin, d'après nos ancêtres.

Eadulf frissonna. Il s'était converti à la nouvelle foi à l'âge adulte et avait été élevé dans des superstitions païennes qui l'avaient

beaucoup marqué.

Le vieux Liag eut un petit sourire amusé en constatant sa réaction.

— Les anciens disaient que la déesse de la Lune, dont le nom ne doit pas être prononcé, purifiait la terre lors de la pleine lune d'octobre où elle apparaissait dans toute sa gloire. Surtout si on lui sacrifiait un blaireau dont on mangeait la chair pour la célébrer.

— On m'a raconté que vous enseigniez l'art des étoiles, fit observer Fidelma. Donc vous savez tout des légendes associées à l'astre de la nuit ?

— Ces mythes font partie de notre héritage, répondit Liag d'un air détaché. Il est important de connaître les histoires racontées par un nombre incalculable de générations. Et il m'incombe de les enseigner aux jeunes gens des Cinél na Áeda, n'est-ce pas, Accobrán ?

Le jeune tanist rougit.

— Vous êtes un excellent maître, Liag. Vos connaissances sont très étendues. Mais sacrifier un blaireau... cela je n'en avais jamais entendu parler. Maintenant que j'y pense, cette viande n'était-elle pas considérée comme un mets de choix par Fionn mac Cumhail ? D'ailleurs, n'était-ce pas un des guerriers de Fionn, Moling le Rapide, qui était chargé de chasser cet animal et de le préparer pour le roi ?

Liag ne le contredit pas.

— Et le bienheureux Mo Laisse, de l'île des Chênes dans le pays des Uí Néill, portait une capuche en peau de blaireau, ajouta Fidelma d'une voix douce. Elle est maintenant considérée comme une précieuse relique par les habitants de l'île.

Liag eut un rire méprisant.

— Je ne comprends pas pourquoi ceux de la nouvelle foi en reviennent à l'adoration des objets tout en clamant qu'il n'en est rien. La vénération de la croix, des reliques et des images... quelle différence avec le paganisme ?

Ce commentaire ne suscita aucune réponse.

— En examinant les corps, reprit Fidelma, avez-vous remarqué un détail qui pourrait nous orienter sur l'auteur de ces agressions ?

— Non, rien de particulier.

— Accobrán nous a montré l'endroit où le corps de Ballgel a été découvert. Et les autres jeunes filles, où gisaient-elles ?

— Beccnat a été retrouvée au Cercle des cochons, les petites pierres levées, plus haut sur la colline.

Il indiqua la pente boisée derrière eux.

— Ce site domine l'abbaye. Escrach a été retrouvée à peu près au même endroit.

Le vieil homme se leva d'un bond.

— Et maintenant si vous en avez fini avec vos questions...

Fidelma et ses compagnons se redressèrent avec des gestes

maladroits, surpris d'être ainsi congédiés.

— Il se pourrait que nous ayons un nouvel entretien ! cria-t-elle alors que l'apothicaire s'éloignait déjà.

Liag se tourna vers elle d'un air désapprouvateur.

— Si vous m'avez dérangé une fois, princesse des Eóghanacht, je ne doute pas que vous puissiez recommencer. Mais il n'y avait rien dans vos questions qui m'était particulièrement destiné. Si cela vous est égal de perdre votre temps, libre à vous, mais je n'ai pas pour habitude de gaspiller le mien. Et donc si vous vous représentez ici, tâchez de m'interroger sur des sujets plus pertinents, j'ai autre chose à faire qu'à jouer les hôtes en perdant un temps précieux.

Sur ces paroles vindicatives, il s'éclipsa, laissant Fidelma la bouche ouverte.

— Cet homme n'a pas de manières, grommela Eadulf.

Accobrán leva les yeux au ciel.

— Je vous avais avertis, Liag se suffit à lui-même et la compagnie l'ennuie. Il n'obéit pas aux règles qui gouvernent la société.

— Non seulement vous nous aviez avertis, mais Liag n'a pas tout à fait tort, concéda Fidelma. Plusieurs personnes auraient pu donner les mêmes réponses à mes questions, mais cela m'intéressait de les entendre de la bouche de Liag. Eadulf connaît mes méthodes, c'est très important pour moi d'interroger les témoins plutôt que de me reposer sur des témoignages indirects.

Eadulf lui jeta un coup d'oeil perçant.

— Et tu as appris quelque chose ?

Fidelma lui sourit.

— Oh ! oui ! Et maintenant, Accobrán, voulez-vous avoir la gentillesse de nous conduire auprès du père de la première de ces malheureuses victimes, le tanneur Lesren ?

Accobrán la contempla d'un air perplexe, puis il haussa les épaules.

— Cela tombe bien, lady, il vit tout près d'ici, au pied de la colline de Rath Raithlen en amont de la rivière.

Tandis qu'Accobrán s'éloignait, Fidelma attrapa Eadulf par le bras.

— Essaye de te souvenir de cet endroit, lui souffla-t-elle à l'oreille. Il se pourrait bien que nous y revenions seuls.

Cette fois-ci, ils empruntèrent un sentier boueux qui longeait le cours d'eau. Ils progressaient difficilement, à cause des arbustes et de la végétation qui recouvraient des berges à moitié effondrées.

— La colline où l'on a découvert Escrach et Becnat, comment s'appelle-t-elle ? demanda brusquement Fidelma.

— Le Hallier aux cochons, c'est une zone boisée et vallonnée, et la colline porte le même nom.

Fidelma se rappela que Becc l'avait déjà mentionné.

— Apparemment, le meurtrier est attiré par cet endroit.

— Tu crois que c'est révélateur ? demanda Eadulf qui marchait derrière elle. Il a peut-être opéré ici pour plus de commodité, et pour des raisons que nous ignorons.

— Peut-être, mais je ne pense pas que le choix de ce lieu soit dû au hasard.

Eadulf s'apprêtait à poursuivre la conversation, mais Fidelma se détourna avec cet air impassible qu'il ne lui connaissait que trop bien. Elle ne dirait rien de plus pour l'instant.

Ils venaient de quitter le sentier étroit pour rejoindre une piste plus large, qui s'inclinait en pente douce vers la rivière tandis que les berges diminuaient de hauteur jusqu'à s'effacer tout à fait. Et ils ne tardèrent pas à déboucher sur une plage de galets. Fidelma les avait entendus avant qu'ils n'apparaissent : les enfants poussent des cris suffisamment aigus pour surmonter le vacarme des eaux bouillonnantes. Deux garçons leur tournaient le dos. Accroupis au bord de l'eau, ils étaient absorbés par une tâche invisible.

— Des garnements qui pèchent, dit Accobrán en poursuivant son chemin.

Fidelma s'arrêta.

— Non, ils ne pèchent pas.

Elle se dirigea vers les deux garçons.

— Avez-vous eu de la chance, jeunes gens ?

Ils se retournèrent. Ils avaient onze ou douze ans. Celui qui tenait à la main un récipient en métal haussa les épaules en le montrant à Fidelma.

— Non, ma soeur, on n'a rien trouvé du tout. Mais l'autre jour, Síoda nous a juré qu'il avait ramassé une pépite.

— Ah bon ? Et qui est Síoda ?

— Un ami. Voilà pourquoi nous sommes venus ici. Sauf qu'il nous a pas dit exactement où il avait trouvé sa pépite. Et nous, à part des pierres et de la boue...

— Si vous persévérez, vos efforts seront peut-être récompensés.

Elle rejoignit ses compagnons.

— Que font-ils donc ? s'enquit Eadulf.

— Ils passent des sédiments au tamis en espérant découvrir de l'or.

Accobrán éclata d'un rire où Fidelma crut percevoir une pointe d'amertume.

— La dernière fois qu'on a vu de l'or dans ces contrées, le bienheureux Finnbarr vivait encore et cela remonte bien à un siècle. Ces garçons perdent leur temps, lady.

— Ne croyez-vous pas qu'ils disent la vérité quand ils affirment

que leur ami Síoda a eu de la chance ?

— Si un enfant a trouvé une pépite dans cette rivière, ce ne peut être que du sulfar iarainn.

Eadulf fronça les sourcils. S'il connaissait le terme d'« iarainn », il ignorait celui de « sulfar ».

— Du sulfure de fer, expliqua Fidelma, qu'on appelle aussi l'or des fous, car il ressemble au précieux métal et on peut s'y laisser prendre.

Elle se tourna vers Accobrán.

— Où en est-on de la production minière dans cette région ?

Le jeune tanist haussa les épaules.

— Elle s'est progressivement tarie. Les Cinél na Áeda se sont beaucoup enrichis avec les métaux dont ils ont tiré leur puissance. Maintenant l'or et l'argent sont épuisés, il ne nous reste que du cuivre, et aussi du plomb plus au nord.

Ils se remirent en route. La forêt était moins dense, on y respirait mieux, et les champs cultivés de céréales qui bordaient la rivière permettaient de temps à autre de retrouver la lumière du soleil.

— Nous ne sommes plus très loin, dit le tanist.

Une odeur étrange parvint aux narines d'Eadulf, acide et désagréable, un peu comme celle d'une cuisine écoeurante. Puis ils débouchèrent sur une grande clairière en bordure de la rivière. Là, ils découvrirent une cabane en rondins, une jolie bothán entourée de dépendances avec une cheminée d'où s'échappait un panache de fumée. Un peu partout sur le pré étaient posés des cadres en bois, qui servaient à tendre des peaux d'animaux. Au-dessus de deux grands feux, deux énormes chaudrons de fer bouillonnants étaient suspendus par des chaînes. Un jeune homme muni d'une perche et grimpé sur un escabeau touillait les peaux dans les chaudrons. Son visage ruisselait de sueur.

Le trio s'approcha et fronça le nez : la puanteur était intolérable.

Un homme enveloppé d'un tablier en cuir, maigre et nerveux, tâtaït du bout du pied une peau fixée sur un châssis.

— Lesren ! cria Accobrán.

L'homme se retourna d'un air maussade. Son visage aigu et ses petits yeux noirs rappelaient une martre aux aguets. Il leur jeta un rapide coup d'oeil et revint au tanist.

— Que voulez-vous, Accobrán ? Vous ne voyez pas que je suis occupé ?

Eadulf croisa le regard de Fidelma. L'homme n'avait aucune envie de les aider. Décidément, les étrangers n'avaient pas très bonne réputation chez les Cinél na Áeda.

— Je suis venu avec un dálaigh qui aimerait vous poser quelques questions, Lesren.

Le tanneur fixa Eadulf.

— Celui-là n'est pas un dálaigh mais un étranger.

— Vous n'aimez pas les étrangers ? demanda aussitôt Fidelma.

— Ils me sont indifférents tant qu'ils ne se mêlent pas de mes affaires.

— C'est moi le dálaigh, Lesren. Et je mène une enquête sur votre fille.

— Vous ?

— Je vous présente Fidelma de Cashel, qui est aussi la soeur du roi Colgú, intervint Accobrán.

Le tanneur cligna des yeux. Ses traits demeuraient hostiles.

— Si vous voulez savoir qui l'a tuée, je peux tout de suite vous donner la réponse. C'est Gabrán.

— Nous avons mené des investigations, Lesren, et vous savez très bien qu'on l'a vu loin de Rath Raithlen la nuit où votre fille a été assassinée.

— C'est ce que vous croyez.

— C'est ce que disent les témoins. Il se trouvait à douze milles d'ici. Aolú, notre défunt brehon, l'a innocenté.

Le ton d'Accobrán trahissait son agacement d'avoir déjà répété cent fois la même chose.

— Vous êtes apparemment convaincu que Gabrán a tué votre fille, dit Fidelma. Soutiendriez-vous la même chose en ce qui concerne les deux autres victimes ?

Lesren releva le menton.

— J'affirme qu'il a tué Beccnat, un point c'est tout. Je l'avais prévenue de se méfier de lui et de sa famille de voleurs.

— Voilà un jugement peu nuancé, le réprimanda Fidelma. Vous devriez réfléchir avant de traiter les gens de voleurs. Vous connaissez la loi, et l'amende qui échoit à ceux qui portent de fausses accusations. Cela pourrait même vous amener à perdre votre prix de l'honneur, súdaire.

Elle avait appuyé sur ce dernier mot, qui désignait le rang de son interlocuteur, dont il pouvait être déchu.

Dans les cinq royaumes d'Éireann, chacun possédait un prix de l'honneur évalué en fonction de la place qu'il occupait dans l'échelle sociale. Celui du haut roi était estimé à soixante-trois vaches, et celui d'un roi provincial comme Colgú à quarante-huit. Depuis qu'il vivait en Éireann, Eadulf se targuait d'avoir appris à estimer le prix de l'honneur de chacun et, à son avis, celui du tanneur devait s'élever à quatre vaches. La vache servait de base à la monnaie, un séd représentant une vache et un cumal, trois. Les petites pièces comme le screpall en argent ou le sicil correspondaient à une part du bovin.

Au début, Eadulf avait vainement tenté de superposer le système

du prix de l'honneur avec le système de castes de son peuple. Mais il avait fini par comprendre que le premier, plus impartial, était calqué sur une doctrine de punition des crimes reposant sur les compensations et la réhabilitation. Chaque personne se voyait attribuer un prix de l'honneur calculé selon son métier et non la place qu'occupaient ses parents. Le montant des amendes dépendait du prix de l'honneur de la victime. Si un homme tuait un maître d'oeuvre, alors il était condamné à payer une compensation à sa famille équivalant à la valeur de vingt vaches, ainsi qu'une amende à la cour. S'il ne pouvait s'acquitter de sa dette, et que son propre prix de l'honneur était inférieur à vingt vaches, alors il perdait tous ses droits civiques et devait travailler pour indemniser la famille et la cour. Il perdait sa liberté et devenait un fuidhir.

On distinguait le daer-fuidhir, privé de ses droits et interdit de port d'armes, du saer-fuidhir, autorisé à cultiver sa terre ou exercer sa profession. Le saer-fuidhir payait des impôts. Si, à la fin de sa vie, il n'était pas parvenu à rembourser sa dette et ne s'était pas racheté aux yeux de la société, sa condamnation ne retombait jamais sur sa femme et ses enfants. Selon les brehons, les dettes d'un homme s'éteignaient avec lui.

En tant qu'étranger en Éireann, Eadulf était tombé dans la catégorie des « chiens gris » ou cú glas, les exilés d'au-delà des mers. Et donc Eadulf, qui n'était plus un émissaire de l'archevêque de Cantorbéry, n'avait plus de statut légal ni de prix de l'honneur. Même en tant qu'époux de Fidelma. Mais comme Colgú et les proches parents de sa femme avaient approuvé leur union, il avait du même coup hérité d'un prix de l'honneur évalué à la moitié de celui de Fidelma. Il demeurerait cependant soumis à certaines règles qu'une personne de sa condition estimait offensantes. Il n'était pas autorisé à signer un contrat sans l'autorisation de Fidelma. De plus, elle était responsable de ses dettes éventuelles et des amendes auxquelles il pourrait être condamné. Et surtout, on ne lui accordait aucune autorité légale sur l'éducation de leur fils Alchú, dont Fidelma était seule responsable. Pour Eadulf, cette notion de « chien gris » était passablement difficile à admettre, mais Dieu merci, dans la réalité, Colgú l'avait toujours traité en ami et en égal.

Dans la société saxonne, la mort, la mutilation et l'esclavage étaient considérés comme de justes punitions pour tout ce qui touchait aux transgressions sociales et politiques. Et Eadulf n'avait toujours pas surmonté sa stupeur quand il avait découvert qu'en Éireann la justice était fondée sur les compensations et la perte des droits. Pour prendre un exemple : dans les Bretha Nemed, les brehons estimaient que, si un homme embrassait une femme contre sa volonté, il devait payer la totalité de son prix de l'honneur. Et s'il se livrait sur une femme à des

assauts contraires à la pudeur, les Cáin Adomnáin fixaient l'amende à la valeur de vingt et une vaches.

Quant à la vérité, elle était prise très au sérieux. Les Bretha Nemed stipulaient que si une personne en accusait une autre de vol sans avancer de preuves, ou faisait courir une rumeur mensongère qui engendrait la honte, le coupable devait payer le prix de l'honneur de la victime. Et donc quand Eadulf entendit Fidelma donner un sévère avertissement au tanneur, il comprit très bien de quoi il retournait.

Mais Lesren n'était pas du genre à se laisser intimider.

— Je dis la vérité. Si vous ne me croyez pas, demandez à Goll pourquoi il a dû me payer une amende d'un screpall. Et maintenant je refuse de poursuivre cette conversation si vous taisez ce qui vous amène ici.

— Un screpall n'est pas une somme très élevée, grommela Eadulf.

— Une transgression de la loi est toujours grave, quel que soit le montant de l'amende, répliqua vertement Lesren.

— Elle a été infligée par quel brehon ? demanda Fidelma.

— Aolú.

— Et Aolú est mort, murmura Accobrán.

Fidelma poussa un soupir d'impatience.

— Dois-je en déduire que vous désapprouviez la relation qu'entretenait votre fille avec Gabrán à cause de votre différend avec son père Goll ?

Lesren lui jeta un regard hostile.

— C'est une raison suffisante.

— Beccnat, âgée de dix-sept ans, avait depuis longtemps dépassé l'âge du choix. Ne lui revenait-il pas de décider de son avenir ?

Le visage de Lesren se crispa sous l'effet de la contrariété.

— Elle a refusé de se plier à ma décision et regardez où ça l'a menée. Si seulement Escrach n'avait pas rompu avec Gabrán, il n'aurait pas courtoisé ma fille.

— Escrach ? Que voulez-vous dire ?

— Gabrán s'était entiché d'elle, mais elle l'avait repoussé. Et j'avais prévenu ma fille de ne pas l'encourager.

— Dès qu'elles ont plus de quatorze ans, les filles ont des droits, lui fit remarquer Fidelma.

— Et aussi des devoirs ! J'ai bien tenté de punir Beccnat quand elle passait des nuits loin d'ici. Mais même elle refusait de m'obéir. Les trois dernières nuits de sa vie, elle n'a pas dormi chez nous. Je craignais que ses errances ne lui coûtent cher et je ne m'étais pas trompé. Tout cela est la faute de Gabrán.

— Votre obstination vous perdra, Lesren, intervint Accobrán. Gabrán n'était pas ici quand votre fille est morte, des témoins l'ont prouvé et votre hostilité à l'égard de Goll n'y pourra rien changer.

Malgré vos préjugés, rien ne vous permet de faire endosser les meurtres d'Escrach et Ballgel à Gabrán. Et puis pourquoi les aurait-il tuées, je vous demande un peu ?

— Pour vous leurrer, et il y a parfaitement réussi. Il a voulu vous convaincre qu'un fou sévissait en toute liberté dans la région mais moi, je ne crois pas à ce fou, et je saisirai toutes les occasions pour le clamer haut et fort : Gabrán a tué ma fille.

— Pour quelles raisons aurait-il agi ainsi s'ils devaient se marier ? s'étonna Fidelma.

Lesren la fixa d'un air perplexe.

— On m'a rapporté que votre fille devait épouser Gabrán malgré votre opposition.

— Vous avez été mal informée, déclara Lesren d'une voix sourde. Quelques jours avant la tragédie qui nous a frappés, elle m'avait dit qu'elle ne voulait pas s'opposer à ma volonté et à celle de sa mère. Elle avait renoncé à épouser Gabrán. De plus, elle avait découvert qu'il se servait d'elle et elle estimait qu'il ne ferait pas un bon époux. Elle avait donné rendez-vous à Gabrán afin de l'informer de sa décision de rompre. Je sais qu'il l'a tuée pour cette raison.

CHAPITRE V

Fidelma avisa une femme qui s'était approchée pendant cette conversation et se tenait maintenant aux côtés de Lesren. Gracieuse et avenante, elle avait sûrement été très jolie. Ses cheveux bruns grisonnaient, mais ses yeux et sa peau clairs retenaient l'attention. À son fin visage voilé de tristesse, Fidelma devina aussitôt son identité.

— Je suppose que vous êtes la mère de Becnat ?

— Oui, et je m'appelle Bébháil.

Lesren se tourna avec un ricanement vers son épouse.

— Femme, je te présente la soeur du roi. Un dálaigh venu fourrer son nez dans le meurtre de Becnat.

La dame cligna des yeux et baissa la tête. Fidelma eut l'impression qu'elle avait honte de la grossièreté du tanneur.

— Vous avez entendu ce qu'a dit votre mari. Confirmez-vous que votre fille avait renoncé à ses projets d'union avec Gabrán ?

La femme jeta un coup d'oeil nerveux à Lesren, hocha vivement la tête et ses yeux se remplirent de larmes.

— Donc votre fille vous a informés tous deux de ses intentions et s'en est allée ?

— Oui, et je n'ai rien de plus à ajouter à l'explication de mon mari.

Sur ces mots, Bébháil tourna les talons et rentra dans sa bothán dont elle referma la porte derrière elle.

Lesren eut un sourire amer.

— Et maintenant, êtes-vous satisfaite, dálaigh ?

Fidelma le fixa d'un regard sévère.

— Loin de là, car vous oubliez une chose. Que votre fille ait ou non changé d'avis, que Gabrán ait eu ou n'ait pas eu des motifs pour la tuer, il a été prouvé qu'il se trouvait à douze milles d'ici la nuit de sa mort. Mais ne vous inquiétez pas, je vérifierai. Pour me forger des certitudes, je ne me fonde que sur des faits irréfutables.

— Vous m'en voyez ravi, dálaigh. J'attends avec impatience que justice soit rendue.

— Ne craignez rien, vous n'aurez pas longtemps à attendre. Je

reviendrais vous voir.

Dès qu'ils furent loin, Eadulf s'exclama :

— Il mentait, j'en suis convaincu, sur le retournement de sa fille !
Et sa femme avait trop peur de lui pour le contredire.

— En tout cas, leur relation est tendue, admit Fidelma.

Elle se tourna vers Accobrán.

— Pourquoi Lesren hait-il à ce point Gabrán et sa famille ? Et que s'est-il passé pour qu'Aolú inflige une amende à Goll, le père du garçon ?

Le tanist haussa les épaules. Un geste dont il usait trop souvent.

— L'inimitié entre Lesren et Goll remonte à des années, mais enfin, des accusations de vol sont une chose et un triple meurtre une autre.

— Ces accusations de Lesren ont-elles motivé l'amende de Goll ?
Sur quoi reposaient-elles ?

— Je n'en sais trop rien. Mieux vaudrait que vous consultiez Becc sur ce sujet, il siégeait avec Aolú lors du jugement.

Fidelma réfléchit.

— Si nous avons le temps, dit-elle enfin, j'aimerais bien m'entretenir avec Gabrán et son père.

Accobrán examina le ciel.

— Il est midi passé, ma soeur, et je propose que nous retournions au rath pour nous restaurer. J'ai cru comprendre que vous vouliez aussi rencontrer Seachlann, le père d'Escrach, et vous rendre aujourd'hui à l'abbaye pour y interroger les étrangers. Goll et Gabrán vivent et travaillent dans les bois de l'autre côté de la rivière. Je crains que la journée ne suffise à satisfaire tous vos désirs.

— Très bien, il n'y a pas d'urgence, et si le temps nous manque nous remettrons notre visite à Goll et Gabrán à demain. Mais à propos d'Escrach... est-il vrai que Gabrán entretenait une relation amoureuse avec elle ?

Accobrán sourit.

— Une fille très séduisante, vraiment... d'ailleurs, les Cinél na Áeda sont réputés pour la beauté de leurs femmes. Escrach était une personne éclatante de santé et, chez nous, on convole et on enfante jeune.

— Pourtant, vous-même n'êtes pas encore marié, fit remarquer Fidelma.

Un sourire désarmant illumina les traits du beau tanist.

— Hélas, j'ai sacrifié beaucoup de temps aux dieux de la guerre. Un guerrier ne devrait jamais prendre femme, car elle risque de se retrouver veuve. Je ne me suis fixé ici que récemment, quand j'ai appris la charge dont mon oncle et le derbfhine de notre famille m'avaient honoré.

Il devint songeur.

— Je suppose que vous ne vous attendez à aucun événement dramatique avant la prochaine pleine lune ?

Fidelma scruta son visage avec attention.

— Vous pensez qu'un nouvel assassinat va se produire ?

Accobrán fit la grimace.

— Ce qui s'est passé trois fois peut sûrement arriver une quatrième.

— Donc vous partagez la croyance de Liag : un fou en liberté rôde dans la région et ses crimes seraient en rapport avec la pleine lune ?

Accobrán eut un sourire cynique.

— Cela me semble une explication plus logique que celle de Lesren. Pour être honnête, je n'aime guère Gabrán, c'est un jeune homme arrogant, mais les remarques du vieux Liag sont pleines de bon sens.

— Nous n'avons pas interrogé Brocc sur les raisons qui le poussaient à accuser ces étrangers que nous n'avons toujours pas rencontrés, intervint Eadulf. Ne vaut-il pas mieux rassembler tous les éléments de notre investigation avant d'avancer des hypothèses ?

Il sentit sur lui le regard de Fidelma et son visage se colora, car il venait de la paraphraser quand elle n'approuvait pas des théories hasardeuses.

— C'est vrai, acquiesça le tanist. Et plus tôt nous serons de retour au rath, puis vite nous reprendrons notre enquête.

Ils accélérèrent le pas et escaladèrent à nouveau la colline où s'élevaient les hautes murailles du rath.

Becc les rejoignit pour le repas de midi. Quand ils abordèrent le sujet de la discorde entre Lesren et Goll, il eut un petit sourire.

— J'aurais dû vous prévenir...

— S'agit-il d'un différend sérieux ? demanda Fidelma.

— Tout dépend de ce que tu entends par sérieux. Si cet imbécile de Lesren continue d'accuser gratuitement le fils de Goll, il va s'attirer des ennuis. La loi ne tolère pas que l'on propage des rumeurs mensongères.

— Comment cette querelle a-t-elle commencé ?

Becc réfléchit un instant.

— Si je me souviens bien, elle remonte à des années. Avant d'épouser Bébháil, Lesren avait déjà été marié.

— À qui ? intervint Eadulf.

— À Fínmed. C'est elle qui a demandé le divorce et figurez-vous qu'aujourd'hui, c'est la femme de Goll... et la mère de Gabrán.

Eadulf se renversa sur son siège en émettant un sifflement de surprise tandis que Fidelma lui adressait un regard réprobateur, car cela ne se faisait pas de siffler à table. Puis elle revint au chef.

— Quels motifs a-t-elle invoqués pour divorcer ? Se sont-ils séparés d'un commun accord avec l'approbation d'un brehon ?

— Non, le brehon a fait porter le blâme de l'échec de cette union à Lesren. Fínmed a quitté le foyer conjugal avec son coibche et des compensations élevées.

Il jeta un rapide coup d'oeil à Eadulf.

— Le coibche est la dot que l'époux donne à sa femme ou à sa famille.

— Je connais très bien la définition du coibche, répliqua Eadulf d'une voix douce.

Becc rougit, car il avait oublié les liens qui unissaient Fidelma et Eadulf. En fait, Eadulf avait passé pas mal de temps à étudier les Cáin Lánamna, les lois du mariage, avec le chef brehon de Colgú. Si une femme quittait son mari alors qu'elle était en faute, son coibche, en nature ou en pièces sonnantes et trébuchantes, devait être remis à l'époux. Cependant, si la femme était déclarée innocente lors de la séparation du couple, elle reprenait son coibche et la moitié des richesses accumulées pendant la période du mariage.

— Quelle était donc la cause du divorce ? demanda Fidelma.

— La violence de Lesren, expliqua Becc. Il buvait et battait Fínmed. Comme tu le sais, dans ce cas une séparation immédiate est prononcée. Outre le coibche qu'il a dû restituer, Lesren a été condamné à payer une amende. Malgré son droit à une partie des biens, Fínmed les lui abandonna et le quitta sur-le-champ. Lesren ne lui en témoigna aucune reconnaissance. Il était furieux et ne lui a jamais pardonné. Quand elle épousa Goll, le bûcheron, sa colère n'était toujours par retombée et il était hors de lui.

— Pourtant, lui-même s'est remarié, fit remarquer Eadulf.

— Oui, il a épousé Bébháil. Malgré des rumeurs contraires, ils semblent heureux et elle lui a donné une fille, mais pas d'autres enfants.

— Vous estimez néanmoins que Lesren en veut toujours à sa première épouse et à Goll ?

Becc hocha la tête.

— Fínmed a épousé Goll un an avant le remariage de Lesren. Ils ont eu un fils, Gabrán. Avec les années, le vif ressentiment que Goll et Lesren éprouvaient l'un pour l'autre n'a fait que croître.

— Et d'où vient cette accusation de la part de Lesren que Goll est un voleur ?

Becc fit la grimace.

— Une affaire assez mesquine née d'une vieille rancoeur. Il semblerait que Lesren ait découvert que Goll avait illégalement abattu un arbre.

— Comment est-ce possible ? Cet homme est un bûcheron !

s'exclama Eadulf.

— Les bûcherons sont eux aussi soumis à des règles. Dans certaines zones, ils doivent tenir compte des saisons et des récoltes, sans compter les « arbres des chefs » dont l'abattage irrégulier vaut des amendes au contrevenant s'il se fait prendre. Goll avait besoin d'un frêne, un des « arbres des chefs ». Et il en a coupé un sans demander le consentement de mon brehon ou le mien.

Fidelma se tourna vers Eadulf.

— Cela est assimilé à un vol par la loi.

Elle revint à Becc.

— Mais si l'amende était bien d'un screpall, comme on me l'a rapporté, vous avez considéré qu'il ne s'agissait pas d'un vol intentionnel.

— Tu as parfaitement raison. Voilà comment cela s'est passé : Lesren a découvert l'infraction et l'a signalée à Aolú. Le brehon s'est retrouvé dans l'obligation de convoquer Goll. Le geste de celui-ci s'expliquait dans la mesure où on lui avait commandé un siège que l'on désirait m'offrir, or la tradition veut qu'un chef s'asseye sur un siège en frêne. Si Goll m'avait demandé l'autorisation, le cadeau n'aurait plus été une surprise. Il a donc décidé de tenter sa chance. Pour finir, Goll a été condamné à payer une amende symbolique d'un screpall.

— Goll savait-il qu'il avait été dénoncé par Lesren ? demanda Eadulf.

— Oui, puisque Lesren a été convoqué par Aolú pour porter témoignage.

— Et donc leurs relations, déjà mauvaises, se sont encore envenimées ?

Le chef se mit à rire.

— Une semaine plus tard, Goll tenait sa vengeance. Comme tu le sais, l'écorce de pommier est indispensable au processus du tannage. Mais on ne peut pas la prélever au cours des « mois tueurs » sous peine de voir les pommiers dépérir. Quand Goll surprit Lesren en train de faire provision d'écorces durant un de ces mois, il le dénonça. J'eus un entretien avec Aolú et nous décidâmes tous deux de condamner Lesren à une amende d'un screpall afin d'éteindre la querelle.

— Mais les hostilités se poursuivirent ?

— Elles n'ont jamais cessé. Et puis survint un événement imprévu : le fils de Goll et la fille de Lesren s'amourachèrent l'un de l'autre. Quand Lesren l'apprit, il devint fou de rage. Goll, bien que contrarié, se montra plus sage et, à mon avis, la haine venait surtout de Lesren.

— En êtes-vous sûr ? demanda Fidelma.

— En tout cas, c'est Lesren qui a interdit à Becnat d'épouser

Gabrán, alors que sa fille avait l'âge du choix et que rien ne pouvait l'empêcher de convoler avec Gabrán si ça lui chantait.

— Mais Lesren soutient que sa fille avait changé d'avis, dit Eadulf. Lors de leur dernière conversation, elle lui avait affirmé être sur le point de rompre sa relation avec Gabrán.

Becc haussa les sourcils.

— Première nouvelle. Vous en êtes certain ?

— C'est bien ce que nous a raconté Lesren, confirma Fidelma.

— Et cela donne à Gabrán un sérieux mobile dans l'affaire du meurtre de Beccnat, murmura Eadulf.

— Sans doute. Mais quand des accusations ont été portées contre Gabrán, mon chef brehon Aolú était encore en vie, bien que pas très vaillant, je vous l'accorde. Accobrán fut chargé d'enquêter sur Gabrán et il découvrit qu'au moment du meurtre, il se trouvait sur la côte à une douzaine de milles d'ici. Donc en admettant que cette jeune fille ait changé d'avis, elle ne pouvait pas informer Gabrán de sa décision avant le drame.

— La femme de Lesren a confirmé les dires de son mari, intervint Eadulf.

— Lesren est non seulement un imbécile, mais un méchant homme, répliqua Becc. Pourquoi sa femme continue-t-elle à le supporter, je l'ignore. Comment Lesren ose-t-il accuser ce garçon après les témoignages recueillis par Accobrán ? Et puis il y a les autres meurtres. Brocc a convaincu tout le monde, à l'exception de Lesren, que ce sont les étrangers qui ont commis les trois assassinats.

Fidelma poussa un soupir.

— Quand la peur et la méfiance sont à l'oeuvre... C'est comme observer un brouillard impénétrable, rempli d'ombres foisonnantes. Mais la journée n'est pas terminée et nous avons encore plusieurs personnes à interroger. Dès qu'Eadulf aura terminé son repas, nous nous remettons en route.

Eadulf avala sa pomme à la hâte et se leva tandis que Fidelma dissimulait un petit sourire.

— Voici le moulin de Seachlann, lady.

Fidelma et Eadulf avaient suivi le tanist le long d'un chemin tortueux. Ils se retrouvaient à nouveau devant la rivière, dans une prairie entourée de quelques arbres et dominée par un moulin avec de grandes pales qui tournaient, activées par la force du courant. Ils aperçurent un homme dans la force de l'âge, assis auprès d'un feu qui flambait au bord de l'eau tourbillonnante. Râblé et musclé, avec un visage rude, une barbe noire broussailleuse et des cheveux frisés, il maintenait à deux mains une corbeille au-dessus des flammes qu'il secouait de temps à autre.

Devant l'air étonné d'Eadulf, Fidelma se sentit obligée de lui

fournir une explication.

— Il est en train de sécher des graddan, des céréales non décortiquées, dans un criather, la corbeille. Ensuite, les grains seront amenés au moulin pour y être réduits en farine. Ne procède-t-on pas ainsi dans ton pays ?

— Non, pas tout à fait. De cette façon on ne peut traiter que de petites quantités de grains.

— Pour les grandes quantités, nous avons aussi des sorn-na-hátha, de grands fours.

— Comment se fait-il que et tamis en bois ne s'enflamme pas ?

— Le fond est en fabra de míl-mór, en os de baleine qui chauffe sans se consumer.

À leur approche, l'homme avait posé son instrument et s'était levé. Il les fixait maintenant d'un air résolument hostile.

Accobrán se tourna vers Fidelma et dit d'une voix posée :

— Je vous présente Brocc, notre fauteur de troubles, le frère du meunier.

— Que cherchez-vous ici, Accobrán ? demanda l'autre d'une voix rauque en s'avancant vers eux.

Il boitait bas et Fidelma comprit qu'il s'agissait de l'homme auquel Becc avait décoché une flèche.

— À moins que vous n'ayez l'intention de me jeter à nouveau en prison, rien ne m'oblige à supporter votre présence en ces lieux.

Le tanist eut un petit rire ironique.

— Je ne veux pas vous embêter, Brocc... tant que vous vous tiendrez tranquille, naturellement. Nous sommes venus voir votre frère Seachlann.

À cet instant, un homme assez corpulent et enveloppé d'un tablier de meunier en cuir émergea du moulin. Depuis sa porte, il examina les nouveaux venus, les jambes écartées et les mains sur les hanches. Il ressemblait à Brocc, en plus âgé et en plus calme.

— Que me voulez-vous ? demanda-t-il d'une voix forte tout en fixant les deux religieux. J'ai du mal à supporter les gens de votre sorte depuis que les assassins de ma fille ont trouvé refuge à l'abbaye.

Quand Accobrán présenta les nouveaux venus, Brocc éclata d'un rire sarcastique.

— Donc vous êtes le dálaigh que notre chef est allé quérir à Cashel ? Une religieuse ! Je suppose que vous vous êtes déplacée pour protéger l'abbaye ?

Fidelma le toisa avec impatience.

— Le devoir d'un dálaigh est de faire respecter la loi, peu importe qui la transgresse. Si cela vous échappe, apprenez que je suis la soeur de Colgú, votre roi. Et rappelez-vous aussi que vous avez été libéré à la condition de vous conduire correctement.

Brocc ouvrit la bouche et la referma en croisant le regard glacé de Fidelma. Puis il haussa les épaules.

— En quoi pouvons-nous vous aider, lady ? s'enquit Seachlann d'un ton plus respectueux.

— J'aimerais en apprendre davantage sur votre fille et sur les circonstances de sa mort, Seachlann, afin de découvrir l'identité de son assassin.

Le meunier leur fit signe d'entrer dans son moulin.

— On sera plus tranquilles à l'intérieur.

Puis il se tourna vers son frère.

— Continue de sécher ce grain, il doit être moulu rapidement, lança-t-il avec autorité.

Sans protester, Brocc boitilla jusqu'au feu et s'attela à nouveau à sa tâche.

Seachlann s'effaça devant ses hôtes. L'intérieur était très lumineux, et le soleil se déversait à flots par les ouvertures supérieures qui servaient de fenêtres.

Le meunier leur fit signe de s'asseoir sur des sacs remplis de grains ou de farine.

— Attention, mon ami, dit-il brusquement à Eadulf. Choisissez un autre sac, celui-ci est trop près de l'arbre du mécanisme et je me méfie des accidents.

Eadulf changea de place et le meunier sourit à Fidelma.

— Vous voyez, lady, que je connais bien les « droits de l'eau » du Livre d'Acaill.

— Dommage que votre frère soit moins respectueux des lois que vous-même, répliqua Fidelma.

Elle se tourna vers Eadulf, surpris par cet échange.

— Seachlann se réfère à une loi relative aux amendes et compensations pour les accidents physiques ou matériels qui se produisent dans un moulin. Il s'agit de la section « les huit parties d'un moulin », qui répertorie les différents endroits où un accident peut survenir. La machinerie présente des dangers et le meunier est responsable de la sécurité des personnes qui pénètrent dans sa propriété.

Elle revint à Seachlann.

— Je vous félicite pour votre prudence.

Seachlann se redressa sous l'effet du compliment.

— Je suis un saer-muilinn, déclara-t-il avec emphase.

Eadulf comprit alors qu'un constructeur de moulins jouissait d'un statut professionnel supérieur à celui d'un muilleoir ou meunier, le nom utilisé par Fidelma qui hocha la tête d'un air pénétré.

— Revenons à la raison de ma visite, Seachlann.

Ce dernier s'assit et fronça les sourcils d'un air méfiant.

— Êtes-vous venue ici pour découvrir la vérité ou pour protéger ceux qui portent votre habit ?

Fidelma décida de se montrer indulgente avec le père d'une des victimes sauvagement assassinées.

— J'ai juré de servir la vérité, et la justice, Seachlann. La vérité doit prévaloir, dût le ciel nous tomber sur la tête ou les océans se soulever pour nous engloutir.

Le meunier la fixait comme s'il mesurait les paroles du dálaigh à l'aune de ce qu'exprimait son visage.

— Que voulez-vous savoir, lady ?

— Parlez-moi d'Escrach et de ce qui s'est passé la nuit du drame.

Seachlann leva les yeux au ciel et poussa un profond soupir.

— Escrach était la plus jeune de mes enfants. Elle n'avait que dix-sept ans et réjouissait les regards. Nous savions qu'elle fleurirait et c'est pour cela que nous l'avions appelée ainsi.

Escrach signifiait en effet « qui porte des fleurs ». Fidelma garda le silence.

— Ma femme et moi entretenions de grands espoirs pour elle. Nous pensions qu'elle se marierait et qu'elle...

— Avez-vous pris au sérieux cette relation avec Gabrán ?

Le meunier parut surpris, puis il secoua la tête.

— Ils étaient amis d'enfance. Pour le reste, je n'en sais pas plus que vous. Escrach avait beaucoup d'amis, garçons et filles, dont Beccnat et Ballgel. Tous suivaient les leçons du vieil homme, car ils étaient désireux d'acquérir la sagesse des anciens. Beaucoup de jeunes se sont pris de passion pour les légendes. Gabrán, Creoda...

— Mais qui est ce vieil homme ? intervint Eadulf.

— Liag l'apothicaire. Il enseigne les étoiles.

— Ah oui... Et Creoda ?

— C'est un garçon qui travaille à la tannerie de Lesren.

— Donc d'après vous, Escrach n'était pas liée à Gabrán ?

— C'est Beccnat que Gabrán devait épouser. Nous sommes une petite communauté et je ne pense pas qu'Escrach fréquentait quelqu'un en particulier à Rath Raithlen. Nous nous apprêtions à l'envoyer chez mon frère, un meunier du port de Stone of the Woods. Il nous avait dit qu'il voulait lui présenter un garçon qui ferait un bon parti pour elle.

Sa voix se brisa et il hésita. Puis il reprit son récit.

— Celui qui a tué notre enfant a aussi tué ma femme.

Fidelma sursauta et jeta un coup d'oeil à Accobrán.

— Vous ne m'aviez pas dit...

— Mais votre épouse est vivante ! s'écria le tanist.

— Je ne parlais pas de disparition physique, s'énerva le meunier. Mais depuis la mort d'Escrach, ma femme reste prostrée devant le

foyer. Le choc qu'elle a reçu l'a détruite. Elle n'est plus qu'une coquille vide et se nourrit à peine.

— Parlez-nous des circonstances de la mort d'Escrach, intervint Fidelma d'une voix douce.

— Elles sont à jamais gravées dans ma mémoire. C'était la nuit de la pleine lune du mois dernier. Escrach n'aurait pas dû sortir seule, mais il lui fallait se rendre chez la soeur de ma mère, sa grand-tante, qui vit à une courte distance d'ici. Pour aller chez elle, il faut longer la rivière et passer de l'autre côté de cette petite colline au sud.

— Celle que vous appelez le Hallier aux cochons ? s'enquit Eadulf.

— Exactement. Ne voyant pas rentrer Escrach, j'ai supposé qu'elle s'était attardée auprès de ma tante, qui n'était pas très vaillante. Le lendemain matin, comme ma fille n'était toujours pas de retour, j'ai pris le chemin du Hallier. Quand ma tante m'a appris qu'elle n'avait pas vu Escrach, j'ai été saisi par l'inquiétude. M'avait-elle menti ? J'ai retraversé les bois et le long du chemin, j'ai rencontré Goll, le bûcheron. Il semblait choqué et m'a dit de me préparer au pire. J'ai tout de suite compris. Alors qu'il se rendait à son travail, près du cercle de pierres levées...

— Que vous appelez le Cercle des cochons ?

Cette fois-ci, le constructeur de moulins ne lui prêta aucune attention.

— ... Goll avait découvert les restes mutilés d'Escrach.

Seachlann avala sa salive avec difficulté.

— Un tel massacre ne pouvait être que l'oeuvre d'un fou ou de bêtes sauvages, lady. Après que Liag a eu examiné son corps, nous l'avons ramené à la maison pour l'enterrement. Depuis, ma femme a perdu la parole.

Il y eut un silence.

— Pourquoi pensez-vous que les religieux étrangers sont responsables de ce crime ? demanda Eadulf.

Seachlann releva la tête.

— Chercheriez-vous à les protéger ? Si j'en crois votre accent, vous-même n'êtes pas d'ici.

— Mon compagnon, frère Eadulf, est un émissaire à la cour de Cashel. Il est ici pour m'assister dans mon enquête et non pour l'entraver, s'énerva Fidelma. D'autre part, quand il pose une question, il le fait en mon nom.

Seachlann se leva et alla à la porte.

— Brocc ! Viens ici, le dálaigh a une question à te poser.

Brocc ne tarda pas à les rejoindre.

— De quoi s'agit-il ? demanda-t-il d'un ton rogue.

Ce fut Eadulf qui prit la parole.

— Votre frère nous a dit ce qu'il savait sur les circonstances de la mort d'Escrach. Maintenant nous aimerions que vous nous expliquiez pourquoi vous êtes convaincu que le meurtre a été perpétré par un des moines en visite à l'abbaye.

Brocc se tourna vers Seachlann avec un geste de colère.

— Je m'en doutais ! Ils sont ici pour défendre ceux du monastère.

Fidelma allait répondre quand le constructeur de moulins leva la main.

— La soeur de notre roi s'est déplacée jusqu'ici pour veiller à ce que justice soit rendue. Elle m'a donné sa parole de dálaigh et elle se porte garante de l'étranger saxon.

— Et pendant ce temps-là, l'abbé se porte garant des étrangers à l'abbaye ! Pourquoi devrions-nous ajouter foi à ce qu'elle raconte ? Ces religieux sont tous solidaires, ils se prêtent mutuellement allégeance.

— Ce n'est pas vrai, le réprimanda Fidelma. Si vous n'acceptez pas ma parole, soumettez-vous au moins à celle de votre frère.

Brocc eut un ricanement sarcastique.

— Mon frère est un homme bon, il croit à la générosité des hommes et peut facilement être trompé.

Seachlann secoua la tête avec tristesse.

— Peu importe que je sois aisément abusé, qu'est-ce que cela coûte de leur dire la vérité ? Pourquoi refuses-tu de parler ?

Brocc renifla d'un air excédé.

— Si je n'ai pas été entendu auparavant, pourquoi le serais-je aujourd'hui ?

Fidelma se renversa en arrière pour mieux examiner le visage de Brocc éclairé par la lumière du zénith.

— Dans des affaires aussi graves que celles-ci, ce n'est pas uniquement la parole d'un homme que l'on retient, ou alors nous pourrions tous nous accuser les uns les autres des pires forfaits. Il suffirait qu'une personne nous déplaie pour la faire condamner. Les choses sont quand même un peu plus compliquées.

Brocc se tourna vers son frère, l'air triomphant.

— Tu vois, Seachlann ? J'ai à peine ouvert la bouche que ma parole est réduite à rien.

— Arrêtez de vous payer de mots, rétorqua Fidelma, agacée. Nous ne sommes intéressés que par la vérité. Comment juger de l'authenticité de vos convictions si vous refusez de nous les communiquer ?

— Mon propre chef m'a tiré dessus avec un arc ! La vérité l'intéressait-elle ? hurla Brocc.

— Oui. Et aussi le respect des lois. Qui vous avait permis de prendre la justice en main ? Vous étiez devenu juge et exécuter d'une

sentence que vous aviez été seul à prononcer. Et maintenant, ça suffit, je ne discuterai pas plus longtemps avec vous. Si vous ne m'expliquez pas pourquoi vous accusez ces étrangers, je vous ferai amener devant un brehon pour avoir propagé des fables malveillantes et provoqué des attroupements séditieux.

Brocc cligna des yeux.

— Les meurtres ont commencé quand ces étrangers sont arrivés à l'abbaye, commença-t-il.

— Et alors ?

— Ils ne sont pas comme nous. Ce ne sont pas des hommes.

— Que voulez-vous dire ? s'étonna Eadulf. S'ils ne sont pas des hommes, comment les considérez-vous ? Comme des bêtes, des esprits... quoi d'autre ?

— Allez à l'abbaye et regardez-les. Puis revenez ici et dites-moi s'ils nous ressemblent.

— Voilà bien des mystères, ironisa Fidelma. Comment savez-vous qu'ils sont les meurtriers de ces jeunes filles, et plus particulièrement d'Escrach ? Les présomptions et les coïncidences ne m'intéressent pas, je veux des faits.

Accobrán, qui commençait à l'évidence à s'ennuyer, se leva et s'étira.

— Dites au dálaigh pourquoi vous pensez qu'ils sont mêlés à l'assassinat d'Escrach, qu'on en finisse.

Un sourire rusé étira les lèvres de Brocc.

— Mais parce que j'ai vu le meurtrier !

CHAPITRE VI

Un silence choqué succéda à cette déclaration. Accobrán fut le premier à recouvrer ses esprits.

— Vous n'aviez jamais dit avoir vu le meurtrier auparavant, Brocc, lança-t-il d'un ton accusateur.

L'homme au visage lourd et fermé le fixa avec aplomb.

— Personne ne m'a interrogé, tanist des Cinél na Áeda. Vous pensiez vraiment que je m'étais rendu à l'abbaye sans raison ?

— D'autres sans nul doute le pensaient, répliqua Fidelma. La plupart des gens ont cru que seuls vos préjugés envers les étrangers motivaient vos actions. D'ailleurs vous n'avez rien fait pour le démentir. Et maintenant vous nous annoncez sans préambule que vous avez vu le meurtrier !

Brocc ricana d'un air dédaigneux, qui en disait long sur le mépris que lui inspiraient ses semblables.

— Expliquez-nous un peu pourquoi vous vous êtes abstenu de témoigner, intervint Eadulf. Vous avez vu le meurtrier, mais vous avez laissé votre frère partir à la recherche de sa fille et c'est Goll le bûcheron qui a retrouvé le corps. Tout cela est très confus.

Fidelma adressa un regard approbateur à son compagnon. Les contradictions qu'il avait relevées dans le récit de Brocc étaient tout à fait pertinentes.

Brocc ne parut pas s'émouvoir le moins du monde.

— J'ai dit que j'avais vu le meurtrier, pas le meurtre, déclara-t-il avec emphase.

— Comment avez-vous pu voir l'un sans assister à l'autre ?

— Racontez-nous votre histoire en détail, lui ordonna Fidelma. Et soyez clair, je refuse de m'égarer dans de telles discussions oiseuses.

Brocc fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas.

— Je n'ai pas de temps à perdre à jouer sur les mots. Alors, vous l'avez vu ou vous ne l'avez pas vu, ce meurtrier ?

— Très bien. Le jour de l'assassinat d'Escrach, je faisais un peu de commerce sur la rivière Bride, plus au nord, mon frère vous le

confirmera. Je suis rentré à la nuit tombée. Je passais par la colline du Hallier aux cochons et la lune était pleine...

— Où alliez-vous ?

— Je regagnais ma bothán, située en bordure de la prairie.

— Vous saviez qu'Escrach était supposée se rendre chez sa tante en empruntant le même chemin ?

— Non, je l'ignorais. Et donc du haut de la colline, on distingue très bien l'abbaye.

— Où a-t-on trouvé le corps d'Escrach ?

— Près des pierres levées qu'on appelle le Cercle des cochons.

— Poursuivez.

— En arrivant là-haut, je suis tombé sur un des étrangers du monastère.

— Que faisait-il ? s'enquit Eadulf, piqué par la curiosité.

— Rien de particulier. Il était juste assis là, au bord du Cercle, le visage tourné vers la lune. Plutôt étrange, non ? Je l'ai salué, mais il n'a pas répondu. Je vous jure que cet homme dégageait quelque chose de sinistre. Et que faisait-il à cette heure de la nuit à bâiller devant le ciel ?

— Et alors, comment avez-vous réagi ?

— J'ai dit une courte prière et je me suis dépêché de rentrer chez moi. Le lendemain matin, j'étais informé du drame.

Fidelma réfléchit, puis elle releva la tête.

— D'après votre récit, vous avez vu cet étranger assis au sommet de la colline, mais vous n'avez pas vu Escrach. Et le lendemain, le corps d'Escrach a été découvert au même endroit, c'est bien cela ?

— Exactement.

— Cela pose un certain nombre de questions qui méritent une réponse, mais il n'y a là aucune preuve que cet homme et Escrach se soient rencontrés, et encore moins qu'il l'ait tuée. La loi repose sur des éléments tangibles, pas sur des conjectures. Avez-vous raconté votre histoire à votre frère ? D'autre part, ce n'est pas ce jour-là que vous avez rameuté les gens pour marcher sur l'abbaye, mais un mois plus tard, quand une autre jeune fille a trouvé la mort. Pourquoi ?

Brocc secoua la tête comme un gros chien qui s'ébroue.

— Sur le moment, je n'ai rien dit à mon frère. Ce n'est qu'après la mort de Ballgel, la nuit de la lune du blaireau, que j'ai tout compris : un meurtrier obsédé par cet astre circulait en liberté parmi nous... et je me suis rappelé l'étranger baignant son visage dans la clarté lunaire.

— Vous êtes-vous rendu à l'abbaye pour identifier cet étranger ?

Seachlann se leva.

— Après que Brocc m'eut dit ce dont il avait été le témoin cette nuit-là, nous nous sommes tous rendus au monastère. Et on a exigé qu'on nous remette les étrangers.

— C'est à ce moment-là que vous avez attaqué l'abbaye et que Brocc a été blessé d'une flèche ?

— Oui.

— Pourquoi n'avez-vous pas simplement demandé un entretien avec ces religieux afin d'identifier celui que vous soupçonniez et de l'interroger ?

— Les gens de cette race se ressemblent tous ! s'écria Seachlann avec colère. Et leur âme est aussi noire que leur peau !

— Voilà une étrange philosophie !

— Vous ne les avez pas rencontrés !

— Nous nous apprêtons à leur rendre visite. Je retiens donc que vous n'êtes pas un témoin oculaire de la mort d'Escrach, ni de celle des autres jeunes filles. Et quand vous avez aperçu l'étranger, il était seul.

— Un homme dans cette situation était forcément animé de mauvaises intentions ! protesta Brocc.

— Bien des hommes accomplissent des gestes sensés de leur point de vue qui peuvent sembler bizarres à d'autres, protesta Eadulf. N'aurait-il pas mieux valu chercher une explication à son comportement plutôt que de fomenter des troubles pour porter atteinte à son intégrité physique... et à celle de ses compagnons, qui jusqu'à preuve du contraire n'étaient pas concernés.

— Quelles raisons aurait-il bien pu invoquer ? ricana Brocc.

Eadulf lui répondit par un petit sourire.

— À nous de le découvrir avant de sauter à des conclusions trop hâtives. Le corps d'Escrach gisait à l'endroit même où vous avez surpris l'étranger, mais nous ignorons s'ils se sont rencontrés.

Seachlann secoua la tête d'un air dégoûté.

— Vous parlez comme tous les religieux. Vous nous bercez de belles paroles pour nous détourner de la réalité.

— C'est vous qui craignez la réalité, Seachlann, répliqua Fidelma. Les contes finissent toujours par être démentis et nous n'avons pas d'autre cause que de débusquer les mensonges.

Eadulf hocha la tête.

— Pourquoi Brocc ne nous accompagne-t-il pas à l'abbaye ? Allons parler à ces visiteurs qui concentrent sur eux tant de haine et de suspicions. Brocc exposera son point de vue et l'étranger concerné s'expliquera. N'est-ce pas une façon plus civilisée de procéder plutôt que de courir armé à l'abbaye pour exiger qu'on verse le sang ?

Le tanist se leva d'un bond, le sourire aux lèvres.

— Bien dit, frère saxon. Voilà une excellente idée. Cela vous convient-il, Brocc ?

Le frère du constructeur de moulins hésita tout en fixant le bout de ses pieds.

— Très bien, si cela doit nous mener à la vérité, grommela-t-il de mauvaise grâce.

Fidelma parut soulagée.

— Merci, Brocc, nous vous sommes reconnaissants de votre collaboration, déclara-t-elle d'une voix solennelle.

La petite abbaye consacrée au bienheureux Finnbarr dont ils n'avaient cessé d'entendre parler était nichée en bas de la colline. Un mur de planches entourait plusieurs bâtiments dominés par une grande chapelle en bois. En haut d'une tour de guet, deux robustes religieux montaient la garde devant les portes fermées. Quand ils reconnurent Accobrán, l'un d'eux cria un ordre et les portes s'ouvrirent.

Un jeune moine maigre et nerveux, à la chevelure blonde et aux traits réguliers, sortit pour les accueillir. En voyant Brocc, son visage se ferma. Brocc se tenait légèrement en retrait à côté du tanist, comme s'il se mettait sous sa protection. Le jeune homme balaya du regard la petite troupe et s'adressa à Accobrán.

— Deus tecum, Accobrán. Qu'est-ce qui vous amène ici... en compagnie de cet homme ?

— Le Seigneur soit avec vous, frère Solam. Je suis venu avec le dálaigh, Fidelma de Cashel, et son compagnon frère Eadulf.

Le jeune homme sourit timidement.

— Fi... Fidelma de Cashel ? bégaya-t-il.

Le tanist poursuivit les présentations.

— Lady, je vous présente frère Solam, l'intendant de cette abbaye. Solam s'inclina.

— Qui n'a pas entendu parler de vous ?

— Bien des gens ignorent tout de moi, je vous assure, déclara Fidelma avec gravité bien qu'une lueur amusée brillât dans ses yeux. Nous sommes venus voir l'abbé Brogán.

— Entrez, je vous en prie.

Frère Solam hésita un instant et jeta un coup d'oeil hostile à Brocc.

— Qui répondra du comportement de cet homme ?

— Moi, dit le jeune tanist en flattant de la main la poignée de son épée.

Ils suivirent frère Solam dans la cour et les portes se refermèrent derrière eux.

— Je vais prévenir l'abbé de votre présence, déclara Solam.

— Dans un premier temps, je propose de le rencontrer seule avec Eadulf, dit Fidelma. Accobrán et Brocc nous attendront ici.

— Vous aurez plus chaud devant la forge, nous avons un banc posé là tout exprès, dit le moine en indiquant un bâtiment de l'autre côté de la cour.

— Parfait, dit Accobrán. Faites-nous signe quand notre présence sera requise, lady.

Frère Solam fronça les sourcils, un peu perdu, et Fidelma ne prit pas la peine de lui expliquer la stratégie qu'elle avait élaborée en chemin avec Accobrán. Solam s'éclipsa.

Quelques minutes plus tard, il les amenait auprès de l'abbé.

Brogán avait encore belle allure malgré son âge et il les accueillit avec une courtoisie surannée.

— C'est un honneur, soeur Fidelma. On m'a souvent vanté vos exploits qui sont célèbres jusqu'à Tara.

— J'ai rendu quelques services au haut roi, reconnut Fidelma, tandis que l'abbé tendait la main à Eadulf.

— Bienvenue, mon frère, et pardonnez ma prononciation fautive du saxon. Sachez que vous ne m'êtes pas inconnu. Votre nom est lié à celui de lady Fidelma et vous avez assisté au grand concile de Whitby.

— Vous êtes bien informé, père abbé.

— Et ravi que vous ayez tous deux accepté l'invitation de Becc de venir à Rath Raithlen. Le mal rôde en ces lieux et ses habitants ont été saisis de panique au point d'en oublier toute retenue. Comme on vous l'a déjà raconté, ils n'ont pas hésité à s'en prendre à nous.

— Frère Solam vous a probablement appris que nous avons amené avec nous Brocc, le frère du constructeur de moulins.

L'abbé hocha gravement la tête.

— Tant qu'Accobrán le surveille, je n'y trouve rien à redire.

Il leur indiqua des sièges et demanda à frère Solam de leur servir du vin ou de l'hydromel, à la convenance de chacun.

— Donc vous abritez trois étrangers qui suscitent la crainte, reprit Fidelma, au point que des habitants de cette contrée sont même allés jusqu'à attaquer l'abbaye.

— Hélas, les gens redoutent toujours l'inconnu, leur haine naît de la peur, dit l'abbé tandis que frère Solam remplissait des gobelets.

— Je comprends. Notre tâche aujourd'hui consiste à nous assurer que vos trois visiteurs ne sont pas impliqués dans les meurtres qui ont endeuillé cette région.

L'abbé Brogán la fixa avec surprise.

— Donc vous désirez les interroger ?

— Exactement.

L'abbé se tourna vers son intendant et lui donna l'ordre d'aller quérir les religieux.

— Vous connaissez ces hommes depuis longtemps ? demanda Eadulf.

— Ils sont arrivés ici il y a deux mois et dire que je les connais serait un bien grand mot. Ils venaient tout droit de la maison de Molaga, sur la côte. Ce sont des rescapés d'un naufrage qui ont

exprimé le désir d'étudier ici, car nous possédons une bibliothèque que les plus fins lettrés nous envient.

Il sourit devant l'air étonné de Fidelma.

— Nous ne sommes qu'une modeste communauté qui ne comprend que vingt moines, mais nous avons sauvé de nombreux manuscrits et baguettes gravées. Cela représente toute notre richesse et nous vaut le respect de maisons plus importantes que la nôtre.

— Donc ces visiteurs viennent d'au-delà des mers ?

— Je vous laisse les interroger, déclara l'abbé avec un grand sourire.

À cet instant, Solam.

— Nos hôtes sont là, père abbé.

Puis il s'effaça et trois hommes pénétrèrent dans la pièce, rapetissant du même coup le reste de la compagnie. Très grands, fins et musclés, ils portaient leurs simples robes de laine blanche avec une élégance royale. Chacun arborait une chaîne d'argent et un crucifix ouvragé d'une facture totalement inconnue à Fidelma. Elle n'avait jamais rien vu de pareil, même à Rome. Leurs visages d'une beauté frappante et leurs yeux attentifs dégageaient un mystère insondable, comme s'ils avaient effacé toute émotion de leurs traits. Ils s'arrêtèrent devant l'abbé et s'inclinèrent avec un bel ensemble. Ils étaient intimidants, et Fidelma et Eadulf ne purent dissimuler leur étonnement devant leur peau d'un noir d'ébène qui faisait ressortir la blancheur de leurs vêtements. L'homme du milieu prit la parole.

— Vous nous avez fait demander, père abbé ?

Il s'exprimait en celte d'Éireann, mais avec un fort accent.

— Oui, je vous présente Fidelma de Cashel, soeur de notre roi Colgú. Elle est ce que nous appelons un dálaigh – un juge de nos cours de justice.

Fidelma s'apprêtait à donner une description plus précise de sa fonction quand elle comprit que l'abbé utilisait des termes simples afin que les étrangers le comprennent.

L'homme s'adressa dans une langue inconnue à ses compagnons qui se tournèrent vers Fidelma. Cette fois, tous trois s'inclinèrent, la main droite posée sur le cœur. Un peu embarrassée, la jeune femme choisit de se lever et de répondre par le même geste.

— Et voici mon compagnon, Eadulf de Seaxmund's Ham, dit-elle pour compléter les présentations.

Le trio salua à nouveau, mais cette fois en gardant les bras le long du corps.

On apporta des chaises pour les étrangers, puis Fidelma s'adressa à l'abbé Brogán.

— Vous me permettez de poursuivre ?

L'abbé acquiesça et la jeune femme s'adressa au porte-parole.

— Vous parlez tous la langue de mon peuple ?

— Je n'en connais que quelques rudiments, répondit l'homme, impassible. Et mes compagnons ne la comprennent pas.

— En quelle langue vous exprimez-vous ?

— En guèze, car nous venons du royaume d'Aksoum⁽⁴⁾, lança l'homme d'un ton solennel.

Fidelma confessa qu'à son grand regret elle ignorait tout de ce pays et de cet idiome.

— Mais nous parlons aussi le grec, un peu de latin, et plusieurs dialectes des pays voisins du nôtre.

Fidelma poussa un soupir de soulagement. À l'origine, les textes sacrés de la nouvelle foi avaient été rédigés en grec, qu'elle avait étudié de longues années ainsi que les philosophes de la Grèce antique.

Cette culture l'avait marquée et elle se plongeait souvent dans les textes grecs qui lui procuraient toujours le même plaisir. Eadulf maîtrisait lui aussi très bien cette langue.

— Cela vous dérangerait-il que nous poursuivions cette conversation en grec ? demanda-t-elle à l'abbé qui changea de position d'un air gêné.

— Je le parle assez mal et mon vocabulaire se limite à celui des Saintes Écritures, mais si cela doit faciliter vos entretiens...

Fidelma se renversa sur son siège.

— Très bien, dit-elle en s'exprimant dans leur seule langue commune. Je propose que nous nous présentions de façon plus complète.

Le porte-parole du trio hocha la tête.

— Je suis frère Dangila et voici frère Nakfa, à ma gauche, et frère Gambela, à ma droite.

— Vous êtes tous trois originaires du royaume d'Aksoum ?

— C'est cela.

— Expliquez-moi où il se trouve.

— Au-delà de l'Égypte, entre la mer Rouge et la rivière Atbara⁽⁵⁾. N'avez-vous jamais entendu parler d'Adoulis⁽⁶⁾, le grand port d'Aksoum célèbre pour ses églises et ses palais ? Adoulis fait commerce dans le monde entier de l'or, des émeraudes, de l'obsidienne, de l'ivoire et des épices.

Fidelma secoua la tête.

— Je ne sais rien de ces terres situées au-delà de l'Égypte. Y a-t-il des chrétiens dans votre pays ?

Les beaux visages noirs s'adoucirent et l'ombre d'un sourire passa sur leurs lèvres.

— Sachez, dit frère Dangila, que notre roi Ezana a déclaré il y a plus de quatre siècles qu'Aksoum serait un royaume chrétien. Nous

avons été le premier royaume de l'histoire de la nouvelle foi à nous convertir au christianisme. Frumentius⁽⁷⁾ de Syrie enseigna les Écritures à Ezana et lui apporta la lumière, car nous sommes les vrais descendants des Hébreux et David était notre roi. C'est chez nous qu'est gardée l'Arche d'alliance renfermant le Décalogue.

Fidelma eut du mal à ne pas laisser transparaître sa surprise devant cette incroyable révélation. Le Décalogue, les dix commandements, était le guide moral et religieux que Dieu avait confié à Moïse sur le mont Sinai.

— Votre royaume me semble des plus étonnants. Je regrette de ne pas être en mesure d'en entendre davantage, car je me suis déplacée ici non pas à titre privé, mais dans le cadre de mes fonctions.

Frère Dangila s'inclina.

— Si j'ai bien compris, vous êtes un juge ainsi que la soeur du roi de ce pays ?

— C'est cela. Quand on enfreint les lois de ce royaume, mon rôle est de mener une enquête et de démasquer les coupables.

— Nous comprenons.

— Comme vous le savez déjà, trois jeunes filles ont été tuées non loin de cette abbaye.

— Oui, et les habitants de ces contrées s'imaginent que nous sommes la cause de ces terribles assassinats. Béni soit l'abbé Brogán qui nous a protégés de cette foule en colère.

— Pourquoi pensez-vous que des gens vous tiennent pour responsables de ces meurtres ?

Un large sourire éclaira le visage de Dangila.

— Regardez-nous, Fidelma de Cashel, et vous aurez la réponse.

— Expliquez-vous.

— Vous faites offense à votre intelligence en refusant de voir que nous sommes physiquement différents de ceux de votre race.

— Sans doute, mais cela est-il suffisant ?

— Excusez ma brutalité, mais les chiens aboient devant les inconnus.

Fidelma ne put s'empêcher de sourire tandis que Dangila relevait une manche de son vêtement.

— Tendez le bras, Fidelma de Cashel, et placez-le près du mien.

Elle s'exécuta et contempla sa peau laiteuse qui contrastait avec celle de son interlocuteur.

— Vous voyez ? L'ignorance nourrit les préjugés, l'idée préconçue, la peur, et la peur, la haine.

Fidelma fit la grimace et retira son bras.

— C'est toute l'histoire de la condition humaine. Cependant, je suis contrainte par la loi d'enquêter sur ces événements jusqu'à ce que des preuves décident de ma sentence. Un vieux proverbe de mon

peuple dit que le mensonge passe et la vérité reste.

Frère Dangila se renversa sur son siège.

— Interrogez-nous, nous sommes à votre disposition.

— Commençons par la nuit où la jeune Ballgel a été tuée. Où étiez-vous cette nuit-là ?

— Ici, à l'abbaye.

— Vous avez des témoins ?

Frère Dangila, toujours impassible, jeta un bref coup d'oeil à ses compagnons avant de revenir à Fidelma.

— Nous étions dans le dortoir des invités, où nous nous étions retirés après l'angélus de minuit, et nous n'avons pas bougé jusqu'à l'angélus du matin.

— Ce n'est pas tout à fait vrai.

Frère Gambela était intervenu d'une voix douce, presque féminine, et frère Dangila se tourna vers lui avec un geste qui trahissait une certaine irritation.

— Expliquez-vous, frère Gambela, dit Fidelma.

— Si je puis affirmer que mes deux compagnons dormaient, je suis resté éveillé plus longtemps qu'eux, car je ne trouvais pas le sommeil. J'avais la bouche sèche et je suis allé chercher de l'eau dans la cuisine avant de retourner dans le dortoir.

— Quelle heure était-il ? Quelqu'un vous a-t-il vu ?

— Il devait être environ une heure après minuit. Et oui, quelqu'un m'a vu.

— Qui ?

— Moi, dit l'abbé Brogán. Je rentrais du banquet de Becc que j'avais quitté peu de temps après minuit et il ne m'a pas fallu beaucoup plus d'une demi-heure pour rejoindre l'abbaye. C'est alors que j'ai croisé frère Gambela qui venait de la cuisine et nous nous sommes souhaité une bonne nuit.

— Le mois dernier, toujours au moment de la pleine lune, la jeune Escrach a été tuée. Où avez-vous passé la nuit ?

— Là encore, je crois que nous étions tous au monastère, répliqua frère Dangila.

Fidelma scruta les trois visages énigmatiques.

— Vous en êtes certains ?

— Vous en doutez ?

— Que répondriez-vous si je vous disais que la nuit du meurtre d'Escrach, quelqu'un a vu l'un d'entre vous assis en haut de la colline qui domine l'abbaye ? Il fixait la lune.

Les trois visages demeuraient impassibles, comme absents. Le silence s'éternisait. Puis frère Dangila reprit :

— Nous répondrions : qui est votre témoin et duquel d'entre nous parle-t-il ? Et même si c'était vrai, depuis quand fixer la course des

astres est-il un crime ? Cette personne a-t-elle vu la jeune fille assassinée en compagnie de celui qui aurait observé les étoiles ?

— Voilà une réplique parfaitement logique, reconnut Fidelma.

Elle se tourna vers Brogán.

— Il est temps d'aller quérir Brocc et Accobrán.

L'abbé agita une clochette en argent.

Après un aparté avec frère Solam, Accobrán pénétra dans la pièce, escorté d'un Brocc maussade qui jeta un regard plein de ressentiment à l'assemblée.

— Et maintenant, Brocc, répétez votre histoire, lui ordonna Fidelma avant de se tourner vers les étrangers et d'ajouter en grec : Si des phrases vous échappent, je les traduirai pour vous.

Le trio fixait Brocc qui entama son récit. Devant le comportement plein de dignité des étrangers, toute agressivité semblait l'avoir quitté. Il s'exprimait d'un ton prudent et courtois.

— Le mois dernier, alors que je rentrais chez moi après avoir réglé quelques affaires avec un marchand sur la rivière Bride, j'ai traversé le Hallier aux cochons aux environs de minuit. La lune était pleine et brillante. Soudain, j'ai vu une silhouette assise sur un rocher en bordure du Cercle. Celle d'un homme de haute taille qui fixait la lune. Son visage exprimait une extraordinaire fascination.

— Vous lui avez parlé ?

— Oui. Que faites-vous ici étranger ? lui ai-je demandé. Je l'avais aussitôt reconnu comme un des invités de l'abbaye qui viennent d'au-delà des mers et dont la peau est obscure.

— Qu'a-t-il répondu ?

— Rien, et je doute qu'il ait compris le sens de mes paroles.

— Était-il seul ?

— Apparemment oui, mais je suis persuadé qu'il était accompagné, déclara Brocc d'un air entendu.

— Tenons-nous-en à ce dont vous avez été le témoin et non à ce que vous avez imaginé. Comment avez-vous réagi devant son silence ?

Brocc avala sa salive, l'air embarrassé.

— J'ai pris peur, car j'ai craint qu'il ne s'agisse d'un fantôme, une créature du démon. Il demeurait là sous les rayons de la lune qui lui faisaient un visage gris et effrayant. Il s'est tourné vers moi, ses yeux brûlaient d'un feu sauvage, et je me suis enfui. Le lendemain, j'apprenais qu'Escrach avait été assassinée, mais ce n'est qu'avec le meurtre de Ballgel que j'ai compris la signification de cette vision. Et je me suis empressé de mettre les gens en garde contre ces étrangers !

Non seulement il avait surmonté sa gêne, mais la colère lui était revenue.

— Maintenant qu'ils sont assis devant vous, lequel, à votre avis, avez-vous croisé ?

Brocc prit à peine le temps de les examiner.

— Je suis bien incapable de les distinguer les uns des autres. Pour moi, ils sont identiques, c'est à vous de faire avouer le coupable.

Fidelma poussa une exclamation irritée.

— Vous vous méprenez sur ma fonction, Brocc. Elle consiste à interpréter les lois. Celles des Berrad Airechta qui traitent des témoignages sont très précises. Vous venez à moi en tant que fiadu, « celui qui a vu ou entendu ». Devant un tribunal, vous devrez prononcer un serment qui engagera votre parole. Et ce n'est pas à l'un de ces hommes de nier vos accusations, mais à vous de les prouver. Et maintenant, Brocc, reconnaissez-vous un de ces hommes ?

Brocc haussa les épaules.

— Je n'ai rien à ajouter, maugréa-t-il.

Fidelma se tourna vers Accobrán en soupirant.

— Raccompagnez Brocc, je vous prie. Nous vous rejoindrons dans quelques instants.

— Les religieux sont tous pareils ! s'écria Brocc, à nouveau possédé par la fureur. Et naturellement, vous accordez plus de valeur à leur parole qu'à la mienne !

Fidelma le fixa sans aménité.

— En ce qui concerne la loi, Brocc, je ne choisis pas entre la parole d'un homme et celle d'un autre. Je rassemble et évalue des faits, non des accusations mal fondées.

Elle le congédia d'un geste de la main et Accobrán le poussa avec rudesse hors de la pièce.

CHAPITRE VII

Une fois la porte refermée, Fidelma se tourna vers les trois Aksoumites, indifférents en apparence à la scène qui venait de se dérouler sous leurs yeux.

— Qu'avez-vous à répondre à cet homme ?

Un lourd silence succéda à sa question.

— Vous n'êtes pas obligés de parler, mais vos commentaires pourraient nous aider dans nos investigations. Plus tôt nous aurons éclairci cette affaire, plus vite chacun d'entre nous retournera à une vie normale.

— Ce Brocc porte des accusations contre l'un d'entre nous, mais il ne sait pas lequel, ironisa frère Dangila. Et même s'il l'identifiait, qu'aurait-il à lui reprocher ? Il n'apporte pas le moindre élément de preuve qui nous impliquerait, ensemble ou isolément, dans l'assassinat de ces jeunes filles.

Fidelma était bien obligée d'admettre que Brocc était un piètre témoin oculaire.

— Donc vous maintenez que vous vous trouviez à l'abbaye la nuit de la pleine lune ?

Dangila poussa un soupir.

— Nous dormons et travaillons dans cette abbaye.

— Et la nuit de la pleine lune précédente, quand Beccnat a été assassinée ?

— Nous ne bougeons quasiment pas du monastère. Nous passons nos journées à étudier et à apprendre votre langue auprès des frères de cette communauté. Et nous n'errons pas la nuit dans la campagne, sachant que la peur et les préjugés nous guettent à chaque pas. Vous en avez d'ailleurs fait la démonstration avec cet homme qui vous a accompagnés.

— Qu'étudiez-vous ?

— Votre terre n'est-elle pas réputée pour ses collèges et ses universités ? sourit frère Gambela. Les connaissances que nous engrangeons ici nous seront très utiles quand nous rentrerons chez nous.

— Votre soif de savoir explique-t-elle votre présence en ces lieux ? demanda Fidelma qui avait décidé de changer de stratégie.

Frère Dangila secoua la tête.

— Notre histoire est très longue et si je vous la raconte, je risque de vous ennuyer.

— Votre histoire me passionne, au contraire, lui assura la jeune femme.

— Très bien, si cela vous intéresse... Nous ne venons pas d'Adoulis mais de l'intérieur des terres. Nous avons cependant été convoqués à Adoulis où devait se tenir une conférence entre les représentants des communautés chrétiennes de Makuria et Alwa⁽⁸⁾, aux frontières du royaume. C'était la première fois que nous nous rendions à Adoulis et nous étions intrigués par le spectacle de cette grande cité. Nous nous rendîmes sur les quais du fleuve pour regarder les bateaux qui font du commerce aux quatre coins du monde. Cette curiosité signa notre perte, car nous fûmes attaqués, frappés à la tête, et nous perdîmes connaissance. À notre réveil, nous étions prisonniers et naviguions en haute mer. Dans notre pays, le trafic d'esclaves est très profitable pour ceux qui n'ont pas de conscience.

Il marqua une pause et reprit.

— Notre destinée semblait maintenant se résumer à une vie de souffrances. Puis nous arrivâmes dans un port. Nous étions durement traités, mais le Seigneur nous guidait et nous avons eu la chance de n'être pas séparés. Nous comprîmes assez vite qu'on nous emmenait à Rome, la ville proclamée centre de la foi dont nous avons si souvent rêvé. Mais là, nous n'avons rencontré aucune compassion, pas même de la part des chrétiens. Alors que nous traversions la ville enchaînés, nous en appelions aux gens que nous croisions en expliquant que nous partagions la même foi. Mais quand ils apprirent que nous étions aksoumites, ils se moquèrent de nous et nous traitèrent d'hérétiques.

Fidelma fronça les sourcils.

— Pourquoi donc ?

Ce fut frère Gambela qui répondit, dans un grec un peu plus laborieux que celui de son compagnon.

— Nous proclamons le monophysisme, car on nous enseigne que le Christ avait une nature simple, et non double.

Le visage de Fidelma s'éclaira.

— Maintenant je me rappelle... ce problème a été abordé au concile de Chalcédoine⁽⁹⁾. Rome a excommunié ceux qui prônaient la nature simple du Christ.

Elle se tourna vers Eadulf.

— D'où les termes grecs mono et physis. Rome a jugé que le Christ était à la fois humain et divin, et donc doté de deux natures.

Dangila secoua la tête.

— Jamais nous n'avons souscrit au monophysisme tel qu'il a été présenté au concile de Chalcédoine. Les Aksoumites argumentèrent que le Christ était parfait dans son humanité et dans sa divinité, mais que ses deux natures étaient fondues en une seule : celle du monde incarné. Le bienheureux Cyrille d'Alexandrie n'a-t-il pas dit que les natures divine et humaine étaient réunies en une seule, sans qu'elles se mêlent ou s'altèrent ? Il est fort possible que les pontifes de Rome aient sciemment déformé nos enseignements afin de punir notre Église d'avoir refusé de leur obéir.

— Voilà des mots durs et blessants, murmura l'abbé sur un ton de reproche.

— La vérité est souvent amère, rétorqua frère Gambela.

— Terminez votre histoire, intervint Fidelma qui craignait que la conversation ne s'enlise dans des querelles théologiques. Donc vous étiez esclaves à Rome où personne ne vous a tendu la main, disiez-vous ?

— C'est exact. Nous chargions des navires sur les quais du fleuve. Puis on nous a vendus à un marchand gaulois. Il nous faisait travailler comme membres d'équipage sur son bateau qui entreprit un grand périple depuis la mer du Milieu⁽¹⁰⁾ et traversa un détroit appelé les Piliers d'Hercule. Ce voyage fut suivi d'un autre le long des côtes d'Ibérie. Pris dans une terrible tempête qui nous détourna de notre cours, le capitaine, saisi de panique, crut que nous allions nous abîmer dans les gouffres des confins de ce monde.

L'Aksoumite eut un petit sourire.

— Cet homme était convaincu que la terre était plate. Pour lui, l'horizon marquait ses bords au-delà desquels il ne fallait jamais s'aventurer. Drôle d'idée ! Est-elle très répandue dans vos contrées ?

Fidelma secoua la tête.

— Nos astronomes ont depuis longtemps établi que la terre était ronde, frère Dangila. Martial a écrit que même du temps de nos ancêtres païens, les druides enseignaient qu'elle avait la forme d'une balle.

— Notre capitaine venait d'un pays appelé la Gaule, et dès que nous nous éloignions des côtes, sa science de la navigation semblait se résumer à peu de chose. Pendant que tous étaient saisis de terreur, nous nous contentions de prier. Le bateau sombra, mais Dieu nous protégea puisque nous faisions partie des rescapés. Des gens de votre peuple nous nourrirent, nous vêtirent et nous accordèrent l'hospitalité. Comme nous appartenions à la foi chrétienne, nous fûmes très bien reçus. Eux ne nous ont jamais condamnés parce que nous étions aksoumites.

Frère Gambela l'interrompt.

— Quel fut notre soulagement en découvrant que dans ce

royaume les disciples du Christ ne suivent pas aveuglément les ordres de Rome ! Vous êtes demeurés fidèles aux rituels et aux enseignements originels de la foi, tout comme nous. Nous avons alors eu le sentiment que Dieu avait voulu notre voyage pour que nous accomplissions une mission : apprendre de vos érudits tout ce qu'il nous était possible et rapporter ces connaissances à notre peuple. Après notre naufrage, on nous emmena à la maison de Molaga où nous passâmes un certain temps.

— Malgré ces aventures, ou plutôt ces mésaventures, vous vous présentez ici dans des vêtements et avec des ornements qui viennent de votre propre pays, fit remarquer Eadulf qui semblait s'être soudain réveillé.

Il connaissait le grec, mais moins bien que le latin, et il avait eu du mal à saisir les subtilités de la conversation.

— Comment se fait-il que vous ayez pu garder sur vous ces magnifiques crucifix d'argent pendant que vous étiez esclaves ?

— Ces vêtements ont été tissés selon nos instructions, répondit tranquillement frère Dangila. Mais vous avez raison : des orfèvres aksoumites ont ciselé ces crucifix qui ne nous appartiennent pas vraiment. L'abbé de la maison de Molaga nous les a donnés. Ils faisaient partie d'un butin saisi sur des épaves de bateaux et quand nous avons révélé leur provenance, cet homme charitable nous les a offerts.

— Puis vous avez quitté la maison de Molaga pour venir ici, c'est bien cela ?

— Oui, et depuis nous nous consacrons à l'étude.

— Qu'étudiez-vous exactement ? demanda Eadulf.

Frère Nakfa, qui n'avait pas encore ouvert la bouche, surprit tout le monde en prenant la parole. Sa voix, douce et grave, était très musicale et en grec, elle sonnait comme une incantation plutôt que comme des paroles familières.

— Nous nous intéressons à la façon dont vous percevez le soleil, la lune, les étoiles et leur course dans le ciel. Nous avons découvert que chez vous de nombreux lettrés ont écrit sur ces sujets. Notre peuple est très fier de ses connaissances sur les objets célestes et nos sages se sont livrés à toutes sortes d'interprétations. Pour tout vous avouer, nous ignorions qu'au-delà de nos mers d'autres que nous avaient réfléchi à ces énigmes fascinantes.

— Nous avons découvert les travaux d'un frère du nom d'Augustin, intervint frère Dangila.

L'abbé Brogán, qui jusqu'ici avait suivi la conversation avec quelque difficulté et les observait le front plissé par un intense effort de concentration, murmura :

— Il veut parler de frère Aibhistín qui vit sur l'île de Carthaigh.

Aibhistín a consacré sa vie à l'étude des astres.

— Et surtout de la lune et des marées, précisa frère Dangila, qui lui semblent d'une importance primordiale. Il a observé que l'astrorum splendissimum, le corps céleste le plus admirable, gouverne les marées et demeure un des plus grands mystères de l'univers.

Frère Gambela, le visage illuminé par l'enthousiasme, se mêla à son tour à la conversation.

— Pendant que nous étions à la maison de Molaga, nous avons trouvé une copie du De mirabilius sacrae scripturae à la bibliothèque. Frère Augustin y traite de l'importance de l'« astre resplendissant » et il prétend que la passion du Christ s'est déroulée par une nuit de pleine lune...

Eadulf se pencha vers lui d'un air méfiant.

— Vous semblez très intéressés par la pleine lune.

Frère Dangila lui répondit par un sourire désarmant.

— Qui peut ignorer ses pouvoirs et les conséquences qu'ils entraînent ?

— Quelles conséquences ? s'étonna Fidelma.

— Pour quelles raisons ces meurtres vous intéressent-ils ? répliqua frère Dangila avec calme. Les gens d'ici n'accordent-ils pas une grande importance au fait que ces assassinats se sont déroulés lors de la pleine lune ?

— Revenons à ces conséquences auxquelles vous avez fait allusion, reprit Fidelma qui sentait bien que le visage impassible de l'Aksoumite cachait quelque chose.

— Les marées commencent à gagner en intensité trois jours et douze heures avant la pleine lune, puis elles décroissent pendant une période de temps équivalente. C'est ce qu'affirme cet érudit, frère Aibhistín. Si les marées atteignent un tel degré d'intensité au moment de la pleine lune, cela agit-il sur les émotions des hommes au rythme du flux et du reflux ? Les liquides qui coulent dans nos corps ne pourraient-ils pas répondre à la lune comme les eaux de la mer ?

Fidelma pinça les lèvres.

— C'est possible, admit-elle. Et aussi qu'avec de tels centres d'intérêt l'un d'entre vous se soit assis sur un rocher pour observer la pleine lune quand Brocc est passé par là.

L'ombre d'un sourire passa sur les lèvres de frère Dangila.

— C'est également possible, admit-il, imperturbable.

— L'un d'entre vous reconnaît-il s'être rendu au Cercle des cochons ?

— Nous avons déjà abordé ce sujet, alors à quoi bon jouer avec les mots ?

Comprenant qu'elle n'obtiendrait rien par de telles méthodes, Fidelma changea d'angle d'attaque.

— Les gens d'ici ont-ils été informés de l'attention que vous portiez à la lune et à son influence ?

Frère Dangila ouvrit les bras en un geste éloquent.

— Nous n'avons jamais caché le sujet de nos études. L'abbé Brogán est parfaitement informé de nos recherches.

L'abbé hocha la tête.

— C'est exact, soeur Fidelma. Les frères m'ont toujours entretenu de leur passion pour les corps célestes.

— Si cette information s'est répandue, intervint Eadulf, alors les soupçons des habitants s'en sont trouvés renforcés. En apprenant que l'un d'entre vous observait la lune, ils ont réagi avec une violence incontrôlée. En résumé, vous essayez de nous faire comprendre que Brocc a surpris l'un d'entre vous sur la colline alors qu'il contemplait le ciel. Pourquoi ne pas nous dire de qui il s'agit ? Nous sommes tout à fait prêts à écouter vos explications.

— Chez nous, à Aksoum, nous avons un proverbe : « L'ignorance nourrit les soupçons. » Les gens de ce pays n'ont aucune idée des raisons qui auraient pu motiver celui qui se serait éventuellement aventuré sur cette colline pour observer la lune. Ne comprenez-vous pas que cela représente un danger pour nous ?

— Ce n'est pas faux, concéda Fidelma. Publius Syrus a écrit que la méfiance se nourrit d'elle-même. Et donc ces gens étant naturellement méfiants... mieux vaudrait éteindre les braises de la suspicion avant qu'elles ne s'enflamment.

Soudain, frère Nakfa se leva de son siège, aussitôt imité par ses compagnons.

— Ma soeur, nous sommes entre vos mains, déclara-t-il d'un ton solennel. Nous vous avons dit tout ce que nous savions. Ces meurtres ont eu lieu au moment de la pleine lune et, à cause de la couleur de notre peau et de notre intérêt pour les mouvements célestes, on veut nous faire porter la responsabilité de ces crimes affreux. Nous n'avons que la vérité à vous offrir, et maintenant que nous nous sommes exprimés en toute sincérité, nous vous demandons la permission de nous retirer.

Dissimulant son irritation, Fidelma se leva à son tour.

— Très bien, restons-en là pour l'instant.

Les trois étrangers inclinèrent leurs longues silhouettes à l'unisson et se glissèrent sans bruit hors de la pièce. Puis Fidelma regagna son siège.

L'abbé Brogán semblait troublé.

— Je crains que, loin d'avoir dissipé les malentendus, ils n'aient suscité de nouvelles inquiétudes, murmura-t-il.

Fidelma était pensive.

— Le but d'un tel entretien, père abbé, est d'ouvrir de nouvelles

perspectives et de nous donner à réfléchir. C'est mon devoir de dálaigh de poser des questions. Je serais encline à ajouter foi au témoignage de Brocc, qui n'est pas d'un grand secours dans la mesure où il n'a pas identifié celui qu'il a vu.

L'abbé Brogán ne cacha pas sa contrariété.

— Cependant, ajouta Fidelma, frère Dangila n'avait pas tort quand il a souligné que même si le témoignage de Brocc était véridique, cela ne prouvait nullement leur culpabilité. Et donc ne vous tourmentez pas. Vous avez bien agi en leur offrant l'hospitalité et en les protégeant de la foule en colère. Il n'en demeure pas moins que vos invités m'intriguent et je reviendrai certainement ici pour les questionner.

L'abbé se leva et les raccompagna jusqu'à la porte.

— En tout cas, soupira-t-il, mieux vaudrait surveiller Brocc de très près, car ce qu'il a tenté une première fois, il peut très bien le recommencer.

— Alors même qu'il est blessé ? s'étonna Eadulf.

— Une blessure superficielle. Brocc ne vit que pour la vengeance. Et à Rath Raithlen il a un ami, un forgeron du nom de Gobnuid qui l'accompagnait quand il a rameuté cette foule pour attaquer l'abbaye. Cela ne m'étonnerait pas que ces deux-là complotent quelque chose.

— Gobnuid ? Il me semble bien avoir déjà entendu ce nom-là. Peu importe, nous ne manquerons pas de garder à l'esprit votre avertissement, lui assura Fidelma.

Accobrán attendait dehors, mais Brocc avait disparu. Sans doute avait-il rejoint le moulin de son frère.

Fidelma jugea qu'il était trop tard pour aller rendre visite à Goll et son fils Gabrán, et ils regagnèrent la forteresse. À peine étaient-ils arrivés qu'Accobrán s'excusait, se dirigeait vers les étables et disparaissait sur son cheval, visiblement soulagé de leur fausser compagnie.

Eadulf décida de prendre un bain. Au début, cela l'avait choqué, mais il avait fini par prendre goût au rituel irlandais qui voulait qu'on fasse une petite toilette le matin et qu'on se baigne le soir. Quant à Fidelma, elle choisit d'aller d'abord se promener dans le rath. En cette fin de journée d'octobre, il commençait à faire sombre, mais les gens s'activaient dans toute la forteresse. Des bruits métalliques résonnaient avec force. Sans y prendre garde, Fidelma se dirigea vers la source des tintements, un groupe de bâtiments au fond du rath.

Elle tomba sur un forgeron. Il façonnait un pot en fer, qu'il maintenait avec des tenailles dans les braises rougeoyantes tout en le frappant avec un marteau. De temps à autre, un passant le saluait et il répondait par un vague grognement. Plutôt mince et chafouin, il ne ressemblait guère à l'idée qu'on se faisait d'un forgeron. Mais dans

l'action, son buste et ses bras nus aux muscles saillants trahissaient une force insoupçonnée. Son corps luisant de sueur était vêtu d'une culotte en cuir et d'un justaucorps largement échancré.

Fidelma l'observait, admirant sa dextérité. Pour terminer, il plongea le pot dans un baquet d'eau d'où s'éleva un sifflement accompagné d'un jet de vapeur.

— Bien le bonsoir, forgeron.

L'homme la regarda et écarta les mèches de cheveux blond cendré qui lui barraient le front. Malgré sa figure qui évoquait irrésistiblement un renard, il ne manquait pas de séduction. Ses yeux bleus, rapprochés de son nez pointu, brillaient dans son visage tanné par le soleil.

— Bonsoir, lady.

D'habitude, on l'appelait « ma soeur » et elle comprit qu'il n'ignorait pas son identité.

— Vous savez qui je suis ?

Le forgeron eut une grimace amusée.

— Chacun dans le rath sait que vous êtes un dálaigh et une princesse des Eóghanacht.

Fidelma poussa un soupir. Inutile de rechercher la discrétion. Tout le pays avait été informé des raisons du voyage de Becc à Cashel, et connaissait l'identité du couple qui l'accompagnait à son retour.

— Vous travaillez tard, dit Fidelma afin de meubler le silence.

— Je devais finir ce pot pour Adag, l'intendant. Dieu merci, j'ai terminé.

Il sortit le pot de l'eau, le plaça sur une étagère et commença à ranger ses outils.

— La dernière fois que je suis venue ici, j'étais alors une très jeune fille, je me souviens qu'il y avait plein de forges en activité. Les temps ont changé.

L'autre eut un bref sourire.

— Nous ne sommes plus si nombreux. Nos mines avaient converti ce rath en un centre réputé du travail des métaux, un des plus actifs du royaume. D'abord l'or s'est épuisé, puis l'argent, et maintenant il ne reste plus grand-chose. Juste une mine de plomb du côté de Dún Draighneáin.

— Je croyais que le fer et le cuivre étaient encore produits en assez grandes quantités ?

— Certes, mais cela ne suffira pas à ramener la prospérité d'antan aux Cinél na Áeda. Autrefois, nos forgerons travaillaient même pour les hauts rois de la lointaine Temhair⁽¹¹⁾, mais c'est fini depuis longtemps. J'ai commencé mon apprentissage avec un orfèvre. Nous en avons ciselé, des calices incrustés de pierreries pour les abbayes de la région ! Maintenant, je ferre les chevaux, je fabrique des socs de

charrue et des pots de métal.

Il fit la grimace.

— Ah, si quelqu'un tombait sur de nouveaux filons...

Fidelma se mit à rire et le forgeron la fixa d'un air étonné.

— Excusez-moi, mais ce matin, je suis tombée sur deux enfants qui pataugeaient dans la... Tuath, oui c'est bien le nom de la rivière. Ils passaient le sable au tamis dans l'espoir d'y trouver de l'or.

Le forgeron secoua la tête.

— Ils se distraient comme ils peuvent. Malheureusement, on n'a pas trouvé d'or dans cette rivière depuis que le père de notre chef était enfant.

— Ils m'ont assuré qu'un de leurs compagnons avait mis la main sur une pépite.

L'homme parut surpris.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Síoda, je crois.

— Ah ! Ça ne m'étonne pas.

— Vous le connaissez ?

— Oui, bien sûr, c'est le fils du porteur de bouclier de Becc. Il y a quelques jours, ce garnement est venu ici pour me vendre un de ses cailloux !

Il se retourna et prit sur une étagère un objet qu'il montra à Fidelma. Il s'agissait d'un morceau de métal de couleur ambrée et haut d'un demi-pouce.

Fidelma fronça les sourcils.

— De la pyrite, expliqua le forgeron. Ça ne vaut rien.

— L'or des fous ?

Il hocha la tête d'un air approbateur.

— Exactement, lady. J'ai quand même donné une pièce à Síoda pour le consoler. Et je souhaite bonne chance aux deux galopins dont vous m'avez parlé, mais, même s'ils tamisent du sable jusqu'à ce que retentisse la trompette du Jugement dernier, ils ne trouveront pas une seule pépite dans le coin.

— La trompette du Jugement dernier, murmura Fidelma.

À cet instant, le forgeron se précipita vers sa forge qui s'était mise à siffler. Une grande flamme bleue s'élevait des braises. Fidelma en profita pour saisir un outil et gratter le morceau de métal où se refléta une lueur dorée.

Quand le forgeron revint vers elle, elle le lui tendit.

— Dommage que la fortune des Cinél na Áeda se soit tarie. Cependant, il ne faut pas trop vous plaindre, vous vivez sur des terres fertiles et personne ici ne mourra de faim. Les arbres et les céréales poussent en abondance, vous avez de l'eau, des prairies et vous n'êtes qu'à douze milles du port de la maison de Molaga.

— Vous avez raison, lady, soupira l'homme en remplaçant le morceau de métal sur une étagère. Il faut s'adapter aux nouvelles conditions, car rien ne dure.

Même la route pour Temhair est très sinueuse, dit un proverbe de chez nous.

Fidelma sourit. Puis elle redevint grave.

— Inutile de vous expliquer pourquoi je me suis déplacée jusqu'ici.

— Becc nous a informés que vous alliez mener des investigations sur les étrangers de l'abbaye.

Le terme qu'il avait utilisé pour nommer les étrangers était une désignation légale, *murchoirthe*, qui signifiait « celui qui a été rejeté par la mer ». Un terme intéressant, car il impliquait que la personne à laquelle il se référait pouvait être un criminel au-delà de toute rédemption, embarqué de force sur les flots à la suite d'une condamnation et rejeté par la mer. Jusqu'ici, Fidelma n'avait entendu que le nom de *deorad* ou « personne extérieure », qui ne privait pas de statut légal celui auquel il s'appliquait.

— Donc vous estimez que Brocc a raison quand il accuse les invités du monastère ? demanda-t-elle.

— Vous avez parlé avec Brocc ?

— Bien sûr.

— Et vous avez vu ces hommes ?

— Oui.

Le forgeron haussa les épaules.

— Quelle est votre conclusion ? insista Fidelma.

— Ils ne ressemblent en rien aux hommes tels que nous les connaissons. Ils sont laids, bizarres, et, tout comme les animaux nocturnes, on doit les empêcher de rôder autour de nos femmes à la pleine lune. Ce que dit Brocc est plein de bon sens : il faut les chasser ou les punir pour ce qu'ils ont fait. En tout cas, ils doivent une fière chandelle à Becc. Autant vous l'avouer, lady, j'étais mêlé à la foule qui exigeait qu'ils soient châtiés devant le monastère.

Fidelma pinça les lèvres.

— Sachez, forgeron, que ce type d'action n'est pas toléré par la loi. Imaginez que vous ayez blessé ou tué ces étrangers...

L'éclat de rire du forgeron révéla ses préjugés de manière éclatante.

— Un *murchoirthe* n'a pas de prix de l'honneur, c'est Brocc qui me l'a expliqué. Donc nous n'aurions pas eu d'amendes ou de compensations à payer.

Furieuse, Fidelma s'éloigna, se ravisa et revint sur ses pas. Elle songea que sa colère était aussi destructrice que les préjugés de cet homme, dont elle aurait dû être en mesure de comprendre l'origine

afin de surmonter sa répugnance. En réagissant ainsi, elle renforçait la croyance du forgeron en sa juste cause.

— Comment vous appelez-vous ?

— Gobnuid, répondit l'autre de mauvaise grâce.

Elle se doutait depuis un moment déjà que c'était l'homme dont lui avait parlé l'abbé. Le sort avait voulu qu'elle tombe sur lui alors qu'elle partait en quête d'un forgeron pour la renseigner sur l'exploitation des métaux dans cette région.

— Écoutez mes conseils, Gobnuid, ne laissez pas la peur des étrangers susciter la haine dans votre coeur. Elle est la vengeance des faibles quand ils sont confrontés à ce qui les intimide et qu'ils ne comprennent point.

Brusquement, elle se rappela où elle avait entendu le nom de Gobnuid pour la première fois : dans la bouche de Sirin, le cuisinier.

— Vous connaissiez Ballgel, la nièce de Sirin ?

Le forgeron baissa la tête.

— Qui ne la connaissait pas à Rath Raithlen ? Nous sommes une petite communauté.

— J'ai entendu dire que vous aviez eu quelques déconvenues avec elle.

— Qui raconte cela ?

Fidelma vit qu'il serrait les poings.

— Vous l'avez invitée à danser à la fête du bienheureux Finnbar et elle a refusé. Cela vous a mis en colère et vous avez exprimé d'une voix forte votre mécontentement.

— Je n'en voulais pas à cette jeune fille, mais j'étais furieux après les garçons qu'elle fréquentait. Ils se sont moqués de moi parce que, selon eux, j'étais trop vieux pour lui demander de m'accorder une danse.

— Vous ne ressentiez aucune animosité envers Ballgel ?

— Aucune, et j'ai été bouleversé en apprenant sa mort. Je l'avais pourtant avertie que le ciel cette nuit-là pouvait se révéler dangereux.

Fidelma le fixa avec de grands yeux.

— Qu'est-ce qui vous avait poussé à lui dire ça ?

— Ballgel et ses amis passaient trop de temps chez Liag, qui leur bourrait le crâne de balivernes sur la lune et les étoiles. Brocc m'a raconté qu'Escrach était tellement entichée des histoires de Liag qu'elle était allée consulter les étrangers.

Fidelma ne parvint pas à dissimuler sa surprise.

— Sur quoi, grand Dieu ?

— Liag avait confié à Escrach que les étrangers étaient très savants sur les pouvoirs de la lune. Voilà pourquoi je pense qu'il faut les déloger de l'abbaye.

Fidelma avala sa salive avec difficulté. Donc de son côté, Liag

n'ignorait rien de la science bien particulière des Aksoumites.

— Dites-moi, Gobnuid, qui d'autre à part Ballgel et Escrach assistait aux leçons de Liag sur les légendes de notre peuple ?

— Au cours des ans, Liag a enseigné à beaucoup de monde. Moi, par exemple, je suis souvent allé l'écouter.

— Les garçons étaient-ils aussi nombreux que les filles ?

— Oh oui, même Accobrán, notre tanist, s'est passionné pour ces récits. Et avec ces étrangers qui ont la connaissance et ont appris des secrets de la lune, le mal s'est enraciné dans la maison de Finn barr.

Fidelma secoua la tête.

— Vous ne m'apportez aucune preuve de leurs mauvaises intentions. Je ne m'intéresse qu'à la vérité, Gobnuid, et ne laisserai personne se substituer à moi dans cette affaire. Quiconque s'aviserait de me supplanter dans l'exercice de la loi serait puni par la loi. Et croyez-moi, ce genre de transgression se paye très cher.

Elle s'éloignait d'un pas vif quand un mystérieux instinct la poussa à se retourner. Gobnuid examinait avec attention un objet posé sur la paume de sa main, qui brilla d'un bref éclat en reflétant le feu de la forge : la pépite dont il lui avait affirmé que c'était de la pyrite.

Eadulf attendait Fidelma dans la chambre des invités. Il s'était baigné, avait revêtu des vêtements propres et s'apprêtait à aller assister au dîner dans la salle des banquets de Becc.

— Dépêche-toi ! s'écria-t-il.

Comme elle ne réagissait pas, il ajouta :

— Tu as l'air soucieuse. Que s'est-il passé ?

— Je viens d'avoir une conversation très intéressante avec un forgeron du nom de Gobnuid. Dans cette communauté, la peur des étrangers s'est répandue à la vitesse de l'éclair. L'absence de preuves contre eux ne suffira pas, il va falloir démontrer leur innocence.

— Tu les crois vraiment innocents ?

— Ce que je crois n'importe pas. Où sont les preuves ?

Eadulf haussa les sourcils.

— En ce qui me concerne, je ne me prononcerais pas sur leur culpabilité avant d'avoir terminé cette enquête. Et d'ailleurs, excuse-moi de te le faire remarquer, non seulement de nombreuses questions sont demeurées sans réponse, mais elles n'ont même pas été posées.

Contrariée, Fidelma se laissa tomber sur le lit. Dans son for intérieur, elle reconnut qu'Eadulf avait sans doute raison : elle était de parti pris et soutenait les Aksoumites par réaction contre l'attitude des habitants de la région.

— Les Aksoumites nous ont clairement laissé entendre que l'un d'eux se trouvait sur la colline cette nuit-là, poursuivit Eadulf. Et si Brocc ne l'a pas reconnu, cela ne les absout en rien. Pourquoi refusent-ils de parler ? À mon avis, ils ont quelque chose à cacher.

Fidelma poussa un profond soupir.

— Tu n'as pas tort et je me suis laissé emporter. Mais que veux-tu, je n'ai jamais pu supporter les préjugés.

Elle se leva brusquement.

— Avec tout ça, je n'ai pas vu le temps passer. Pendant que je prends mon bain, va retrouver Becc et prie-le de m'excuser pour mon retard. Je vous rejoins tout de suite.

CHAPITRE VIII

Le lendemain matin, après la rupture du jeûne de la nuit, Fidelma décida qu'ils se rendraient chez Goll. Cette fois, elle annonça à Accobrán qu'elle préférerait se déplacer à cheval, car la marche de la veille à travers bois et chemins caillouteux l'avait épuisée. Le tanist se rendit aux écuries pour que l'on selle leurs montures tandis que le couple de religieux contemplait les tours de guet en bois qui gardaient les portes des triples remparts de la forteresse.

— Impressionnant, commenta Eadulf.

Prise d'une impulsion subite, Fidelma l'entraîna vers une porte.

— Viens, montons là-haut, la vue doit être magnifique. Et ça nous donnera une meilleure idée de la géographie du pays.

Eadulf la suivit sans enthousiasme : il était sujet au vertige, ce dont il ne s'était jamais caché. À l'intérieur de la tour, des échelles menaient aux différents étages, et Eadulf en compta cinq avant qu'ils n'émergent sur un toit plat baigné par le soleil d'octobre. Il cligna des yeux devant le paysage qui s'étalait sous ses yeux. Les forêts, que l'automne faisait flamboyer, étaient traversées par des rubans argentés qui marquaient les rivières dévalant vers les vallées. Au nord et à l'ouest, on distinguait des montagnes bleutées.

— Quelle magnifique campagne ! murmura Fidelma en s'étirant paresseusement dans la lumière matinale.

Eadulf, quant à lui, se tenait prudemment près de la trappe par laquelle ils s'étaient hissés sur le toit. Il observait avec nervosité Fidelma, penchée sur la rambarde, qui étudiait le territoire qu'ils avaient traversé la veille. Eadulf avait toujours eu peur du vide, qui perturbait son équilibre et lui donnait l'impression d'être aspiré par le ciel. Il se mit à transpirer.

Fidelma, qui n'avait pas pris garde à son malaise, évaluait les distances qu'ils devraient parcourir.

— Viens voir ! s'écria-t-elle. Pas étonnant que de nombreux toponymes dans ce pays comportent la racine garran.

Eadulf essaya de se concentrer sur ce qu'elle disait tout en fixant le plancher de la plate-forme.

— Ça veut dire quoi ? demanda-t-il, alors qu'il connaissait parfaitement la signification de ce terme.

— Un petit bois ou une grande allée au milieu des arbres, répondit une voix à ses pieds.

Un homme mince aux cheveux blond cendré venait d'apparaître par la trappe. Fidelma se retourna et ouvrit de grands yeux en le reconnaissant.

— Tout juste, Gobnuid, lâcha-t-elle avec froideur. Dans ta langue, Eadulf, ça a donné le mot gráf.

Eadulf hocha la tête.

— La terre des bosquets, une appellation tout à fait appropriée pour le pays des Cinél na Áeda.

Le regard hostile que Fidelma avait décoché au forgeron ne lui avait pas échappé.

— On m'a envoyé vous prévenir que vos chevaux étaient prêts, lança Gobnuid. Accobrán vous attend en bas.

— Merci, dit Fidelma. Nous admirions la campagne environnante. D'ici, elle se révèle dans toute sa splendeur. Indiquez-moi où se trouve la bothán de Goll le bûcheron, je vous prie.

— Dans la direction du sud-ouest, après la rivière et au-delà du Hallier aux cochons.

— Cela annonce une belle promenade.

Le forgeron hocha la tête d'un air absent.

— Il faut y aller, sinon Accobrán va s'impatienter.

— Oui, ça vaut mieux.

— Après vous, lady.

Gobnuid s'effaça, mais Eadulf, pressé de quitter ce lieu inhospitalier, devança sa compagne.

— Je passe le premier.

Il commença à descendre et, soudain, un barreau céda avec un claquement sec. Si la peur ne l'avait poussé à saisir à pleines mains l'échelle, Eadulf aurait très bien pu tomber dans la cage et dégringoler les cinq étages. Un instant, il resta suspendu par les bras tandis que ses pieds cherchaient désespérément un appui. Il ne parvint à poser le pied sur le barreau suivant qu'à la force des poignets.

— Tout va bien, Eadulf ? demanda Fidelma d'une voix angoissée.

— Je l'ai échappé belle, lâcha-t-il quand il eut recouvré son équilibre. Un des échelons s'est cassé. Fais attention, il faut que tu t'arrêtes au quatrième, ensuite tu plies les jambes et tu tends le pied droit. Là, voilà.

Elle avait franchi sans peine l'obstacle... et examiné au passage le point de rupture de l'échelon pendant qu'Eadulf l'attendait sur le palier.

— Tu as l'air choqué, murmura Fidelma.

— On le serait à moins, cet accident aurait pu m'être fatal. Mieux vaut que j'ouvre le chemin.

Gobnuid, qui venait de les rejoindre, semblait nerveux.

— Le bois est vermoulu, déclara-t-il, je vais tout de suite le signaler à un menuisier.

Eadulf observa Gobnuid et Fidelma. Il percevait entre eux une sourde tension. Accobrán, qui les attendait au pied de la tour, vit aussitôt que quelque chose n'allait pas.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il.

— Un des barreaux était rongé aux vers, répondit le forgeron d'un ton rogue. Personne n'est blessé.

— Par chance, Eadulf se tenait fermement à l'échelle, ajouta Fidelma avec une innocence feinte.

Gobnuid disparut en direction de sa forge et Accobrán, contrarié, le suivit du regard comme s'il hésitait à lui courir après. Puis il fut distrait par le garçon d'écurie qui arrivait en tenant leurs chevaux par la bride.

— Ce garçon aurait très bien pu nous prévenir, pourquoi avez-vous envoyé Gobnuid ? demanda Fidelma.

Le tanist haussa les épaules.

— Il était venu récupérer une jument qui avait besoin d'être ferrée et il s'est proposé d'aller vous chercher.

Sans plus de commentaires, ils se mirent en selle et franchirent les portes de Rath Raithlen.

C'était une chevauchée agréable, qui passait par de jolis chemins forestiers. Eadulf, malgré la curiosité qui le tenaillait, s'abstint de poser des questions à Fidelma et le trio demeura silencieux pendant la plus grande partie du trajet.

Ils passèrent par la colline boisée du Hallier aux cochons, un nom plutôt étrange, et alors qu'ils traversaient la Tuath, grâce à un gué où l'eau chantait sur un lit de cailloux, Accobrán s'arrêta. Puis il pointa un doigt en direction des collines qui s'élevaient au loin et déclama en grec :

— La forêt éclate de couleurs vives. Des myriades de feuilles bruissent à l'écoute des cieux. Les grandes cités ne sont qu'un amas de taudis boueux comparées aux frais bosquets. Ici se dressaient des arbres bien avant que la pierre ne soit posée sur la pierre.

Fidelma se tourna vivement vers le jeune tanist.

— J'ignorais que vous parliez le grec.

Il haussa les épaules.

— Mes connaissances des langues laissent à désirer, mais j'ai étudié le grec, le latin et l'hébreu à la maison de Molaga. Figurez-vous que j'avais l'intention de devenir religieux, pourtant l'épée me convenait mieux que la plume. J'ai fini par le reconnaître et décidé

d'accompagner mon oncle Becc dans ses campagnes contre les Ut Fidgente, dont les fréquentes attaques aux frontières représentent un souci permanent.

— Quand avez-vous été élu tanist, héritier présomptif de Becc ?

— Il y a dix mois, dit Accobrán avec un grand sourire. Maintenant, Becc peut jouir des agréments du statut de chef. Moi, je sillonne le territoire pour recueillir les plaintes des uns et des autres et m'assurer que l'ordre est respecté.

— Cela vous ennuie ?

— Au contraire ! Quand je serai vieux, je serai trop heureux qu'un tanist soulage mes épaules des fardeaux trop lourds de ma charge. Ainsi va la vie. Par exemple, frère Eadulf...

Il désigna le moine d'un geste du menton.

— ... n'est pas contrarié par sa tonsure. Il ne serait pas devenu religieux s'il n'avait accepté les atours et les devoirs qui accompagnent sa fonction. Eh bien, il en est de même pour moi.

Ils cheminèrent par des forêts obscures et des sentiers escarpés.

Brusquement, un cri retentit et ils tirèrent sur les rênes de leurs montures. Puis ils entendirent un choc, suivi d'un craquement sinistre auquel succéda un formidable grondement, comme si une armée s'élançait à travers les arbres. Les chevaux ruèrent et Eadulf, qui n'était pas le meilleur des cavaliers, faillit mordre la poussière.

— Mais que diable... commença-t-il. Serions-nous attaqués ?

Accobrán tapota l'encolure de son étalon en riant.

— Ce n'est pas le diable, Saxon, juste un arbre qui tombe. La loi exige que le gerrthóir, le bûcheron, pousse un cri d'avertissement avant de l'abattre.

Bientôt ils perçurent le bruit sourd d'une hache.

— Par ici ! s'écria Fidelma en guidant avec dextérité son cheval entre les obstacles.

Ils ne tardèrent pas à émerger dans une clairière où un jeune homme élaguait les branches d'un arbre qui venait d'être coupé. En les voyant, il se redressa, et Fidelma fut frappée par sa beauté. Il était à peine sorti de l'adolescence et avec ses cheveux blonds et ses yeux bleus, il se dégageait de lui une innocence enfantine. Quand il reconnut Accobrán, il fronça les sourcils.

— J'ai poussé le cri réglementaire, protesta-t-il.

Fidelma arrêta son cheval et sourit à son air belliqueux. Il devait avoir dix-huit ou dix-neuf ans.

— Nous vous avons très bien entendu, le rassura-t-elle.

Le garçon se balançait maladroitement d'un pied sur l'autre, la hache pendant à son côté, tout en fixant Fidelma et Eadulf d'un air suspicieux.

— Calme-toi, Gabrán, ironisa le tanist. Nous ne sommes pas venus

ici pour t'embêter.

Gabrán jeta un rapide coup d'oeil à Accobrán, et Fidelma crut discerner une intense hostilité dans son regard avant qu'il n'affiche un masque d'indifférence.

— Que voulez-vous ? demanda le jeune homme d'une voix glaciale.

Décidément, ces deux-là ne s'appréciaient guère.

Puis Gabrán revint à Fidelma... et il ouvrit de grands yeux.

— Ne seriez-vous pas la soeur du roi, par hasard ? Le dálaigh dont tout le monde parle ?

— Ce n'est pas très courtois de faire des commérages sur la princesse, grommela le tanist. De quoi parlez-vous exactement ?

— Oh, les histoires habituelles ! dit Gabrán sans quitter Fidelma des yeux.

Il semblait se soucier du protocole comme d'une guigne.

— Nous étions à la bruden de Conda hier soir, poursuivit-il, et c'est là que nous avons appris l'arrivée du dálaigh.

— La taverne de Conda est située près d'un petit fort de l'autre côté de la colline des Corbeaux, en face de vous, expliqua le tanist, embarrassé par la tournure que prenait la conversation.

— De tels bavardages sont inévitables, déclara Fidelma en souriant.

Les manquements à l'étiquette, souvent absurde à ses yeux, n'étaient pas pour la choquer.

— Il eût été très surprenant qu'on n'évoque pas ma venue. Et maintenant, je suppose qu'il est inutile de m'étendre sur les raisons de ma visite. Je voulais vous rencontrer, Gabrán, ainsi que vos parents.

Le jeune homme hocha la tête.

— Je sais que Lesren s'obstine à porter de terribles accusations contre moi. Mais pourquoi embêter mes parents ? Ils ont déjà suffisamment souffert des calomnies de ce tanneur.

— J'ai besoin d'éclaircir certains points. Votre bothán est-elle située loin d'ici ?

— Prenez ce chemin et, quand vous arriverez à une pierre levée, vous n'aurez plus qu'à franchir la colline. C'est tout près d'ici.

— Monte derrière moi, suggéra Accobrán en tendant la main au jeune bûcheron. Plus tôt nous en aurons fini avec cette affaire, mieux cela vaudra.

Le garçon secoua la tête.

— Il faut que je ramasse mes outils. Si je les laisse traîner dans les bois, mon père me rossera.

— Alors nous attendrons que vous soyez prêt, dit Fidelma. Votre père a raison. Les outils sont parfois plus précieux que l'or, n'est-ce pas, Accobrán ?

Le tanist renifla avec dédain.

— Je me préoccupe peu des outils d'artisans. En ce qui me concerne...

Il posa la main sur la poignée de son épée.

— Voilà ce qui compte.

Gabrán rangea promptement son attirail dans un sac en cuir qu'il jeta sur son épaule. Puis il se tourna vers les cavaliers.

— Il y a davantage de place derrière Eadulf, qui n'est pas chargé de l'équipement d'un guerrier, dit Fidelma.

Le bûcheron s'empessa de saisir la main tendue du moine et monta en croupe. Accobrán ouvrait le cortège. Arrivés à la pierre levée, ils grimpèrent le sentier qui serpentait sur la colline.

Les bûches s'empilaient devant la maison en bois de Goll, et des planches parsemaient la clairière.

Une femme apparut sur le seuil de la bothán. Puis elle disparut à l'intérieur et un homme qui ressemblait de façon frappante à Gabrán prit sa place. Le jeune homme sauta à terre et s'avança vers lui, suivi par Accobrán et Fidelma. Eadulf était allé attacher les rênes des chevaux à des piquets destinés à cet usage. Quand il rejoignit le groupe, Goll disait :

— Soyez la bienvenue, lady. Je vous présente ma femme, Fínmed. Nous savons que vous vous êtes déplacée à la requête de notre chef, Becc, et nous n'ignorons rien des motifs de votre visite. Je croyais cependant que les allégations scandaleuses de Lesren avaient été rejetées depuis longtemps, et que les soupçons s'étaient portés sur les étrangers.

— Lesren n'a pas renoncé à ses accusations contre Gabrán, répondit posément Fidelma. Et il est de mon devoir d'en examiner la pertinence.

— Mais le brehon Aolú a dit...

Fínmed adressa un regard appuyé à son mari afin d'endiguer ses protestations.

— Nous serions plus à l'aise pour discuter devant un gobelet d'hydromel. Vous et vos compagnons accepteriez-vous d'entrer dans ma modeste bothán ? proposa-t-elle.

Fidelma lui adressa un regard empreint de bienveillance. Fínmed avait un visage plaisant. Elle dégageait une grande douceur, et les rides au coin de ses yeux trahissaient une nature enjouée.

— Nous acceptons de bon coeur, Fínmed.

L'épouse de Goll les conduisit auprès d'un feu et leur donna des sièges avant de les servir, puis elle s'assit à son tour.

— Et maintenant, lady, déclara-t-elle quand ils eurent goûté le liquide amer et sucré, en quoi pouvons-nous vous aider ? Je suppose que vous n'ignorez rien de l'inimitié que nous porte Lesren et du

jugement prononcé par Aolú ?

— Oui, et c'est pourquoi je voulais vous rencontrer afin d'éclaircir certains points. Comment expliquez-vous l'hostilité persistante de Lesren à votre égard ?

— Rien de plus simple, dit Goll, irrité de devoir revenir sur des souvenirs qui lui étaient pénibles. Cela remonte à l'époque où il était marié avec ma femme. Il se comportait comme une brute, la battait, et elle a obtenu le divorce.

— C'est la vérité, renchérit Fínmed. Il buvait et me frappait. Des raisons suffisantes pour le fuir.

— Si ce qu'on m'a rapporté est exact, on vous a accordé des compensations et vous avez récupéré votre coíhche ?

— On vous a bien renseignée.

— Ma femme avait également droit au tinól, qu'elle a repris, et au tinchor, qu'elle lui a abandonné, précisa Goll.

Le tinól était une somme d'argent, un cadeau fait à la mariée par ses amis, dont deux tiers allaient à l'épouse et un tiers à son père. Si la femme était en faute, le mari pouvait réclamer la part de la mariée. En temps normal, le couple se partageait le tinchor, les biens du ménage acquis au cours de la vie commune. Le jugement qui avait été rendu démontrait clairement que Lesren était en tort. Du moins aux yeux de la loi.

— Et depuis, Lesren vous a toujours tenu rigueur de ce divorce ?

— Oui.

— Comment avez-vous réagi quand votre fils vous a dit qu'il était amoureux de la fille de Lesren ?

Le couple échangea un regard embarrassé.

— Ce serait très exagéré, dit Fínmed en choisissant ses mots, de prétendre que nous approuvions cette attirance. Du moins au début. Puis nous avons rencontré cette jeune fille, qui manifestait une totale indifférence au ressentiment de son père à notre égard. Dans d'autres circonstances, nous aurions été ravis de l'accueillir dans notre foyer, car elle était charmante. Et puis nous avons fini par accepter la compagne que Gabrán s'était choisie, et nous la recevions volontiers.

— Du jour où j'ai épousé Fínmed, Lesren n'a cessé de me chercher noise, enchaîna Goll. Je me contentais de l'éviter, mais quand Gabrán a dévoilé ses intentions, il est devenu infernal.

— Comment cela ? demanda Eadulf.

Gabrán, qui se tenait auprès de sa mère, semblait peiné par cette discussion.

— Si quelqu'un a tué Beccnat, commença-t-il, c'est bien Lesren. Elle le détestait, il l'utilisait comme un animal, de la même façon qu'il utilisait sa mère.

— Quand tu dis que Lesren a tué Beccnat, j'espère que tu parles

au sens figuré ? dit Accobrán, stupéfait.

— Il a tué son âme, son enfance et sa jeunesse, voilà ce que je voulais dire, répliqua Gabrán d'un air de défi.

— Nous y reviendrons plus tard, dit Fidelma. Goll, de quelle façon Lesren s'y prenait-il pour vous tourmenter ?

— Il m'espionnait et m'a dénoncé auprès d'Aolú, le brehon, parce que j'avais abattu un frêne. Très bien, j'avais tort et j'ai payé une amende d'un screpall. Mais la mesquinerie de Lesren m'a ulcéré. C'est alors que j'ai songé à une juste revanche. Je voulais que Lesren comprenne que moi aussi je pouvais jouer à ce petit jeu. On m'avait rapporté qu'il écorçait les arbres en dehors de la saison. Je l'ai donc suivi, et je l'ai vu de mes yeux prélever l'écorce des pommiers pendant le mois meurtrier.

— Et lui aussi a dû payer une amende au brehon. Cela a-t-il mis fin à vos querelles ?

Goll secoua la tête.

— Lesren est devenu fou de colère. Il a tout essayé pour détourner Beccnat de mon fils. Il lui a raconté des histoires abominables sur ma femme.

— Vous en êtes-vous plaint au brehon Aolú ?

— Bien sûr. Mais Aolú m'a conseillé de ne plus y penser.

Fidelma parut choquée.

— Un brehon vous a exhorté à oublier les mensonges que l'on répandait sur votre compte ?

En Éireann, les insultes verbales étaient traitées avec le plus grand sérieux, ce que Fidelma n'avait pas manqué de rappeler à Lesren lors de leur entrevue. Une personne qui en calomniait une autre pouvait être condamnée à payer le prix de l'honneur de la victime.

— Aolú préférerait que je m'en tienne là. Il m'a promis d'en toucher deux mots à Lesren afin qu'il cesse ses persécutions.

— Cela l'a-t-il calmé ?

Goll fit la grimace.

— Lesren n'a jamais perdu une occasion de nous diffamer : rumeurs, menteries...

— Beccnat était bouleversée, s'interposa Gabrán. Elle m'a raconté que la vie avec son père devenait impossible et que sa mère était trop faible pour la défendre. Lesren a toujours terrorisé Bébháil. Nous avons donc décidé de nous enfuir tous les deux.

Fínmed hochá la tête.

— Nous avons donné notre accord à notre fils. Ce n'était pas illégal.

— Je sais, dit Fidelma.

Il y avait deux formes de mariage légal autorisant une jeune fille à s'enfuir avec un homme sans le consentement de sa famille.

— Aviez-vous arrêté une date pour cette fugue ?

Gabrán parut très affligé.

— Nous nous étions préparés à partir dès mon retour de la côte.

— Vous étiez sur la côte quand Beccnat a été tuée ? s'enquit Eadulf.

— Il séjournait alors à la maison de Molaga, dit Fínmed.

— Et Beccnat n'a jamais éprouvé de réticences à vous suivre ? insista Fidelma. Ne vous a-t-elle pas annoncé qu'elle avait changé d'avis et refusait de vous épouser ?

— Vous avez écouté Lesren ! s'écria Gabrán avec colère.

— Oui, et je cherche à élucider les faits.

— Tout allait bien la dernière fois que j'ai vu Beccnat, martela Gabrán.

— C'était quand ?

— Environ deux jours avant la pleine lune.

— Qu'alliez-vous faire sur la côte ?

Goll prit la parole.

— J'avais une charrette de bois de houx à livrer à la maison de Molaga, une commande de l'abbé pour édifier le nouvel autel de la chapelle. Comme j'avais beaucoup de travail, j'ai demandé à Gabrán de se rendre sur la côte à ma place. Plutôt que de revenir avec une charrette vide, il a préféré utiliser la somme que l'abbé lui avait remise en paiement du bois à l'achat d'objets dont nous avons besoin. Le bateau qui les transportait n'étant pas encore arrivé, mon fils l'a attendu. Il est rentré quelques jours après la pleine lune.

— C'est bien vrai ? demanda Fidelma en fixant Gabrán droit dans les yeux.

Le jeune garçon hocha la tête.

— Vous êtes revenu... quand exactement ?

— Deux jours après... après...

Sa mère se leva et alla passer un bras autour de ses épaules.

— Et, bien sûr, vos déclarations ont été vérifiées quand Lesren a porté ces accusations de meurtre contre vous ? poursuivit Fidelma sans se laisser distraire par l'émotion du jeune homme.

Le ton très terre-à-terre de Fidelma calma Gabrán qui acquiesça.

— Demandez à Accobrán, grommela-t-il. Aolú l'a prié de confirmer mon récit.

— C'est exact, dit le tanist. Gabrán se trouvait à la maison de Molaga au moment de la pleine lune. Le brehon a entériné cette déclaration.

— Lesren est un animal, lança Fínmed d'une voix qui montait dans les aigus. Un homme si méchant qu'il est allé jusqu'à suggérer...

Gabrán tapota la main de sa mère, trop émue pour finir sa phrase.

— Et ce maudit Lesren a continué de propager des horreurs sur

notre compte, s'énerva Goll. Aolú est mort, mais puisque vous agissez maintenant en tant que brehon, je veux le faire taire et obtenir des compensations pour sa perfidie.

— Je ne suis qu'un dálaigh, pas un brehon, le corrigea Fidelma. Mais je vous ai bien entendu. Quand cette enquête sera terminée, des actions seront entreprises contre ceux qui n'auront pas dit la vérité.

Elle s'adressa de nouveau à Gabrán :

— Je crois que vous connaissiez aussi les deux autres jeunes filles qui ont été tuées – Escrach et Ballgel.

Il hocha la tête avec tristesse.

— Les Cinél na Áeda se connaissent tous, lady. Escrach et moi étions amis d'enfance et j'amenais souvent du grain à moudre au moulin de son père. Quant à Ballgel, nous ne nous sommes jamais vraiment fréquentés.

— Dans notre petite communauté, il n'y a pas d'étrangers, intervint Fínmed, sur la défensive. Pourquoi demandez-vous cela ?

— Je cherche un facteur commun qui relierait ces trois jeunes filles et expliquerait qu'elles aient été toutes trois choisies comme victimes.

Goll se frotta le menton d'un air pensif.

— À mon avis, il n'en existait qu'un : elles se trouvaient seules dans les bois au moment de la pleine lune.

— Toutes les mères des Cinél na Áeda ont bien prévenu leurs filles de rester à la maison pendant les heures sombres, dit Fínmed.

— Une recommandation difficile à respecter alors que nous approchons de la fête de Samain et que la nuit tombe de plus en plus tôt, fit remarquer Fidelma.

— Les gens pensent qu'un fou rôde dans les bois, dit Eadulf en se tournant vers Goll. Selon vous, qui est responsable de ces morts tragiques ?

Le bûcheron hésita.

— Vous soupçonnez les étrangers de l'abbaye ?

Goll secoua la tête en soupirant.

— J'ignore tout de ces hommes. Brocc est convaincu de leur culpabilité et il est parvenu à convaincre les autres, mais faut-il le croire ?

— Gobnuid, le forgeron de Rath Raithlen, pense que oui. Et vous ?

— Je ne sais qu'une chose : c'est une personne...

Il fallut un certain temps à Eadulf pour traduire la phrase do bhíodh tinn lé goin an ré, une personne affectée par les pouvoirs de la pleine lune.

— Si cette personne n'appartient pas aux Cinél na Áeda, cela nous renvoie aux étrangers, dit Fidelma.

À sa grande surprise, Goll secoua la tête.

— Vous suspectez quelqu'un ?

— Je ne suis pas comme Lesren, je ne vais pas propager une rumeur parce que ça m'arrange. C'est assez facile de trouver quelqu'un qui renonce à la nouvelle foi, vit selon les anciennes coutumes et connaît les noms interdits du soleil et de la lune. Je n'étais pas d'accord avec mon fils quand il est allé suivre de tels enseignements avec ses amis.

Fidelma demeura pensive et quand Eadulf, surpris par les paroles du bûcheron, voulut parler, elle fronça les sourcils et il s'arrêta net.

— Je vous comprends, Goll, dit-elle d'une voix douce.

Puis elle se leva de son siège et les autres suivirent son exemple.

— Merci pour votre hospitalité.

Elle sourit à Fínmed.

— J'espère que nous éclaircirons bientôt ce mystère et mettrons fin aux tourments que vous et votre famille endurez depuis que Lesren répand ces méchantes rumeurs.

La femme lui retourna un sourire mélancolique.

— Je crains que mon fils n'ait beaucoup souffert de ma première erreur.

Fidelma l'écoutait avec attention.

— Je n'aurais jamais dû épouser Lesren. Mon excuse, c'est que j'étais jeune et innocente. Je n'avais pas compris que ce beau jeune homme masquait un caractère égoïste et brutal. J'ai du chagrin, pas tant pour moi qui suis entourée d'un mari et d'un fils aimants, mais pour Bébháil. Elle a supporté Lesren et pour toute récompense, elle a perdu sa fille unique dans des circonstances atroces.

Fidelma posa la main sur son bras.

— Vous avez un grand coeur, Fínmed. Mais rappelez-vous que Bébháil aurait pu prendre la même décision que vous. Le divorce est à la portée de tous, or elle vit avec Lesren depuis dix-sept ou dix-huit ans. Quant à la perte de son enfant, c'est une terrible tragédie et tout comme vous, je compatis à sa souffrance.

Ils chevauchaient sur les pentes de la colline des Corbeaux quand Eadulf posa enfin la question qui lui brûlait les lèvres :

— À qui Goll songeait-il quand il a refusé de dire qui il soupçonnait ?

— Respectons son voeu, Eadulf, puisqu'il n'a pas voulu prononcer de nom. Celui qui m'est venu à l'esprit, je le garderai pour moi. En désignant nommément quelqu'un dont la culpabilité n'est pas prouvée, on peut très bien le détruire.

Une ombre passa sur les traits d'Accobrán avant qu'il ne demande :

— Et maintenant, lady, où voulez-vous aller ?

Pour la première fois depuis qu'elle avait commencé cette enquête, Fidelma réalisa qu'elle n'avait aucun projet particulier. Elle avait parcouru tous les chemins qui s'offraient à elle et se retrouvait dans une impasse. Goll l'avait orientée vers une personne dont elle avait déjà envisagé qu'elle soit mêlée à cette affaire ; elle préférait cependant ne pas l'approcher tant qu'elle n'aurait pas approfondi un certain nombre d'hypothèses. Fidelma avait appris au fil des ans qu'il ne fallait pas alerter trop tôt un suspect quand on manquait de preuves : il en profiterait pour se construire un alibi et se forger des arguments impossibles à réfuter. Non, le temps n'était pas encore venu.

— Lady ? insista Accobrán, croyant qu'elle ne l'avait pas entendu.

Il la fixait avec insistance et, soudain, elle se rendit compte qu'elle avait négligé d'éclaircir un point qui la contrariait.

— Le jeune Gabrán ne semble pas vous porter dans son coeur, fit-elle observer au tanist. Pourquoi cela ?

Accobrán rougit à cette question inattendue.

— C'est une histoire personnelle.

Fidelma pinça les lèvres.

— N'est-ce pas à moi d'en juger ? Je vous écoute.

— Je vous assure...

— En tant que tanist, vous avez des notions de droit et êtes informé des pouvoirs d'un dálaigh.

Accobrán eut un geste agacé.

— Très bien. Gabrán me soupçonnait de fréquenter Beccnat dans son dos.

Fidelma haussa les sourcils.

— Le faisiez-vous ?

Le tanist s'empourpra en secouant la tête.

— Beccnat était une jeune fille très séduisante et nous avons dansé une fois ou deux à des féis, des banquets de village, mais rien de plus. Gabrán est d'un naturel jaloux, voilà tout. J'ai aussi dansé avec Escrach et Ballgel, et alors ?

— Vous êtes sûr de n'avoir rien d'autre à me confier ?

— Le sujet est clos.

— Vous auriez dû me prévenir de votre relation avec Beccnat, lança-t-elle avec humeur.

— Puisque je vous dis qu'il n'y a jamais eu de relation !

— Mais Gabrán est persuadé du contraire.

— Je refuse de me répéter, conclut Accobrán d'une voix vibrante d'indignation.

— Vous et moi savons bien, Accobrán, que de simples soupçons poussent plus souvent à l'action que la vérité.

Le tanist la regarda brusquement d'un autre oeil.

— Vous croyez vraiment...

— Je ne parle jamais pour ne rien dire, le coupa-t-elle.

Un silence contraint succéda à ce début d'altercation. Puis Fidelma annonça qu'elle désirait s'entretenir de nouveau avec frère Dangila.

CHAPITRE IX

Fidelma quitta Eadulf et Accobrán sur la route de Rath Raithlen. Malgré les vigoureuses protestations de ses compagnons, elle avait insisté pour se rendre seule à l'abbaye du bienheureux Finnbar, qui n'était située qu'à une courte distance de l'endroit où ils se trouvaient.

— Il fait grand jour, avait-elle objecté à un Eadulf très inquiet. Il ne va rien m'arriver en plein midi, alors que nous recherchons un meurtrier soumis à la pleine lune qui n'apparaîtra pas avant plusieurs semaines.

Accobrán s'était joint aux protestations d'Eadulf.

— Je suis responsable de votre sécurité tant que vous êtes sur le territoire des Cinél na Áeda, lady. Ce qui m'oblige à rester auprès de vous.

— Vous ne me seriez d'aucune utilité au monastère, avait assuré Fidelma. Et je vous promets de rentrer à la forteresse bien avant le coucher du soleil.

À force de cajoleries auprès d'Eadulf et de manifestations d'autorité envers Accobrán, elle était arrivée à ses fins. À peine les deux hommes étaient-ils hors de vue qu'elle enfonçait ses talons dans les flancs de sa jument. Le vent frais caressait son visage et elle sentait l'animal répondre avec docilité à ses sollicitations d'excellente cavalière. Pour Fidelma, rien ne remplaçait l'excitation d'une chevauchée. Trop longtemps confinée à Cashel avec son enfant, elle retrouvait enfin les joies de la liberté. Fidelma avait toujours été une amoureuse de la solitude. Pas tout le temps, bien sûr, mais elle en avait un besoin vital.

Et puis un brusque sentiment de culpabilité l'envahit.

Au cours de ces derniers jours, elle n'avait pas accordé une seule pensée au petit Alchú. Cela signifiait-il qu'elle était une mauvaise mère ? Plongée dans un abîme de réflexion, elle tira sur les rênes de son cheval qui s'immobilisa et elle réfléchit intensément. Les paroles du brehon Morann, son mentor, qui se prononçait alors sur les responsabilités d'un père négligent, lui revinrent en mémoire. « Pour une femme, donner naissance à un enfant est une voie vers

l'omniscience. » Depuis la naissance d'Alchú, elle était troublée par d'étranges pensées, qui l'éloignaient du jugement de son maître. La venue au monde de son fils ne lui avait pas donné l'impression qu'elle avait grandi en sagesse, et elle n'avait pas connu les joies dont ses amies et les femmes de sa famille lui avaient parlé. Contrariée, elle osait à peine se formuler qu'elle avait la sensation d'être prise au piège. Elle voyait le petit Alchú non comme un enrichissement de sa conscience, mais comme une entrave à sa liberté, celle dont elle s'enivrait depuis qu'elle avait quitté ses compagnons.

Que disait Euripide, déjà ? Heureux les parents dont l'enfant fait le bonheur et non le malheur à cause de leurs espoirs déçus. Pourquoi n'éprouvait-elle pas pour le petit Alchú les sentiments qu'on lui avait annoncés ? Elle aimait cet enfant, mais elle n'avait pas vécu sa naissance comme un événement primordial qui la changerait à jamais. Et si le problème venait de sa perpétuelle insatisfaction plutôt que de sa relation avec son bébé ?

Une brusque colère s'empara d'elle devant la complexité des pensées qui l'assaillaient. Elle donna un coup de talon à son cheval qui s'élança à nouveau sur le chemin et le laissa aller à sa guise. Le vent soufflait dans sa chevelure d'un roux doré qui flottait derrière elle et un sourire flottait sur ses lèvres. Un bon galop par une belle journée lumineuse ne soignait-il pas tous les démons qui importunaient les esprits tourmentés ?

Elle arrêta son cheval, qui souffla et s'ébroua, et lui fit tourner bride, car elle avait dépassé le lieu de sa destination. En cédant à l'exaltation inégalée d'une délicieuse sensation de délivrance, elle avait recouvré son calme et sa sérénité. Sautes d'humeur et angoisses de la maternité s'étaient envolées : elle était à nouveau maîtresse d'elle-même.

Alors qu'elle se dirigeait vers l'abbaye, elle aperçut à l'ombre de la colline une grande carriole tirée par deux chevaux qui avançaient péniblement. L'homme sur le siège du conducteur lui semblait familier...

— Encore vous, Gobnuid ! s'écria-t-elle.

En arrivant à sa hauteur, le forgeron fronça les sourcils tandis qu'elle jetait un coup d'oeil au chargement.

— J'ignorais que les forgerons transportaient des peaux de bêtes, lança-t-elle. Tout à l'heure, déjà, vous serviez de messenger...

Gobnuid haussa les épaules.

— Quand je n'ai pas assez de travail à la forge, j'accepte ce qu'on me propose, répliqua-t-il d'un ton aigre.

— Où vendez-vous ces peaux ?

— Sur la côte, à la maison de Molaga ou à l'abbaye d'Ard Mhór où ils fabriquent des objets en cuir.

— Vous allez aussi loin ? s'étonna-t-elle.

— Non, je vais décharger au pont de Bandan. De là, cette cargaison sera transportée par bateau jusqu'à la maison de Molaga.

Fidelma s'étonna que cet homme, qui lui avait jusque-là manifesté de l'hostilité, ne montre pas plus de réticence à répondre à ses questions.

— Ces peaux se vendent cher ?

Gobnuid poussa un soupir résigné.

— Je l'ignore, et pour moi cela ne change rien puisque je suis payé pour le trajet.

— Donc elles ne vous appartiennent pas ?

— Je suis forgeron, pas tanneur.

— Ah ! Vous travaillez pour Lesren.

Gobnuid éclata de rire.

— Je m'imaginais mal travaillant pour ce fils de...

Il s'arrêta et se racla la gorge.

— Non, je suis employé par le seigneur Accobrán. Et maintenant, il faut que je reprenne la route.

Il fit claquer les rênes et la carriole s'ébranla, laissant de profonds sillons dans le sol boueux que Fidelma contempla un instant avant de se ressaisir. Tout en se dirigeant vers l'abbaye, elle se demanda pourquoi Gobnuid s'était montré si volubile, presque avenant, alors qu'elle avait acquis la certitude qu'il était responsable du prétendu accident du matin : un couteau avait à moitié scié l'échelon, et le bois n'était pas vermoulu.

Quand elle mit pied à terre, elle aperçut frère Solam qui s'entretenait avec un autre religieux, un voyageur si on en jugeait par ses vêtements pleins de poussière et les rênes enroulées sur son bras. Le jeune intendant de l'abbaye s'avança pour l'accueillir.

— Je suppose que vous voulez voir l'abbé Brogán ? Vous allez devoir patienter, car il s'est retiré dans sa cellule pour méditer. Dans de tels moments, nous ne sommes pas autorisés à le déranger.

— Je ne me suis pas déplacée pour l'abbé.

À cet instant, le voyageur les rejoignit, un sourire aimable sur son visage sévère qui faisait irrésistiblement penser à une chouette. C'était un homme sombre, aux traits creusés.

— Soeur Fidelma de Cashel ? s'écria l'homme. Je suis Túan, l'intendant de la maison de Molaga. Je me trouvais à l'abbaye d'Ardmore quand vous y avez séjourné l'année dernière. Je suppose que vous ne vous souvenez pas de moi ?

— Vous venez d'arriver ? demanda-t-elle pour masquer son embarras, car elle n'avait aucun souvenir de lui.

Frère Túan hocha la tête.

— Frère Solam m'exposait justement le but de votre visite dans ce

pays.

Fidelma jeta un coup d'oeil autour d'elle. Sous un pommier elle repéra le banc opportunément situé près de la forge afin qu'on puisse s'y chauffer. Et comme elle s'intéressait à la maison de Molaga, elle invita le nouveau venu à la suivre.

— Allons nous asseoir quelques instants, frère Túan, car j'aimerais avoir votre opinion sur un certain nombre de questions.

Elle se tourna vers Solam avec un large sourire.

— Vous voudrez bien nous excuser un instant ?

Frère Solam ne put masquer sa déception, mais il se contenta de dire :

— Je vais m'occuper du cheval de frère Túan. Voulez-vous que j'emmène votre jument à l'écurie ?

— Inutile, je ne resterai pas longtemps.

Frère Túan et Fidelma s'installèrent à l'ombre de l'arbre qui portait encore quelques pommes rouges rabougries.

— Je suppose que vous avez été informé des tristes événements qui endeuillent cette contrée ? commença Fidelma sans s'embarrasser de préambules.

L'autre fit la grimace.

— Il paraît qu'un fou tue des jeunes filles à la pleine lune.

— Et vous savez que le père d'une des victimes accuse un jeune bûcheron du nom de Gabrán d'être l'auteur de ces crimes ?

— Cette accusation s'est révélée fausse, dit aussitôt Túan. Lors de la nuit de la pleine lune du mois des pucerons, ce jeune homme résidait dans notre monastère.

— Vous le confirmez ?

— Absolument.

— Qu'est-ce qui vous rend si sûr de vous ?

Le moine releva le menton.

— Je suis le rectaire, l'intendant de Molaga, je tiens donc le registre des allées et venues des visiteurs et de tous les événements marquants. D'ailleurs, je me souviens parfaitement de ce garçon. Je vous le dis en confidence, ma soeur : deux de nos frères ont dû ramener Gabrán inconscient à l'abbaye. On l'avait ramassé ivre mort dans une taverne du port. C'était la première fois qu'il quittait ses parents et il s'était retrouvé en mauvaise compagnie. Par chance, nous avions gardé l'argent qu'il devait remettre à son père de notre part. Au bout du compte, il s'en est bien sorti.

Fidelma était pensive.

— Il ne m'a pas raconté cet épisode quand je l'ai interrogé ce matin avec ses parents.

Un large sourire éclaira le visage morose de frère Túan.

— À mon avis, il n'en a rien dit à ses père et mère. Que sa

mésaventure lui serve de leçon, à ce garnement. Si je vous ai rapporté cet incident, c'est pour vous prouver ma bonne foi et la solidité de mon témoignage. Le jeune Gabrán est arrivé à la maison de Molaga dans la journée et, le soir de la pleine lune, il était fin soûl. Je ne voudrais pas que Gabrán ait des ennuis à cause de moi, mais en tant qu'intendant, j'étais dans l'obligation de consigner cet incident dans mon registre. En tout cas, au cours de cette nuit-là, Gabrán était bien incapable de faire du mal à une mouche.

— Je vous remercie pour vos informations, mon frère, et je vous promets de garder le secret. Frère Solam vous a-t-il également parlé des soupçons qui pesaient sur les étrangers qui sont ici ?

Frère Túan s'assombrit.

— Ces histoires nous étaient déjà parvenues à la maison de Molaga.

— Vous connaissez bien ces hommes puisqu'ils s'étaient d'abord réfugiés chez vous.

— Réfugiés n'est pas le terme exact. Lors d'une tempête, un bateau d'esclaves a coulé au large de nos côtes. Un morceau d'épave a échoué sur les fonds marécageux de l'estuaire, juste au-dessous de l'abbaye. Des pêcheurs ont trouvé là trois étrangers plus morts que vifs, attachés à un espar. Ils les ont délivrés à marée basse et ramenés à l'abbaye.

— Dieu merci, certains moines de notre communauté parlent le grec, la seule langue que nous ayons en commun avec ces hommes à la peau obscure. Nous avons alors découvert qu'ils étaient des chrétiens d'un pays lointain, du nom d'Aksoum.

— Y avait-il d'autres survivants ?

— Quelques-uns. Surtout des Gaulois qui se sont aussitôt engagés comme hommes d'équipage sur un navire marchand gaulois ancré dans la baie.

— Vous avez offert l'hospitalité à ces étrangers ?

— Oui, et nous les avons soignés, car ils avaient subi de mauvais traitements et étaient très faibles. Ils sont restés quelque temps avec nous. On leur apprenait notre langue tandis qu'ils nous racontaient leur vie dans leur contrée d'origine, et le cheminement qui les avait amenés à embrasser la foi. Notre scribe consigna leurs récits sur des feuilles de vélin et, en retour, ils nous interrogèrent sur notre pays, nos usages et nos connaissances. Et comme nous possédions des crucifix en argent provenant d'Aksoum, l'abbé les leur a donnés pour célébrer leur retour à la vie après le naufrage.

— J'ai appris qu'ils s'intéressaient aux travaux d'Aibhistín d'Inis Carthaigh.

Frère Túan sourit.

— En découvrant que ces travaux portaient sur l'influence de la

lune sur les marées, ils étaient très excités. L'étude de ces phénomènes a bientôt absorbé toute leur attention... surtout celle de frère Dangila. Il a dévoré la plupart des ouvrages de notre bibliothèque traitant de ces sujets. Par exemple, la chronologie de l'abbé Sinlán et les traités d'astronomie de Mo Chuaróc de Loch Garman.

— Je crois qu'on a informé frère Dangila que c'était ici, à l'abbaye de Finnbar, qu'étaient conservés les travaux d'Aibhistín ?

Fidelma fut surprise par les dénégations de frère Túan.

— Non, pour la bonne raison que personne ne savait où était gardé ce manuscrit.

— Mais alors comment frère Dangila a-t-il appris...

— Je suppose que c'est Accobrán qui l'a renseigné.

— Le tanist ?

— Lui-même. J'ignorais qu'il était féru de l'observation des astres. D'un autre côté, il a étudié à la maison de Molaga. C'est un excellent garçon. Et un bon guerrier. Sans la présence d'hommes comme lui, les Uí Fidgente auraient depuis longtemps envahi Cashel et anéanti les Eóghanacht.

Puis le moine s'empourpra.

— Je ne voulais pas vous offenser, ma soeur.

Fidelma haussa les épaules.

— Cela fait bien longtemps que les Uí Fidgente convoitent ce royaume et on ne compte plus leurs tentatives pour le conquérir. Mais les descendants d'Eoghan ont tenu bon et il n'y a pas de mal à dire la vérité. Revenons à Accobrán.

— Nous l'avons reçu il y a environ dix semaines, au moment de la fête de Lughnasa. Je préciserai même qu'il est arrivé chez nous le lendemain des festivités. Il a rencontré les étrangers et s'est entretenu avec eux à plusieurs reprises. À la suite de ces conversations, les Aksoumites ont décidé de partir pour l'abbaye du bienheureux Finnbar afin d'y compléter leurs recherches. Ils nous ont quittés peu de temps après le départ d'Accobrán. C'est sûrement lui qui a parlé de ce manuscrit à frère Dangila.

— Peu de temps après la fête de Lughnasa, murmura Fidelma. Et quelques jours plus tard avait lieu le premier assassinat.

Frère Túan parut mal à l'aise.

— Donc vous pensez... ?

Fidelma le rassura d'un geste de la main.

— Je récapitule les faits, frère Túan, rien de plus. Que vous inspirent ces étrangers ? Parlez-moi de leur comportement, leurs manières...

— Eh bien, ce sont de fins lettrés, bien éduqués et attentifs aux autres... J'ajouterai qu'ils ne se sont pas mêlés à la communauté. En résumé, nous les connaissons mal, ce qui peut donner lieu à toutes

sortes d'idées.

— Vraiment ? Mais pourquoi ?

— Ils sont très... différents de nous.

— Vous voulez parler de leur couleur de peau ?

Frère Túan hocha la tête en silence.

— Oublions ce détail afin de les juger sur les seuls critères qui nous importent : leur caractère, leurs qualités, leurs défauts...

— Vous avez raison. Si seulement nous parvenions à nous élever au-dessus de notre rejet de tout ce qui est différent, nous serions plus impartiaux.

— Imaginez que leur aspect soit le même que le nôtre, comment les décririez-vous ?

— Intelligents, instruits, mais très réservés. Et leur obsession des astres n'a pas arrangé les choses, surtout depuis les récents événements.

Fidelma garda pour elle le témoignage de Brocc qui affirmait avoir vu un des étrangers, la nuit où Escrach avait été tuée, absorbé dans la contemplation de la lune. Et elle omit de préciser que le trio avait refusé de désigner celui qui avait été mis en cause.

— Merci, frère Túan, vous m'avez été très utile.

Elle se leva et l'intendant l'imita.

— Vous m'en voyez ravi.

— Resterez-vous ici longtemps ?

— Quelques jours. Je suis venu porter des lettres de mon abbé au père Brogán, et j'attendrai qu'il ait rédigé les réponses avant de reprendre le chemin de la côte.

Il la salua et gagna le bâtiment principal de l'abbaye. À cet instant, Fidelma aperçut frère Solam qui traversait la cour et elle lui fit signe de la rejoindre.

— Je suis heureux de vous trouver seule, ma soeur, car il faut que je vous parle, déclara-t-il d'une traite dès qu'il fut à portée de voix.

— À quel propos ? demanda Fidelma, surprise par cette entrée en matière.

— Il s'agit de votre enquête.

Il jeta un coup d'oeil autour de lui d'un air de conspirateur.

— Cette histoire de pleine lune me tourmente.

— Pour quelle raison ? dit Fidelma en se rasseyant sur le banc et en l'invitant à prendre place à ses côtés.

— Eh bien, on a beaucoup parlé de ces étrangers fascinés par le ciel...

— Vous voulez m'entretenir de vos invités ?

— Non, mais d'une personne proche de Becc, notre chef. Et pour commencer, promettez-moi que ce que je vais vous confier restera entre nous.

Fidelma fronça les sourcils.

— Je ne peux rien vous promettre si vous apportez des preuves matérielles à vos allégations, car elles devront être retenues comme pièces à conviction.

— Il ne s'agit que de rapporter un comportement suspect.

— Si vos propos me mènent à un coupable, alors votre anonymat ne pourra être préservé. Il se peut que vous soyez appelé à témoigner devant un brehon, et il vous faudra alors jurer de dire la vérité pour appuyer vos déclarations.

Frère Solam resta un instant silencieux, puis il hocha la tête.

— Très bien. Tout cela m'empêche de dormir, ma soeur, et il faut que je soulage ma conscience sous peine de souffrir d'un grave sentiment de culpabilité. Je suis accablé par le poids d'un pénible secret.

Le ton plaintif et emphatique de l'intendant agaça Fidelma qui fit de son mieux pour maîtriser son impatience.

— Je vous écoute.

— Voilà. La nuit où Escrach a été tuée, alors que je rentrais à l'abbaye aux environs de minuit et traversais le bas du Hallier aux cochons, d'ailleurs je me souviens avoir entendu sonner l'angélus au monastère...

— Que faisiez-vous dehors à cette heure ?

Solam se pencha vers Fidelma.

— J'ai un frère qui vit près d'ici, dans la cluse de High Wood, et j'avais reçu l'autorisation de lui rendre visite.

— Poursuivez.

— J'ai alors distingué une silhouette qui se dirigeait vers le sommet de la colline.

— Vous avez identifié cette personne ?

— Oui, il s'agissait d'Escrach.

Fidelma sursauta, car elle attendait le nom de Brocc et non celui de la jeune fille.

— Donc vous avez vu Escrach peu de temps avant sa mort ?

— Oui, et je me suis tu pendant tout ce temps.

— Vous lui avez parlé ?

— Bien sûr. Comme je m'étonnais de la rencontrer dans les bois en pleine nuit, elle s'est mise à rire. Vous connaissez l'insolence de la jeunesse. Puis elle m'a affirmé que je ne devais pas m'inquiéter, car elle avait rendez-vous et savait très bien ce qu'elle faisait. Ce sont ses paroles exactes.

Là, le jeune intendant soupira, plongé dans ses pensées.

— C'est tout ? dit Fidelma.

Il releva la tête.

— Oui, elle est repartie par le vieux sentier qui mène en haut de

la colline.

— Il mène où exactement ?

— À des grottes. Mais Escrach n'est pas allée jusque-là puisqu'on a retrouvé son corps au Cercle des cochons, situé un peu au-dessous. Si seulement je l'avais arrêtée...

— Rien ne prouve que vous seriez arrivé à la dissuader d'accomplir ce qu'elle avait en tête. Avez-vous rencontré quelqu'un d'autre... Brocc, par exemple ?

— Brocc ? Quelle idée !

— Donc votre histoire se termine là ?

Frère Solam baissa la tête.

— Non, et c'est bien ce qui me trouble.

Fidelma scruta son visage avec attention.

— Vous me faites languir, lança-t-elle d'un ton agacé.

Frère Solam se rapprocha de Fidelma. Incommodée par son haleine empuantie par l'oignon, elle s'écarta discrètement.

— Promettez-moi de considérer cette information avec prudence.

Fidelma pinça les lèvres.

— Je considère toutes les informations avec la plus grande circonspection, mon frère. Mais ne perdez pas de vue que le nom que vous allez me livrer, s'il n'est pas celui de l'assassin, est sans doute celui de la dernière personne à avoir vu Escrach vivante.

Frère Solam leva un bras, qu'il laissa retomber en un geste d'impuissance.

— Comprenez-moi, si on considère les circonstances il n'est pas illégitime que mon témoignage soit mal interprété.

— Laissez-moi le soin d'en juger puisque c'est ma fonction. Et maintenant, arrêtez de tergiverser.

— Donc Escrach s'en est allée et moi j'ai continué mon chemin.

Le moine marqua une nouvelle pause.

— Et ?

— Alors que j'approchais de l'abbaye, j'ai entendu du bruit. La lune brillait et j'ai distingué une carriole. Répondant à je ne sais quelle impulsion, je me suis caché derrière un arbre.

— Décrivez-moi cette carriole.

— Il s'agissait d'un fén ordinaire, avec des roues pleines, tiré par deux boeufs. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Les détails sont importants, frère Solam. Le propriétaire d'une carriole avec des roues pleines est moins riche que celui qui en possède une avec des roues à rayons.

— C'est exact.

— Et dites-moi... n'avez-vous pas identifié un des occupants de ce fén avant d'aller vous cacher ?

— Si, sans doute, mais tout est allé tellement vite ! J'ai distingué

une tache claire... ensuite j'ai reconnu les vêtements d'un des étrangers résidant au monastère. L'homme était grand et sa peau obscure.

Fidelma battit des paupières. Donc Brocc n'avait pas menti.

— Qui conduisait la carriole ? demanda-t-elle d'une voix dure.

— Le tanist, lâcha Solam.

Fidelma ouvrit de grands yeux.

— Accobrán ?

— Oui, qui d'autre ?

Il y eut un silence, puis Fidelma ordonna au moine de poursuivre.

— Comprenez-moi, j'étais très perturbé, gémit-il, ce qui explique que je ne me sois pas manifesté. Que signifiait cette équipée de l'étranger et du tanist ? Que faisaient-ils, la nuit, en ces lieux ? Quand la carriole est passée près de moi, j'ai surpris des bribes de leur conversation. Ils parlaient en grec, notre langage commun avec les Aksoumites.

— Vous maîtrisez le grec ? demanda Fidelma dans cette langue.

— J'ai lu dans le texte Dion Chrysostome, Hippolyte, Diogène Laërce, Hérodote d'Halicarnasse...

— Rapportez-moi ce que vous avez entendu.

— L'étranger disait que les signes étaient de bon augure. La fille d'Hypérion et de Théia, toute-puissante en cette nuit, jetterait à nouveau un sort à Endymion.

— Avez-vous compris de quoi il s'agissait ?

— Je ne connais que le grec des textes chrétiens. Or ils se référaient à des mythes païens auxquels tout bon chrétien devrait fermer ses oreilles.

— Mais vous les avez gardées ouvertes ?

— Le moyen de faire autrement ? Accobrán a répliqué : « Tant que Séléné nous éclairera, le travail ne va pas manquer. Mais avant qu'Éos n'interrompe nos activités, le sacrifice de la nuit devra être consommé. » Puis la carriole a disparu dans la même direction qu'Escrach.

— Vous savez ce que représente Séléné ?

— C'était la déesse de la Lune chez les Grecs païens.

— Oui, et aussi la fille d'Hypérion et de Théia. Sa soeur, Éos, était la déesse de l'Aube. Séléné tomba amoureuse d'un mortel, Endymion, le roi d'Elis, et, plutôt que de le regarder vieillir, elle le plongea dans un profond sommeil alors qu'il se reposait dans une grotte. Ainsi il demeurerait jeune à jamais.

Solam la fixa avec un respect mêlé de crainte.

— Je n'ai pas votre savoir, ma soeur, mais il est clair qu'ils parlaient de la lune.

— Et ensuite, que s'est-il passé ?

— Je suis rentré à l'abbaye.

— Vous n'avez pas rapporté vos étranges rencontres à l'abbé, ni interrogé les Aksoumites et Accobrán ?

— Non.

— Le lendemain, quand on a retrouvé Escrach assassinée, pourquoi n'avez-vous pas parlé à l'abbé Brogán ?

— Sans doute parce que je suis un couard. Je craignais que ma vie ne soit menacée si je révélais ce que j'avais vu et entendu. La population était très hostile à l'abbaye et à sa communauté : imaginez que je rapporte ma conversation avec Escrach alors que je marchais seul sur la colline. Si un étranger était impliqué dans ce meurtre et si j'étais le seul témoin, il pouvait tenter de me faire disparaître. Et puis Accobrán conduisait cette carriole et il parlait de ce travail qu'il devait accomplir au clair de lune. C'est lui qui a évoqué « le sacrifice de la nuit », je me rappelle très clairement ses paroles. Je connais moins bien que vous la littérature grecque, mais j'ai une bonne maîtrise de la langue.

Fidelma réfléchit et poussa un profond soupir.

— Vous m'avez été d'une aide inestimable, frère Solam. Ce que vous m'avez confié restera entre nous jusqu'à ce que j'aie reconstitué le fil des événements avec la plus scrupuleuse précision. Personne ne sera informé de notre conversation à l'exception de frère Eadulf, qui m'assiste dans ma tâche et dont je réponds comme de moi-même. Ne vous tourmentez pas, tout se passera bien.

Frère Solam se leva, visiblement soulagé, et se lança dans un discours de remerciements que Fidelma interrompit d'un geste de la main.

— Je vous suis reconnaissante de votre honnêteté, et maintenant j'aimerais avoir un petit entretien avec frère Dangila.

Mal à l'aise, Solam jeta un regard inquiet autour de lui.

— Je n'ai pas précisé le nom de l'étranger que j'ai vu cette nuit-là.

— Je suis venue lui parler de tout autre chose.

— Eh bien, je ne sais pas si...

— Il y a un problème ? demanda Fidelma devant l'attitude gênée du moine.

— Frère Dangila a insisté pour sortir. Il m'a assuré qu'il avait besoin d'exercice et a demandé la permission d'aller se promener.

— Si mes souvenirs sont bons, l'abbé Brogán avait ordonné que les trois étrangers demeurent dans cette enceinte jusqu'à la fin de mon enquête. Des gens ont essayé de le tuer, lui et ses compagnons, et il met sa vie en péril en s'exposant ainsi. Votre devoir était de vous opposer à sa volonté.

Frère Solam se mordit la lèvre comme un enfant qu'on réprimande.

— J'ai essayé, ma soeur, mais il est obstiné et n'a pas tenu compte de mes objections.

— Vous lui avez bien expliqué les dangers qu'il encourait ? Vous auriez dû tout de suite m'en parler. Si jamais il lui est arrivé quelque chose...

Elle alla chercher son cheval.

— De quel côté s'est-il dirigé ?

— Il se rend souvent sur cette colline.

Il indiqua le Hallier aux cochons qui s'élevait au-dessus de l'abbaye.

— Selon moi...

Fidelma avait déjà lancé son cheval sur le chemin que l'intendant lui avait indiqué.

L'irresponsabilité de frère Solam l'agaçait prodigieusement. Sa monture grimpa d'un bon pas à travers les arbres et bientôt Fidelma atteignit un endroit pelé, avec des rochers de granité dispersés çà et là. Les anciens les avaient hissés jusqu'à ce site dans l'intention d'édifier un cercle de pierres levées. Pour une raison inconnue, ils avaient renoncé à leur entreprise, laissant le cercle inachevé. Elle repéra aussitôt frère Dangila assis sur un rocher. Il semblait fixer l'espace, un bras replié, le menton dans le creux de sa main.

En entendant le cheval de Fidelma, il se leva et attendit, impassible.

— Dieu vous garde, Fidelma de Cashel, lança-t-il dans un celte à l'accent prononcé dès qu'elle apparut.

— Ce n'est pas raisonnable de vous promener seul, frère Dangila, répliqua-t-elle en grec. Tant que ces affaires de meurtres ne sont pas résolues, vous ne devriez pas sortir de l'abbaye.

Dangila hocha la tête d'un air pensif.

— Je vous remercie de vous inquiéter pour moi, mais je ne crains rien, le dieu de Salomon veille sur ma destinée, j'en suis intimement convaincu.

Fidelma attacha les rênes de sa monture à un buisson, et s'assit sur une pierre qui formait comme un banc tandis que le grand Aksoumite revenait à sa position initiale. Il l'observait d'un air absent, sans manifester la moindre curiosité.

— L'abbé m'avait pourtant donné l'assurance que vous ne quitteriez pas le monastère, frère Dangila !

— Je doute que vous vous soyez déplacée dans le but de m'entretenir de ma sécurité, fut la réponse de l'Aksoumite, qui la fixait avec un vague sourire sur les lèvres.

Désarçonnée, Fidelma baissa la tête et fronça les sourcils quand son regard tomba sur son vêtement blanc.

— Mais où est passé votre crucifix en argent ?

L'homme porta aussitôt la main à son cou.

— J'ai dû le laisser au dortoir, dit-il après une seconde de silence. Oui, je me rappelle maintenant où je l'ai rangé. Et à présent si vous me disiez ce qui vous amène en ces lieux ?

— Lors de notre dernier entretien, bien des éléments étaient restés en suspens.

L'autre haussa les sourcils sans risquer de commentaire.

— Voilà donc l'endroit que l'on appelle le Cercle des cochons, poursuivit Fidelma.

— C'est ainsi que l'appelle la population locale. Les pierres ressembleraient à des cochonnets rassemblés autour d'une truie.

— Cela s'est passé ici ?

— Oui, mais je ne sais pas où exactement.

Elle attendit.

— Vous venez souvent méditer ici ? dit-elle pour rompre le silence.

— Comme beaucoup de gens de mon peuple, je me recueille volontiers devant les oeuvres du Dieu de Salomon, dont nous descendons en droite ligne. N'est-il pas écrit dans le Livre des Psaumes : « À voir ton ciel, ouvrage de tes doigts, la lune et les étoiles, que tu fixas, qu'est donc le mortel, que tu t'en souviennes, le fils d'Adam, que tu le veuilles visiter⁽¹²⁾ ? »

En grec et dans la bouche de cet homme à la belle voix grave, ce texte avait des résonances magiques.

— Donc vous contemplez la lune et les étoiles, dit-elle très vite pour ne pas se laisser gagner par la fascination.

Frère Dangila sourit.

— Vous avez l'esprit vif, lady.

— Et vous, vous êtes celui qu'a vu Brocc cette nuit-là.

— À Brocc d'identifier celui qu'il a vu.

— Il en est incapable et vous le savez. Ce qui me dérange, ce sont les corps de Becnat et d'Escrach que l'on a retrouvés dans les parages.

— Je vous donne ma parole que je ne les ai pas tuées, répliqua l'autre de son air tranquille et détaché.

— Très bien, mais permettez-moi d'échafauder une théorie.

— Laquelle ?

— Brocc, dont la propre nièce a été tuée, s'est imaginé que la personne assise là à contempler le ciel nourrissait de sinistres projets.

— Ce qui agite l'esprit de Brocc ne me concerne pas. Ses pensées lui appartiennent en propre.

— Vous admettez peut-être qu'il existe une autre explication, plus innocente, à la présence de cette personne en ces lieux ?

L'Aksoumite haussa les épaules.

— Peut-être était-elle, tout comme moi, occupée à admirer la

création de Dieu, et à mesurer la course des étoiles dans le ciel. Elle s'intéressait aux astres, oublieuse de ce qui se passait sur terre. Puis elle a poursuivi son chemin, inconsciente des drames qui se tramaient alentour.

— Vous et vos compagnons êtes passionnés par les mouvements des astres.

— Une science qui remonte à loin, Fidelma de Cashel. Nous avons découvert que des érudits de votre peuple y avaient consacré plus d'un ouvrage. Peut-être, mais ce n'est qu'une supposition...

Il sourit.

— ... essayons-nous de vérifier ce que nous avons appris sur les cartes des étoiles de vos anciens traités.

— Avez-vous toujours été des moines contemplatifs ? demanda soudain Fidelma.

L'Aksoumite eut un petit rire silencieux.

— J'avais trente ans quand j'ai décidé de devenir religieux, trente-trois ans quand j'ai été réduit en esclavage et envoyé à Rome.

— Que faisiez-vous auparavant ?

— Je travaillais dans les grandes mines d'or du roi Salomon.

— Des mines d'or ?

— Oui, situées à l'ombre de Ras Dachan, notre mont le plus élevé. Les trésors des temples de Salomon étaient approvisionnés par Aksoum, c'est grâce à nous que le roi accumula de prodigieuses richesses. Ménéliq, le fils de Salomon et de la reine de Saba, est devenu notre maître. Nos mines sont toujours en activité. Mon père était mineur et j'ai suivi son exemple. Mais ce métier ne me satisfaisait guère. Un des saints pères vivant sur les pentes du Ras Dachan m'a alors enseigné un savoir bien plus gratifiant que celui qui permet de repérer des filons d'or ou de cuivre. J'ai appris le grec, un peu de latin, et j'ai lu les Saintes Écritures. Puis j'ai quitté mes montagnes et je me suis rendu à Adoulis. La suite, nous vous l'avons déjà contée.

Fidelma demeura un instant silencieuse.

— J'aimerais connaître les véritables raisons de votre venue à l'abbaye de Finnbar, dit-elle enfin.

— Souvenez-vous, les manuscrits d'Aibhistín.

— Comment saviez-vous qu'ils étaient ici ?

— À la maison de Molaga, nous avons appris quantité de choses sur votre science, par exemple que vous étiez vous aussi fascinés par le cours des étoiles. Et par un heureux hasard, nous avons parlé à un homme demeurant à la maison de Molaga qui nous a persuadés de le suivre jusqu'ici.

— Un des religieux de l'abbaye ? demanda Fidelma, jouant les innocentes.

— Non, pas du tout. Il s'agit du jeune prince, j'ai oublié son titre

dans votre langue, du nom d'Accobrán.

— C'est lui qui vous a informés que les travaux d'Aibhisín étaient gardés dans cette abbaye ?

— Oui, et nous lui devons beaucoup. Ce sont des ouvrages fascinants. Je n'ai jamais consulté de traités qui expliquent aussi bien l'influence des différentes phases de la lune sur les marées. Les tables d'Aibhistín sont très précises.

Fidelma soupira.

— Vous semblez troublée, lady, fit remarquer frère Dangila de son air nonchalant.

— Si des jeunes filles avaient été assassinées dans votre pays, ne seriez-vous pas tout aussi... troublé ?

Le grand Aksoumite hocha la tête.

— Même si cela ne signifie rien pour vous, je jure, par l'arche d'Alliance gardée dans le lieu sacré qui n'a pas de nom dans mon pays, que moi et mes compagnons ne sommes en rien impliqués dans ces meurtres.

— Moi, je veux bien vous croire, mais votre serment ne convaincra en rien la population locale.

— Ils ont peur de nous à cause de la couleur de notre peau.

— Votre peuple, en Aksoum, ne craint-il pas les étrangers ?

— Certains, oui. Mais Aksoum est situé au carrefour de nombreuses cultures et religions. Nous avons appris à vivre en harmonie avec la plupart de nos voisins, peu nous importe leur apparence, leur langue ou le culte qu'ils pratiquent.

— Vous me décrivez une terre de Canaan, ironisa Fidelma. N'est-ce pas dans un port de ce merveilleux pays que vous avez été capturés et vendus comme esclaves ?

Frère Dangila secoua la tête d'un air amusé.

— Même dans le jardin d'Éden se cachait un serpent.

— Difficile de vous contredire, mon frère.

— Salomon a écrit des dictons mémorables dont je ne vous citerai qu'un seul : Il y a sept choses que le Seigneur déteste : un oeil fier, une langue trompeuse, des mains qui ont versé le sang d'un innocent, un coeur qui a échafaudé de mauvaises pensées, des pieds qui courent vers le mal, un témoin qui raconte des mensonges et une personne qui sème la discorde chez ses frères.

— Les paroles de sagesse sont pleines d'enseignements dans toutes les langues.

— Personne n'est responsable des mauvaises pensées de ses frères et soeurs. De nombreux habitants d'Aksoum pratiquent la traite des êtres humains. De nombreux propriétaires d'esclaves appartiennent à la foi. Dans notre monde, ma soeur, il y a bien des façons de devenir esclave. Certains vendent des enfants pour régler leurs dettes. D'autres

se vendent de leur propre gré pour s'assurer une vie confortable et une position dans la société. Moi et mes compagnons n'avons pas eu de chance. Nous avons été enlevés parce que nous nous trouvions au mauvais moment au mauvais endroit. Cependant, un évêque de la nouvelle foi à Rome nous a rachetés.

— Il voulait vous libérer ?

Frère Dangila éclata de rire.

— C'était un propriétaire d'esclaves. Il prêchait les paroles de Paul de Tarse : « Que chacun demeure dans l'état où l'a trouvé l'appel de Dieu. Étais-tu esclave, lors de ton appel ? Né t'en soucie pas. Et même si tu peux devenir libre, mets plutôt à profit ta condition d'esclave. » Quand nous avons tenté de nous enfuir, il nous a vendus à un Gaulois. Mon dos porte à jamais les cicatrices provoquées par le fouet qui nous a laissés à moitié morts pour notre outrecuidance. Vous voulez les voir ?

Fidelma eut une grimace de dégoût.

— Ne craignez rien, je plaisantais, lady. À chacun sa croix. Et voilà pourquoi nous avons navigué sur un navire à destination de la Gaule, un endroit abandonné de Dieu. Mais nous avons sombré au large de vos côtes et trouvé refuge à l'abbaye.

Fidelma s'assombrit.

— Alors que nos lois refusent la servitude des hommes et des femmes, souvent nos tribunaux condamnent des gens à la perte de leur liberté. Et parfois, des marchands peu scrupuleux capturent des personnes qu'ils vendent au-delà des mers où elles sont réduites en esclavage. J'ai visité les royaumes saxons, Rome, l'Ibérie, et donc je connais un peu le monde. Il n'est pas bon.

— N'oubliez pas qu'Éireann n'est pas isolé du monde, il partage son humanité, commenta frère Dangila.

Fidelma eut un pâle sourire.

— Bien parlé, frère Dangila. Vous avez raison de me rappeler notre fragilité... et la tâche qui m'attend. Quant à cette théorie que nous avons évoquée...

— Ma position vous est connue et je n'en changerai pas.

— Poursuivons néanmoins. Une autre personne, en dehors de Brocc, sera amenée à témoigner sur ce qu'elle a vu cette nuit-là alors qu'elle passait par la colline. Le saviez-vous ?

Le visage de l'Aksoumite se ferma.

— Qu'elle vienne donc procéder à une identification. Un brehon, je ne vous l'apprends pas, ne tient compte que des faits et non des hypothèses.

— Revenons à mes spéculations. Dans une telle éventualité, votre défense consisterait à affirmer que vous contempniez les étoiles, votre sujet d'étude favori, c'est bien cela ?

— Je vous laisse à vos spéculations.

— Très bien, mais laissez-moi ajouter ceci : si elles se révélaient inexactes, je reviendrais frapper comme la boule de feu foudroyant un chêne, et le chêne le plus puissant ne résiste pas à la foudre. Vous me comprenez ?

— Parfaitement, Fidelma de Cashel. Vous êtes une femme de courage et de conviction, et je vous admire pour cela.

Fidelma s'apprêtait à demander à Dangila ce qu'il faisait dans la carriole du tanist quand un cri les figea sur place. Puis un cavalier, Accobrán en personne, sortit du bois l'épée au clair. Eadulf le suivait à une certaine distance, luttant pour se maintenir en selle.

À la grande surprise de Fidelma, le grand Aksoumite bondit et vint s'interposer entre elle et Accobrán.

— Attendez ! s'écria Fidelma en attrapant le poignet de Dangila dont la main tenait maintenant un poignard. Rengainez votre épée ! ajouta-t-elle à l'intention du tanist.

Accobrán tira sur les rênes de sa monture, sauta à terre et se figea. Eadulf descendit de son cheval en s'accrochant maladroitement à sa crinière et les rejoignit en titubant.

— Qu'est-ce que cela signifie, Accobrán ?

— Vous n'avez rien, lady ?

— À votre avis ? Qu'est-ce qui vous prend de menacer frère Dangila de votre épée ?

Les yeux d'Accobrán étaient remplis de suspicion.

— Depuis combien de temps êtes-vous ici ?

— Nous discutons depuis un bon moment.

Eadulf s'avança vers elle.

— Peux-tu m'expliquer ce qui se passe puisque Accobrán s'y refuse ?

Il lui prit la main, le visage plissé par l'anxiété.

— Nous avons craints pour ta sécurité. Figure-toi qu'on a retrouvé Lesren et il... il...

— A eu la gorge tranchée, conclut Accobrán.

CHAPITRE X

Après qu'ils eurent escorté frère Dangila à l'abbaye, Fidelma, Eadulf et Accobrán se rendirent chez Lesren en suivant la rivière. Eadulf fit remarquer que Fidelma avait très bien pu tomber sur frère Dangila alors qu'il venait de tuer Lesren. Après tout, la colline dominant l'abbaye n'était située qu'à une demi-heure de marche de la tannerie où on avait découvert le corps.

— Cela ne m'avait pas échappé, répliqua Fidelma. Mais pour quelle obscure raison frère Dangila aurait-il voulu tuer Lesren ?

Eadulf se tint coi.

— Cependant, la mort de Lesren ouvre de nouvelles perspectives, reprit-elle.

— Dans quel sens ? s'étonna Accobrán.

— Si le meurtre de Lesren doit être rattaché aux trois autres, alors nous devons reconsidérer la version actuelle des faits.

Devant l'incompréhension du tanist, Fidelma leva les yeux vers le ciel bleu.

— Quand a-t-on trouvé le corps ?

— Un peu après midi.

— Et quand a-t-on vu Lesren pour la dernière fois ?

— Juste après le repas de midi, répondit Eadulf, et... ah ! sa mort ne s'accorde pas avec celles des jeunes filles, assassinées la nuit à la clarté de la pleine lune !

— Exactement.

Eadulf se frappa la paume de la main avec le poing, oubliant qu'il était à cheval. Sa monture fit un écart en sentant les rênes se tendre et il lutta pour en reprendre le contrôle tandis que Fidelma l'observait d'un air amusé.

— Gabrán ! s'exclama Eadulf. Ce garçon avait de bonnes raisons de tuer Lesren. Après notre visite de ce matin et apprenant que le tanneur maintenait ses accusations, il est peut-être parti à sa recherche sous l'empire d'une violente colère.

Cette pensée avait déjà traversé l'esprit de Fidelma. Le garçon avait certainement mal pris que Lesren persiste à le considérer

coupable du meurtre de Becnat.

— Je crois que la thèse de frère Eadulf mérite une investigation plus approfondie, déclara Accobrán.

— Nous devons en tenir compte. Mais nous savons que ces accusations sont fausses, donc la mort de Lesren ne fait pas partie des meurtres rituels.

— Sans doute. Il n'en demeure pas moins que Goll, Fínmed et Gabrán haïssaient Lesren, ce qui est un mobile très ordinaire pour un crime.

— D'un autre côté, la vérité se cache peut-être à mille lieues de tout cela. Nous devons considérer ce nouveau rebondissement avec attention. D'ailleurs, je n'ai encore entendu de votre bouche aucune précision sur le déroulement des événements.

— Après vous avoir quittée, commença Accobrán, nous sommes rentrés à la forteresse où un des aides de Lesren est venu me prévenir du drame. Nous sommes remontés à cheval et nous avons trouvé le corps en lisière du bois, derrière la tannerie. Brusquement, il nous est venu à l'esprit que vous aussi étiez peut-être en danger et nous sommes partis à votre recherche.

— Et l'homme qui avait découvert le corps ?

— Nous l'avons laissé auprès de Bébháil afin qu'il la réconforte.

Ils venaient de rejoindre le chemin qui longeait la rivière et pénétrèrent dans la clairière aux bâtiments de bois. Les feux étaient éteints, les chaudrons refroidis, et on n'entendait plus les coups de marteau des tanneurs clouant les peaux sur les cadres.

Ils mirent pied à terre devant la bothán et un homme apparut qui leur fit signe de le rejoindre à l'orée du bois.

— C'est Tómma, l'aide de Lesren, dit Accobrán.

— Je suppose que Tómma a laissé le corps sans surveillance quand il est venu vous prévenir à la forteresse ?

— Quand il est tombé sur le cadavre, il se trouvait en compagnie de Creoda. Aussitôt, il a prévenu Bébháil, qui a dit qu'elle resterait auprès de Lesren pendant que Tómma m'allait quérir.

Ils attachèrent leurs chevaux aux piquets devant la maison et se dirigèrent vers l'homme qui les attendait.

— Où est passée Bébháil ? demanda Fidelma en regardant autour d'elle.

Accobrán haussa les épaules.

— Je l'ignore.

Le corps de Lesren reposait sur le dos. Quelqu'un l'avait traîné sur l'herbe, puis lui avait serré les jambes et croisé les bras sur la poitrine. Fidelma se baissa et constata qu'il avait été lavé selon le rituel qui précède un enterrement.

Elle réprima une exclamation de dépit en se demandant combien

d'indices avaient disparu à cause de cette précipitation malencontreuse.

— C'est vous qui avez apprêté le corps ? demanda-t-elle à l'homme.

Tómma avait à peu près le même âge que Lesren, et une toison de cheveux noirs et bouclés.

— Non, ma soeur, c'est Bébháil.

— Vous auriez dû l'arrêter ! s'exclama Eadulf. Où est-elle ?

— Elle se repose, en état de choc, dans sa bothán. Je n'ai pas cru bon de la réprimander parce qu'elle accomplissait la toilette mortuaire de son mari.

— Je comprends, mais vous auriez néanmoins dû l'empêcher de le toucher, soupira Fidelma. Vous compliquez ma tâche.

Elle se pencha sur le cadavre.

— Vous rappelez-vous dans quelles circonstances vous l'avez découvert et sa position exacte ?

L'homme se balança d'un pied sur l'autre d'un air embarrassé.

— Un peu après midi, il ne restait plus qu'à attendre que les peaux sèchent, et Lesren a renvoyé presque tous ses aides. C'est la dernière fois que je l'ai vu en vie, ma soeur. Je suis rentré chez moi, puis je suis revenu comme prévu un peu plus tard afin d'aider Lesren et Creoda à décrocher les peaux des cadres.

— Qui est Creoda ?

— Un des jeunes aides. Je suis passé le prendre à sa cabane et nous sommes arrivés ici ensemble. Lesren avait disparu. Nous sommes allés frapper à sa porte et Bébháil nous a dit qu'elle ne l'avait pas vu depuis le repas de la mi-journée. Avec Creoda, nous sommes partis à sa recherche.

— Et vous l'avez trouvé.

— Oui.

— Il était mort ?

Tómma hésita.

— Pas tout à fait.

Fidelma le fixa droit dans les yeux.

— Donc il était encore en vie.

— Oui, mais il délirait.

— Qu'a-t-il dit ?

— J'ai juste entendu « Biobhal ».

Fidelma fronça les sourcils.

— Biobhal, vous êtes sûr ? Pas Bébháil ?

— Non, Biobhal. J'ai même fait remarquer à Creoda que ce nom était plutôt rare, moi je ne connais personne de ce nom-là.

— Où est passé Creoda ?

— Il est rentré chez lui.

Tómma marqua une pause.

— Il n'a pas dix-huit ans et il vit non loin d'ici, s'excusa-t-il à la place de son ami. Sans doute a-t-il pris peur et...

— Aucune importance, nous le verrons plus tard. Indiquez-moi le chemin de sa maison.

— Vous vous dirigez vers l'ouest en longeant la rivière. Sa chaumière est toute proche, et située à une douzaine de toises de la berge. Vous ne pouvez pas la manquer.

— Très bien, et maintenant, montrez-moi la position de Lesren quand vous l'avez trouvé.

— Il gisait près de ces arbres, les bras écartés, avec une jambe repliée qui formait un angle bizarre.

— Et après avoir murmuré ce nom, il a tout de suite trépassé ?

L'homme réfléchit.

— Je crois bien, oui. Il y avait du sang partout. Creoda s'est enfui et je suis donc allé seul prévenir Bébháil, qui m'a dit de courir à la forteresse.

— Quand a-t-elle entrepris de laver le corps ?

— Lorsque nous l'avons quittée, elle se tenait près de Tomás et n'avait pas encore commencé, intervint Eadulf.

L'aide-tanneur hocha la tête.

— Dès que le tanist et ce religieux sont partis à votre recherche, Liag lui a conseillé d'entreprendre la toilette du mort.

Fidelma ouvrit de grands yeux.

— Liag l'apothicaire ?

Elle jeta un coup d'oeil à Eadulf et Accobrán qui semblaient tout aussi surpris qu'elle.

— Lui-même. Il est sorti du bois après le départ de notre tanist et du frère saxon, et il a donné des instructions pour le rituel à Bébháil.

— Elle lui a obéi ?

— Oui, comme vous pouvez le constater.

— À votre avis, depuis quand Liag était-il présent sur les lieux ?

Tómma haussa les épaules.

— Tout ce que je sais, c'est que j'étais seul ici avec Bébháil quand il est apparu sur le sentier.

Fidelma déshabilla le cadavre afin de l'examiner. Lesren avait été poignardé à plusieurs reprises : deux fois à la nuque, une fois à la gorge et une fois à la poitrine. Les blessures peu nettes révélaient qu'il avait été sauvagement attaqué avec un couteau ébréché, et non un couteau de chasse ou la lame fine et étroite qu'utilisaient les médecins.

Elle se releva. Le cadavre ne lui apprendrait rien de plus. Puis elle jeta un rapide coup d'oeil autour d'elle, mais ne vit pas trace de l'arme et ne releva aucun indice révélateur. Trop de monde avait piétiné les alentours.

— Allons rejoindre Bébháil. Tómma, restez ici et veillez à ce que personne ne s'approche du corps.

Tout en marchant, Accobrán se pencha vers Fidelma.

— Dans cette affaire, il n'y a que peu de suspects et nous devrions les arrêter.

— À qui pensez-vous ?

Le tanist eut un geste d'impatience.

— A Goll et son fils, bien sûr. Sachant que Lesren maintenait ses accusations contre Gabrán et qu'il ne cessait de manifester du mépris à l'égard de la famille du bûcheron... en tout cas, moi je sais bien comment j'aurais réagi si j'avais été la proie d'une violente colère à l'âge de Gabrán.

— Vous peut-être, mais cela ne vous donne pas le droit de prêter vos sentiments et vos réactions aux autres.

— Je vous parie que nous trouverons l'assassin de Lesren chez le bûcheron.

— C'est possible, mais en attendant, j'ai l'intention de m'en tenir aux priorités que je me suis choisies.

Bébháil était assise sur une chaise près du feu. Quand elle releva la tête, les visiteurs virent qu'elle avait les yeux secs et les traits tirés. Puis elle fixa à nouveau les flammes.

— Que vais-je faire de ma vie maintenant que Lesren n'est plus de ce monde ? murmura-t-elle d'une voix blanche.

Fidelma fit signe à ses compagnons d'aller l'attendre dehors, puis elle s'assit en face de la femme.

— Bébháil, je suis désolée d'avoir à vous importuner, mais si nous voulons découvrir qui est l'assassin de votre époux, je dois vous poser quelques questions. Quand avez-vous vu Lesren pour la dernière fois ?

La femme n'avait pas l'air de la reconnaître et Fidelma dut déployer des trésors de diplomatie pour l'amener à répondre. Il s'avéra que Lesren, après avoir avalé son repas de midi, était sorti pour reprendre le travail. Plus tard, Tómma et Creoda l'avaient prévenue que Lesren avait disparu. Puis Tómma lui avait annoncé la macabre découverte. Elle était restée auprès du corps pendant qu'il se rendait à Rath Raithlen.

Ce récit confirmait celui de Tómma.

— Et Liag ? s'enquit Fidelma.

Bébháil cligna des yeux.

— L'apothicaire ?

— Il était là, n'est-ce pas ?

— Il est arrivé après le départ du tanist et de votre compagnon.

— Comment cela ?

— Alors que je me tenais auprès de Lesren avec Tómma, Liag a surgi du bois par le sentier qui débouche près de l'endroit où on a

trouvé mon époux.

— Où mène ce sentier ?

— À Rath Raithlen.

— Liag a-t-il été surpris à la vision du cadavre ?

Elle fronça les sourcils.

— Liag ne manifeste jamais aucun étonnement.

— Qu'a-t-il fait ?

— Il a examiné Lesren et confirmé son décès. Puis il m'a recommandé d'étendre ses membres avant qu'ils ne se raidissent, et de le préparer pour les rites funéraires.

— C'est donc sur les instructions de Liag que vous avez lavé le corps ?

— Oui.

Fidelma se demandait si Liag avait détruit des preuves à dessein ou s'il avait agi par ignorance.

— Entre le moment où Lesren a quitté cette bothán et la découverte de son corps, avez-vous vu ou entendu quelque chose de particulier ?

Bébháil secoua la tête en silence.

— Et personne à votre connaissance ne circulait dans la tannerie ?

— Non.

— Avez-vous une idée de qui aurait pu commettre un tel acte ?

Bébháil la fixa de ses grands yeux clairs.

— Mon mari n'était guère apprécié, lady. Il avait pas mal d'ennemis, mais je ne me risquerais pas à en désigner un seul.

Fidelma réfléchit un instant, puis elle dit :

— Connaissez-vous un certain Biobhal ? C'est le nom que Lesren aurait prononcé avant de s'éteindre.

— Personne ne s'appelle ainsi dans la région. Êtes-vous sûre qu'il n'a pas dit Bébháil ?

— Tómma en est certain, et il paraît que Creoda l'a aussi entendu.

— Je ne connais personne de ce nom, lady.

Fidelma la rassura d'un sourire.

— J'en ai presque fini avec mes questions. Que puis-je faire pour vous ? Quelqu'un va-t-il venir vous tenir compagnie et vous aider en ces moments difficiles ? Organiser les funérailles va vous demander beaucoup de travail.

— J'ai une soeur qui habite pas loin. Tómma ira la chercher.

Elle parlait d'une voix mesurée et dépourvue d'émotion. Fidelma se leva et posa la main sur son épaule.

— Je vais demander au tanist de s'en charger, Tómma restera ici jusqu'à ce que votre soeur le remplace. Ainsi vous ne serez pas seule.

— Seule ? gémit Bébháil. Ah ! Que commencent les journées de lamentations, car mon époux était vivant et maintenant il est mort.

Pleurez, frappez dans vos mains et chantez la Nuall-guba, la complainte de celle qui a du chagrin.

— La cérémonie veillera aux adieux, lui assura Fidelma avec solennité.

C'était la réponse attendue à la plainte rituelle de la veuve qu'avait entonnée Bébháil. Puis Fidelma appela Accobrán afin que la femme lui donne ses instructions.

Elle s'apprêtait à sortir de la pièce quand elle aperçut un morceau de métal poli posé sur la table. Elle le souleva. Il était lourd, avec des reflets dorés.

— Si c'est une pépite d'or, vous êtes riche, Bébháil, dit-elle d'une voix douce.

— Laissez-moi voir !

Accobrán lui prit l'objet des mains, l'examina et le remit en place.

— Ce n'est que de la pyrite, l'or des fous.

Fidelma crut entendre un certain soulagement résonner dans le son de sa voix.

— Ah, soupira Fidelma. Non teneas aurum totum quod splendet ut aurum⁽¹³⁾.

Bébháil semblait indifférente et à nouveau plongée dans un état d'hébétéude.

Une fois dehors, Fidelma alla trouver Tómma pour lui expliquer comment les choses se présentaient.

Bientôt, Accobrán les rejoignit et les informa qu'il avait accepté de se charger des obsèques.

— Je vais aussi prévenir la soeur et la famille de Bébháil, ajouta-t-il. Quand pourrons-nous enterrer Lesren, lady ?

— Dès que la coutume l'autorisera. Moi et Eadulf nous vous retrouverons au rath dès que nous en aurons terminé.

— Mais où allez-vous ?

Les deux religieux étaient déjà en selle.

— Nous entretenir avec Creoda, puis nous rendrons visite à Liag pour qu'il éclaire les raisons de sa présence ici à cette heure du jour. Peut-être a-t-il remarqué quelque chose ?

Accobrán parut mal à l'aise.

— Vous ne voulez pas que je vous accompagne ? Je crains que...

— Ne vous inquiétez pas, nous trouverons le chemin.

Elle avait feint de ne pas comprendre qu'Accobrán s'apprêtait à la mettre en garde contre les dangers qu'elle courait, car elle en avait assez d'être sans arrêt sous escorte. Il était temps qu'elle mène son enquête comme elle l'entendait. Avec l'aide d'Eadulf, elle retrouverait sans difficulté le sentier qui menait à la retraite de Liag.

Les bras ballants, Accobrán les suivit du regard avant de s'éloigner dans la direction opposée.

— Nous aurions dû demander au tanist de nous prêter sa corne de chasse pour avertir l'ermite de notre venue, dit Eadulf.

Fidelma lui jeta un coup d'oeil amusé.

— Si nous donnons de la voix à l'unisson, je suis certaine que Liag nous entendra.

Eadulf fit la grimace.

— À ton avis, que faisait ce vieillard si près de la tannerie ?

— Encore un mystère...

— Tu crois qu'il a effacé des indices ?

— C'est bien possible.

Ils ne tardèrent pas à repérer une maisonnette en rondins à travers les arbres.

— Voici la bothán de Creoda, dit Fidelma en guidant son cheval en direction de la chaumière.

Un garçon en sortit à cet instant et cria d'une voix aiguë :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Vous êtes Creoda ?

Il portait le tablier des tanneurs et avait posé la main sur le manche du couteau glissé dans sa ceinture, un outil façonné pour découper le cuir.

— C'est moi, répliqua-t-il avec nervosité. Ah, vous êtes le dálaigh !

Aussitôt il se détendit.

— Je vous ai aperçue à la tannerie hier.

Fidelma et Eadulf mirent pied à terre.

— Nous sommes venus vous poser quelques questions sur Lesren, lui annonça Fidelma.

Le garçon avança une lippe boudeuse.

— Lesren est mort.

Il désigna Eadulf d'un mouvement du menton.

— Il accompagnait le tanist et ils ont vu le corps.

— Je sais, nous venons de la tannerie.

— Que désirez-vous au juste ?

— Entendre votre version des faits.

Creoda hocha la tête.

— Très bien. Je finissais mon repas de la mi-journée quand Tómma est passé ici. Nous sommes allés ensemble à la tannerie, où nous attendait du travail. Tous les autres avaient été renvoyés chez eux.

En arrivant, on n'a pas vu Lesren. Nous nous sommes rendus à sa bothán et comme Bébháil ne savait rien, on est partis à sa recherche et on l'a trouvé gisant à la lisière du bois. Voilà tout.

— Il vivait encore ?

— Il était à l'agonie et il délirait.

— Qu'a-t-il dit ?
— C'est Tómma qui s'est penché sur lui.
— Quelles ont été ses dernières paroles ?
— Il n'est parvenu qu'à émettre des sons inarticulés... et à prononcer un nom. Tómma s'est retourné vers moi et m'a demandé si je connaissais cette personne.

— Quel nom ? L'avez-vous entendu distinctement ?

L'autre secoua la tête.

— Je croyais qu'il appelait sa femme, Bébháil, mais apparemment, il s'agissait de Biobhal.

— Vous êtes sûr ?

— J'ai demandé à Tómma de répéter et c'est ce qu'il m'a dit. Drôle de nom, j'ignorais même qu'il existait.

— Je vous remercie, dit Fidelma en remontant en selle.

— Pensez-vous découvrir l'identité du meurtrier qui menace la paix de ce pays ? s'enquit le garçon. Trois de mes amies ont déjà été assassinées, et maintenant c'est au tour de Lesren qui m'enseignait l'art de la tannerie.

— Lesren a été tué en plein jour, fit remarquer Fidelma.

Le garçon cligna des yeux.

— Ces amies à vous, est-ce qu'elles se fréquentaient ?

— Elles étaient très proches, inséparables même, et elles partageaient tous leurs secrets. Enfin, c'est comme ça que je les voyais.

— Vous aussi, vous avez assisté aux leçons du vieux Liag sur les étoiles ?

— Oui, et j'étais assidu.

— Qui d'autre s'intéressait aux enseignements de Liag ?

— Gabrán et Beccnat, bien sûr. Ils étaient toujours fourrés ensemble même si Lesren désapprouvait leur relation. J'ai même entendu dire qu'ils allaient se marier.

— Qui d'autre ? répéta Fidelma.

— Escrach. Je l'aimais beaucoup, j'avais même espéré...

Il haussa les épaules.

— Elle a déployé beaucoup d'efforts pour consoler Gabrán à son retour de la maison de Molaga. Beccnat avait été assassinée, Escrach partageait sa souffrance et puis ils étaient amis d'enfance. Quant à Ballgel, elle aussi appartenait à notre groupe et nous étions parfois rejoints par Accobrán, le tanist.

— Accobrán ? s'étonna Eadulf. Mais il est plus âgé que vous de plusieurs années.

Creoda fit la grimace.

— À mon avis, il s'intéressait davantage à Beccnat qu'aux contes sur les étoiles, dit-il avec amertume. Et Gabrán n'appréciait guère qu'il vienne la chercher pour aller danser à des fêtes.

— Repoussait-elle ses attentions ? demanda Fidelma.

Creoda leva les yeux au ciel.

— Le tanist aime bien les filles. Lui et Gabrán se sont querellés au sujet de Beccnat qu'il avait invitée une fois de trop à un banquet. Mais Accobrán n'était pas le plus vieux à assister aux leçons de Liag, le forgeron Gobnuid s'est plus d'une fois mêlé à nous.

— Que vous apprenait donc Liag ? s'enquit Eadulf.

— Les vieilles légendes, les anciens noms des étoiles, ce que signifient leurs trajectoires, les pouvoirs de la lune... ce genre de choses. N'empêche que si Liag n'avait pas tant parlé de la lune, mes amies seraient peut-être encore en vie.

Fidelma haussa les sourcils.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Liag n'arrêtait pas de nous répéter que la connaissance engendre la puissance, qu'il ne faut pas craindre l'obscurité, car une initiation aux noms secrets de l'astre des ténèbres vous permet de le contrôler. La nuit n'a pas de secrets pour Liag, il nous enseignait que la puissance s'accorde avec la nuit.

— La puissance s'accorde avec la nuit ? répéta Eadulf d'un air dubitatif.

— S'il nous avait appris à redouter les ténèbres, peut-être que Beccnat, Escrach et Ballgel ne se seraient pas aventurées seules dans la campagne.

— La peur est l'ennemie de la connaissance et de la paix de l'âme, le réprimanda Fidelma.

Creoda ouvrit de grands yeux, puis murmura d'une voix suppliante :

— Attrapez-vous celui qui a commis ces crimes abominables ?

— Ne vous tourmentez pas, dit Fidelma en se penchant sur l'encolure de son cheval. Je le démasquerai.

Ils rejoignirent le chemin principal.

— Tu veux toujours rendre visite à Liag ? demanda Eadulf.

Elle hocha la tête d'un air absent et Eadulf la laissa méditer en silence. Ils arrivèrent devant la petite plage où ils avaient rencontré les deux garçons qui tamisaient le sable de la rivière dans l'espoir d'y trouver de l'or. L'endroit semblait désert. Puis ils entendirent un « plouf » et levèrent les yeux vers un rocher où un petit garçon d'une douzaine d'années était assis.

Il jetait des cailloux dans l'eau d'un air mélancolique tandis que le soleil jouait dans son épaisse tignasse blonde. Il était tellement maigre qu'il flottait dans ses vêtements. En passant près de lui, Fidelma immobilisa sa monture et Eadulf l'imita.

— Belle journée, hein ? lança la jeune femme.

Le garçon lui jeta un regard morose.

— Oui, belle journée, mais ce qui s'y passe est beaucoup moins plaisant.

Fidelma se mit à rire.

— Voilà des paroles bien mystérieuses.

Il plia les jambes et serra ses genoux contre sa poitrine.

— C'est ce que disent les vieux quand ça va mal.

— Et qu'est-ce qui te contrarie par ce temps magnifique ?

— Gobnuid s'est moqué de moi.

— Le forgeron ?

L'enfant hocha la tête.

— Je lui ai montré quelque chose parce que je croyais que c'était précieux, mais il m'a dit que ça valait rien.

— Tu t'appelles Síoda ?

L'enfant se redressa.

— Je parierais que Gobnuid l'a raconté à tout le monde...

— Calme-toi, ce sont tes amis qui nous ont appris que tu avais découvert de l'or.

— J'aurais juré que c'en était, dit le garçon d'un air lugubre, et Gobnuid prétend le contraire. Il m'a donné une petite pièce, mais moi je m'imaginais déjà que j'étais riche.

— Ad praesens ova cras pullis surit meliora, intervint Eadulf.

Le garçon lui jeta un regard hostile.

— C'est un étranger, hein ? dit-il à Fidelma.

Fidelma sourit.

— Oui, mais il te parlait en latin. Il citait un proverbe : Une pièce dans ta poche vaut mieux que des promesses de richesses. C'est un excellent conseil.

L'enfant renifla.

— J'étais tellement sûr que c'était de l'or...

— Cette pépite, tu l'avais trouvée dans la rivière ?

— Pas du tout.

— Ces deux amis à toi qui tamisaient le sable prétendaient le contraire.

Il eut un petit rire.

— C'est ce que je leur ai raconté parce que je voulais pas qu'ils sachent. Maintenant je m'en fiche, je serai jamais riche.

— Mais alors, où avais-tu ramassé cette pépite ?

— Au Hallier aux cochons. Il y a de vieilles mines d'or par là-bas.

Fidelma resta interdite.

— Le Hallier aux cochons ?

Le garçon pointa du doigt la colline en face d'eux.

— Dans le bois du haut. Mais maintenant c'est toute la colline qui s'appelle comme ça.

— Ça n'est pas dangereux d'aller traîner dans ces mines ?

demanda Eadulf.

— Oh ! non ! Il y a beaucoup de galeries par là-bas. Mon père y travaillait quand il avait mon âge, aujourd'hui, il y a plus personne. Avec mes amis, on y va souvent.

— Donc c'est en jouant que tu as trouvé ce caillou ?

Le garçon renifla.

— On jouait pas, on explorait.

Fidelma sourit devant son air grave.

— N'empêche que tu devrais faire attention. Mon compagnon a raison, c'est très périlleux d'explorer les mines désaffectées.

L'enfant haussa les épaules, se détourna, et les deux religieux repartirent.

— Et maintenant, oublions les pyrites, lança Eadulf, et concentrons-nous sur des affaires plus importantes.

— Contrairement à ce que tu crois, nous n'avons pas perdu notre temps. Cette pépite, Gobnuid me l'a montrée en m'affirmant qu'elle ne valait rien. Or c'était de l'or. Je l'ai grattée subrepticement à la forge et je sais faire la différence.

Eadulf la fixa avec de grands yeux.

— Tu veux dire que ce forgeron a menti au garçon ?

— Oui, il l'a volé.

— Mais pourquoi a-t-il fait ça ? Pour de l'argent ?

Fidelma réfléchit.

— Voilà ce que j'aimerais tirer au clair. Les jeunes filles ont été assassinées au Hallier aux cochons et je me demande s'il y a un rapport.

Tous deux restèrent un long moment silencieux.

— Combien de temps allons-nous rester ici ? dit brusquement Eadulf.

— Là, dans ces bois ? s'étonna Fidelma.

— Non, à Rath Raithlen, loin de Cashel.

— Le temps nécessaire pour résoudre ces énigmes. Depuis quand ne terminons-nous pas ce que nous avons entrepris ?

— Tu oublies que nous avons un enfant qui attend notre retour. Tu n'as pas mentionné une seule fois le nom d'Alchú depuis que nous avons quitté Cashel.

Les yeux de Fidelma lancèrent des éclairs.

— Ce n'est pas parce que le nom de mon fils n'est pas sur mes lèvres que je ne pense pas à lui, répliqua-t-elle avec fougue.

La vivacité de sa réaction était née de sa culpabilité, car, depuis le matin, Alchú lui était effectivement sorti de la tête.

— Nous n'avons pas parlé de notre fils depuis notre départ de Cashel, insista Eadulf.

Fidelma s'empourpra, car elle savait qu'il avait raison.

— Il est très bien avec Sàrait et nous sommes pris par nos responsabilités.

— Il a à peine un mois et tu l'as déjà remis aux bons soins d'une servante. J'ai beaucoup appris sur les nourrissons quand j'étudiais à l'école de médecine de Tuam Brecaïn. Téter le lait de sa mère aide un bébé à préserver sa santé et à établir de bonnes relations avec elle.

— Ce n'est pas le moment de critiquer mes qualités de mère, répliqua-t-elle, exaspérée.

Eadulf maîtrisa sa colère.

— Je ne suis pas certain de comprendre tes sautes d'humeur, maugréa-t-il d'une voix étouffée. Depuis la naissance de cet enfant, tu n'es plus la même.

— Serait-il donc interdit de changer ?

Malgré ses protestations, elle savait bien de quoi il parlait puisqu'elle s'étonnait elle-même de sa tristesse et de son manque d'allant.

— Est-ce que ce ne serait pas à toi d'évoluer un peu ? renchérit-elle, rongée par le remords. Si tu es tellement inquiet, tu n'as qu'à retourner à Cashel. Je peux très bien me débrouiller seule pour mener cette affaire à son terme.

Eadulf baissa les yeux.

— A verbis ad verbera, soupira-t-il. Des mots aux blessures il n'y a qu'un pas.

Fidelma s'apprêtait à répliquer vertement quand elle se ravisa, et se pencha pour poser la main sur le bras d'Eadulf.

— Non sum qualis eram bonae sub regno Cinarea, dit-elle d'un air contrit.

Eadulf mit un moment à se rappeler qu'il s'agissait d'un vers d'Horace : « Je ne suis plus ce que j'étais sous le règne du bon Cynara. » Cette citation en était venue à signifier un changement de caractère et de comportement. Il s'apprêtait à répondre, mais Fidelma posa un doigt sur ses lèvres.

— Restons-en là, Eadulf. Ne me bouscule pas, attends que je sois prête. Depuis la naissance d'Alchú, je me sens bizarrement troublée. Je passe en un clin d'oeil de l'excitation à l'abattement et ces mouvements d'humeur irraisonnés me laissent perplexe.

Eadulf parut inquiet.

— Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé auparavant ?

Elle eut un petit sourire.

— Et pourquoi n'as-tu rien remarqué ?

— Il ne m'a jamais effleuré l'esprit que tu étais malade...

— Il ne s'agit pas d'une affection du corps, mais plutôt d'une fièvre irrationnelle qui s'est emparée de moi. Parfois, quand je pense à l'enfant, je suis submergée par la crainte. Cependant, dès que je

m'applique à d'autres tâches, mon esprit logique ne me fait jamais défaut. Et du coup, mon angoisse s'accroît.

Eadulf se passa la main dans les cheveux et se massa la nuque.

— Je me rappelle que parfois, après l'accouchement, une femme peut connaître une période de tristesse...

— Dès que nous serons de retour à Cashel j'irai trouver le vieux Conchobhar, le coupa Fidelma. Et maintenant, changeons de sujet, je t'en prie, je ne veux plus parler de ça.

Conchobhar était le chef apothicaire et l'astrologue de la forteresse de Cashel.

Eadulf renonça à approfondir les raisons de la crise qu'ils traversaient et ils chevauchèrent en silence. Puis ils pénétrèrent dans la forêt aux arbres séculaires. Bien qu'ils prissent garde à ne pas s'éloigner de la rivière, sur leur gauche, ils durent à plusieurs reprises rebrousser chemin pour emprunter un autre itinéraire. Puis ils émergèrent dans un paysage familier.

— Voilà la colline, murmura Eadulf tandis qu'ils s'arrêtaient au bord de l'eau. Comment s'appelle-t-elle, déjà ?

— Cnoc a'Bile.

— Oui, la colline de l'Arbre sacré.

— Bile était un chêne sacré et quand Danu, l'eau tombée du ciel, l'abreuvait, il produisait des glands, et de chaque gland naissait un dieu ou une déesse. Voilà pourquoi les anciennes divinités s'appellent les Tuatha de Danaan, les enfants de la déesse Danu.

Eadulf fronça les sourcils.

— Je croyais que Bile était un dieu des Ténèbres et de l'Autre Monde.

Fidelma secoua la tête.

— Certains fidèles de la nouvelle foi qui arrivaient de Rome lui ont donné cette résonance lugubre. Mais notre peuple révère le grand arbre sacré et nos chefs sont souvent intronisés sous sa ramure, car il est le symbole de nos rois et l'origine de chacun d'entre nous. C'est un sacrilège de l'abattre. Les chefs ou les rois faisaient souvent tailler leur bâton de commandement dans l'une de ses branches : cela leur assurait la force. Autrefois, le haut roi arborait un sceptre sculpté dans le Bile Dathí, considéré comme un des six arbres magiques d'Irlande.

Eadulf fronça les sourcils.

— Mais tu viens de dire que Bile signifiait chêne.

— La langue évolue. Maintenant, n'importe quel arbre considéré comme sacré porte ce nom. Bile a pendant longtemps été considéré comme une personnification divine, un dieu dont les anciens croyaient qu'il transportait les âmes sur les rivières, ou sur les flots des océans, pour les emmener dans l'autre monde.

Le malaise d'Eadulf s'accrut. Il s'était converti à la nouvelle foi à

l'âge adulte et renier son passé païen lui posait parfois des problèmes. Pour tout ce qui touchait aux coutumes séculaires de son peuple, Fidelma semblait beaucoup plus à l'aise que lui, car les habitants d'Éireann avaient adopté le christianisme plusieurs siècles auparavant. Un souvenir lui revint.

— Je me rappelle être passé par Londinium aujourd'hui déserté, qui a été une ville romaine très prospère.

— J'en ai effectivement entendu parler.

— Les Welisc, qui se donnaient le nom de Britons, étaient demeurés en ces lieux après l'invasion romaine.

— C'est exact.

— Or les Welisc partageaient de nombreux dieux et déesses avec les Irlandais.

— Certes, mais où veux-tu en venir, Eadulf ?

— Près de l'endroit où je vivais se dressait une ancienne porte de la ville, la porte du Bile. Elle donnait sur le fleuve Tamesis qui traverse cette cité. Un vieil homme m'a raconté qu'autrefois, quand quelqu'un mourait, on lui coupait la tête puis on lui faisait franchir cette porte et on l'embarquait sur un bateau. Et à l'embouchure du Welisc Brook, un affluent de la Tamesis, la tête était jetée à l'eau avec divers objets : une épée, un casque, un bouclier... une coutume païenne plutôt effrayante.

Fidelma sourit.

— Qu'a-t-elle de si terrible ? Mes ancêtres étaient persuadés que l'âme logeait dans le cerveau et pour honorer un mort, on lui tranchait la tête – ce qui libérait l'âme – et on la déposait dans un lieu sacré. N'est-ce pas fascinant que cette coutume ait survécu au cœur de ce qui est maintenant la terre des Angles et des Saxons ?

Eadulf s'assombrit.

— Semel insanivimus omnes. Nous avons tous été fous au moins une fois. Je me demande s'il est très sain d'entretenir ces rituels par la mémoire. C'est déjà suffisamment difficile de les initier à la vraie foi, alors si on continue de se référer aux vieilles croyances... Souviens-toi de ce que nous avons vécu l'année dernière¹.

Eadulf pensait aux nombreux royaumes saxons récemment retombés dans les cultes païens de leurs ancêtres. Sigehere, roi des Saxons de l'Est aux frontières du pays des Angles de l'Est d'où venait Eadulf, avait rouvert les temples païens quand la peste avait frappé deux ans auparavant.

— On ne peut pas construire l'avenir en ignorant le passé ou en essayant de détruire ce qui nous dérange, fit remarquer Fidelma. Mais nous avons tous commis de semblables erreurs. Rien ne me rend plus triste que les récits de l'évêque Benignus – qui succéda au bienheureux Patrick d'Armagh – où il décrit comment Patrick a brûlé cent huit

ouvrages écrits par des druides pour mieux convertir le peuple à la nouvelle foi. D'où qu'elle vienne, cette lutte contre le savoir ébranle les fondations de l'avenir.

— Comment peux-tu désapprouver la lutte contre la foi païenne alors que tu consacres une bonne partie de ton temps à répandre la bonne parole ?

Eadulf était scandalisé.

— À quoi cela sert-il de faire des martyrs ? poursuivait Fidelma. La folie des hommes devrait être combattue par le rire, chez nous ce devoir incombe aux satiristes, et cela explique que nos lois condamnent ceux qui raillent les gens sans motif. Castigat ridendo mores.

— Ils corrigent leurs coutumes en s'en moquant ? hasarda Eadulf.

Fidelma sourit.

— En d'autres termes, le rire réussit là où les menaces, les châtiments et les pieuses lectures ont échoué.

Eadulf soupira.

— Voilà une philosophie intéressante, mais je doute qu'on ne puisse la contester.

— Quand tu auras trouvé comment, n'oublie pas de me prévenir.

Ils progressaient au pas de leurs chevaux qu'ils guidaient vers la colline boisée où ils avaient déjà rencontré Liag.

— Et si nous poussions quelques cris pour nous manifester ? grommela Eadulf en jetant des regards anxieux autour de lui. Malheureusement, je crains que ce vieillard ne fasse tout pour nous éviter.

— Vous éviter, mais pourquoi donc ?

La voix acerbe de Liag venait de résonner juste derrière eux et les deux religieux sursautèrent. Eadulf faillit même tomber de cheval.

CHAPITRE XI

Liag avait surgi de la forêt. Il portait la même robe en laine teinte de safran que lors de leur dernière visite, avec sa chaîne en argent bien en évidence sur sa poitrine, et sa chevelure neigeuse était toujours ceinte d'un bandeau vert. Le vieil apothicaire transportait avec lui son lés traditionnel, la sacoche contenant ses remèdes, son attirail de médecin, et l'échlais, le petit fouet symbole de sa fonction.

— Vous semblez surprise de me voir, Fidelma de Cashel, dit-il avec un petit sourire – et sans même accorder un regard à Eadulf.

— Vous nous avez surpris en apparaissant derrière nous, répliqua Fidelma qui mit pied à terre.

Liag haussa les sourcils.

— Donc vous ne m'aviez pas entendu. Quand j'étais jeune, on apprenait à reconnaître le moindre bruissement de la forêt. On percevait le mouvement du lézard fuyant l'oeil affamé de la crécerelle, du blaireau se glissant dans les sous-bois, et de l'hermine passant dans les flaques d'eau sur le chemin de son terrier. Pffuiit !

Le vieil homme prit la pose, la tête inclinée et la main en conque derrière l'oreille.

Eadulf le toisa, agacé. Il était parvenu à descendre avec difficulté de sa monture ombrageuse dont il attachait les rênes à un buisson.

— Alors comme ça, rien ne vous échappe, ironisa-t-il.

Liag se tourna vers le moine.

— En ce moment même, j'entends un rat qui mord un lézard et le cri du lézard qui s'enfuit, en abandonnant sa queue derrière lui pour tromper le prédateur, et va se réfugier dans son nid, car c'est le mois où il se met en hibernation.

Eadulf fixa le vieillard en se demandant s'il se moquait de lui.

— Excusez-moi, mais je dois être sourd.

— C'est sûrement cela, frère saxon.

— Si je considère votre acuité auditive, déclara Fidelma avec une pointe de cynisme, il vous sera facile de répondre aux questions que j'aimerais vous poser.

L'ermite plissa les yeux d'un air méfiant.

— Apprenez que ceux qui me posent des questions ne peuvent pas fuir mes réponses, lady. Je parle des questions qui méritent une réponse, naturellement.

— Vous qui avez l'ouïe si fine... vous avez sûrement entendu les cris d'agonie des trois jeunes filles assassinées ou est-ce que je me trompe ?

L'apothicaire s'empourpra sous le sarcasme.

— Je ne suis pas omniscient et je ne perçois pas tout ce qui se passe dans cette forêt. Si je m'étais trouvé dans les parages...

Il haussa les épaules en un geste éloquent.

— Mais peut-être avez-vous entendu les gémissements de Lesren ? On m'a rapporté que vous étiez dans les parages quand il est mort.

Liag fronça les sourcils.

— Qui vous a dit cela ?

— Donc vous savez que Lesren a été tué ? intervint Eadulf.

— Mais je ne le nie pas.

— Vous êtes arrivé quand Bébháil et Tómma se tenaient près du corps.

— Lesren avait déjà trépassé depuis un certain temps, cher ami saxon.

— Que faisiez-vous là-bas ?

— Au cas où vous l'ignoreriez, quand je franchis la colline de Rath Raithlen, j'emprunte le chemin qui fait le tour de la tannerie.

— Et vous y passiez par hasard à cette heure-là ? demanda Fidelma.

— Exactement, dálaigh, répliqua le vieil homme sur un ton ironique.

C'était la première fois qu'il l'appelait par son titre d'avocate des cours de justice.

— D'où veniez-vous ?

— De Rath Raithlen.

— Je croyais que vous viviez en ermite au plus profond de la forêt pour fuir vos semblables, Liag. Et voilà que vous allez vous promener dans la forteresse du chef.

— Et pourquoi pas ?

Fidelma domina son irritation.

— Vous avez changé de philosophie ?

— Du tout, j'ai toujours mené ma vie comme je l'entends et sans me préoccuper des autres. Je vois du monde quand ça me chante et je reste seul quand ça me plaît.

— Auriez-vous été attiré à la forteresse par des affaires privées ?

— J'y suis allé pour des raisons précises.

— Vous n'êtes pas très coopératif, s'énerva Fidelma.

Liag s'amusait beaucoup.

— J'obéis à la loi en répondant à vos questions, dálaigh.

— Très bien, qu'alliez-vous faire à Rath Raithlen ?

Le vieil homme réfléchit.

— Eh bien... je suis allé voir un forgeron.

— Gobnuid ?

Elle ne connaissait pas d'autre forgeron au rath et, avec un peu de chance, elle tomberait juste.

Liag se contenta de hocher la tête.

— Quel type de relations entretenez-vous ?

— Je ne vois pas en quoi cela concerne votre enquête. De toute façon, Gobnuid était absent et je suis rentré.

— Gobnuid était occupé à transporter une pleine carriole de peaux destinées à un marchand.

Liag plissa les yeux, comme si l'information l'étonnait, mais il se ressaisit aussitôt.

— Vous n'avez pas répondu à ma question, insista Fidelma.

— Même un ermite a parfois besoin de faire aiguiser certains objets. J'avais des couteaux et des haches émoussés.

Eadulf croisa le regard de Fidelma.

— Et ces instruments...

Liag lui adressa un sourire moqueur.

— Je les ai laissés à la forge afin qu'il en prenne soin. Et je ne les ai pas utilisés pour assassiner Lesren, si c'est ce que vous insinuez, ami saxon.

— J'ai du mal à comprendre que notre enquête vous amuse, Liag. Un homme a été tué ainsi que trois jeunes femmes, dois-je vous le rappeler ?

Les yeux de l'apothicaire étincelèrent d'un feu glacé.

— Ce sera inutile, frère saxon. Et n'oubliez pas que, dans ce pays, les investigations ne sont jamais menées par des étrangers.

Fidelma s'interposa aussitôt.

— Personne ne vous accuse de quoi que ce soit. Pour l'instant, nous collectons des renseignements. Le jour où je lancerai des accusations, elles seront formulées en termes si directs que personne ne pourra s'y tromper. Et maintenant, racontez-moi votre version des événements. Alors que vous rentriez chez vous... ?

Liag défia Fidelma du regard, mais elle le fixa avec tant de froideur qu'il finit par céder en haussant les épaules.

— J'avais d'abord eu l'intention de contourner la tannerie parce que je n'apprécie guère Lesren et ses aides. Et puis j'ai remarqué que l'endroit était particulièrement silencieux. D'habitude, j'entends tout un tintamarre autour de ces chaudrons aux vapeurs délétères. Et dans le silence, j'ai perçu distinctement les sanglots d'une femme.

Il marqua une pause.

— Poursuivez ! ordonna Fidelma d'un ton autoritaire.

— J'ai trouvé Bébháil et Tómma près du corps de Lesren. Devant le désespoir de cette femme, j'ai pensé qu'elle avait besoin d'aide. Tómma semblait incapable de la calmer.

— Et ?

— Je suis parvenu à la ramener à la raison et à lui faire accepter la mort de son mari, dont elle semblait douter. Après avoir examiné Lesren, j'ai constaté que le décès était intervenu depuis un certain temps déjà.

— D'où tenez-vous pareille certitude ? demanda Eadulf.

Liag lui jeta un regard méprisant.

— La température du corps !

— Pourquoi avez-vous conseillé à Bébháil de le laver et de le préparer pour l'enterrement ? demanda brusquement Fidelma.

— J'ai estimé qu'en l'occupant à une telle tâche, elle reprendrait ses esprits et cesserait d'attendre que Lesren ressuscite. C'était un acte de charité pour l'aider à sortir de son désespoir et de sa prostration...

— Votre acte de charité a probablement effacé tous les indices qui auraient permis de remonter jusqu'à l'assassin.

Liag observa la jeune femme d'un air pensif.

— J'en doute, car je n'ai observé aucun indice.

— En plus d'entendre la fuite des lézards, j'en déduis que vous êtes un dálaigh confirmé, ironisa Eadulf.

Le visage de Liag se déforma sous l'effet de la colère, puis le vieil homme se détendit et sourit.

— Vous avez raison d'être fâché, ami saxon, dit-il d'un ton mielleux. Je me suis montré peu aimable avec vous et c'était maladroit de ma part. Cependant, en tant qu'apothicaire, je suis suffisamment compétent pour vous affirmer que rien sur le cadavre ou autour de lui ne pouvait mener au meurtrier.

Ne trouvant pas de réplique appropriée, Eadulf garda le silence.

— Dites-moi, Liag, reprit Fidelma, vous qui avez examiné les quatre cadavres retrouvés dans le voisinage, avez-vous observé des similarités entre ces quatre décès ?

— Une seule : les victimes ont été tuées avec un couteau ébréché et émoussé.

— Et des différences ?

Liag lui jeta un regard approbateur.

— Entre les trois premiers meurtres et le quatrième, je n'en ai remarqué qu'une seule.

— Laquelle ?

— Les premières victimes étaient des jeunes filles, qui avaient été sauvagement attaquées et mutilées. La quatrième était un homme poignardé à plusieurs reprises dans la poitrine et à la nuque, mais sans

qu'on ait pratiqué de mutilations. Tómma a même précisé que Lesren vivait encore quand il s'est penché sur lui et qu'il a eu le temps de prononcer quelques mots vides de sens.

Fidelma hocha la tête.

— Il a cependant articulé un nom.

— Qui ne rime à rien si Tómma a bien entendu. Lesren devait délirer. Qui sait ce qui lui est passé par l'esprit dans l'instant qui a précédé sa mort ?

— Vous qui êtes un homme de science, Liag, vous devez savoir à quelle époque on travaillait l'or et l'argent dans cette région ?

Liag ne chercha pas à comprendre ce qui motivait ce brusque changement de sujet.

— Notre pays était autrefois riche en minerais, répondit-il dans un soupir. Maintenant, hélas, on ne trouve de l'or que dans les montagnes à l'est de Laighin.

— Lesren a-t-il jamais travaillé dans les mines ?

— Jamais, pourquoi donc ?

— Vous rappelez-vous qui, d'après les anciens, a amené pour la première fois de l'or en Irlande ?

— J'ignorais que vous vous intéressiez à nos traditions et à l'histoire ancienne. Tigernmas, le vingt-sixième haut roi d'Éireann après l'arrivée des enfants des Gaëls, a été le premier à fondre de l'or sur cette terre. Durant son règne, on raconte que les gobelets et les broches ciselés dans ce métal étaient monnaie courante.

Fidelma parut déçue de cette réponse.

— On m'a raconté que les mines de la région étaient épuisées.

— Et avec raison, lady. Non loin d'ici, il nous reste encore du plomb, mais nos anciennes sources de richesse se sont volatilisées.

— Je suppose que la découverte de métaux précieux apporterait ici de grands changements.

Liag fit la grimace.

— Sans doute. Et pas pour le mieux. Moi je préfère la tranquillité et la paix que nous assurent la solitude et des revenus modestes. Les richesses sont toujours accompagnées de la cupidité, qui engendre la haine, et le crime s'étend...

— Votre vie idyllique n'a-t-elle pas été récemment troublée par des meurtres, maître apothicaire ? demanda Eadulf qui commençait à perdre patience.

Liag pinça les lèvres.

— Vous êtes plutôt direct, frère saxon. Eh oui, je préfère ma vie idyllique, comme vous dites, car cet endroit n'est pas responsable du mal qui tourmente le cœur des hommes. Croyez-moi, la richesse n'améliore pas le caractère, elle le change pour le pire.

Fidelma coupa court à la querelle qui couvait en prenant son

cheval par la bride.

— Merci de nous avoir accordé un peu de votre temps, Liag. Nous sommes très occupés et allons rentrer au rath. Une dernière question. Quand vous a-t-on demandé d'examiner le corps de Becnat ?

— Le matin qui a succédé à la nuit de la pleine lune, je croyais que c'était clair.

— Et il en a été de même pour Escrach et Ballgel ?

Liag le confirma.

— Je vous remercie, Liag. Vous m'avez été très utile.

Le vieil homme se tint immobile tandis qu'ils enfourchaient leurs montures et s'éloignaient. Puis Eadulf se pencha vers sa compagne.

— Qu'est-ce qui t'intéresse tellement dans les mines ? L'or serait-il donc lié à cette affaire ?

— En tout cas, c'est un sujet qui resurgit sans cesse. Et si le nom de Biobhal brûlait les lèvres de Liag sans qu'il se décide à le prononcer, alors ça devient très intéressant.

— Explique-toi.

— Le seul Biobhal que je connaisse est un personnage de notre mythologie. Les anciens affirment qu'il y a très très longtemps, avant même l'arrivée des enfants des Gaëls, les envahisseurs se sont succédé sur cette terre. Partholón, le fils de Sera, avait tué son père dans l'espoir de lui voler son royaume, mais il échoua et fut envoyé en exil. Lui et ses fidèles envahirent alors ce qui est aujourd'hui le royaume de Muman. On dit que Partholón y a introduit la charrue, a abattu des arbres pour cultiver la terre et a construit des maisons. Puis la peste qui a ravagé ce pays l'a emporté, lui et ses hommes.

— Mais quand intervient le dénommé Biobhal ?

— Ce proche de Partholón aurait été le premier à découvrir de l'or ici.

Eadulf eut un sourire amusé.

— Ce sont des histoires de vieux racontées à la veillée l'hiver. Je ne vois rien là de très crédible.

Fidelma eut un soupir de lassitude.

— Peu importe, Eadulf. Pour tous ceux qui ont acquis une connaissance de notre histoire, véridique ou imaginaire, le nom de Biobhal est synonyme d'or. Pourquoi Lesren a-t-il expiré en prononçant ce nom ?

Eadulf haussa les épaules.

— Je comprends mieux pourquoi tu as interrogé Liag à ce sujet, mais il ne semblait pas connaître ce Biobhal. Par contre, il a mentionné un certain Tigernmas.

Fidelma fronça les sourcils.

— Justement. Il connaissait à coup sûr le nom de Biobhal, mais il y a substitué celui de Tigernmas. Ce dernier a bien été un haut roi et

ce serait au cours de son règne que l'on aurait commencé à fondre de l'or en Irlande. Mais c'est Biobhal qui le premier a découvert les gisements. Pourquoi Liag prétend-il l'avoir oublié ?

— Aucune idée.

— Et si nous allions visiter ce Hallier aux cochons ?

— L'endroit où le jeune garçon a ramassé un morceau de pyrite ?

— Non, une pépite d'or, bien que Gobnuid l'ait convaincu du contraire.

— Je me demande ce qu'on va y trouver qui nous aidera à résoudre ces meurtres.

— Qui sait ?

— Cela ne t'étonnerait pas plus que ça qu'il existe un lien entre l'or et les assassinats des jeunes filles ?

Fidelma ne répondit rien. Eadulf lui rendit hommage en silence pour sa capacité à mettre en évidence des points essentiels et à établir une relation entre eux. Elle était dotée d'un talent exceptionnel pour résoudre les énigmes les plus embrouillées... et il ne possédait pas son instinct.

Fidelma regarda autour d'elle, leva les yeux vers le ciel qu'on apercevait entre les cimes des arbres, et s'engagea brusquement sur un sentier étroit qui s'écartait de la rivière.

Eadulf la suivit.

— En traversant cette forêt, expliqua-t-elle, on devrait rejoindre le chemin principal. Ensuite, nous nous dirigerons vers l'ouest.

— Mais le jour va tomber, tu crois vraiment qu'on a le temps de se rendre au Hallier aux cochons ?

— Je l'ignore, je ne suis pas prophète, jeta-t-elle par-dessus son épaule.

Eadulf comprit qu'il l'avait interrompue dans sa réflexion et se le tint pour dit.

Le sentier se réduisit assez vite à une piste sur le sol à moitié recouverte de végétation, et la progression s'avéra difficile. Ils finirent par émerger de la forêt et se retrouvèrent sur le chemin principal qui partait de Rath Raithlen, passait par l'abbaye du bienheureux Finnbar et s'arrêtait au sud-ouest sur la colline boisée du Hallier aux cochons. Bientôt, la pente devint de plus en plus raide. Autour d'eux ils ne voyaient que des arbres, des buissons et des rochers, mais aucune trace de mines. Fidelma était perdue. Sans guide, ils ne parviendraient jamais à se repérer.

Le temps s'était rafraîchi et le ciel s'obscurcissait à l'est. Fidelma, qui s'appêtait à déclarer forfait, arrêta son cheval et poussa un soupir résigné.

Eadulf gardait un silence prudent.

— Pourquoi ne me fais-tu pas remarquer que j'aurais été mieux

avisée de tempérer mes ardeurs, Eadulf ? demanda-t-elle sur un ton querelleur.

Le moine leva la main en un geste d'apaisement.

— À moins d'avoir beaucoup de chance, il est difficile de s'orienter en terrain inconnu. Tu auras au moins essayé.

Fidelma pinça les lèvres.

— Très bien, nous allons retourner à la forteresse et reviendrons accompagnés d'un guide.

Elle s'apprêtait à tourner bride quand un petit chien de chasse bondit d'un buisson. Il avait le poil court et dru, se tenait les pattes écartées et émettait un grondement sourd. Puis il se mit à aboyer.

Quelqu'un siffla et un jeune homme apparut sur la pente juste au-dessous d'eux, un arc en if à la main. En les voyant, il se figea. En travers de ses larges épaules, il portait la dépouille d'un sanglier de belle taille. Son carquois, qui pendait à sa ceinture, voisinait avec un grand couteau de chasse. Il était vêtu d'une culotte et d'une veste en daim de belle allure, et de la même couleur que ses cheveux d'un brun-roux, retenus par un bandeau, qui lui tombaient sur les épaules. C'était un beau garçon dont le sourire révélait des dents d'un blanc éclatant.

Il resta un instant immobile, intimidé, puis il appela son chien.

— Couché, Luchóc !

Aussitôt, le chien s'aplatit d'un air soumis.

— Dieu vous accompagne, ma soeur, et vous aussi, mon frère. Ne faites pas attention à Luchóc, il est inoffensif.

Fidelma se mit à rire.

— « Chasseur de souris », drôle de nom pour un chien de chasse !

— Que voulez-vous, cette pauvre bête est plus douée pour attraper les rongeurs que le gibier !

— Vous ne vous êtes pourtant pas mal débrouillé, dit Eadulf en montrant le sanglier.

— N'est-ce pas ? Cet animal va nourrir toute une famille pendant une semaine. Vous n'êtes pas des gens de ce pays, que faites-vous ici ?

— Connaissez-vous bien ce Hallier aux cochons, comme on l'appelle ici ? demanda Fidelma.

— Je vis depuis toujours de l'autre côté de la colline. Le Hallier était encore habité du temps de mon grand-père, mais ça fait longtemps que les gens sont partis dans des coins plus hospitaliers.

— On m'a pourtant raconté qu'on y extrayait des métaux.

Le chasseur ouvrit de grands yeux.

— Des religieux comme vous ne sont sûrement pas à la recherche de métaux précieux. On m'a parlé d'un dálaigh et de son compagnon qui demeurent à la forteresse de Becc. Seriez-vous ce dálaigh ?

— Oui. C'est mon enquête qui m'a amenée en ces lieux.

— Pour répondre à votre question, les mines souterraines et à ciel ouvert qui faisaient la richesse de cette région sont abandonnées. N'allez surtout pas vous y aventurer sans escorte.

— Vous disiez que vous habitiez non loin d'ici ?

Une ombre passa dans le regard du jeune homme.

— Oui, et j'ai déclaré allégeance à Becc, notre chef.

— Vous vous appelez... ?

L'autorité naturelle qui émanait de Fidelma força malgré lui le jeune homme à répondre :

— Menma le chasseur. Et puisque je vous ai donné mon nom, donnez-moi le vôtre, je vous prie, et dites-moi d'où vous venez.

— Je suis Fidelma de Cashel et voici mon compagnon, frère Eadulf.

— Ce qui se raconte chez les Cinél na Áeda est donc vrai ! s'exclama le jeune homme. Le roi de Cashel a une soeur qui est aussi un dálaigh célèbre.

— J'en suis la preuve vivante.

Le chasseur se débarrassa de la dépouille du sanglier et s'inclina.

— Excusez-moi si je me suis montré irrespectueux, lady.

— Mais vous avez été très correct et votre méfiance est excusable si l'on considère ce qui s'est récemment passé ici !

Le chasseur fit la grimace.

— Les terres des Cinél na Áeda ne sont pas assez vastes pour que je n'aie pas connu ces trois jeunes filles. Ma femme était une amie d'Escrach et cette affaire nous a glacés d'effroi.

— Avec raison.

Fidelma leva les yeux vers le ciel.

— Il se fait tard et il fera bientôt nuit, mais dites-moi, pourriez-vous nous servir de guide pour explorer les mines et les cavernes qui se dissimulent non loin d'ici ?

— Ce serait avec plaisir, lady, bien que les mines aient été fermées depuis longtemps.

— Je sais, mais j'aimerais vérifier quelque chose. Ces mines sont-elles situées près de l'endroit que l'on appelle le Cercle des cochons ?

Il secoua la tête.

— Non, mais il y a une grotte au-dessus du Cercle d'où on extrayait de l'or. Elle est dangereuse.

— Comment vous retrouver si nous décidons d'aller la visiter ?

— Vous voyez le sentier qui part de ce rocher ? Ma bóthan n'est qu'à un mille d'ici. Si je suis absent, ma femme vous accueillera. Et il vous suffira de souffler dans la corne accrochée près de la cheminée pour que j'accoure. Quand mon épouse a besoin de moi, elle m'avertit par ce signal.

— Vous êtes un homme avisé, Menma.

— On n'est jamais assez prudent, lady. Comme on dit par chez nous, mieux vaut éviter d'évaluer la profondeur d'un cours d'eau avec les deux pieds.

— Un proverbe qui n'est pas dénué de bon sens.

Le jeune homme ramassa son sanglier, le cala à nouveau sur ses épaules et leur sourit.

— J'attendrai votre appel. Rentrez bien à la forteresse du chef.

Il leva la main, siffla son chien qui le rejoignit en bondissant et s'éloigna d'un pas léger, comme si son fardeau ne pesait pas davantage qu'une plume.

Les deux religieux reprirent le chemin de Rath Raithlen.

— Je ne comprends toujours pas, dit Eadulf, ce qui t'intéresse dans ces galeries à moitié effondrées.

— En vérité, je ne le sais pas moi-même. Mais je subodore un mystère lié à l'or. Rappelle-toi ce barreau dans la tour de la forteresse qui a été scié afin que l'un de nous se blesse... ou se tue.

— Tu soupçonnes Gobnuid ?

— Oui. Et pourquoi a-t-il essayé de me tromper en me racontant que la pépite de Síoda n'était que de la pyrite ?

— Je te répondrai par une autre question. Qu'est-ce qui te fait croire que cela concerne le meurtre des trois jeunes filles ? Si tu veux mon avis, nous nous sommes lancés sur une fausse piste.

— Les corps ont été retrouvés près d'ici.

— L'abbaye ou l'ermitage de Liag n'en sont pas beaucoup plus éloignés.

— Souviens-toi des dernières paroles de Lesren.

— Un nom qui peut correspondre à n'importe quoi. D'ailleurs, même Liag ne le connaissait pas, je pense que tu devrais...

— Chut !

Fidelma tira sur les rênes de son cheval qui s'ébroua.

— Mais...

Elle pointa un doigt.

Ils avaient suivi la piste qui passait par le sommet de la colline. Dans la vallée, en bas à gauche, ils voyaient les bâtiments de l'abbaye de Finnarr. Et juste au-dessus, Eadulf distingua deux silhouettes qui traversaient une clairière. Bientôt, elles se fondirent dans la forêt.

— Tu les as reconnus ? demanda Fidelma.

— Non, qui sont-ils ?

— Gobnuid le forgeron qui rentrait de son expédition et l'autre, de plus haute taille que Gobnuid et portant des vêtements blancs...

— Un des trois étrangers du monastère ?

— Exactement. À ton avis, que font Gobnuid et un des Aksumites sur cette colline désolée au crépuscule ?

Eadulf haussa les épaules.

— Honnêtement, je n'en ai pas la moindre idée. Tous ces mystères me dépassent.

— Plus ils grandissent, plus le défi est digne d'être relevé, Eadulf. Le brehon Morann, mon mentor, disait que le mystère ne réside jamais dans l'énigme, mais dans l'oeil qui s'y attache. Donc quand tu y es confronté, mieux vaut fermer les yeux pour le percer.

Eadulf eut un sourire sceptique.

— Je vois. Le coeur est plus perspicace que la tête.

— Tu as tout compris. Surtout ne perds jamais l'espoir de résoudre ce qui résiste à la logique.

Quand ils atteignirent les portes du rath, la nuit tombait. Un garçon d'écurie se précipita à leur rencontre pour emmener leurs chevaux. Tandis qu'ils s'avançaient vers la forteresse, ils remarquèrent une agitation inhabituelle. Des torches brûlaient un peu partout et Becc apparut sur le seuil de sa demeure.

— Je suis heureux de ton retour, Fidelma. Dieu merci, tu es saine et sauve, Accobrán se faisait un sang d'encre.

— Eadulf m'accompagnait, répliqua Fidelma. Mais voulez-vous m'expliquer ce qui se passe ? Où est passé votre tanist ?

— Il s'est lancé à la poursuite du meurtrier de Lesren, répondit Becc avec une satisfaction évidente.

CHAPITRE XII

Abasourdie, Fidelma fixa son cousin.

— Le meurtrier de Lesren ? Cela signifie-t-il qu'il a été identifié ?

— Un fermier s'est présenté au rath il y a peu, et il nous a appris qu'en chemin il avait rencontré Gabrán qui se dirigeait vers la côte. Il aurait déclaré à cet homme qu'il allait chercher un navire pour s'embarquer comme matelot.

Fidelma échangea un bref coup d'oeil avec Eadulf.

— Il n'a rien ajouté ?

— Cette déclaration revient à un aveu : Gabrán fuyait la justice. Accobrán est parti à sa recherche avec quelques guerriers, ils vont le faire prisonnier et le ramener ici pour qu'il soit passé en jugement. Voilà au moins un meurtre de résolu... et peut-être les autres. Et si Lesren avait eu raison à propos de Gabrán ?

— Ce garçon est peut-être stupide, répondit Fidelma exaspérée, mais sa fuite ne signifie rien.

Becc ouvrit de grands yeux.

— Pour moi, cela proclame sa culpabilité.

— Ou sa peur. Prévenez-moi dès qu'Accobrán sera de retour.

Puis elle fit signe à Eadulf de la suivre et se dirigea vers leurs appartements. Dès qu'ils eurent rejoint leur chambre, elle referma la porte.

— Quel imbécile, ce garçon ! s'écria-t-elle avant de faire les cent pas dans la pièce.

— Tu crois vraiment à son innocence ?

— Je crains surtout pour sa vie. Rappelle-toi à quel point lui et Accobrán se détestent.

— C'est surtout Gabrán qui en veut à Accobrán parce qu'il le soupçonne d'avoir courtsisé sa fiancée.

— Il n'y a plus qu'à prier pour que ces deux-là nous reviennent entiers.

Plus tard, quand ils se retirèrent pour la nuit, le tanist et son escorte n'avaient toujours pas réapparu.

Le lendemain, une lumière grise filtrait à travers les carreaux des

fenêtres. Fidelma, qui faisait ses ablutions matinales, entendit la cloche de l'abbaye de Finnbar. Eadulf l'attendait dans la cuisine attenante à la grand-salle du logis de Becc où était servi le repas du matin.

Becc apparut alors qu'ils finissaient de manger. Il semblait mal à l'aise.

— Accobrán est rentré pendant la nuit avec Gabrán, annonça-t-il.

Fidelma se redressa.

— Je vous avais demandé de me prévenir dès qu'il se manifesterait. Le garçon est en vie ?

Becc cligna des yeux.

— Accobrán l'a ramené pour être passé en jugement, cousine, et non pour être exécuté !

— Donc il est en bonne santé ? insista Fidelma.

— Il souffre de quelques contusions, mais enfin c'est sa faute, il n'aurait pas dû résister à son arrestation.

— Non, surtout s'il est innocent.

— Il ne te reste plus qu'à prouver tes assertions, s'énerva Becc.

— Comptez sur moi.

Elle se leva et s'immobilisa.

— Pour qui sonne cette cloche ?

Le chef prêta l'oreille.

— Pour l'enterrement de Lesren, je suppose.

— Avec tout ça, j'avais oublié les funérailles. Viens, Eadulf, il faut absolument que nous y assistions.

Le moine attrapa un morceau de pain, une tranche de viande froide, et se précipita derrière sa compagne. Sur le seuil de la porte, elle s'arrêta brusquement et Eadulf faillit laisser tomber ses victuailles tandis qu'elle se tournait vers Becc.

— Vous ne venez pas ?

Le chef avait pris place à la table.

— Je n'ai jamais été un ami de Lesren ni de sa famille. Pour moi, il n'était qu'un bon tanneur. Mais Accobrán s'est rendu à la chapelle afin de s'assurer que tout se passerait bien.

Fidelma sortit avec Eadulf et demanda qu'on aille seller leurs chevaux.

— Je ne comprends pas pourquoi tu tiens tant à assister à cette cérémonie, protesta Eadulf entre deux bouchées.

— Les enterrements sont une excellente occasion de rassembler des informations.

Il leur fallut peu de temps pour gagner l'abbaye. Quelques retardataires se dépêchaient sur le chemin. La cloche sonnait toujours quand la sentinelle les accueillit et leur désigna la chapelle où on avait apporté le corps de Lesren.

Elle était bondée. Le couple de religieux repéra Accobrán et près de lui, Adag, l'intendant. Fidelma donna un coup de coude à Eadulf en lui désignant Gobnuid. En plus de la famille et des parents de Lesren, il y avait là beaucoup de gens avec lesquels il avait travaillé. Bébháil était assise au premier rang, à côté d'une femme qui lui ressemblait comme deux gouttes d'eau. Fidelma se rappela que la veuve du tanneur avait une soeur qui devait l'assister dans l'épreuve qu'elle traversait. Tómma n'était pas loin. Même Creoda, juste derrière lui, s'était déplacé. Il semblait effrayé et mal à l'aise. Les étrangers ne se trouvaient pas avec les frères et, plus tard, l'abbé Brogán confia à Fidelma qu'il avait estimé plus sage qu'ils n'apparaissent pas.

La congrégation se recueillait au son de la nouvelle cloche dont l'abbaye venait de faire l'acquisition. Pour annoncer la mort d'un chrétien, on sonnait la clog-estechtae, grave et solennelle, qui succédait à la cloche au son plus clair destinée à rassembler les fidèles. Les religieux commencèrent à chanter le requiem, l'écnairc, qui intercédait auprès de Jésus pour le repos de l'âme du défunt. Les proches de Bébháil avaient veillé le mort toute la nuit. Suivant la coutume, les invités s'étaient livrés aux cluiche cain-tech ou jeux funéraires, qui précédaient le fled crolige, la fête autour du lit.

Le corps, enveloppé dans un linceul ou recholl, était posé sur un cercueil en bois. Eadulf se demanda s'il avait été accompagné à la chapelle par les gémissements de la famille et des pleureuses enrôlées pour l'occasion, qui se livraient au caoidneadh, les lamentations rythmées par de lents claquements de mains destinés à souligner le désespoir.

Quand les prières et les psaumes furent terminés, quatre hommes soulevèrent le cercueil et sortirent de la chapelle. Fidelma et Eadulf se glissèrent dans la queue du cortège qui s'était formé. Dehors, une tombe avait été creusée. La bière y fut déposée pendant que les hurlements des femmes s'intensifiaient. Eadulf frissonna. Ces cris barbares lui avaient toujours donné la chair de poule.

Puis, à son grand étonnement, un homme s'avança et brisa le cercueil avec une hache. Devant l'air choqué de son compagnon, Fidelma se pencha vers lui.

— C'est pour que les démons et les fées ne l'utilisent pas pour emmener le corps pendant leurs expéditions nocturnes. Ainsi, on pense que le défunt gagnera la paix du ciel.

Eadulf estima que ce n'était ni le moment ni l'heure de se lancer dans un commentaire désapprouvateur sur ce rituel païen entachant une cérémonie chrétienne. Puis il vit que tout le monde faisait la queue devant un frère de la foi qui se tenait près d'une grande pile de genêts. Il tendait un genêt à chaque participant qui s'avançait jusqu'au bord de la tombe et le jetait sur le corps.

— C'est pour le protéger de la boue, murmura Fidelma, et aussi une marque de respect de la part de chaque personne de l'assistance.

Ensuite la tombe fut comblée par deux fossoyeurs munis de pelles. Puis la soeur de Bébháil leva la main et les lamentations s'arrêtèrent net.

— L'Attira sera prononcée par mon mari.

Un homme fit un pas en avant, un fermier si on en jugeait par son aspect et sa démarche. Il semblait gêné. À l'évidence, le chant de deuil lui pesait.

— Nous venons de porter en terre le corps de Lesren, l'époux de la soeur de ma femme, commença-t-il d'une voix éteinte, au débit précipité.

Il hésita, toussa, et reprit avec davantage d'assurance :

— Lesren le tanneur, un súdeaire dont les qualités d'artisan étaient connues de tous, repose maintenant auprès de sa fille Beccnat.

Il marqua une nouvelle pause et renifla.

— Tous deux ont été assassinés et c'est donc la seconde fois en quelques mois que le laíthi na canti, le jour des lamentations, nous échoit à nous sa famille et à ses proches. Notre chagrin est très lourd.

Il s'arrêta, jeta un coup d'oeil à Bébháil qui regardait au loin, les yeux secs et le visage figé, encadrée par sa soeur et Tómma qui la soutenaient. Puis il releva le menton comme s'il venait de prendre une grave décision.

— Je ne prétendrai pas que j'aimais Lesren, ou que je lui souhaitais chaleureusement la bienvenue quand il se présentait sur le seuil de ma porte. Mais je le supportais par amitié pour ma belle-soeur. Il n'était ni un bon père ni un bon mari. Cependant, que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre. Je ne ferai pas son éloge, ce qui serait perfide de ma part. Je suis néanmoins désolé que sa mort ait fait de la soeur de ma femme une veuve affligée.

Eadulf étudia les visages de ceux qui l'entouraient, espérant une réaction à cette curieuse élogie. Or personne ne semblait dérangé outre mesure. Même Bébháil demeurerait impassible. Décidément, songea-t-il, Lesren n'était guère apprécié dans sa communauté, et il fut saisi d'un sentiment d'accablement. Combien de personnes ici avaient une bonne raison de tuer Lesren ? S'il s'était fait autant d'ennemis, Goll et son fils n'étaient pas les seuls concernés. Fidelma s'appuierait-elle sur cette constatation pour tenter d'innocenter Gabrán ?

Les gens avaient commencé à se disperser et Accobrán s'approcha avec un sourire de satisfaction du couple de religieux.

— Vous connaissez la nouvelle, lady ? J'ai capturé Gabrán.

Fidelma le considéra d'un air impassible.

— J'irai dès que possible lui rendre visite. C'était stupide de sa part de s'enfuir et à ce propos, je ne pense pas qu'il soit l'auteur du

meurtre de Lesren.

Accobrán en resta la bouche ouverte.

— Bien sûr que si, protesta-t-il, et je suis également persuadé qu'il a tué Beccnat !

— N'est-ce pas vous qui lui avez fourni un alibi ? fit remarquer Eadulf.

Accobrán rougit.

— Et si je m'étais trompé ? Peut-être n'était-il pas à la maison de Molaga la nuit de la pleine lune.

— J'ai parlé à frère Túan, qui appartient à la communauté de la maison de Molaga, répliqua Fidelma. Vous ne vous étiez pas trompé, cette nuit-là, il était bien au monastère.

Le jeune tanist parut abattu.

— En tout cas, en s'enfuyant, il a prouvé sa culpabilité en ce qui concerne l'assassinat de Lesren.

— Non, il a simplement trahi sa crainte d'en être tenu pour responsable.

Sur ces mots, elle tourna le dos au tanist et se dirigea vers Bébháil, toujours accompagnée de sa soeur et de Tómma.

Ce dernier l'accueillit avec un bref sourire.

— Le tanist nous a appris que Gabrán s'était fait prendre.

Avant de répondre, Fidelma étudia le visage de Bébháil qui se tenait les yeux baissés.

— Sa fuite était une réaction stupide qui a attiré l'attention sur lui. Mais il y a déjà eu trop de sang innocent versé pour que l'on y ajoute celui de Gabrán.

Tómma jeta un regard angoissé à Bébháil.

— Mais le tanist a dit...

— Je vais de ce pas interroger Gabrán. J'espère que l'innocent ne sera pas privé de la liberté et que le coupable sera démasqué.

Elle retourna auprès d'Eadulf non sans avoir surpris un geste étrange de Tómma, qui avait retenu Bébháil par la manche alors qu'elle voulait s'avancer vers elle.

Accobrán les raccompagna jusqu'au rath, où Fidelma et Eadulf se rendirent aussitôt à la prison. Fidelma avait fermement refusé l'offre du tanist de les accompagner, car elle voulait parler à Gabrán en tête-à-tête.

À l'arrivée du couple dans sa cellule, le jeune bûcheron se leva. Il souffrait d'une coupure qui lui barrait l'oeil et d'une contusion à la joue.

— Vous vous êtes comporté comme un idiot, lui dit Fidelma.

Le garçon haussa les épaules d'un air faussement indifférent.

— Je n'ai pas tué Lesren.

Eadulf referma la porte.

— Pourquoi vous êtes-vous sauvé ?

— Tout le monde croyait que je m'étais vengé de Lesren à cause de ce qu'il racontait sur moi.

— Qui vous a raconté ça ?

— Creoda et...

— Creoda ? Rapportez-moi ce qu'il vous a dit.

— Il a dit : « Tout le monde pense que tu as tué Lesren parce qu'il t'accusait d'avoir assassiné Beccnat. » Alors je me suis enfui.

— Vous auriez dû placer votre confiance dans la loi.

— La loi et l'injustice sont souvent synonymes. Avant de mourir, Aolú n'arrêtait pas de le répéter.

Fidelma fit signe au garçon de se rasseoir sur le banc qui servait de lit. Puis elle prit une chaise tandis qu'Eadulf restait près de la porte.

— Quand avez-vous entendu parler de l'assassinat de Lesren pour la première fois ?

— Je rentrais à la maison après avoir coupé du bois.

— Et c'est Creoda qui vous a averti ?

Le garçon hocha la tête.

— C'est un ami à vous ?

— On se connaît.

— Vous a-t-il conseillé de vous enfuir ?

— Oui.

— Cela ne vous a-t-il pas semblé très bête ?

Gabrán l'observait d'un air pensif.

— Donc vous me croyez innocent ? murmura-t-il d'une voix où renaissait l'espoir.

— Je crois que vous avez cédé à la panique, ce qui a fait porter les soupçons sur vous.

— Vous pensez que Creoda est coupable ?

Fidelma secoua la tête.

— Non, mais en ce qui vous concerne, nous devons démontrer que vous n'êtes pas l'auteur de ce crime.

Quelqu'un frappa à la porte et Accobrán fit son entrée. Fidelma fronça les sourcils.

— Pourquoi me dérangez-vous ?

— Bébháil et Tómma sont venus vous voir, lady. Ils insistent pour s'entretenir avec vous sur-le-champ et aussi...

Il jeta un coup d'oeil à Gabrán et se pencha pour murmurer à l'oreille de Fidelma :

— Les parents du garçon sont arrivés.

Fidelma poussa un soupir résigné.

— Allez leur dire que je les rejoindrai dans un instant.

Puis elle revint à Gabrán.

— Vous n'aimez guère le tanist, n'est-ce pas ?

Le garçon porta la main à son visage.

— J'ai quelques raisons pour ça.

— Lesquelles à part ces contusions ?

— C'est très simple. Sachant que Beccnat était amoureuse de moi, il a essayé de nous séparer.

— Comment cela ?

— Un mois ou deux avant que Beccnat soit assassinée, Accobrán a insisté pour danser avec elle lors d'un féis qui se tenait dans la grand-salle du chef.

— Il s'est imposé de façon grossière ?

Gabrán renifla et hocha la tête.

— Comment Beccnat a-t-elle réagi ?

Gabrán se mordit la lèvre.

— A-t-elle protesté ? Accobrán est un bel homme.

Gabrán se redressa avec colère.

— Elle était flattée que le tanist l'invite à danser. Voilà tout. Je le soupçonne d'avoir essayé de la revoir après le féis. Mais comme je vous l'ai déjà expliqué, Beccnat et moi étions très épris... et nous allions nous marier malgré les histoires que Lesren racontait sur ma famille.

— Mais vous suspectiez Accobrán de vouloir en secret arracher un rendez-vous à Beccnat. Et s'il y avait réussi ? ajouta-t-elle brusquement.

— Il a échoué, répondit aussitôt le garçon. J'avais confiance en Beccnat et je me méfie d'Accobrán.

— Très bien.

Elle se leva.

— Nous reprendrons cette conversation plus tard.

Bébháil et Tómma attendaient dans la grand-salle.

Becc, qui était parti à la chasse, ne rentrerait pas avant le soir. Le tanist vint à la rencontre de Fidelma et expliqua à voix basse que Goll et sa femme avaient été emmenés dans l'antichambre afin de n'être pas confrontés à Bébháil.

Tómma et la veuve du tanneur se levèrent avec des gestes maladroits. Fidelma, après avoir approuvé les dispositions prises par Accobrán, leur fit signe de se rasseoir.

— J'ai peu de temps, dit-elle en feignant l'irritation. Dites-moi ce qui vous amène ici. Je suppose que cela concerne la mort de Lesren ? Bébháil, auriez-vous persuadé Tómma de me révéler ce qu'il me cache ?

Tómma se leva à moitié de son siège en ouvrant de grands yeux et s'y laissa retomber.

— Comment savez-vous...

Fidelma le réduisit au silence d'un geste de la main.

— Il ne s'agit pas d'un tour de magie. J'ai vu que Bébháil souhaitait me parler, mais vous l'en avez empêchée. Et maintenant je veux la vérité.

Tómma baissa la tête, comme s'il se résignait à ce qui allait suivre. Fidelma se tourna vers Bébháil, visiblement peu émue et en possession de toutes ses facultés.

— J'ai fait quelque chose de mal, commença-t-elle.

Un silence pesant succéda à cette déclaration et Fidelma attendit patiemment la suite.

— Je ne pouvais plus supporter la vie que je menais. Je l'avais aimé autrefois, mais j'avais déjà compris mon malheur avant la naissance de Beccnat.

— Qu'avez-vous fait de mal ? lui demanda Fidelma d'une voix douce et pleine de compassion.

— Je l'ai tué.

Eadulf poussa une exclamation étouffée et Accobrán un petit gémississement de stupéfaction. Fidelma se tourna vers Tomás.

— C'était très sot de votre part de me mentir.

Le tanneur haussa les épaules d'un air malheureux.

— Il le fallait. Je ne pouvais me résoudre à admettre que Lesren m'avait révélé l'identité de sa meurtrière en prononçant le nom de Bébháil.

— Donc sa dernière parole était Bébháil et non Biobhal. Comment cet étrange nom de Biobhal vous est-il venu à l'esprit ?

— Je ne parviens pas à me l'expliquer. Vous comprenez, pendant que Lesren agonisait, Creoda se tenait près de moi et j'ai craint qu'il ne porte un témoignage gênant. Je me suis donc tourné vers lui en prétendant avoir entendu « Biobhal », très proche par la sonorité de « Bébháil ». Et il a volontiers admis avoir entendu la même chose que moi.

Fidelma pinça les lèvres.

— Tomás, votre mensonge m'a égarée. Vous avez par le plus grand des hasards choisi un nom qui pouvait se révéler pertinent dans mon enquête.

Elle se tourna vers la veuve.

— Il n'y a pas de plus grande offense devant la loi que de priver une autre personne de la vie. Puisque vous avez confessé un meurtre, il ne vous reste plus qu'à me raconter dans le détail comment cela s'est passé.

— Les choses se sont déroulées très simplement, lady, dit Bébháil sans se départir de son calme. C'est une histoire vieille comme le monde. Quand je suis tombée amoureuse de Lesren, j'étais jeune et inexpérimentée. Lesren, un bel homme et un beau parti, exerçait le métier de tanneur, ce qui le mettait au rang de sudaire. Je ne

demandais qu'à croire les horribles mensonges qu'il m'avait racontés sur Fínmed et je l'ai épousé.

Elle regarda au loin.

— J'ai vite découvert la vérité. Pour finir, j'ai eu une triste vie.

— La loi autorise la séparation et le divorce, elle pouvait vous accorder des réparations.

— Je suis restée pour de nombreuses raisons, entre autres à cause de ma fille, mais je ne me cherche pas d'excuses. J'aurais dû partir après le meurtre de Becnat, mais je n'en avais pas la force. Hier, quand il a recommencé à m'insulter et à me frapper, quelque chose en moi a cédé. J'ai attrapé un couteau de cuisine et...

Sa voix s'étouffa dans un sanglot.

— Plaidez-vous la légitime défense ? demanda Accobrán d'un ton agressif, sans doute pour tenter de reprendre le contrôle de la situation après sa désastreuse arrestation de Gabrán.

— Évidemment ! s'exclama Tómma en passant un bras protecteur autour des épaules de Bébháil. Ne voyez-vous pas combien elle a souffert à cause de cet homme détestable ?

Il se tourna vers Fidelma.

— Si vous voulez des preuves, lady, emmenez-la dans la pièce à côté et elle vous montrera les marques qu'elle porte sur le corps.

— Est-ce vrai, Bébháil ? demanda Fidelma d'une voix douce.

La femme hocha la tête sans lever les yeux. Tous restèrent un instant silencieux.

— Ce crime de fíngal, d'assassinat d'un proche, est très sévèrement puni par la loi, murmura enfin Fidelma.

— Vous encourez de lourdes sanctions, ajouta le tanist d'un air important.

— Mais, reprit Fidelma d'une voix glaciale qui claqua comme un coup de fouet, la loi reconnaît qu'il y a des circonstances où supprimer un tiers peut se justifier. Ce n'est pas un crime de tuer un guerrier au cours d'une bataille, ou un voleur surpris dans votre maison avec des intentions hostiles. Le texte du Cairde précise que l'état de légitime défense est une excuse recevable. Si vous aviez porté plainte devant moi du vivant de Lesren, je vous aurais aussitôt accordé le divorce, ainsi que la moitié des biens de votre mari et une solide compensation. La loi est claire quant à la protection des femmes, la violence est une offense grave, même si elle se limite à des insultes. En vous refusant à recourir à un tribunal, votre souffrance vous a amenée à frapper à votre tour. Bien sûr, il eût été préférable de vous abstenir d'avoir recours à de telles extrémités, mais vous avez agi en état de légitime défense, ce qui sera pris en considération.

Tous l'écoutaient avec une attention soutenue.

— Il est clair que cette affaire doit être portée à l'attention d'une

cour de justice que je présiderai, assistée de l'abbé et du chef des Ciné na Áeda. Présentez-vous dans la grand-salle quand vous entendrez sonner la cloche de l'angélus à l'abbaye.

Tómma semblait accablé, mais Bébháil inclina la tête en signe d'assentiment.

— Il sera fait selon votre volonté, lady.

Fidelma lui adressa un bref sourire d'encouragement.

— Que vous soyez venue librement avouer votre faute sera porté à votre crédit, Bébháil. Sans votre intervention, j'aurais sans doute perdu beaucoup de temps à poursuivre une piste sans issue.

Elle se tourna vers Tomás en fronçant les sourcils.

— Quant à vous, vous vous êtes mis en très mauvaise posture.

Le tanneur se balançait d'un pied sur l'autre.

— Le Din Techtagad stipule qu'un faux témoignage est un des trois crimes que Dieu venge le plus sévèrement. Un gúfiadnaise ou faux témoin perd son prix de l'honneur. Où avez-vous pris ce nom de Biobhal ?

— Je vous l'ai déjà dit.

— Mais où l'aviez-vous entendu ?

Tómma réfléchit un instant.

— Maintenant je me souviens. Un jour, le vieux Liag m'a raconté une histoire, et il a évoqué ce personnage qui intervenait je ne sais plus à quel propos.

Fidelma échangea un regard stupéfait avec Eadulf.

— Vous êtes sûr ?

— Oui. Et je suis désolé de vous avoir égarée, lady. Je cherchais par tous les moyens à protéger Bébháil.

— C'est vous qui avez suggéré à Creoda de pousser Gabrán à prendre la fuite ?

— Non, j'ai simplement dit à Creoda qu'à mon avis Gabrán était le coupable.

Bébháil s'avança.

— Au cours de toutes ces années, Tomás a été pour moi un fidèle soutien. Quand je lui ai avoué mon crime, il a eu peur pour moi. Il ne faut pas le blâmer.

— La loi est la loi, gronda Accobrán.

Fidelma l'ignore.

— Je vous promets d'examiner attentivement les différents éléments de cette affaire, Bébháil. Ce soir, je vous attendrai avec Tomás dans la grand-salle où vous serez jugés en toute équité. Mais souvenez-vous, Tomás, que chacune de nos actions a des conséquences non négligeables. L'Épître de saint Jacques dit : « Voyez quel petit feu embrase une immense forêt^[14]. » Une parole prononcée en toute innocence peut produire de grandes douleurs.

Le tanneur hocha la tête, prit Bébháil par le bras, et tous deux quittèrent la pièce.

À peine étaient-ils sortis qu'Accobrán laissa exploser sa colère.

— Ils devraient être faits prisonniers. Vous êtes trop indulgente, lady, et je ne vous comprends pas. Comment justifiez-vous qu'un dálaigh ne suive pas les textes de loi ?

Fidelma le toisa avec froideur.

— Il faut suivre l'esprit de la loi, non la lettre. Que souhaitez-vous, tanist ? OEil pour oeil, dent pour dent ?

— La femme a confessé un meurtre, cet homme était son complice et vous les relâchez !

— Ils seront jugés.

— Comment être sûrs qu'ils reviendront ? Et s'ils prenaient la clé des champs comme Gabrán ?

— Gabrán était poussé par la peur tandis que ces deux-là affrontent les conséquences de leurs actes. Pourquoi voulez-vous qu'ils s'enfuient ? La vérité est plus importante que l'application irréfléchie des lois, écrites pour faire obéir les imbéciles et guider les sages.

— Je ne comprends pas.

— Voilà pourquoi je suis dálaigh. Quant à vous, il vous reste encore beaucoup à apprendre avant de prononcer le serment de chef.

Accobrán s'empourpra sous le sarcasme.

— Je vous accorde que je ne suis pas juriste. Mais ce qui me trouble, c'est que vous soyez plus concernée par le mensonge de cet homme que par le crime de Bébháil.

— La femme a tué pour sauver sa vie. Le droit prévoit des compensations, mais bien que Bébháil soit en mesure de les payer, elles seront probablement annulées par les mauvais traitements que son mari lui a infligés. En revanche, porter un faux témoignage, mentir sciemment, la loi ne le tolère pas. Même si la vérité est amère, elle doit prévaloir.

— Vous semblez intriguée par le nom de Biobhal que Tómma vous avait donné. En quoi vous intéresse-t-il ?

— Nous pensions que Biobhal, commença Eadulf, euh... était le nom du meurtrier, termina-t-il en croisant le regard courroucé de Fidelma.

— En tout cas, ce n'est pas un nom de par chez nous, fit observer Accobrán.

Fidelma acquiesça et s'empressa de changer de sujet.

— Ne m'aviez-vous pas dit que Goll et sa femme réclamaient eux aussi une audience ?

Le tanist hocha la tête et sortit de la pièce.

— Je suppose que tu ne voulais pas qu'il soit informé de tes recherches sur l'or ? demanda Eadulf à sa compagne.

— Évidemment.

— Mais après la confession de Tómma, j'aurais cru que tu abandonnerais l'idée d'un lien entre l'or et ce qui nous préoccupe.

Fidelma était pensive.

— Tu sais... plus j'y réfléchis, plus je suis intriguée. N'en parlons à personne pour l'instant, Eadulf, mais à mon avis, le sujet est loin d'être clos.

— En tout cas, tu n'as pas paru surprise que Lesren soit tué par sa femme.

— Je me doutais bien qu'il s'agissait d'une affaire qui n'était pas liée aux assassinats des trois jeunes filles.

— Mais pourquoi ?

— Mon instinct me disait que Gabrán n'était pas impliqué dans la mort de Lesren. Entre Bébháil et son mari, la tension était palpable. Mais ce nom de Biobhal et la présence de Liag sur les lieux du crime, due à un pur hasard, m'ont distraite de l'essentiel. J'ai manqué d'à-propos.

— Tu te juges trop sévèrement.

— Je sais reconnaître mes erreurs.

— Et maintenant que tu as fait ton mea culpa, arrête de te tourmenter avec ça. Quand on a commis une faute il faut continuer son chemin sans se retourner, c'est de toi que je tiens cet excellent conseil.

Fidelma sourit.

— C'est vrai. Une fois de plus, tu as trouvé le mot juste pour me redonner du courage.

— Et maintenant, quelle sera ta prochaine étape ?

— L'exploration du Hallier aux cochons. Je n'ai pas changé d'avis sur ce point.

— Pourtant, la logique voudrait qu'il n'y ait aucune connexion entre les meurtres des jeunes filles et l'endroit où elles ont été attaquées.

— Ma logique n'est pas la tienne, car j'ai toujours fait confiance à mon instinct. C'est comme un accès de démangeaison, il faut que je me gratte sinon je deviens folle. Tu te souviens que nous avons aperçu un des étrangers en compagnie de Gobnuid sur la colline ? J'aimerais m'entretenir avec le forgeron, mais il refusera de parler tant que je n'aurai pas obtenu de nouvelles informations.

Eadulf étouffa un soupir. Fidelma affichait une confiance qu'elle ne ressentait pas, jamais il ne l'avait vue se comporter ainsi auparavant. Quel contraste avec l'avocate joyeuse et sûre d'elle dont il était tombé amoureux ! À quoi bon le nier ? La naissance d'Alchú l'avait changée. Le retour des pensées noires qui l'obsédaient depuis quelque temps le plongea dans un abîme de perplexité.

On lui avait déjà raconté qu'après un accouchement, certaines femmes changeaient de personnalité. Elles étaient la proie de brusques changements d'humeur, passant de l'abattement à une gaieté factice. Les apothicaires de Tuam Brecaïn, la célèbre école de médecine où il avait étudié, affirmaient que ces mystérieuses fluctuations étaient liées aux transformations physiques entraînées par l'enfantement. Eadulf se força à se remémorer les leçons de ses maîtres.

D'après eux, cette condition était due à une déficience du sang. Le coeur ou centre de l'esprit gouvernait le flux sanguin, et quand le coeur était soumis à un fonctionnement défectueux, l'esprit, insuffisamment irrigué, devenait anxieux et déprimé. Chez la femme, cela donnait des pensées négatives, de la fatigue, des inquiétudes infondées. Elle devenait agitée et incapable d'affronter les aléas de la vie quotidienne.

Eadulf pinça les lèvres.

Quel était donc le traitement que prescrivaient ses maîtres ? Même s'il le retrouvait, ce ne serait pas un mince exploit que d'amener Fidelma à s'y soumettre. Soudain, le nom de la plante médicinale lui revint en mémoire, et ses yeux brillèrent.

Puis Accobrán réapparut, accompagné de Goll et de sa femme. Fínmed, qui pleurait à chaudes larmes. Eadulf se tourna vivement vers Fidelma, lui murmura qu'il devait s'absenter et se dirigea vers la porte, entraînant Accobrán à sa suite.

— Dites-moi, tanist, avez-vous un dathatóirecht dans la forteresse, une échoppe où l'on teint les tissus ?

Accobrán le regarda d'un air étonné.

— Oui, nous en avons une non loin de la forge, à l'est du rath. Elle est tenue par Mochta qui travaille pour le chef ainsi que...

Eadulf s'éloignait déjà. Le tanist le suivit du regard en secouant la tête avant de retourner auprès de Fidelma.

— Je suis venu vous dire que mon fils est innocent ! tempêtait Goll. De plus, je jure solennellement ici que s'il n'est pas libéré et lavé de tout soupçon, je suis décidé à entreprendre le troscud.

Fidelma se retint de sourire et fronça les sourcils.

Fínmed, éplorée, s'avança à son tour.

— Mon mari est prêt à tout pour obtenir justice, lady. J'ai essayé de le convaincre de renoncer à son entreprise, mais il refuse de m'écouter. Nous savons tous deux que Gabrán n'est pas coupable des crimes dont on l'accuse. Il a voulu s'échapper dans un moment de faiblesse, parce que...

— Tes paroles ne lui seront d'aucune aide, ricana Goll. Quant à moi, je m'engage à...

— Ne rien manger et ne rien boire jusqu'à ce que justice vous soit rendue, conclut Fidelma.

Elle connaissait bien ce rituel, car moins d'une année auparavant, elle avait dû affronter une situation difficile⁽¹⁵⁾ : un chef irlandais menaçait d'entamer un troscud contre des Saxons qui n'avaient aucune idée de la signification symbolique de cet acte. Elle poussa un soupir irrité.

— Écoutez-moi bien, Goll le bûcheron. Pour quelles raisons invoquez-vous le troscud ? Se priver de nourriture au risque d'en mourir est une arme à n'utiliser qu'en cas d'extrême nécessité. Si votre fils était coupable, cela serait-il moral de vous assurer de sa libération par un tel procédé ? Les conséquences de votre entreprise risqueraient de retomber sur vous.

Goll releva le menton d'un air indigné.

— Mon fils n'est pas coupable et ma décision est prise !

Fidelma détourna la tête.

— Fínmed, vous êtes une femme avisée et bien plus sensée que votre mari et votre fils. Je vous charge donc de les ramener dans votre foyer et de les calmer. Les hommes de votre famille ont le sang chaud, Fínmed. Ils s'agitent beaucoup trop et ne pensent pas assez.

Goll et sa femme la fixaient, abasourdis.

— Prenez Gabrán et rentrez chez vous ! Il n'est accusé d'aucun crime, son seul tort est de ne pas avoir eu confiance dans la justice.

Sur ces mots, elle tourna les talons et quitta la grand-salle pour couper court à toute explication supplémentaire.

CHAPITRE XIII

Eadulf trouva l'échoppe de Mochta sans difficulté, car il s'en échappait l'odeur âcre, mais pas désagréable, des teintures.

Comment s'appelait, en celte d'Éireann, la fleur qu'il cherchait ? Quelque chose comme brachlais. En saxon, c'était le millepertuis, la fleur de saint Jean-Baptiste dont on disait qu'elle fleurissait le jour de juin où on célébrait l'anniversaire du baptiseur. D'après les apothicaires de Tuam Breain, elle était tout indiquée pour les malaises dont souffrait Fidelma. Le problème, c'est qu'elle fleurissait pendant les mois d'été, sinon il serait parti récolter cette plante commune dans la campagne. La seule personne susceptible de lui en fournir, à part un apothicaire, c'était un dathatóir, qui en faisait provision.

Mochta l'accueillit chaleureusement.

— Bien le bonjour, frère saxon. Comme tout le monde au rath, je sais qui vous êtes et pourquoi vous êtes venu. Que puis-je faire pour vous ?

Eadulf lui expliqua les raisons de sa visite.

— Du millepertuis ? Oui, bien sûr, j'en utilise régulièrement. J'extraits du pourpre des fleurs, et du jaune des feuilles. Une plante bien utile pour quelqu'un comme moi, mais à quoi pourrait-elle bien vous servir ?

— M'en accorderez-vous quelques poignées ? demanda Eadulf comme s'il n'avait pas entendu la question.

Mochta se frotta le menton.

— Vous voulez changer la teinte de vos vêtements ? Non, cela m'étonnerait.

Eadulf se mit à rire.

— Le millepertuis ne sert pas qu'à en extraire des couleurs.

— Ah, je vois. Auriez-vous l'intention de devenir apothicaire ?

— J'ai étudié la médecine, mais je suis davantage versé dans l'herboristerie.

Mochta se frotta le nez de l'index.

— Je peux vous en vendre pour un screpall, pas plus, sinon je me

retrouverai dans l'embarras.

— Marché conclu.

La cloche de l'angélus finissait de sonner quand les gens commencèrent à se rassembler dans la grand-salle de Becc. Eadulf s'installa discrètement sur un siège au fond de la salle. Il avait déjà vu la plupart de ces personnes le matin même, à l'enterrement de Lesren. Plusieurs religieux de l'abbaye étaient présents.

On avait conduit Bébháil et Tómma aux sièges qu'on leur avait préparés, face au fauteuil du chef. Juste derrière eux se tenaient des membres de la famille de Bébháil qui étaient venus la soutenir.

Accobrán s'avança et frappa trois fois le sol du bâton ferré dont on se servait pour l'ouverture des procès. Becc fit son entrée, suivi de Fidelma et de l'abbé Brogán. Le chef prit place sur le fauteuil sculpté symbole de sa fonction tandis que Fidelma s'installait à sa droite, l'abbé à sa gauche, et Accobrán près de l'abbé.

Becc se tourna vers Fidelma et lui fit signe d'entamer les débats.

— Nous sommes confrontés à un drame regrettable, déclara-t-elle d'une voix douce. Mais Dieu merci, l'affaire se présente bien. Bébháil a confessé l'assassinat de son mari. Quant à Tómma, il a reconnu avoir fait obstruction à la justice en portant un faux témoignage. Bébháil et Tómma ont donné leur version des faits et expliqué les circonstances particulières de ce crime. Votre chef et moi-même avons longuement discuté de ces circonstances en présence de l'abbé et du tanist, et nous avons trouvé un accord sur les mesures à prendre pour conclure ce procès.

Elle contempla les deux coupables qui se tenaient là, pâles et les traits tirés.

— Les crimes ayant été avoués, il ne nous reste plus qu'à passer aux condamnations. L'un d'entre vous a-t-il quelque chose à ajouter avant que l'on prononce les sentences ?

La veuve de Lesren répondit que non en baissant les yeux et posa une main sur le bras de Tómma qui s'apprêtait à parler. Il s'inclina devant sa volonté et garda le silence.

— Très bien. En ce qui concerne le fíngal perpétré par Bébháil, nous avons pris en compte les conditions dans lesquelles il avait été commis. Le Cairde, comme je l'ai déjà expliqué aux accusés, établit qu'il est permis de tuer pour se défendre. Le texte est limpide : tout coup porté en retour à un coup n'engage aucune responsabilité. Or Bébháil a été provoquée, poussée à un tel degré d'exaspération qu'elle n'était plus en mesure de contrôler ses actes. Il ne lui sera donc pas tenu rigueur du meurtre dont elle est coupable. Cependant, s'empressa d'ajouter Fidelma tandis que les murmures emplissaient la salle, nous devons lui infliger une amende pour avoir attendu avant de m'avouer la vérité, car ce délai aurait pu ajouter des développements

regrettables à cette tragédie. Elle est donc condamnée à verser deux screpalls à son chef.

De soulagement, Bébháil éclata en sanglots. Des membres de sa famille se rassemblaient déjà autour d'elle pour l'étreindre et l'embrasser.

Fidelma se tourna vers Tómma dont le visage s'était éclairé devant la clémence de ce premier jugement, et tout le monde se tut.

— Tómma, vous avez commis une offense plus grave que celle de Bébháil. Je vous ai expliqué qu'un faux témoignage n'était pardonnable que par Dieu. Sans la vérité, nous sommes perdus. Et donc vous devrez payer les conséquences de votre légèreté.

Bébháil saisit la main de son compagnon et leva un visage baigné de larmes vers Fidelma.

— Il a menti afin de me protéger, lady. J'implore votre pitié pour... pour...

Fidelma la toisa d'un air sévère et Bébháil ravala ses paroles.

— La loi ne tolère pas les justifications pour le mensonge, déclara Fidelma d'un ton ferme. En tant qu'interprètes des textes, nous avons tenu compte des circonstances de la faute commise par Tómma, qui doit cependant faire face à ses responsabilités.

Tómma tapota la main de Bébháil pour tenter de la rassurer.

— J'accepterai votre sentence, lady.

— Tómma, vous avez perdu votre prix de l'honneur pour une période d'un an et un jour, et devrez vous acquitter d'une caution du montant de ce même prix de l'honneur.

Les personnes présentes, suspendues aux lèvres de Fidelma, essayaient de calculer à combien s'élevait cette amende. Fidelma sourit devant leur perplexité.

— Tómma, si mes renseignements sont exacts, vous appartenez à la classe des Fer Midbad, ceux qui ne possèdent pas de terres léguées par leurs pères ou leurs familles.

Le tanneur acquiesça.

— Cela fait quatorze ans que vous occupez cette position.

— C'est exact.

— D'après la loi, votre prix de l'honneur s'élève à celui d'une vache d'un an, d'une valeur de quatre screpalls. Pouvez-vous réunir cette somme ?

Tómma avala sa salive avec peine tandis qu'une vague de soulagement le submergeait.

— Je le peux.

— Très bien. Dans un an et un jour à partir d'aujourd'hui, et à condition que vous n'ayez pas eu de démêlés avec la justice d'ici là, votre prix de l'honneur vous sera restitué.

Ces paroles furent accueillies par des cris de joie et

d'enthousiasme. Tout le monde se pressait autour de Bébháil et Tómma et personne ne prit garde aux tentatives répétées d'Accobrán de ramener le silence. Becc croisa le regard de Fidelma, haussa les épaules et lui sourit.

— Laissons-les se réjouir, déclara Fidelma en se levant. Bientôt, le soulagement cédera la place à l'inquiétude quand ils se rappelleront que nous avons encore un meurtrier à capturer.

En haut de la colline, Fidelma et Eadulf immobilisèrent leurs chevaux pour contempler la route qui menait à la bothán de Menma le chasseur.

Eadulf était de mauvaise humeur, tous ses efforts pour amener Fidelma à boire l'infusion de millepertuis qu'il lui avait préparée s'étant révélés inutiles. Ni les prières ni les menaces n'avaient pu la convaincre d'avaler la potion.

— Nous perdons notre temps, maugréa-t-il.

— Qu'en sais-tu ?

— Jusqu'à présent, tu as toujours enquêté sur la base de déductions tirées d'informations fiables. Que d'ailleurs tu as la plupart du temps négligé de me communiquer.

— Tu te trompes, en ce qui concerne cette affaire je n'ai pas plus d'informations que toi, protesta Fidelma.

— Tu ne me convaincras pas, je te connais trop bien. Allons retrouver Menma afin d'explorer ces grottes qui t'intriguent tant. Et comme à l'accoutumée, tu me révéleras tes hypothèses au dernier moment.

Ils s'arrêtèrent devant la maisonnette en rondins de Menma. Il en sortit une jolie jeune femme avec des cheveux d'un blond lumineux qui lui tombaient sur les épaules. Elle leur sourit tout en s'essuyant les mains à un chiffon.

— Vous devez être lady Fidelma et son compagnon. Menma m'a parlé de vous hier. Vous êtes venus lui rendre visite ?

Fidelma se pencha sur l'encolure de son cheval et lui sourit en retour.

— Oui, nous le cherchons. Vous êtes son épouse ?

— C'est exact. Je m'appelle Suanach. Attendez un instant, je vais l'appeler.

Elle décrocha une corne d'une poutre du porche et souffla dedans à trois reprises. Le son puissant se propagea au loin tandis que Suanach attendait, le visage tendu vers la forêt. Eadulf voulut parler, mais elle porta un doigt à ses lèvres. Puis le même son résonna dans les lointains.

Suanach leur sourit.

— Il n'est pas très éloigné et sera là dans un instant. Je vous offre un gobelet d'hydromel ?

Eadulf, toujours de mauvaise humeur, allait refuser quand Fidelma le devança :

— Ce sera avec plaisir.

Il avait oublié que la courtoisie interdisait de décliner une telle invitation, même s'il s'agissait d'une simple formalité.

Les gobelets venaient à peine d'être remplis que la porte de la chaumière s'ouvrit et Luchóc bondit à l'intérieur. Aussitôt, il vint renifler les deux inconnus en aboyant.

— Assis, Luchóc ! lança Menma en s'avançant vers ses hôtes. Je savais que c'était vous, car j'avais reconnu vos chevaux.

— Nous sommes venus vous prier...

— De vous faire visiter les grottes du Hallier au cochon. Ce sera bien volontiers, lady.

Eadulf se levait déjà quand Fidelma lui donna un coup de pied sous la table et il se rassit.

— Nous vous suivrons dès que nous aurons terminé cet excellent hydromel de Suanach. Ensuite, j'aimerais que vous nous emmeniez dans la caverne située juste au-dessus du Cercle des cochons.

Une fois accompli le rituel de l'hospitalité, les religieux se remirent en selle et suivirent Menma, accompagné de son chien. Le chasseur ne ressentait pas l'utilité d'un cheval et préférait escalader à pied les chemins escarpés. Il progressait avec agilité, devançant les deux cavaliers dont les montures soufflaient et renâclaient. Alors qu'ils arrivaient à la clairière proche du sommet, Fidelma sauta à terre, imitée par Eadulf qui poussa un soupir de soulagement.

— Mieux vaut attacher les bêtes à ces buissons et continuer à pied avec vous, dit-elle à Menma qui acquiesça d'un sourire.

— Ce n'est pas un terrain pour les chevaux, reconnut-il.

Puis il pointa un doigt en direction de la forêt.

— Vous voyez ces deux aulnes à gauche de ce rocher ? Ils gardent l'entrée de la mine.

Eadulf admira les chênes et les aulnes de haute taille qui les environnaient.

— Pourquoi appelle-t-on cet endroit le Hallier aux cochons ? demanda-t-il tandis qu'ils se remettaient en route.

— N'avez-vous point eu connaissance de la légende d'Orc-Triath, le roi des sangliers ? demanda Menma.

— Non.

— Le sanglier appartenait à Brigitte, déesse de la Fertilité, fille de Dagda, le père des anciens dieux et déesses d'Éireann, expliqua Fidelma.

— Et les nombreux chasseurs qui ont rencontré cet animal n'ont pas survécu pour raconter leur histoire, ajouta Menma avec le plus grand sérieux.

Eadulf haussa les sourcils d'un air inquiet.

— Vous croyez vraiment ce que vous dites ?

— Il ne s'agit pas de croyances, mais de faits bien établis, frère saxon, répondit Menma tandis qu'une lueur malicieuse brillait dans ses yeux. Et c'est depuis cette éminence qu'Orc-Triath régnait sur son territoire.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Fidelma en désignant sur leur droite des roches calcaires qui formaient une curieuse forteresse au coeur des arbres.

Elle refusait de se laisser distraire par des histoires de vieilles légendes qui risquaient de l'éloigner des objectifs qu'elle poursuivait.

— C'est le Derc Crosda, qui se dresse juste au-dessus du Cercle des cochons.

Fidelma examina la grande excroissance de craie avec un soudain intérêt.

— La bouche obscure interdite ? Je suppose que cela désigne la grotte ?

— Je vous préviens que ces mines sont périlleuses et à moitié écroulées. Elles ont été abandonnées depuis longtemps.

— Nous ferons attention. Allons-y, je vous en prie.

Menma appela son chien et s'engagea sur le chemin qui menait au rocher.

— Voici ce que vous cherchiez, lady, lança le chasseur en désignant l'entrée de la grotte.

Elle était assez large. À l'évidence, les mineurs en avaient agrandi l'accès, car on distinguait encore les traces de marteau et de hache sur les parois.

À l'intérieur, les cailloux laissaient la place à un tapis de sable fin.

— La piste de danse des Síog, murmura Menma.

— Des quoi ? s'exclama Eadulf.

— Des fées. Selon la légende, si vous jetez une pierre sur ce sable, elle disparaîtra, car les fées balayent régulièrement cet espace pour leurs ébats.

— Il semblerait que le moindre recoin de cette colline soit chargé de vieilles histoires, maugréa Eadulf.

— Mais oui, frère saxon, chaque crevasse et chaque éminence de ce pays recèle un millier d'années de vie et d'expériences. Votre peuple n'est-il pas lui aussi friand de contes et de légendes ?

Fidelma se détourna avec impatience.

— Si nous avions des torches, nous pourrions explorer cet endroit. Nous aurions dû y penser.

— Je vais faire de mon mieux, lady. J'aurais pu apporter des lampes et des chandelles, mais cela ne m'a pas effleuré l'esprit.

Menma s'activa et, quelques instants plus tard, il revint avec deux

torches sommairement confectionnées. Il en garda une et tendit l'autre à Fidelma.

De la vaste grotte partaient plusieurs corridors, ils découvrirent même les restes d'une forge et des soufflets rouillés.

— Cette mine, dont on assure qu'elle a été très prospère, a été désertée il y a plusieurs générations, fit remarquer Menma.

Fidelma plissa les paupières en remarquant une flaque d'eau formée par des gouttes qui tombaient d'une stalactite. Puis, tout au fond, elle repéra des blocs de pierres qui dissimulaient une fissure, et s'y sentit immédiatement attirée.

— Attention à ne pas trébucher, murmura Menma. Il y a des éboulements par ici.

Sans l'écouter, Fidelma alla se glisser par la fissure.

— Fidelma, reviens ! s'exclama Eadulf. Au nom du ciel, fais attention !

— J'ai découvert une deuxième grotte ! cria Fidelma. Venez !

Eadulf croisa le regard de Menma. Le chasseur lui fit signe de passer en premier et Eadulf, grinçant des dents, plongea dans l'obscurité, puis il se mit de profil et parvint tout juste à passer par la fente étroite. La deuxième caverne était de la taille de la grand-salle d'un chef prospère, avec des colonnes de stalagmites et une multitude de stalactites qui dissimulaient la voûte du plafond.

Fidelma s'éloignait déjà quand Menma les rejoignit.

— Par ici ! cria-t-elle avant de disparaître à nouveau dans un passage.

Ils n'avaient pas d'autre choix que de la suivre.

La galerie, assez haute pour permettre de s'y mouvoir à l'aise, était en pente. Eadulf eut la certitude que ce boyau, non pas arrondi, mais taillé à angles droits, était l'oeuvre des hommes.

— J'espère que nous disposerons de suffisamment de lumière pour rebrousser chemin, grommela-t-il d'une voix lasse.

Derrière lui, Menma marmotta une prière qui trahissait sa désapprobation devant l'empressement de Fidelma à s'engager dans pareille aventure.

Soudain, ils débouchèrent dans une grande salle ronde avec en son centre une pièce d'eau noire et circulaire qui semblait assez profonde. Ils s'extasièrent devant la magnifique vision qui s'offrait à eux : à la lumière des torches, les grandes aiguilles de calcaire recouvertes de dépôts cristallins en forme de petites grappes prenaient des allures féeriques.

— Il y a d'autres galeries qui partent en étoile, fit observer Fidelma.

Menma lui saisit le bras.

— Excusez-moi, lady, mais nous ne pouvons pas aller plus loin.

Nous ne sommes pas équipés pour une telle expédition et ces torches ne vont pas durer longtemps.

Fidelma se rendit à regret à ses arguments.

— Apparemment, ce lieu n'a jamais été exploré pour en extraire du métal, ajouta-t-elle.

— Il faut rebrousser chemin, insista Menma.

Avant que les deux hommes aient pu l'en empêcher, Fidelma s'était approchée du trou sombre. Elle se pencha pour attraper quelque chose, glissa et tomba à l'eau dans un grand fracas, noyant la torche qu'elle tenait à la main.

— Vite ! s'écria Menma en levant la sienne. Tirez-la d'ici, mon frère, l'eau est glacée.

Eadulf s'était déjà précipité tandis que Fidelma, crachant et suffoquant, agitait vainement les bras. Il s'agenouilla et, dans l'obscurité, entrevit son visage blanc comme un linge. Il tendit un bras, une main agrippa son poignet et il attira Fidelma à lui, mais il fallut plusieurs secondes, qui lui semblèrent une éternité, avant qu'il ne parvienne à la hisser hors de ce trou.

— Vite, vite, martelait Menma, nous n'avons plus une minute à perdre.

Eadulf suivit le chasseur, tirant et soutenant Fidelma à moitié inconsciente. Ils s'engagèrent à nouveau dans la galerie qui grimpait, rejoignirent la grande salle et, alors que Menma se dirigeait vers la fissure, sa torche crachota quelques petites étincelles et s'éteignit.

Eadulf et Fidelma s'immobilisèrent, plongés dans une obscurité complète.

— Vous m'entendez ? cria Menma dont la voix se réverbérait contre les parois. Avancez vers moi.

— Je vais essayer, répondit Eadulf. Continuez de parler.

— Par ici ! Je sens les rebords de la fissure.

Eadulf avançait pas à pas, Fidelma chancelant à ses côtés, tout en se guidant à la voix de Menma. Il finit par buter contre un obstacle.

— Je suis juste à votre droite, dit Menma. Il ne vous reste plus qu'à vous glisser jusqu'à moi.

Un instant plus tard, Eadulf saisissait la main tendue du chasseur. Avec Fidelma maintenant inconsciente qu'il soutenait par la taille, il retrouva la fente.

— Dieu soit loué ! murmura Menma. Je vais passer en premier, vous pousserez lady Fidelma par cette ouverture et je la recevrai de l'autre côté.

L'entreprise s'avéra plus difficile que prévu, et Eadulf poussa un soupir de soulagement en retrouvant la lumière grise qui filtrait de l'entrée de la caverne. Une fois dehors, les deux hommes tirèrent Fidelma jusqu'à un rocher éclairé par un pâle soleil d'automne.

— Il faut la déshabiller et la frictionner au plus vite, dit Menma. Ce trou d'eau était suffisamment glacé pour lui faire attraper la mort et le soleil ne parviendra pas à la réchauffer. Nous devons tout de suite l'emmener à ma bothán.

— Je vais la hisser sur son cheval, puis je monterai derrière elle et vous, vous prendrez le mien.

Aussitôt dit aussitôt fait. Eadulf chargea Fidelma sur ses épaules et ils rejoignirent la clairière où ils avaient attaché les chevaux. Dès qu'ils furent en selle, Eadulf lança la jument au trot tout en espérant que ses piètres qualités de cavalier lui permettraient d'amener Fidelma sans encombre jusqu'à la chaumière. Menma les suivait sur l'étalon tandis que Luchóc aboyait en courant derrière eux, déconcerté par cette équipée.

Quand ils mirent pied à terre, Fidelma n'avait toujours pas recouvré ses esprits. Suanach vint à leur rencontre en poussant de grands cris. Menma lui raconta leur mésaventure et elle prit aussitôt les choses en main. Fidelma fut conduite dans la deuxième pièce de la maisonnette qui servait de chambre à coucher, et Suanach l'étendit sur le lit. Puis elle renvoya les deux hommes avant de dévêtir Fidelma qu'elle enveloppa dans des couvertures de laine et frictionna vigoureusement. Ensuite elle ouvrit la porte et cria à Menma de faire chauffer de la corma, une bière particulièrement forte. Enfin elle prépara un bain brûlant pour y plonger le corps frigorifié de Fidelma. Eadulf, qui attendait à l'extérieur, se rongea les sangs. Quand Suanach l'appela, il se précipita dans la chambre.

À son grand soulagement, Fidelma l'accueillit assise sur le lit, son visage émergeant à peine des couvertures. Elle avait repris conscience et des taches rouges étaient apparues sur ses pommettes.

— Il semblerait que je vous doive une fière chandelle, à toi et à Menma.

Eadulf s'assit au bord du lit et lui pressa la main.

— Qu'est-ce qui t'a pris de l'approcher de cet affreux trou d'eau ? grommela-t-il.

— Je n'avais pas vraiment l'intention de plonger, ironisa Fidelma, mais la pierre était glissante et j'ai dérapé.

Elle ouvrit la main.

— Voilà ce qui avait attiré mon regard. Je l'ai tout de même attrapé et ne l'ai plus lâché. Quand Suanach m'a ramenée à la vie, je le tenais serré dans mon poing.

Eadulf saisit l'objet qui reposait sur sa paume.

— C'est un bout de chaîne en argent. Cela valait-il la peine que tu risques la vie pour ça ?

— Regarde-la attentivement.

Eadulf fixa la chaîne brisée et délicatement ouvragée.

— Je suis supposé faire un commentaire ?

Fidelma lui reprit l'objet en poussant un soupir d'exaspération.

— As-tu jamais vu un tel travail en Irlande ?

Eadulf fit la grimace.

— Je ne suis pas expert en joaillerie.

— Tu comprendras plus tard. En attendant, je dois retourner à cette caverne afin de l'explorer plus en détail.

Eadulf était furieux.

— J'aurais pensé que cette expédition t'avait suffi. Je te rappelle que tu as failli mourir dans cette maudite salle souterraine.

— Inutile d'épiloguer là-dessus puisque maintenant je vais bien.

— En tout cas, tu ne bougeras plus d'ici pour aujourd'hui. Sais-tu combien de temps tu es restée inconsciente ?

Fidelma releva le menton d'un air de défi.

— Des vies ici sont en danger, Eadulf. Est-il nécessaire que je te le rappelle ?

— Non, c'est inutile. Mais à mon tour de te rappeler que j'ai moi aussi des devoirs. Par exemple celui d'empêcher qu'il t'arrive malheur.

Fidelma le fixa d'un air furibond, puis elle se rendit à ses raisons et reconnut qu'elle n'était pas en état de reprendre ses recherches.

On frappa à la porte et Suanach réapparut avec un bol de bouillon fumant.

— Buvez cela, lady. Ensuite, il faudrait que vous vous reposiez, dit-elle en jetant un regard réprobateur à Eadulf qui se leva.

— Très bien, je te laisse, mieux vaut que tu restes ici. Enfin, si cela ne vous dérange pas, ajouta-t-il à l'adresse de Suanach.

— Au contraire, je serai heureuse de soigner lady Fidelma jusqu'à ce qu'elle soit tout à fait rétablie. Après une bonne nuit de sommeil, il n'y paraîtra plus. Mais tout de même, elle a traversé une rude épreuve.

Eadulf lui sourit.

— Parfait. Fidelma, il est grand temps que je rentre à la forteresse pour informer Becc de tes intentions. Je serai de retour dès demain matin.

Fidelma le fixa d'un air inquiet.

— Promets-moi de ne pas te lancer seul dans quelque périlleuse entreprise. Je pense que nous sommes confrontés à des forces mauvaises, encore plus menaçantes que nous ne l'imaginions.

— Bois ton bouillon et dors. Je jure de me tenir tranquille et de revenir à la première heure, la rassura Eadulf.

Devant la maison, il trouva Menma qui étrillait les chevaux.

— Comment se sent-elle ? demanda-t-il avec anxiété.

— Elle se remet vite et elle est d'excellente humeur. Maintenant je vais regagner Rath Raithlen et avertir Becc qu'elle passera la nuit ici avec l'approbation de votre femme.

— Vous nous voyez ravis de recevoir lady Fidelma.

Eadulf leva les yeux vers le soleil qui marquait midi passé. L'après-midi était gâché.

— Elle insiste pour retourner dans les cavernes demain, grommela Eadulf.

Menma semblait stupéfait.

— Elle est vraiment têtue. Qu'espère-t-elle donc trouver ?

Eadulf ne répondit rien, car une idée venait de lui traverser l'esprit.

— Il nous reste plusieurs heures avant le crépuscule et je me demandais...

Menma lut dans ses pensées.

— Souhaiteriez-vous retourner vous-même dans les grottes, frère Eadulf ?

— Si nous disposions de lanternes assez puissantes...

— Qu'à cela ne tienne, je les ai. Quand partons-nous ?

— Le plus tôt sera le mieux, répliqua Eadulf brusquement ragaillardi.

— Très bien, sellez les chevaux pendant que je vais chercher les lampes, et aussi des cordes qui pourront toujours servir.

Ainsi fut fait. Ils arrivèrent bientôt en vue du Derc Crosda. Menma avait laissé Luchóc à Suanach, de crainte qu'il ne les dérange dans leur entreprise.

— Qu'est-ce qui vous attire ici ? demanda Menma alors qu'ils avaient rejoint l'entrée des mines.

Eadulf confessa qu'il l'ignorait et s'efforçait de venir en aide à Fidelma.

Menma alluma les lampes, ils traversèrent la première caverne, puis passèrent par la fissure et gagnèrent la salle avec le trou d'eau circulaire. Sans un regard pour les stalactites et les stalagmites luisant dans leur gangue de dépôts cristallins, Eadulf se dirigea vers le rebord du bassin, juste à l'endroit où Fidelma avait glissé. Puis il passa en revue les différents tunnels qui partaient de cette salle. Devant l'un d'eux, il leva sa lanterne et s'immobilisa.

— Quand cette mine a-t-elle été abandonnée ? demanda-t-il à Menma qui attendait patiemment.

Le chasseur haussa les épaules.

— Les filons se sont épuisés du temps de mon grand-père.

Eadulf fronça les sourcils.

— Cette galerie a été creusée récemment, fit-il remarquer en désignant des traces d'outils sur les parois.

Menma s'avança et émit un sifflement de surprise.

— Peut-être le temps fige-t-il les marques à cette profondeur ? proposa-t-il d'un ton peu convaincu.

— Peut-être, répondit Eadulf en les examinant à la lumière de sa lampe.

Puis il s'engagea dans la galerie sans attendre l'assentiment de Menma.

À l'évidence creusé par des hommes, ce boyau grimpait et allait en se rétrécissant. Ils finirent à quatre pattes.

— Ceci ne mène nulle part, dit Menma. Nous avons atterri dans un cul-de-sac.

À cet instant, ils débouchèrent dans un petit espace d'environ six pieds de large, neuf de long et six de haut. Des outils étaient rangés dans un coin, ainsi que des lampes prêtes à être allumées. Les deux hommes se redressèrent.

— Cet endroit a été visité il y a peu, fit observer Eadulf. Des hommes sont occupés ici à creuser une nouvelle galerie.

Il surprit une lueur sur la paroi et leva sa lanterne. Puis il tira son couteau de sa ceinture et gratta la surface brillante.

— L'or des fous ? demanda-t-il à Menma.

Le chasseur secoua la tête.

— De l'or, du vrai, et je m'y connais. Mon grand-père a travaillé dans ces mines.

Il avança un doigt, le frotta sur la paroi et, devant un Eadulf ébahi, le porta à sa langue.

— Ça en est ! Il a un goût qui ne s'oublie pas et vous avez raison, on a récemment exploité ce filon.

— Croyez-vous que ce garnement – comment s'appelle-t-il déjà ? Síoda – ait trouvé sa pépite par ici ? D'après ce que Gobnuid a raconté à Fidelma, il s'agirait de pyrite, mais elle ne l'a pas cru. Toujours est-il que je ne vois pas en quoi cela concernerait la mort des trois jeunes filles.

Il se sentait dépassé et n'avait pas assez d'éléments pour échafauder des hypothèses plausibles à partir de sa découverte.

— Voilà donc ce que cherchait lady Fidelma, dit Menma.

— Sans doute. Êtes-vous absolument certain que nous sommes en présence d'une mine d'or ?

Pour toute réponse, le jeune chasseur se saisit d'une pioche.

— Je n'en doute pas un seul instant, mais nous allons rapporter une pépite à un forgeron pour que vous en ayez le coeur net.

Il se mit au travail et en peu de temps il avait dégagé une pépite toute ronde qu'il tendit à Eadulf. Le moine contempla le caillou d'un air perplexe puis le rangea dans son marsupium.

— Et maintenant il faut rebrousser chemin pendant qu'il fait encore jour.

Menma accepta cette proposition avec un soulagement évident et, bientôt, ils clignaient des yeux dans la lumière déclinante.

Ils venaient de se remettre en marche quand Menma s'arrêta et attrapa Eadulf par la manche en posant un doigt sur ses lèvres.

— Que se passe-t-il ? chuchota Eadulf.

— Une pierre a roulé...

Le chasseur regarda autour de lui et pointa un doigt vers des buissons où il entraîna Eadulf. Puis il tendit l'oreille.

— Quelqu'un vient sur le chemin de l'abbaye et j'ai pensé que vous préféreriez être le premier à voir son visage.

Eadulf n'eut pas le temps de répondre, la silhouette d'un homme venait d'apparaître. Il grimpait avec agilité les rochers et jetait de fréquents coups d'oeil derrière lui, comme s'il avait peur d'être suivi. Quand il atteignit l'espace dégagé devant la grotte, il hésita un instant et se retourna. Eadulf craignit un instant qu'il ne se dirige droit sur eux, mais il alla se cacher derrière des rochers près de la grotte. Eadulf avait eu tout le temps de le reconnaître.

C'était Goll, le père de Gabrán.

Eadulf se tourna vers Menma, mais le chasseur lui fit signe de se taire tout en fixant le chemin que Goll avait emprunté.

Un jeune homme surgit et Eadulf faillit pousser une exclamation de surprise en reconnaissant Gabrán. Le bûcheron, loin de se manifester, épiait son fils depuis sa cachette. Le jeune homme dépassa l'entrée de la grotte et disparut dans la forêt de chênes et d'aulnes. Dès que son fils eut disparu, Goll se redressa... puis se baissa à nouveau.

Eadulf ouvrit la bouche... et la referma quand Menma agita la main d'un air péremptoire pour le faire taire.

Maintenant un homme grand, élancé, s'avavançait d'une démarche souple et majestueuse, un sac d'outils sur l'épaule. Qui n'aurait pas reconnu frère Dangila ? En voilà un qui ne risquait pas de passer inaperçu.

Il s'arrêta devant l'entrée de la grotte, s'affaira à allumer une lanterne et fut happé par la bouche d'ombre.

Eadulf jeta un coup d'oeil en direction des rochers où se dissimulait Goll. Le bûcheron n'avait pas bougé. Eadulf se pencha vers Menma, tout aussi perplexe que lui, et lui chuchota qu'il valait mieux patienter encore un peu s'ils voulaient savoir ce qui se tramait.

Ils n'eurent pas longtemps à attendre.

Le nouvel arrivant ne faisait rien pour dissimuler sa présence. Ses sandales martelaient le sol et les brindilles craquaient sous ses semelles tandis qu'il courait vers les deux hommes embusqués.

Là encore, la silhouette qui se dessina devant eux leur était familière.

— C'est Gobnuid, le forgeron de Rath Raithlen, murmura Menma, et Eadulf ne put que constater l'évidence.

CHAPITRE XIV

Eadulf en était arrivé à un tel degré d'incompréhension que plus rien ne le surprenait. Il regrettait seulement que Fidelma ne l'ait pas informé plus en détail de ses soupçons quant à ces mines. Cette histoire avait-elle un lien avec la mort des jeunes filles ? Ils observèrent le forgeron tandis qu'il s'immobilisait devant l'entrée de la grotte et émettait un appel modulé, sans doute pour annoncer sa présence. Puis il disparut à l'intérieur.

Goll ne se manifestait toujours pas. Eadulf aperçut néanmoins un pan de son manteau et il poussa un soupir d'exaspération. Si au moins il avait écouté plus attentivement ce que Fidelma avait raconté sur ces mines d'or... Certes, les corps avaient été découverts non loin de ce réseau de salles souterraines, mais il ne voyait pas le rapport avec les meurtres de la pleine lune. En imaginant qu'il vienne à être découvert par le bûcheron, il ne saurait même pas quelles questions lui poser.

Menma le tira par la manche. Le moine à la peau sombre venait de sortir de la grotte en compagnie de Gobnuid. Ce dernier agitait les mains dans une tentative évidente de mieux se faire comprendre de l'étranger. Frère Dangila éteignit sa lanterne et ils descendirent lentement la colline en direction de l'abbaye. Gobnuid parlait d'une voix forte, mais il était trop éloigné pour qu'Eadulf comprenne ce qu'il disait. Dès qu'ils eurent disparu, Goll se redressa et les suivit en prenant garde à ne pas se faire remarquer.

— Et maintenant, mon frère ? demanda Menma quand ils furent seuls. Voulez-vous que nous les épiions à notre tour ?

— Non, restons-en là. Il faut que je rapporte ces étranges allées et venues à soeur Fidelma. De toute façon, l'étranger et Gobnuid se rendent sûrement à l'abbaye, et Goll se contente de les surveiller. La question à résoudre, c'est : Pourquoi ?

— Vous avez raison, acquiesça Menma.

Il leva les yeux vers le ciel.

— Dans une heure ce sera le crépuscule, allons rejoindre les chevaux.

Les bêtes attendaient patiemment, attachées au buisson où ils les

avaient laissées. Menma passa en premier, guidant son compagnon le long du sentier qui serpentait sur la colline boisée. Ils avaient parcouru la moitié du chemin quand Eadulf, perdu dans ses pensées, se raccrocha à la crinière de son cheval qui s'était arrêté net derrière celui de Menma.

— Que se passe-t-il ?

— Regardez ! s'écria Menma.

Le moine suivit du regard la direction indiquée par le chasseur et, dans le crépuscule, il aperçut un plumet de fumée blanche.

— Cela vient de ma maison ! Ma bothán est en feu !

Menma enfonça les talons dans les flancs de sa monture qui hennit et repartit au trot. Eadulf s'élança sur ses traces et, le coeur battant, ils dévalèrent la colline au risque de se rompre le cou et de rouler avec leurs bêtes en bas d'une pente. Enfin ils atteignirent le chemin principal qui menait à Rath Raithlen, le traversèrent et s'engouffrèrent dans la forêt. Quand ils atteignirent la chaumière du chasseur, elle était en flammes. Le toit s'écroula dans des gerbes d'étincelles et des brandons enflammés jaillirent en tous sens.

— Suanach ! hurla Menma.

Il sauta à terre et semblait sur le point de se jeter dans les flammes quand Eadulf courut à lui et le retint par le bras.

— Arrêtez ! s'écria-t-il tandis que le feu dévorait les rondins dans un ronflement terrifiant. N'y allez pas !

Hagards, Menma et Eadulf se tenaient là, hypnotisés par l'incendie. Si par malheur Fidelma et Suanach n'avaient pu échapper au brasier, elles étaient perdues. En reculant pour se soustraire au souffle ardent, Eadulf heurta un objet en métal. Il baissa les yeux et avisa un bouclier abandonné sur le sol. Puis il regarda plus attentivement autour de lui.

À deux toises de là gisait Luchóc, une flèche plantée dans l'épaule. Des boîtes et des vêtements étaient éparpillés un peu partout, comme si on les avait abandonnés précipitamment. Eadulf désigna en silence les objets à Menma.

Le jeune chasseur avait du mal à reprendre ses esprits. Il s'agenouilla près de son chien et examina la flèche avant de se pencher sur le bouclier. Soudain, il jura avec véhémence.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Eadulf.

— Les Uí Fidgente !

Eadulf frissonna. Il connaissait bien le clan rebelle établi au nord de Muman pour avoir déjà traité avec ses membres⁽¹⁶⁾. Ces gens ne cessaient de contester l'autorité du frère de Fidelma, à Cashel, et organisaient régulièrement des raids sur son territoire.

— Vous pensez à une attaque des Uí Fidgente ?

Menma hocha la tête tout en étudiant le sol avec le flair aiguisé

d'un chasseur.

— Ils sont une dizaine ou plus, en tout cas ils possèdent une dizaine de chevaux si j'en juge par ces traces de sabots.

— Mais Fidelma et votre femme ?...

— Je pense qu'elles ont été faites prisonnières. Regardez, une empreinte de sandale de femme sur celle des bêtes.

— Je ne comprends pas.

— On a forcé une femme à monter à cheval.

— Une ou deux ?

Menma fit la grimace.

— Je ne saurais le dire...

Le grondement de chevaux qui approchaient au galop les fit se retourner et Menma se précipita sur son arc.

Une douzaine de cavaliers émergèrent de la forêt, les armes à la main, et s'arrêtèrent net. Accobrán était à leur tête.

En voyant Eadulf et Menma, il ne put dissimuler sa surprise.

— Nous sommes accourus dès que nous avons repéré cet incendie depuis les remparts de la forteresse. Qu'est-il arrivé ? Que faites-vous ici, frère Eadulf ?

Menma s'avança.

— Les Uí Fidgente ont emmené Suanach et lady Fidelma comme otages.

— Quoi ? hurla Accobrán, dont le visage à la lueur des flammes exprimait une stupéfaction teintée de colère.

Menma lui résuma rapidement la situation et lui montra la flèche, le bouclier et les empreintes.

— Nous allons les poursuivre, dit Accobrán d'un air sombre. À votre avis, combien d'avance ont-ils sur nous ?

— Une bonne demi-heure, pas davantage.

— Alors nous pouvons les rattraper. C'est la première fois depuis des années qu'ils s'aventurent jusque chez nous, qu'est-ce qui a bien pu les attirer ici ?

Eadulf se mit en selle, prêt à se joindre aux cavaliers.

— Non, mon frère, lui dit Accobrán d'un ton sans réplique. Inutile de risquer que vous soyez blessé ou fait prisonnier. C'est déjà bien assez grave que l'on ait capturé la soeur du roi Colgú. Quelqu'un devra payer pour un tel sacrilège.

— Mais Fidelma...

— Justement ! Je veux que vous retourniez au rath et que vous informiez Becc de ce qui s'est passé. Notre peuple doit se préparer à un éventuel assaut. Les Uí Fidgente sont bien capables de nous attaquer sans même nous avoir déclaré la guerre. S'ils ne sont qu'un petit groupe isolé, nous avons une chance de sauver les femmes. Sinon, nous devons livrer bataille. Prévenez le chef !

Eadulf s'était figé sur son cheval. Déjà, Accobrán lui tournait le dos et faisait signe à Menma et à ses compagnons de se lancer sur les traces de l'ennemi qui avait pris la direction du nord-ouest.

Eadulf comprit que le tanist avait raison. La nuit tombait et quelqu'un devait aller trouver le chef des Cinél na Áeda pour l'informer des récents événements. D'ailleurs, il n'était pas un guerrier et les hommes d'Accobrán étaient mieux préparés que lui au combat.

Il fit tourner bride à son cheval qu'il lança au galop sur le chemin de Rath Raithlen, tout en priant pour que son assise incertaine ne lui joue pas des tours.

Peu de temps auparavant, Fidelma somnolait dans son lit. Son mal de tête s'était dissipé, de même que le froid intense qui la faisait grelotter. Elle sommeillait dans une douce chaleur.

Soudain, une main l'agrippa par le poignet et elle se retrouva fixant le visage de Suanach, décomposé par la peur.

— Que se passe-t-il ?

— En allant chercher de l'eau, j'ai aperçu plusieurs cavaliers qui se dirigeaient vers la maison. Ils arborent l'oriflamme des Uí Fidgente qui ont toujours apporté le malheur avec eux.

Fidelma se leva d'un bond et enfila sa robe et ses sandales.

— Nous devons nous cacher.

— Pour sûr, car si par malheur vous tombez entre leurs mains, lady...

Elles entendirent des chevaux hennir devant la bothán et une voix dure ordonna aux occupants de la maison de se montrer.

— Trop tard ! murmura Suanach. Cachez-vous pendant que je vais leur demander ce qu'ils veulent.

Elle s'agenouilla sur le sol et tira un tapis qui dissimulait une trappe.

— C'est notre uaimh talún, le souterrain où nous gardons nos provisions. Rampez dans ce tunnel aussi loin que vous le pourrez. Personne ne vous trouvera.

La porte de la maison fut enfoncée et Fidelma ne perdit pas de temps à essayer de persuader Suanach de se joindre à elle. Elle se laissa tomber dans le trou et le couvercle de la trappe fut aussitôt remis en place.

— Je viens ! cria Suanach aux hommes qui avaient déjà envahi la pièce principale.

Ses pas s'éloignèrent et Fidelma progressa à tâtons le long du boyau plongé dans une totale obscurité.

Elle avançait courbée dans une galerie assez sèche aux parois étayées par des pierres. Elle avait l'impression d'être piégée là depuis une éternité. Quand des parfums aromatiques parvinrent jusqu'à ses narines, elle comprit que c'était l'endroit où Suanach gardait des

herbes... ainsi que des récipients mystérieux remplis de nourriture et de liquides.

Elle s'assit, le dos appuyé à un coffre, et réfléchit un instant. Suanach s'était peut-être trompée. Les Uí Fidgente n'oseraient pas organiser une attaque aussi loin de leurs terres. D'un autre côté, Fidelma était bien placée pour connaître leur rapacité et leur audace. Elle renifla avec mépris et se figea en sentant une odeur âcre.

De la fumée !

La panique l'envahit. Aucun doute, la bothán était en feu et la fumée, qui s'était infiltrée dans le tunnel, devenait de plus en plus dense. Fidelma toussa et commença à respirer avec difficulté. Impossible de revenir en arrière : elle était prise au piège.

En tâtonnant autour d'elle, elle effleura quelque chose qui couinait, un petit animal, puis un autre et encore un autre... des souris ! Elles fuyaient dans la direction opposée à la trappe qui servait d'accès à la galerie. Fidelma se concentra pour ne pas se laisser submerger par l'angoisse et se mit à ramper dans le tunnel.

Soudain, elle aperçut un rai de lumière. Une autre trappe ?

Parfois les souterrains avaient deux issues. À l'autre extrémité de celui-ci, Menma en avait peut-être aménagé une deuxième. Si elle existait, serait-elle suffisamment éloignée des assaillants pour qu'ils ne l'aient pas repérée ? Elle étouffait, la chaleur augmentait, se diffusait peu à peu autour d'elle... La peur lui insuffla une intense énergie et elle lutta de toutes ses forces pour rejoindre le rai de lumière.

Il s'agissait bien d'une trappe en bois ! Avec l'énergie du désespoir, elle poussa dessus avec les deux mains. En vain. La trappe serait-elle fermée de l'extérieur ? Fidelma s'arc-bouta pour tenter de l'ébranler, mais celle-ci semblait inamovible. Soudain, il lui sembla qu'elle avait bougé. Redoublant d'efforts, Fidelma sentit que quelque chose cédait, puis elle souleva le couvercle et se retrouva le nez au niveau du sol.

Après s'être hissée hors du trou avec la souplesse d'un chat, elle s'aplatit sur l'herbe et regarda autour d'elle. Elle se trouvait à une vingtaine de pieds derrière la bothán, dont s'échappaient des flammes et des volutes de fumée qui s'élançaient vers le ciel. Heureusement, les assaillants étaient rassemblés devant la maison. Elle entendait des cris, des rires, et les hennissements des chevaux qui se mêlaient en un vacarme sinistre. Pourvu que Suanach n'ait pas été maltraitée ! Elle referma la trappe et chercha du regard un abri, au cas où les guerriers s'aventureraient de ce côté. La distance qui la séparait de l'orée de la forêt n'était que de vingt ou vingt-cinq pieds. Elle se releva et courut en baissant la tête, tout en priant pour que l'épaisse fumée tourbillonnante et le coin de la chaumière la dissimulent aux yeux de l'ennemi.

Quand Fidelma plongeait derrière des buissons dans le sous-bois, aucun cri d'alarme n'avait retenti. Elle se choisit un point d'observation permettant d'épier ce qui se passait. De toute façon, un tel incendie ne manquerait pas d'alerter les sentinelles de la forteresse, qui allaient donner l'alarme.

Elle s'était échappée juste à temps. Deux cavaliers s'avançaient dans sa direction et ils s'arrêtèrent à l'angle de la bothán.

— Aucune trace de son mari, lança un homme d'une voix nasillarde et éraillée. Elle devait dire la vérité quand elle a déclaré qu'il était parti à la chasse.

Son compagnon, à la voix de fausset qui portait loin, agita la main en direction du brasier.

— Cette fumée ne va pas tarder à nous attirer des ennuis. Allons rejoindre les autres et décampons d'ici.

— Mais nous n'avons pas rempli notre mission !

— Je sais, qu'allons-nous dire à notre chef ?

— Inutile d'en informer Conrí.

— Il ne nous reste plus qu'à espérer que ce Menma s'élancera à la poursuite de sa femme.

— Il mordra sûrement à l'appât. Suanach nous l'apportera sur un plateau.

— Si nous voulions l'attraper, il nous suffisait de l'attendre. Je ne comprends pas pourquoi cet homme est si important. Ce ne sont pas les informateurs qui manquent chez les Cinél na Áeda !

— Le vieux marchand a prétendu que Menma connaissait le Hallier aux cochons comme sa poche. Donc il sait ce qu'on y a découvert. Si ce commerçant a raison, alors nous serons en mesure de nous venger de la défaite de Cnoc Áine que nous a infligée cet usurpateur de Colgú.

— Mais si nous ne quittons pas rapidement cet endroit, les guerriers de Rath Raithlen nous feront passer l'envie de la vengeance.

Les deux cavaliers rejoignirent leurs compagnons tandis que Fidelma s'efforçait de décrypter le sens de cet étrange dialogue. En tout cas, une chose était certaine : ils allaient emmener Suanach comme otage et elle n'avait pas péri dans les flammes. Mais à quel mystère rattaché au Hallier faisaient-ils allusion ? Il expliquait sans nul doute que les Uí Fidgente se soient aventurés aussi loin dans le royaume des Eóghanacht. Et qui était ce vieux marchand ? Et que savait donc Menma ?

Elle y réfléchirait plus tard, en attendant, elle devait rentrer au plus vite à Rath Raithlen afin d'informer Becc de ce qui se tramait. Il fallait qu'il envoie des guerriers porter secours à Suanach. Quant à elle, elle partirait avec Eadulf à la recherche de Menma et tenterait d'en apprendre davantage sur ce Hallier. Elle était convaincue que la

réponse se trouvait dans la grotte qu'elle voulait explorer. Par chance, elle avait convaincu Eadulf de rentrer au rath cet après-midi-là. Pour les Uí Fidgente, sa vie ne valait rien.

Fidelda entendit soudain le grondement des chevaux qui s'éloignaient. La bothán n'était plus qu'un brasier ardent. Elle se leva et se dirigea vers l'est en espérant que le sentier qu'elle suivait recoupait le chemin qui menait à la forteresse. En route, elle se dit qu'elle rencontrerait sans doute les guerriers de Becc.

Il ne faisait pas encore nuit, cependant on n'y voyait plus grand-chose et elle se perdit. Elle regrettait de ne pas avoir pris un chemin plus direct depuis la bothán, après tout les assaillants s'étaient éloignés dans la direction opposée, mais on n'était jamais assez prudent. Désorientée, elle se demanda si elle marchait bien dans la bonne direction. Les aulnes et les chênes voilaient le peu de lumière qui filtrait encore du ciel.

Alors qu'elle commençait à perdre courage, elle tomba sur une piste, ouverte sans doute par des générations de sangliers, qui permettait de circuler plus librement à travers les grands arbres. Elle tendit la main vers un tronc et sourit en sentant la mousse humide sous ses doigts.

Ce côté de l'arbre indiquait le nord, une vieille astuce des paysans pour s'orienter. Elle s'appuya au côté sec de l'arbre et tendit les bras à angle droit. Puis elle se dirigea vers l'est, la direction indiquée par son bras gauche. À un moment donné, elle buta contre un bout de bois, se pencha et s'en saisit. Il avait tout à fait la forme d'un bâton et cela pouvait toujours servir pour se défendre. Puis elle déboucha sur un nouveau sentier qui ne tarda pas à l'amener sur le chemin principal. Une fois qu'elle eut gagné cet espace ouvert, elle respira mieux. Il faisait nuit, mais la lune et les étoiles dans le ciel dégagé diffusaient un peu de lumière.

En marchant d'un bon pas, elle serait à la forteresse dans moins d'une heure.

À peine dix minutes s'étaient-elles écoulées quand Fidelda entendit un cheval lancé au galop. Elle se cacha aussitôt derrière un buisson en serrant son bâton. La lune éclairait le chemin et elle vit émerger la sombre silhouette d'un destrier dont le cavalier était allongé dans une étrange posture sur l'encolure de l'animal. Était-ce un Uí Fidgente qui avait découvert sa fuite et essayait de lui couper la route avant qu'elle n'atteigne Rath Raithlen ? Pas le temps de se perdre en conjectures, sans compter qu'elle aurait un bon usage pour le cheval.

Tandis que la bête se rapprochait, Fidelda jaillit de son buisson en hurlant comme une bean sídh – une méchante fée des légendes populaires. Le cheval se cabra, battit l'air de ses pattes avant, le

cavalier tomba à la renverse et heurta le sol. Il ne bougeait plus. Fidelma se précipita vers lui en levant son bâton, prête à frapper.

La silhouette grogna et poussa un juron – un juron saxon ! Fidelma laissa tomber son bâton et s'écria :

— Nar lige Dia ! Que Dieu nous vienne en aide ! C'est bien toi, Eadulf ?

Eadulf bougea la tête, qu'il tenait à deux mains.

— Je ne me remettrai jamais d'un tel choc, gémit-il. Je crois bien que je suis cassé en deux.

— Je te demande pardon, je croyais que tu étais un des Uí Fidgente, dit Fidelma d'une voix hoquetante tout en essayant de l'amener à s'asseoir.

Eadulf se frotta les yeux, vit la silhouette penchée sur lui, entendit sa voix, et la conscience lui revint d'un coup. Il se redressa sur un coude.

— Tu n'as donc pas été faite prisonnière par ces sauvages ? demanda-t-il d'un ton incrédule.

Il tendit le bras, lui caressa la joue et elle lui sourit.

— Non, puisque je suis ici en chair et os, répondit-elle avec brusquerie pour dissimuler son émotion.

— Accobrán, Menma et une troupe de guerriers se sont lancés à la poursuite des Uí Fidgente, dit-il en luttant pour se remettre debout. Nous pensions que tu avais été prise en otage avec Suanach.

— Suanach a bien été enlevée. Les Uí Fidgente espèrent s'en servir d'appât pour capturer Menma.

Eadulf, qui avait eu plus de peur que de mal, avait recouvré ses esprits.

— S'en servir d'appât ? s'étonna-t-il tout en se massant l'épaule. Je ne comprends pas.

— Moi non plus, mais j'ai surpris la conversation de deux des Uí Fidgente. Il semblerait que leur assaut visait à tirer des informations de Menma. Quelque chose en rapport avec le Hallier aux cochons.

— C'est très risqué de leur part de s'aventurer aussi loin au sud pour rechercher des informations, sur un sujet dont on ignore tout, pour ne rien arranger.

— Je suis très inquiète pour Suanach. Elle m'a cachée dans un souterrain de la maison avant d'aller affronter les Uí Fidgente. Et voilà comment j'ai réussi à m'échapper.

— Espérons qu'Accobrán sera à la hauteur de sa réputation de farouche guerrier. En tout cas, Menma est un excellent traqueur et il retrouvera la trace des fuyards.

— Dans cette obscurité, ce sera difficile. Pourquoi ne t'es-tu pas joint à eux ?

— Accobrán m'a demandé de retourner à la forteresse pour

avertir Becc, dans l'éventualité où se préparerait une attaque de plus grande envergure contre les Cinél na Áeda. Il m'a raconté qu'il avait accouru avec une douzaine de guerriers dès que les sentinelles l'avaient averti de l'incendie, mais Becc ignore encore qu'il s'agissait des Uí Fidgente.

— Mais alors... tu n'étais pas à la forteresse ?

— Je suis parti avec Menma explorer cette grotte qui te fascinait tant, avoua-t-il. C'est sur le chemin de retour à sa bothán que nous avons réalisé qu'elle était en flammes. Nous étions là-bas quand Accobrán est arrivé.

— Vous êtes retournés dans la grotte ? s'exclama Fidelma.

— Tu étais tellement obsédée par cette caverne que j'ai préféré t'éviter une nouvelle expédition en allant la sonder moi-même. Si j'y découvrais quelque chose d'intéressant, cela t'évitait de prendre des risques inconsidérés.

Fidelma était émue par tant de dévouement.

— Et tu y as trouvé quelque chose ? demanda-t-elle.

— Oui, Dei gratia !

— Tu me raconteras cela en chemin.

Le cheval s'était éloigné de quelques toises et broutait tranquillement sur le bas-côté du sentier. Fidelma le rejoignit, saisit les rênes et se tourna vers son compagnon.

— Monte et je grimperai derrière toi.

Elle marqua une pause.

— Tu es sûr que tu n'es pas blessé ?

— Non, tout va bien, j'ai le cuir épais.

Elle devina le sourire de son compagnon dans l'obscurité.

Eadulf avait juste terminé de raconter son histoire quand ils arrivèrent en vue des portes du rath. Comme Fidelma demeurerait silencieuse, il s'impatienta.

— Qu'en penses-tu ? Quid nunc ?

— Et maintenant, que va-t-on faire ? Bonne question.

Les sentinelles qui veillaient sur les remparts les interpellèrent et ils s'identifièrent.

— Pour commencer, allons prévenir Becc, poursuivit Fidelma. Ensuite je réfléchirai.

Becc les attendait devant la forteresse avec son intendant Adag.

— Fidelma !

Il s'avança vers eux, les bras tendus.

— Dieu merci, tu es saine et sauve, cousine ! Nous étions inquiets avec cet incendie et comme Adag m'a appris que tu avais disparu depuis ce matin avec frère Eadulf, je me faisais un sang d'encre.

— C'est Suanach, l'épouse de Menma le chasseur, qui doit retenir votre attention.

Et elle l'informa de l'attaque.

Becc était sous le choc.

— Des Uí Fidgente qui s'aventurent aussi loin vers le sud ?

Il se tourna vers son intendant.

— Adag, va prévenir l'abbé et les raths environnants afin qu'ils prennent les mesures qui s'imposent.

La forteresse se réveilla de sa torpeur, des gens couraient en tous sens. Becc guida Fidelma et Eadulf jusqu'à la grand-salle et demanda à un serviteur d'apporter du vin et de l'hydromel.

— Prends-tu cette menace des Uí Fidgente au sérieux ? demanda Becc pendant qu'on les servait.

— Les Uí Fidgente sont toujours dangereux, Becc. Depuis leur défaite à Cnoc Áine, ils guettent une occasion de se soulever. Pourtant, j'incline à croire qu'il ne s'agit que d'un groupe envoyé ici avec un objectif très précis. Je ne pense pas qu'ils vous déclarent la guerre.

— Je ne comprends pas.

— Ils cherchent des informations, mais ils se sont déplacés en petit nombre. Sinon, on vous aurait déjà signalé le passage d'une armée. Or ils n'ont pas pu prendre la route de l'ouest, à cause des Eóghanacht Áine, un sérieux obstacle. En venant directement ici, ils auraient dû affronter les Eóghanacht Glendamnac et, s'ils essayaient de couper par l'ouest, ils tombaient sur les Eóghanacht Loch Léin. Non, si personne n'est venu donner l'alarme, vous pouvez être sûr que nous n'avons affaire qu'à quelques guerriers qui se sont arrangés pour passer inaperçus.

Becc se renversa sur son siège avec un soupir de soulagement.

— Il n'en demeure pas moins que même un petit groupe d'assaillants me pose un problème. À l'heure actuelle, nous avons peu de jeunes gens suffisamment entraînés au maniement des armes. À ton avis... que cherchent-ils exactement ?

Fidelma haussa les épaules.

— Je l'ignore. Espérons qu'Accobrán fera des prisonniers que nous pourrions interroger.

Becc parut contrarié.

— Je pense, cousin, que nous ne pouvons prendre aucune mesure avant le retour de votre tanist.

Le chef se résigna à regret.

— Je suppose que vous désirez vous retirer pour vous reposer avant le repas du soir ? dit-il en se levant. Il sera prêt dans environ une heure.

Fidelma et Eadulf se levèrent à leur tour.

— Une dernière question, dit Fidelma. Avez-vous un senchae, un historien, dans cette forteresse ?

— Nous en avons plusieurs, tout dépend de ce que tu cherches.

Lequel t'agréerait le mieux ? Le généalogiste, le gardien de l'histoire de ma maison, celui des vieilles légendes...

— Je m'intéresse au Hallier aux cochons.

Becc haussa les sourcils.

— Je crains qu'il n'y ait qu'une seule personne qui puisse te venir en aide, mais il te faudra pas mal de diplomatie pour la convaincre de satisfaire ta curiosité.

— Vous voulez parler du vieux Liag, l'apothicaire ?

Becc la fixa d'un air surpris.

— Comment le sais-tu ?

— Juste une intuition. Nous vous rejoignons dans une heure.

CHAPITRE XV

— Devons-nous vraiment rester les bras ballants jusqu'au retour d'Accobrán ? demanda Eadulf quand ils eurent rejoint leurs appartements. Pourquoi ne pas aller trouver Gobnuid ? Goll et frère Dangila mériteraient aussi qu'on leur rende une petite visite.

Fidelma secoua la tête.

— Tu es trop impatient, Eadulf. Et je ne pense pas que nous perdions notre temps en ces lieux. Si tout se passe bien, nous poursuivrons notre enquête dès demain. Et maintenant, montre-moi cette pépite que tu as trouvée avec Menma.

Eadulf la sortit de son marsupium et Fidelma l'examina avec attention.

— Le chasseur a raison. C'est bien de l'or, tout comme la pépite de Síoda. On dirait que cela ne t'intrigue pas plus que cela.

Eadulf fit la moue.

— Je croyais que tu t'étais déplacée jusqu'ici pour résoudre le meurtre des trois jeunes filles.

— Scintilla set potent, dit-elle d'une voix douce. La connaissance c'est le pouvoir, une maxime que tu cites volontiers, Eadulf.

— Je ne vois pas très bien en quoi l'assassinat de ces jeunes filles serait lié à l'or. Nous savons qu'un fou a tué à trois reprises lors de la pleine lune à proximité d'une ancienne mine. Mais nous ne progressons pas d'un pouce dans notre enquête sur ces assassinats.

— Tu ne m'en voudras pas si je te cite une autre maxime ? Perspicuam servare mentem. Si tu gardes l'esprit clair, tu verras la vérité... au lieu de t'égarer dans des considérations sans intérêt.

Le lendemain matin, Accobrán n'étant toujours pas rentré, ils se rendirent à la chaumière de Goll. À l'instant où ils pénétraient dans la clairière, la porte de la bothán s'ouvrit et Gabrán en sortit. En les voyant, il sursauta et fronça les sourcils.

— Je croyais que j'avais été lavé de tout soupçon, déclara-t-il tandis que les deux cavaliers s'avançaient vers lui.

Eadulf fut surpris des manières peu avenantes du garçon après tout ce que Fidelma avait fait pour lui.

La jeune femme le toisa.

— Vous n'êtes pas sans savoir que si vous avez été innocenté en ce qui concerne le meurtre de Lesren, nos investigations se poursuivent pour celui des trois jeunes filles.

— J'ai aussi été absous des accusations non fondées du tanneur !

Fidelma sauta à terre et fit face au bouillant jeune homme.

— Je suis ici pour parler à votre père, dit-elle d'un ton peu amène qui fit reculer Gabrán. Où se trouve-t-il ?

Le garçon hésita et indiqua une des dépendances.

— Il travaille là.

— Et votre mère, où se trouve-t-elle ?

— Elle est allée laver du linge au ruisseau. Vous voulez que je l'appelle ?

— Ce sera inutile.

Fidelma se dirigea vers la cabane indiquée par Gabrán, suivie par Eadulf qui avait attaché les chevaux à des piquets. Le jeune garçon les regarda s'éloigner d'un air soupçonneux. À l'intérieur de la hutte, Goll, penché sur un établi, polissait une pièce de buis sculpté aux motifs élaborés.

— Dieu soit avec vous en cette belle matinée, Goll, dit Fidelma en s'avançant.

Goll parut surpris.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il d'un ton rogue.

Fidelma eut un petit rire.

— N'est-il pas curieux que vous et votre fils me manifestiez une indifférence teintée d'agacement ? Drôle de façon de remercier un dálaigh qui a empêché que vous soyez les victimes d'une erreur judiciaire.

Goll la fixa d'un air effrayé, puis il eut un sourire forcé, reposa son outil et s'essuya les mains à un chiffon.

— Pardonnez-moi, j'étais absorbé par mon travail.

Eadulf se pencha sur la pièce qu'il polissait.

— C'est un linteau destiné à orner la nouvelle porte de la chapelle de l'abbaye. L'abbé me l'avait commandé il y a déjà quelque temps. Excusez mon manque de courtoisie, mais j'étais ailleurs, et surtout ne croyez pas que je manque de reconnaissance pour ce que vous avez fait pour nous.

Il reposa le chiffon.

— En quoi puis-je vous être utile ?

— Allons nous asseoir dehors, proposa Fidelma, sur ce banc appuyé à la cabane que j'ai vu en entrant. Ensuite, je vous expliquerai ce qui m'amène ici.

Goll hocha la tête et tous trois allèrent prendre place sur le banc.

— Que savez-vous du Hallier aux cochons, Goll ? demanda

Fidelma.

— Eh bien, les aulnes et les chênes qui poussent là-bas comptent parmi les arbres qui donnent le plus beau bois.

Fidelma sourit.

— Et à part cela ?

Goll haussa les épaules.

— On raconte que dans le temps une harde de cochons prodigieux avait élu domicile sur la colline. Ils étaient menés par un grand mâle qui appartenait à la déesse Brigitte. Si quelqu'un attrapait un des cochons et le mangeait, il réapparaissait vivant et en bonne santé le lendemain. La colline tient son nom de cette légende.

— Ça, on le savait déjà, grommela Eadulf.

— Vous allez souvent vous promener sur cette colline ? demanda d'un ton brusque Fidelma.

Goll s'empourpra.

— Que voulez-vous dire ?

— Ma question est pourtant claire.

— J'y mets très rarement les pieds.

— Donc votre excursion d'hier était inhabituelle, c'est bien cela ?

Goll demeura un instant silencieux, puis il se racla la gorge.

— C'est exact.

— Que faisiez-vous là-haut ?

Comme Goll tardait à répondre, Eadulf intervint.

— Inutile de tergiverser. Je vous ai vu. Vous suiviez quelqu'un.

— Vous avez également vu de qui il s'agissait ?

— Oui.

— Alors vous connaissez la réponse à votre question.

— J'aimerais entendre les raisons de votre conduite de votre bouche, lança Fidelma avec humeur. Je n'ai pas de temps à perdre avec des devinettes.

— Mes objectifs sont les mêmes que les vôtres ! s'écria Goll d'un ton d'excuse. Je sais que mon fils est innocent de ce dont Lesren l'accusait. Mais quelqu'un a bien tué Beccnat, Escrach et Ballgel. Ma méfiance envers ces étrangers, et surtout envers leur chef dont je ne connais pas le nom, va croissant. Ce n'est pas la première fois qu'il rôde dans ce coin-là. J'en ai parlé à plusieurs reprises avec Brocc, et nous sommes tous deux persuadés que ces étrangers sont coupables.

— Donc vous croyez qu'ils ont commis ces crimes et vous suiviez leur chef pour trouver une preuve de ce que vous avancez ?

— Vous avez tout compris. Et je sais qu'après les avoir interrogés, vous avez refusé d'envisager leur culpabilité...

— Alors vous en savez plus que moi, ironisa Fidelma. Brocc n'hésiterait sûrement pas à les condamner sans la moindre preuve, mais moi, je procède d'une autre manière, car je suis soumise à la loi

des brehons.

— Voilà pourquoi j'avais décidé de mener ma propre enquête.

— Et vous avez trouvé quelque chose ?

Goll secoua la tête à contrecœur.

— En ce qui me concerne, j'avais cru observer que vous suiviez votre fils, fit remarquer Eadulf.

— Parce que je m'étais imaginé que l'étranger le pistait, mais il a pénétré dans une grotte.

— Donc vous avez décidé d'épier l'étranger au cas où cela vous apporterait quelque élément de preuve. Par quoi s'est soldée votre entreprise ?

— Eh bien, il semblerait que cet homme à la peau sombre entretient des relations avec Gobnuid le forgeron, et que tous deux s'intéressent à cette caverne, qui conduit à une vieille mine abandonnée depuis longtemps.

Fidelma se leva.

— Je vous remercie, Goll. Mais à l'avenir, je préférerais que vous vous absteniez de vous mêler de nos investigations.

Puis le couple de religieux regagna la forteresse sans s'attarder davantage, car Fidelma attendait avec impatience le retour d'Accobrán.

Quand ils arrivèrent à la citadelle, plusieurs chevaux piaffaient dans la cour. Un des guerriers les héla, et leur annonça qu'Accobrán et ses hommes étaient rentrés au bercail. Fidelma et Eadulf se rendirent aussitôt dans la grand-salle.

Becc, renversé dans le fauteuil symbole de sa fonction, regardait Accobrán qui s'interrompit au milieu de son histoire. Adag était également présent, ainsi que plusieurs membres de l'escorte du chef. Tous se tournèrent vers les nouveaux venus et Accobrán leur adressa un large sourire.

— Je suis heureux de vous voir en bonne santé, Fidelma de Cashel. On nous a rapporté que vous vous étiez cachée dans le souterrain de la maison de Suanach pendant l'attaque. Nous y avons jeté un coup d'oeil quand nous sommes repassés par là et nous en avons déduit que vous vous étiez échappée.

Fidelma hocha la tête.

— Et Suanach, est-elle saine et sauve ?

— Elle se porte à merveille et Menma l'a accompagnée au forus tuaithe.

La « maison du territoire » était le nom donné au bâtiment destiné à la réception et au traitement des personnes âgées, des malades et des blessés.

— Ne t'inquiète pas, cousine, dit aussitôt Becc. Cette jeune femme est tout simplement épuisée par l'aventure qu'elle vient de traverser.

Elle a eu très peur et était fort angoissée à ton sujet.

— Elle m'a sauvé la vie. Si j'avais été capturée, les Uí Fidgente ne m'auraient pas épargnée. Excusez-moi, Accobrán, je vous ai interrompu au milieu de votre récit. Comment la poursuite de l'ennemi s'est-elle déroulée et combien de prisonniers avez-vous ramenés ?

Accobrán se balançait d'un pied sur l'autre avec un sourire vague.

— Justement, je disais que nous avons eu de la chance d'avoir Menma comme traqueur. Ces Uí Fidgente sont rusés, et nous avons failli perdre leur trace à plusieurs reprises, mais à chaque fois Menma l'a retrouvée.

Le tanist marqua une pause tandis que Fidelma et son compagnon s'asseyaient, puis il reprit en s'adressant à Eadulf :

— Après que nous nous sommes séparés, nous n'avons pas chevauché longtemps, car nous n'y voyions plus rien. Nous sommes repartis à l'aube et avons sans difficulté suivi leurs traces dans la terre meuble de la forêt. Mais le chef des Uí Fidgente, en homme avisé, avait ensuite entraîné sa troupe vers les rivières bordées de sols pierreux qui rendaient notre tâche quasi impossible. Par chance, Menma s'est révélé suffisamment habile pour les débusquer et nous conduire jusqu'à eux.

— Avez-vous eu l'impression qu'ils n'étaient qu'un détachement d'une armée d'envahisseurs ? demanda Eadulf.

Accobrán secoua la tête.

— J'en ai compté une dizaine en tout. J'ai donc placé mes hommes en embuscade et nous leur sommes tombés dessus un peu avant midi alors qu'ils se reposaient, persuadés de nous avoir distancés.

— Parfait, approuva Fidelma. Et vous les avez tous faits prisonniers, je suppose ?

Accobrán baissa les yeux et eut un geste d'impuissance.

— Non, et je le regrette. Mais Dieu merci, Suanach n'a pas été blessée au cours de la bataille qui a suivi...

Fidelma fronça les sourcils.

— Combien en avez-vous capturés ?

— Aucun.

— Comment cela ? s'écria-t-elle au comble de la frustration. Vous n'en avez blessé aucun ?

— Dans une échauffourée comme celle-là, cela arrive souvent, se défendit Accobrán.

— Il a raison, renchérit Becc. Nous devons remercier Accobrán de nous avoir ramené Suanach saine et sauve. Un des frères de la communauté de l'abbé Brogán part cet après-midi pour Cashel, puis pour Imleach. Il soumettra ce qui s'est passé au jugement du roi, qui

prendra les mesures qui s'imposent. Des compensations seront exigées des Uí Fidgente, en particulier pour Menma dont la maison a été détruite et la femme enlevée. Entre-temps, Menma peut compter sur les Cinél na Áeda pour l'aider à reconstruire sa bothán.

— Nous nous en occupons, déclara l'intendant Adag en hochant la tête d'un air satisfait.

— Avec votre permission, je vais me retirer pour prendre un bain, me restaurer, et jouir d'un repos bien mérité, dit le tanist qui s'apprêtait à sortir de la salle.

— Une question !

Tout le monde s'immobilisa devant l'injonction de Fidelma.

— Avez-vous découvert la raison de cette opération, tanist ?

— Mais de quoi parlez-vous ? s'amusa Accobrán. Tout le monde sait que les Uí Fidgente sont des voleurs de bétail et des pilleurs-nés.

— Et cela ne vous trouble pas qu'une dizaine d'hommes se soient déplacés jusqu'ici dans le seul but de vous voler, après avoir traversé les terres de clans bien mieux dotés que celui des Cinél na Áeda ?

Personne ne répondit et Fidelma tapa du pied avec impatience.

— Ne se trouve-t-il personne parmi vous pour m'offrir une explication ?

Eadulf allait parler, mais il croisa le regard de sa compagne et se renferma dans le silence. Apparemment, elle ne tenait pas à ce qu'il révèle la teneur de la conversation qu'elle avait surprise entre les deux cavaliers Uí Fidgente.

— Quel dommage, poursuivit-elle en fixant Accobrán, que vous n'ayez pas fait au moins un prisonnier ! Il aurait pu nous instruire sur les raisons de cette incursion.

— Je le regrette autant que vous, lady.

Le tanist semblait sincère.

— N'oubliez pas que Suanach a passé beaucoup de temps avec eux, dit Becc d'un ton conciliant. Peut-être te renseignera-t-elle.

— Je ne manquerai pas de l'interroger.

— Excellente idée. Et maintenant, Accobrán, il est temps que tu ailles te reposer.

Quand ils se retrouvèrent seuls, Eadulf se tourna vers Fidelma.

— Mais pourquoi veux-tu garder pour toi ce que tu as appris de ces guerriers Uí Fidgente ?

— Viens, allons parler à Suanach, dit-elle en se gardant bien de lui répondre.

La jeune femme, veillée par Menma, buvait un bol de bouillon. Tous deux adressèrent un large sourire aux religieux.

— Voilà un étrange retournement des choses, dit Fidelma. Il n'y a pas si longtemps, c'est moi qui buvais du bouillon que vous veniez de m'apporter dans mon lit, Suanach. Êtes-vous blessée ?

— Non, lady, juste fatiguée, car je n'ai pas dormi de la nuit.

— Il faut que je vous interroge, vous et Menma, avant de vous laisser à vos retrouvailles.

— Je vous en prie, dit le jeune chasseur.

— Je commencerai par Suanach. Au cours de votre brève captivité, les Uí Fidgente ont-ils abordé les raisons qui motivaient leur agression ?

Suanach reposa son bol et joignit les mains tout en réfléchissant.

— L'un d'eux – j'ignore son nom, car ils veillaient à n'en prononcer aucun – a dit à quelqu'un de bien veiller à laisser des traces afin que Menma puisse les suivre sans difficulté.

— Ont-ils prononcé le nom de Menma ? s'interposa aussitôt Eadulf.

Elle hocha la tête.

— Oui, ils tenaient absolument à le faire prisonnier pour lui poser certaines questions.

Fidelma se tourna vers Menma et le chasseur fit la moue.

— Je n'ai aucune idée de ce qu'ils voulaient. Je n'ai ni amis ni ennemis chez les Uí Fidgente. Je ne me suis rendu chez eux ni en temps de paix ni en temps de guerre. Qu'ils soient venus brûler ma maison et enlever ma femme pour m'entraîner à leur suite me laisse muet de stupeur.

— J'ai entendu des bribes de conversation alors que nous chevauchions, dit soudain Suanach.

Les autres la fixèrent avec attention.

— Elles n'avaient pas grand sens pour moi. Un des hommes a mentionné le capitaine d'un bateau et un chargement à la maison de Molaga. Et aussi l'or qui financerait le royaume.

Fidelma laissa échapper un soupir.

— Quoi d'autre ?

— Rien, je suis désolée.

Fidelma s'adressa à Menma.

— Cela vous rappelle-t-il quelque chose ?

Le chasseur secoua la tête.

— Et si je vous disais que les Uí Fidgente voulaient vous interroger sur le Hallier aux cochons, cela vous aiderait-il ? J'ai surpris un dialogue entre deux cavaliers alors que je me cachais près de votre maison en flammes.

L'ébahissement de Menma n'était pas feint.

— Je n'y comprends rien, lady. Qu'espéraient-ils de moi qui serait pour eux une information de première importance ? Frère Eadulf vous le confirmera, ce n'est qu'hier que nous avons découvert que cette ancienne mine était à nouveau exploitée.

Fidelma se tourna vers Suanach.

— Cela ne vous évoque rien ?

— Malheureusement non.

— Menma, vous arrive-t-il de discuter avec les marchands ou les capitaines de navires qui mouillent dans le port de la maison de Molaga ?

— Oui, parfois. Mais on me connaît comme un chasseur vivant dans ces forêts et jusqu'à hier, je n'avais pas mis les pieds dans cette mine depuis mon enfance. Alors si vous insinuez que j'aurais parlé à un marchand qui aurait rapporté mes propos aux Uí Fidgente...

— Je ne prétends rien de tel et n'ai encore aucune certitude sur la nature du lien qui existe entre vous et les Uí Fidgente. Mais autre chose me contrarie. Accobrán prétend que les traces des assaillants étaient difficiles à repérer, alors que Suanach vient de nous affirmer le contraire. Cette seconde hypothèse est plus vraisemblable s'ils désiraient vous capturer, mais ces deux versions se contredisent.

— Leur piste était en effet assez facile à suivre. Sans doute le tanist, pour pimenter son récit, l'a-t-il enjolivé. Nous sommes tombés sur deux sentinelles qui nous attendaient, mais Accobrán a donné l'ordre de les tuer avant qu'elles puissent donner l'alarme.

Fidelma était perdue dans ses pensées.

— Nous vous avons assez dérangés et allons vous laisser tranquilles, dit-elle enfin. Mais faites-moi une faveur : gardez cet entretien pour vous, je ne voudrais pas qu'il s'ébruite.

— Accobrán m'a déjà interrogée sur les objectifs de cette attaque, précisa Suanach.

— Et vous lui avez répété ce que vous m'avez confié ?

— J'étais fatiguée et ne parvenais pas à rassembler mes esprits. C'est en devisant avec vous que la mémoire m'est revenue.

— Parfait. N'en parlez à personne jusqu'à ce que je vous prie de le faire.

— Je ne comprends pas grand-chose à tout cela, lady, mais je vous obéirai... et Menma aussi.

Le chasseur hocha la tête d'un air morose.

— Avant de vous quitter... j'aimerais savoir si vous avez assisté aux leçons du vieux Liag sur la lune et les étoiles dans nos anciennes légendes.

— Oui, bien sûr, et Suanach aussi.

— D'après ce qu'on m'a raconté, Becnat, Escrach et Ballgel s'y rendaient également.

— Oui, mais pas à la même époque, car elles étaient bien plus jeunes que nous.

— La majorité des jeunes gens des Cinél na Áeda a profité des enseignements du vieux Liag, précisa Suanach. Comme ça, on pourrait le prendre pour un vieux fou excentrique, mais c'est un charmant vieil

homme.

— Même notre bouillant tanist ne dédaignait pas se joindre à nous, dit Menma.

— Et cette instruction dispensée par Liag, elle ne portait que sur les contes et les anciennes croyances associés aux différentes représentations des astres ?

— Pas exactement. Liag est assez bizarre, lança soudain Suanach. Il discourait sur la connaissance et l'initiation aux noms cachés qui donnent accès à des pouvoirs très dangereux...

Elle se tut et Fidelma surprit le regard d'avertissement que Menma lui avait jeté.

— Merci, Suanach. Je tenais aussi à vous manifester ma gratitude pour tout ce que vous avez fait pour moi. Les Uí Fidgente sont les ennemis jurés de tous ceux de mon sang et inutile de vous expliquer ce qu'il serait advenu de moi si...

— Inutile, en effet, l'interrompt Suanach en souriant.

Le couple de religieux sortit de la pièce.

— Mais qu'est-ce que cela signifie ? demanda Eadulf. Tu ne vas pas me raconter que ces assaillants cherchaient la mine d'or ?

Fidelma posa un doigt sur ses lèvres.

— Pas un mot sur cette mine, Eadulf.

À cet instant, la porte s'ouvrit et se referma sur Menma qui semblait troublé.

— Je voulais vous livrer une information dont je préférerais ne pas parler devant Suanach, lady.

— De quoi s'agit-il ?

— Cela ne vous a-t-il pas surprise qu'Accobrán ne ramène aucun prisonnier ?

— Si, justement.

Menma baissa la tête.

— Accobrán avait sur lui le brouillard de sang.

Il s'agissait d'une vieille expression qui désignait un homme perdant tout sens de la mesure au cours d'un combat. D'après les conteurs, il arrivait au héros mythique Cúchullain d'être possédé par ce qu'on appelait le ríastrad, une furie pouvant amener un homme à ne plus distinguer ses amis de ses ennemis. Ce mot signifiait littéralement « se contorsionner » et désignait la fièvre des batailles.

Fidelma ouvrit de grands yeux.

— Vous voulez dire qu'il aurait pu faire des prisonniers ?

— Oui, et quant à moi, c'était la première fois que je voyais un homme en proie au brouillard de sang. Il a massacré trois Uí Fidgente qui tentaient de se rendre.

— Merci, Menma.

Le jeune homme les salua et rejoignit son épouse tandis que

Fidelma réfléchissait en silence.

Eadulf attendait patiemment.

— C'est un mauvais point pour un tanist de perdre ainsi la tête, commenta-t-elle. La guerre est une terrible expérience qui en a perverti plus d'un.

— Oui, d'autant plus que, dans le cas qui nous intéresse, il ne s'agissait pas d'une guerre. Encercler une dizaine d'hommes ne devrait en aucun cas provoquer un tel désordre chez un homme entraîné au combat.

— Becc et son derbfhine doivent être avertis de cette défaillance. Accobrán n'est pas taillé pour la fonction qu'il occupe. Et maintenant, où en étions-nous ? Ah oui, surtout tu ne mentionnes cette caverne à personne.

— Très bien, mais entre nous, comment analyses-tu cette affaire ? Pourquoi les Uí Fidgente seraient-ils partis en quête de cette mine ? Ils ne peuvent pas espérer l'exploiter sans être découverts, et voler une petite quantité d'or ne les mènerait pas loin.

— Tu as raison, notre enquête comporte des lacunes, mais j'ai cependant quelques hypothèses qui commencent à prendre forme.

— Je t'envie, soupira Eadulf.

— Allons nous restaurer avant d'affronter frère Dangila et de partir en quête du rusé Liag.

— Je vois à peu près quelle stratégie adopter avec frère Dangila, mais quant au reste...

Leur repas terminé, ils partirent à cheval pour l'abbaye du bienheureux Finnbar. À un moment donné, un petit garçon traversa le chemin et ils tirèrent sur leurs rênes pour l'éviter. C'était Síoda.

— Bonjour, ma soeur, dit l'enfant avec un grand sourire.

— Justement je te cherchais, dit Fidelma en lui rendant son sourire. Ça te plairait de gagner un screpall ?

L'enfant, à l'évidence intéressé, la considéra d'un air méfiant.

— Qu'attendez-vous de moi ?

Elle sortit une pièce de son marsupium et la lui montra.

— Je veux juste que tu répondes à une question. Tu te souviens de la pépite que tu as trouvée ?

Síoda fit la grimace.

— L'or des fous ?

— Tu l'as vraiment ramassée sur la colline derrière le Cercle des cochons ?

Le garçon hocha la tête.

— Mais Gobnuid m'a dit que ça valait rien.

— Pourrais-tu être plus précis sur l'endroit où tu l'as trouvée ? S'agirait-il de la caverne en haut de la colline, juste au-dessus du Cercle ?

— Non.

Fidelma parut déçue.

— Mais alors...

— Je l'ai ramassée sur le vieux chemin qui mène à l'abbaye et passe près du Cercle.

L'enfant jeta un coup d'oeil autour de lui.

— Promettez-moi de ne pas dire à mes parents que je jouais là-bas, ils me l'ont interdit.

— Tu es bien sûr de ce que tu avances ? insista Eadulf.

— Oui, là où le sentier longe les rochers. Je m'en souviens bien parce que c'est là que j'ai vu Accobrán crier après Beccnat pendant l'été.

Fidelma n'en croyait pas ses oreilles.

— Mais pourquoi Accobrán criait-il ?

L'enfant haussa les épaules.

— Oh, vous savez bien comment sont les amoureux ! Ils hurlent et juste après ils disent plus rien et ils s'embrassent.

— S'ils s'embrassaient en été, alors c'était sûrement au moment de la fête de Lughnasa.

— Oui, pendant la fête.

— Est-ce que tu as révélé à Gobnuid où tu avais déniché ce caillou ?

— Ben pas vraiment.

— Comment cela, pas vraiment ?

— Comme je croyais qu'il avait de la valeur, j'ai menti, parce que je voulais pas que Gobnuid aille tout seul là-bas pour se servir en cachette. J'ai donc raconté que c'était plus bas, quand on descend la colline en direction de l'abbaye.

Fidelma sourit et tendit la pièce à l'enfant.

— Je préférerais que tu ne parles à personne de notre conversation, Síoda.

Il jeta la pièce en l'air et la rattrapa avec un sourire malicieux.

— Quelle conversation, lady ?

Puis il partit en courant.

Eadulf haussa les sourcils.

— Ce renseignement va t'aider ?

— Cela nous apprend que Gobnuid ignorait le véritable emplacement de la découverte de Síoda. Donc il connaissait la grotte par une autre source. Et cela nous indique que Gabrán avait raison — Beccnat et notre beau tanist assoiffé de sang entretenaient des relations amoureuses. Et cela les place à l'endroit où le corps de Beccnat a été découvert, à peu près à l'heure où elle a été tuée.

Eadulf sursauta.

— Tu crois qu'Accobrán a tué Beccnat ?

— Nous ne disposons pas d'informations suffisantes, mais toute hypothèse est utile quand on lutte pour trouver une voie dans l'obscurité.

Eadulf poussa un soupir d'impatience.

— À la condition qu'une telle voie existe. Je t'avouerai qu'aujourd'hui, j'ai encore moins de certitudes que lors de notre arrivée. Tout d'abord nous sommes confrontés au meurtre de trois jeunes filles poignardées à la pleine lune par un fou, puis l'assassinat de Lesren par sa femme nous égare sur une fausse piste. Or il aurait pourtant semblé logique que cet assassinat soit lié aux autres. Mais maintenant, avec ces mystérieux filons et cet assaut des Uí Fidgente... je veux bien être pendu si je comprends de quoi il retourne.

— Je crois que notre prochaine étape nous aidera à rassembler quelques éléments de l'énigme.

— Grâce à frère Dangila ?

Fidelma acquiesça.

Quand ils atteignirent l'abbaye de Finnbarr, Fidelma entrevit un cavalier dont la silhouette lui était familière. Il s'apprêtait à partir. Elle arrêta sa monture et attendit qu'il s'approche.

— Frère Túan ?

Le religieux au visage rond évoquant irrésistiblement une chouette les salua avec déférence.

— Vos investigations avancent-elles, soeur Fidelma ?

— Pas aussi vite que je le voudrais. Je vous présente frère Eadulf de Seaxmund's Ham.

— J'ai déjà entendu parler de frère Eadulf le Saxon, déclara l'intendant de la maison de Molaga avec un sourire poli.

Puis il revint à Fidelma.

— Donc vous rencontrez quelques difficultés dans votre enquête ?

Fidelma fit la grimace.

— Selon mon mentor, le brehon Morann, les pistes trop faciles se révèlent souvent trompeuses.

— Il y a du vrai dans ce que disait votre maître.

— À ce propos, je suis heureuse que nos chemins se croisent à nouveau. Vous rappelez-vous notre dernière conversation ?

L'autre acquiesça d'un air sombre.

— La mort qui se présente avant l'heure est une visiteuse redoutable.

— Vous m'aviez appris que c'était très certainement Accobrán qui avait poussé les trois étrangers à quitter la maison de Molaga pour venir s'installer à l'abbaye de Finnbarr.

— Je n'en jurerais pas, mais il est vrai qu'Accobrán nous a quittés peu de temps après la fête de Lughnasa, et les trois étrangers n'ont pas tardé à l'imiter.

— Accobrán s'est-il longuement entretenu avec eux lors de sa visite dans votre abbaye ?

— Oui, et à plusieurs reprises.

— Savez-vous plus précisément sur quoi portaient leurs conversations ?

Túan eut un sourire vague.

— Je n'en ai surpris qu'une seule, bien innocente en apparence, mais qui m'a cependant suggéré qu'elle avait peut-être motivé le départ des étrangers.

— Expliquez-vous.

— Eh bien, un de nos invités parlait au tanist du pays d'où il venait, et de la vie qu'il menait avant de rejoindre une congrégation religieuse.

— Accobrán s'exprimait-il en grec ?

— Oui, il l'a étudié à la maison de Molaga et en possède quelques rudiments. D'ailleurs, au début, nous ne nous exprimions que dans cette langue avec les étrangers. Ensuite, j'ai tenté de leur enseigner les bases du celte d'Éireann.

— Vous rappelez-vous ce que faisait Accobrán au port à ce moment-là ?

L'intendant se frotta le menton d'un air pensif.

— Je crois qu'il menait une transaction au nom des Cinél na Áeda. Il cherchait un navire pour transporter des marchandises, des peaux si mes souvenirs sont exacts.

— Donc il a passé pas mal de temps sur les quais avec les marchands ?

— Sans doute.

— Le commerce maritime est un des atouts maîtres de l'activité de Molaga. Je suppose que vous ne vous souvenez pas des navires qui se sont amarrés dans le port à ce moment-là ?

Frère Túan se mit à rire.

— À cette époque de l'année, le trafic est important. Pendant les mois d'été, et tout particulièrement quand on célèbre les fêtes de Lughnasa, les bateaux font parfois la queue à l'entrée du port pour charger et décharger les marchandises. En tant qu'intendant, je note l'arrivée et le départ de chacun, mais seulement pour ceux qui font du commerce avec nous.

Fidelma soupira. Les choses ne se présentaient pas aussi bien qu'elle l'aurait souhaité.

— Je regrette de ne pas pouvoir vous aider davantage, reprit Túan. Ici, je ne dispose pas de mes registres et à la vérité, l'unique bateau qui me revienne en mémoire emmenait un de nos chargements à l'abbaye d'Eas Geiphtine.

Fidelma se raidit.

— À l'abbaye de la cascade de Geiphtine sur la rivière Sionnain ? Elle est bien située en territoire Uí Fidgente ?

L'intendant parut surpris qu'elle connaisse aussi bien ce monastère.

— Les Uí Fidgente ne sont pas des païens, déclara-t-il en se méprenant sur sa réaction. Et nous sommes en relation constante avec Eas Geiphtine. Je compte frère Coccán, qui est à la tête de cette communauté, au nombre de mes amis.

— Ce qui me préoccupe, c'est que ce navire a quitté Molaga pour un port situé en territoire Uí Fidgente au moment où Accobrán s'y trouvait. Vous êtes sûr de ce que vous avancez ?

Frère Túan fronça les sourcils, surpris par le soudain intérêt de Fidelma.

— Mais oui, je me souviens très bien avoir fait parvenir un chargement à frère Coccán alors que le tanist était hébergé dans nos murs. Il cherchait un moyen de faire transporter des peaux jusqu'à Ard Mhór, et c'est lors de son séjour qu'il a parlé aux étrangers.

— Savez-vous s'il s'est entretenu avec le capitaine du navire qui travaillait pour vous ?

— Possible. Mais Geiphtine se trouve dans la direction opposée à Ard Mhór. Quelque hypothèse vous aurait-elle traversé l'esprit ?

Fidelma sourit.

— Je ne peux vous expliquer de quoi il retourne, mais sachez que vos informations m'ont été très utiles. Et surtout ne vous inquiétez pas, il n'y a rien là qui doive vous alarmer.

L'intendant renifla d'un air offensé.

— Ne craignez rien, je ne suis pas du genre à mettre mon nez dans les affaires qui ne me regardent pas, lady.

— Je n'en doute pas, répliqua Fidelma avec gravité, et je m'en voudrais de vous retarder plus longtemps. Merci encore, frère Túan.

L'autre parut déconcerté.

— Deus vobiscum, grommela-t-il en jetant un regard boudeur aux deux religieux.

Puis il enfonça ses talons dans les flancs de sa monture et partit sans se retourner.

Frère Eadulf le regarda disparaître.

— Essaierais-tu de prouver qu'Accobrán n'était pas étranger à l'attaque des Uí Fidgente dans ce territoire ? demanda-t-il à Fidelma.

— Je sais déjà qu'il y était impliqué, directement ou indirectement. Ce que j'ignorais, c'est par quel biais ces informations étaient arrivées aux oreilles des Uí Fidgente.

— Mais de quoi parles-tu ?

— Des mines du Hallier aux cochons, bien sûr.

— Donc d'après toi, cette attaque serait liée à l'or ?

— Absolument, mais gardons-nous bien de précipiter les choses. Ah ! Voilà frère Solam, dit-elle en apercevant le jeune intendant aux cheveux blonds.

À leur requête, frère Solam fit mander frère Dangila qui les rejoignit dans les jardins de l'abbaye. Il inclina sa longue silhouette et prit place avec eux sous le pommier. Le soleil d'automne brillait dans un ciel sans nuages.

— Vous désirez me parler, ma soeur ? dit frère Dangila dans son grec musical.

— C'est exact. Connaissez-vous bien Liag, l'apothicaire ?

L'homme demeura impassible.

— C'est une vieille âme. Je suis certain qu'il a eu bien des vies sur cette terre. Peut-être nous sommes-nous rencontrés dans une autre existence, à une époque très lointaine ?

Fidelma eut un geste d'impatience.

— Nous allons pour l'instant nous contenter de cette vie, telle qu'elle se présente à cette heure et sous cet arbre. Je vous écoute.

Frère Dangila lui rendit son regard sans broncher.

— J'ai rencontré Liag alors que je contemplais les oeuvres de Dieu dans les deux. Nous partageons une fascination pour les astres, ce qui explique d'ailleurs pourquoi je me suis déplacé jusqu'ici avec mes compagnons. Nous désirions étudier les manuscrits d'Aibhistín.

— Vous êtes certain que c'est la seule raison ?

Pour la première fois, l'ombre d'une incertitude passa sur les traits affables de l'Aksoumite.

— Vous m'avez bien dit que vous aviez travaillé dans des mines d'or dans votre pays avant de devenir religieux ? reprit Fidelma.

Frère Dangila poussa un profond soupir.

— Vous êtes très habile, ma soeur.

— Oublions les mines, nous y reviendrons plus tard, dit Fidelma à la grande surprise d'Eadulf qui avait du mal à comprendre sa stratégie. Pour l'instant, une question me préoccupe.

— Laquelle ? demanda frère Dangila avec une courtoisie affectée.

— Vous a-t-on jamais demandé de donner des leçons à certains des élèves de Liag ?

— Vous faites allusion à ces jeunes gens qui suivent ses enseignements sur les astres et les anciennes légendes ?

— C'est cela.

— Je crois que vous connaissez déjà la réponse. Une des jeunes filles est venue me solliciter.

— Son nom ?

— J'ai beaucoup de difficultés à retenir vos noms.

— Dans quelle langue vous exprimiez-vous ? l'interrompit Eadulf. Nous vous parlons en grec, car c'est le seul idiome que nous ayons en

commun.

— J'ai cependant une maîtrise rudimentaire du celte d'Éireann. Quand la jeune fille est parvenue à exprimer clairement ce qu'elle désirait, j'ai été en mesure de lui faire comprendre que je ne pouvais pas l'aider. Nous ne disposions pas d'un vocabulaire suffisant pour aller plus loin. Le vieil homme parle le grec, mais je suppose que vous le savez déjà.

— Non, mais cela ne me surprend pas, dit Fidelma. Le nom d'Escrach vous rappelle-t-il quelque chose ?

Frère Dangila secoua la tête.

— Avez-vous revu la jeune fille qui vous a rendu visite ? Par exemple la nuit de la pleine lune le mois dernier ?

— Non.

— Mais cette nuit-là, vous étiez sur la colline du Hallier aux cochons. En compagnie d'Accobrán.

Frère Dangila la fixa sans répondre.

— Naturellement, vos relations avec Accobrán devront être rendues publiques. Vous y avez songé ?

— S'il en est ainsi, je ne peux rien y changer. Et si j'ai transgressé vos lois, vous m'en voyez désolé. Mais je vous répète que moi et mes compagnons n'avons tué personne, comme certains dans ce pays se plaisent à le laisser entendre.

Fidelma se leva.

— Je vous tiendrai informés, vous et vos compagnons, de la date et de l'heure de l'audience officielle concernant cette affaire. Jusqu'à ce jour, je vous prierai de ne pas quitter les murs de l'abbaye.

Alors qu'ils chevauchaient à travers bois non loin de la rivière, Eadulf était une fois de plus plongé dans la perplexité.

— Ces mystères me dépassent. Auparavant, j'entrevois tout de même la piste que nous suivions, mais aujourd'hui...

Fidelma lui sourit.

— C'est parce que nous sommes confrontés à plusieurs énigmes qui se confondent, mais en toute sincérité, j'ai confiance, et suis convaincue que nous approchons d'une solution.

À leur grand étonnement, ils trouvèrent Liag assis sur un rocher au bord de la rivière. Il était occupé à pêcher et détournait à peine la tête tandis qu'ils mettaient pied-à-terre et attachaient leurs chevaux aux basses branches d'un arbre.

— Parlez doucement, sinon vous allez effrayer les poissons, dit Liag quand ils s'approchèrent de lui.

— Chercheriez-vous le Saumon de la connaissance, Liag ? demanda Fidelma tandis qu'une lueur malicieuse s'allumait dans ses yeux.

Elle alla s'asseoir auprès de lui, mais le vieil apothicaire lui jeta

un regard indifférent.

— Je me satisferai d'une truite, car le saumon est un poisson trop noble. Cependant, je crains qu'un certain dálaigh ne convoite les propriétés de Fintan.

Eadulf, qui ne comprenait rien, se sentit exclu et il s'enhardit à demander des explications. Liag jeta un coup d'oeil par-dessus son épaule.

— Nous ne partageons pas les mêmes traditions, ami saxon. Mais l'explication est facile à fournir. Fintan était un grand saumon, qui avait mangé les noix interdites de la connaissance avant de nager dans le bassin d'un fleuve situé au nord et portant le nom de la déesse vache, Boann. Le druide Finegas finit par attraper le saumon. En mangeant la chair du poisson, il s'imprégnerait de toute la connaissance du monde. Donc il entreprit de raccommode, mais comme Finegas était un homme paresseux, il décida de faire une sieste et demanda à son jeune aide, Fionn, fils de Cumal, de faire tourner la broche. Mais il oublia de lui interdire de consommer le saumon. Fionn se brûla accidentellement en touchant le poisson. Il se suça le pouce, acquit une grande sagesse et, en grandissant, devint le chef le plus héroïque des Fianna, les gardes du haut roi.

Eadulf accueillit cette fable en reniflant d'un air désapprobateur.

— Les contes ne nous intéressent guère, lança-t-il.

Liag jeta un coup d'oeil en biais à Fidelma.

— Vraiment ? demanda-t-il d'une voix douce.

— Ce n'est pas tout à fait exact, répondit Fidelma. Je m'intéresse beaucoup aux légendes sur la lune et les étoiles, vos préférées je crois, que vous aimez enseigner à vos élèves.

Liag hocha la tête.

— Je m'en doutais, figurez-vous. Et je reconnais avoir transmis ce savoir à plusieurs générations de jeunes gens.

— Est-il vrai que les trois jeunes filles assassinées suivaient votre enseignement ?

— Oui, comme beaucoup d'autres jeunes gens.

— Par exemple Accobrán ?

— Accobrán et aussi Menma, Creoda, Gabrán et leurs pères avant eux.

— On m'a rapporté qu'avec Dangila, vous partagiez la même passion et que vous communiquiez en grec, ce que j'ignorais.

— Ceux qui ont répondu à la même vocation que moi doivent parler plusieurs langues, Fidelma, tout comme ceux qui exercent votre fonction.

— Et votre relation avec frère Dangila ?

— Un homme intelligent, qui a beaucoup appris de la sagesse de son peuple. Nous nous rencontrons pour parler de la lune et des

étoiles, car elles représentent les cartes de la civilisation. L'homme s'est élevé de la terre en regardant le ciel où il a découvert bien des choses. Par exemple à quelle heure se lever, travailler et aller dormir. Tandis qu'il observait la carte des deux qui se déroulait devant ses yeux éblouis, il comprit qu'elle lui indiquait comment s'écoulait le temps et se succédaient les saisons, quand semer les graines et récolter la moisson, s'attendre à la chaleur ou au froid, aux jours qui raccourcissent ou qui rallongent... tous ces mystères inscrits dans le ciel, il nous suffit de les lire en suivant les indications de nos ancêtres.

C'était un long discours pour le vieil apothicaire.

— Donc vous partagiez vos connaissances avec frère Dangila.

— Oui, les siennes diffèrent des nôtres, car nous appartenons à des parties du monde fort éloignées, mais elles se complètent à merveille.

— Est-ce vous qui avez conseillé à Escrach de le consulter ?

Liag prit un air songeur.

— Escrach était une élève douée et pleine de promesses. Tout le contraire de son oncle Brocc. Je ne lui ai pas conseillé de consulter Dangila, mais j'ai mentionné certaines connaissances tirées de la science qu'il m'avait transmise et qu'elle trouvait admirable. Elle a donc décidé de son plein gré de rechercher sa compagnie. J'espérais qu'un jour elle entrerait dans un des collèges séculiers où elle serait instruite par...

— Des druides ? s'exclama Eadulf d'un ton désapprouvateur.

Liag lui sourit.

— Quelqu'un comme moi ne va pas recommander une école de la nouvelle foi, où l'enseignement est ramené à une vision trop étroite. Escrach était destinée à s'épanouir dans un monde plus vaste.

— Cependant, il lui était impossible de communiquer avec frère Dangila.

— Voilà pourquoi j'ai été surpris quand elle m'a annoncé qu'elle avait tenté de s'entretenir avec lui.

Fidelma dressa l'oreille.

— Vous voulez dire qu'elle vous a revu après l'avoir rencontré ?

— Exactement.

— Quand ?

— Plusieurs jours avant la pleine lune, si c'est ce que vous désirez savoir. Et non, Dangila ne l'a pas tuée. Elle m'a confié l'avoir rencontré par hasard et, saisissant cette opportunité de l'approcher, elle le pria de lui expliquer les propriétés de la lune telles qu'elles lui avaient été transmises. Par exemple comment la lune influe sur les océans et préside aux mouvements des marées. Malheureusement, Escrach et Dangila ne disposaient que d'un vocabulaire limité, très insuffisant pour s'entretenir sur ces sujets.

— Elle est venue vous raconter cela quelques jours avant de trouver la mort ?

— Oui, et je lui avais promis que je demanderais à Dangila de se joindre à notre petit groupe, afin qu'il puisse nous exposer ses conceptions. J'aurais servi d'interprète.

— Elle était satisfaite de cet arrangement ?

— Bien sûr. Certains membres de notre cénacle n'appréciaient pas trop cette idée d'inviter Dangila. Ils le craignaient.

— Votre cercle était constitué de combien de personnes ?

— Il comprenait Ballgel, Escrach, Gabrán et Creoda. Je crois que j'ai commis une erreur en insistant sur le pouvoir de la connaissance. Et aussi sur le fait que les mots utilisés pour désigner la lune, en tant que déesse et arbitre de nos destinées, nous appartenaient en propre et excluait les personnes extérieures. En réalité, cela signifie que le pouvoir de prononcer ces noms et d'entrer en contact direct avec cette puissance appartient aux initiés de tous les peuples. Or mes élèves ont mal interprété mes paroles, croyant qu'il s'agissait d'une prérogative réservée aux Cinél na Áeda. Ils ont donc exprimé leurs réticences devant une quelconque implication de Dangila dans nos travaux.

— Accobrán ne se joignait-il pas à vous ? Vous avez oublié de mentionner sa présence. Comment a-t-il réagi ?

— Accobrán était...

Le son d'un cor déchira l'air, une note longue et plaintive. Et elle se répéta, lugubre, insistante. Fidelma redressa la tête.

— Cela vient de Rath Raithlen, murmura Eadulf qui s'était tourné en direction de la colline dérobée aux regards par les arbres. Qu'est-ce que cela signifie ?

— C'est une alarme, dit Liag en retirant calmement sa ligne de l'eau. Cela fait bien des années que je ne l'ai pas entendue. D'habitude, elle résonne pour appeler les habitants de la contrée à courir se réfugier à la forteresse parce que nous sommes attaqués.

Eadulf sauta sur ses pieds.

— Je vous parie un screpall qu'il s'agit d'une attaque des Uí Fidgente.

Liag se tourna vers sa bothán, le visage grave.

— Je crains que vous ne trouviez personne pour relever votre pari. Après l'agression d'hier et l'ardeur à la tâche d'Accobrán, nous sommes à coup sûr l'objet de représailles.

Fidelma et Eadulf avaient déjà enfourché leurs montures.

— Nous retournons au rath, dit Fidelma au vieil apothicaire. Une attaque des Uí Fidgente pourrait bien se révéler un événement opportun pour certaines personnes de ce pays.

— Espérons que ce ne sera pas un obstacle à la vérité ! cria-t-il tandis qu'ils lançaient leurs chevaux au galop.

CHAPITRE XVI

— Nos sentinelles nous ont avertis qu'un sluaghadh des Uí Fidgente campait à nos frontières, expliqua Becc aux deux religieux quand ils firent irruption dans la grand-salle et demandèrent les raisons de l'appel du cor.

Le chef harassé était entouré par plusieurs hommes de sa suite, mais Accobrán avait disparu.

— Un sluaghadh ?

Les termes militaires ne faisaient pas partie du vocabulaire d'Eadulf.

— Une troupe de guerriers, répondit Fidelma tout en fixant Becc. À combien s'élève le nombre des assaillants, cousin ?

— D'après les sentinelles, il s'agirait d'un Iuchtighe de quatre-vingts, mais à l'heure actuelle, je ne dispose que d'une vingtaine d'hommes. J'ai donc envoyé chercher Accobrán et fait sonner l'alarme.

— Il s'est conduit avec une grande légèreté en négligeant de vérifier si la première attaque n'était pas le fait du poste avancé d'une troupe plus importante, grommela Fidelma. Maintenant nous savons. Et ceux-là viennent sans aucun doute venger les leurs.

Becc était très contrarié.

— Que faire ? Nous sommes un peuple de paysans et de bûcherons, et nous avons très peu de guerriers. Si ces Uí Fidgente sont des hommes d'armes de métier, alors nous ne résisterons pas longtemps.

À cet instant, Accobrán fit une entrée bruyante. Il semblait abattu.

— Tu as entendu la nouvelle ? demanda Becc.

Le tanist hocha la tête.

— Je peux lever trente-cinq hommes pour les affronter, dont une douzaine ont déjà combattu. Je propose de les retarder jusqu'à ce que nous disposions de renforts venus d'autres parties de notre territoire.

— Où sont maintenant les Uí Fidgente ? demanda Fidelma.

— À un mille d'ici, peut-être moins, répondit Becc.

— Il faut trouver un endroit pour leur tendre une embuscade, dit Accobrán.

— Et si c'est un échec ? objecta Fidelma. Êtes-vous prêt à laisser votre peuple sans défense ? Cela ne me semble pas une bonne solution.

— Que proposes-tu ? demanda Becc.

— Allons leur parler, ainsi nous saurons ce qui les amène et quelles sont leurs exigences. En apprenant de leur bouche ce qui motive cette expédition, peut-être parviendrons-nous à éviter un bain de sang.

Accobrán éclata d'un rire amer.

— Voilà bien une idée de femme !

Becc l'attrapa par le bras et le força à se tourner vers lui.

— Rappelle-toi à qui tu parles, Accobrán. Et n'oublie pas que certains de nos plus grands guerriers étaient des femmes. Dans son école, Scáthach a enseigné les arts martiaux à Cúchullain en personne.

Et Creidne était un des guerriers les plus audacieux et implacables des Fianna. Comme champion, Medb de Connacht a choisi une femme, Erni, chargée de garder ses trésors. Et chez les Eóghanacht, Mugháin Mhór n'était-elle pas notre plus grande reine conquérante ? Honte à toi, Accobrán, qui oublies si vite ton héritage et insulte ton peuple par des paroles irréflechies !

Le tanist était rouge de colère, mais il garda le silence.

— Tu as raison, cousine, reprit Becc sur un ton d'excuse. Tentons d'abord la voie des négociations avant d'en venir à des extrémités qui ne nous amèneraient que du sang et des larmes.

— Parfait. Dans ce cas...

La porte s'ouvrit en coup de vent sur Adag, l'intendant, qui avait du mal à reprendre sa respiration.

— Becc ! haleta-t-il sans s'excuser pour son entrée qui contrevenait à toutes les règles de l'étiquette. Becc, un cavalier s'est présenté devant les portes de la forteresse, et il monte sous le méirge, la bannière des Uí Fidgente.

Accobrán avait déjà saisi la poignée de son épée et se dirigeait vers la porte.

— Je vais m'en occuper, hurla-t-il. Sonnez l'alarme !

— Arrêtez ! s'écria Fidelma. Auriez-vous perdu la tête ? Adag, je suppose que ce cavalier est un messager des Uí Fidgente ?

Adag acquiesça.

— C'est bien un techtaire qui vient porter un message à notre chef.

— Voilà qui tombe fort à propos et nous évitera d'aller à la rencontre de ces Uí Fidgente, dit Fidelma à l'adresse de Becc. Allons nous renseigner sur les vraies raisons de leur présence sur votre territoire.

Ils sortirent dans la cour et tombèrent sur deux guerriers qui

avaient dégainé devant un cavalier. L'homme était désarmé et portait un étendard de soie rouge avec un loup aux yeux de braise, symbole de son clan. Il arborait de longs cheveux, une barbe broussailleuse et grisonnante, et ses yeux brillants et rapprochés du nez fixaient le petit groupe sans manifester la moindre émotion.

— Je suis Becc, le chef des Cinél na Áeda, lança le chef en se plantant devant le techtaire.

— Je vous vois, Becc, entonna l'émissaire selon le rituel en usage. J'ai été envoyé ici par Conrí, roi des loups et chef de guerre des Uí Fidgente.

— Je vous vois, héraut des Uí Fidgente. Que faites-vous si loin de vos terres ?

— On m'a chargé de vous transmettre ce message : Par chagrin plus que par colère, Conrí a pénétré dans ce pays avec un sluaghadh. Il a établi son campement dans le lieu que vous appelez le marais du bouleau, et il vous y attendra, vous ou ceux qui vous représenteront, afin de décider s'il quittera les terres des Cinél na Áeda dans la paix ou après la bataille.

— Pourquoi votre chef envisagerait-il un affrontement ?

— Il avait anticipé cette question et voici sa réponse : Notre sluaghadh était sur le chemin des terres du prince de Corco Loídge, où nous avons été invités à participer à des jeux locaux.

— Alors que nous longions les frontières de votre territoire, une dizaine de nos cavaliers s'en vint à manquer. Nous envoyâmes des éclaireurs qui tombèrent sur les corps de nos hommes, tous massacrés.

Certains avaient été exécutés à l'épée et portaient des blessures dans le dos, ce qui ne laissait aucun doute sur la façon dont ils avaient péri. Les flèches trouvées sur place portaient la marque des Cinél na Áeda. C'est alors, chef des Cinél na Áeda, que notre sluaghadh, sur ordre de Conrí, se détourna de sa route menant chez les Corco Loídge afin de solliciter des explications. En fonction des éclaircissements que vous nous fournirez, nous déciderons de poursuivre en paix notre chemin ou d'invoquer la loi qui en pareil cas exige le dígal – la vengeance par le sang.

Fidelma, les sourcils froncés, luttait pour recouvrer son calme. Elle était scandalisée d'apprendre qu'Accobrán n'avait même pas enterré les guerriers Uí Fidgente, les abandonnant sans remords aux intempéries et aux bêtes sauvages.

— La futilité de la vengeance a été sanctionnée par la nouvelle foi, fit-elle observer d'une voix coupante.

Le techtaire la toisa d'un air méprisant.

— Ceux qui portent votre robe ne vous contrediront pas. Mais vous oubliez que dans les Crith Gablach, la réparation par le sang possède un statut légal : le parti des offensés peut y avoir recours dans

le territoire de ceux qui les ont frappés.

Fidelma eut un sourire ironique devant cette leçon de droit.

— À mon tour de vous rappeler que, selon la loi, le dígal n'est autorisé qu'après un délai d'un mois, quand la culpabilité a été prouvée et que toutes les tentatives de conciliation assorties de compensations ont été épuisées.

Les traits du messenger se déformèrent sous l'effet de la colère, et il s'apprêtait à riposter quand Becc intervint.

— Prenez garde, techtaire, vous parlez à un dálaigh des cours de justice.

L'homme cligna des yeux et hésita un instant.

— Je ne suis pas ici pour débattre de points de droit, mais pour vous transmettre les intentions de mon seigneur Conrí qui vous attend, vous ou vos délégués, au marais du bouleau. Entendrez-vous son appel ?

— Dites à Conrí que s'il est malvenu pour un chef de clan de se déplacer à la demande d'un chef de guerre, je serai heureux de nommer des représentants qui négocieront avec lui afin qu'il se retire de nos terres, sans que le sang ne soit versé dans aucun des deux camps.

— Voilà de nobles paroles. Maintenant que mon ambassade est terminée, à vous d'entrer en lice.

Le cavalier fit aussitôt tourner bride à son cheval, repassa les portes de la forteresse et s'éloigna au galop.

— Laissez-moi le renvoyer d'où il vient avec une flèche en souvenir, grommela Accobrán en serrant convulsivement la poignée de son épée.

Fidelma se tourna vers lui d'un geste vif.

— Si vous étiez un peu moins obsédé par la violence, Accobrán, cette confrontation n'aurait jamais eu lieu.

— Et Suanach et vous-même auriez sans doute perdu la vie, répliqua le tanist.

Becc leva la main.

— Le temps n'est point aux querelles, nous devons faire front devant un ennemi commun. Fidelma, ce Conrí n'est qu'un seigneur de guerre et le protocole m'interdit de le rencontrer maintenant qu'il a pénétré sans mon autorisation sur mon territoire.

— En tant que tanist, c'est à moi d'aller parlementer, dit aussitôt Accobrán.

— Votre attitude nous garantirait de nouvelles complications, répliqua méchamment Fidelma. Voilà pourquoi j'ai décidé d'aller négocier avec lui.

Becc était horrifié.

— Mais tu es la soeur du roi ! Que tu lui fasses la grâce de ta

présence serait encore plus choquant que si je me déplaçais en personne.

Fidelma secoua la tête.

— Je suis ici en tant que dálaigh. Et mon lien de parenté avec le roi peut se révéler utile, car les Uí Fidgente savent que si je suis partie prenante dans cette affaire, Cashel n'est pas loin. Le souvenir douloureux de leur défaite à Cnoc Áine les empêchera de se précipiter dans un conflit qui risquerait de dégénérer.

— Autant présenter aux Uí Fidgente un otage sur un plateau, s'énerma Accobrán.

— Ce qui est préférable au spectacle d'une dizaine de cadavres encore chauds ! Le code des guerriers exige le respect des corps des ennemis que l'on vient de tuer.

Accobrán s'empourpra et Becc leva la main pour le faire taire.

— Tu as raison, Fidelma. Mais qui va t'accompagner dans ta mission ?

— Moi, car il est hors de question que je la laisse seule en de telles circonstances, lança Eadulf d'un ton sans réplique.

— Mais il est inconcevable qu'elle se rende à pareille entrevue sans un émissaire des Cinél na Áeda ! intervint Accobrán. Si elle est seule à nous représenter, comment saurons-nous ce qu'elle a dit ?

— Insinuez-vous que je ne suis pas une personne de confiance ? demanda Fidelma d'une voix douce qui ne laissait présager rien de bon.

Becc posa la main sur son bras.

— Accobrán est trop impulsif, une mauvaise habitude, je te le concède, et je suis certain qu'il ne voulait pas t'offenser. Il a cependant soulevé un point important. Accepterais-tu qu'Adag, mon intendant, vous accompagne, toi et Eadulf ? Ainsi, tout le monde sera satisfait.

Fidelma lui adressa un sourire conciliant.

— Je n'ai aucune objection à cet arrangement s'il convient à Adag.

Le rôle qu'on lui avait imparti ne plaisait qu'à moitié à l'intendant, mais il s'avança sans hésiter. Son visage rond exprimait une ferme résolution.

— Si c'est le souhait de mon chef, je vous accompagnerai, lady.

— Voyons comment nous devons procéder, dit Becc en retournant à grandes enjambées dans la grand-salle.

Tout le monde le suivit tandis qu'un serviteur se précipitait vers les écuries afin que l'on fasse seller des chevaux.

— Tout d'abord, il nous faut découvrir ce que ce Conrí a derrière la tête, dit Fidelma. Nous savons qu'un groupe d'éclaireurs s'est rendu à la bothán de Menma et Suanach. Ils ont enlevé Suanach et brûlé la maison. Un tel comportement est difficilement compatible avec les

intentions paisibles décrites par ce messager. De notre côté, nous devons bien admettre que nous avons massacré ces Uí Fidgente au lieu de les faire prisonniers.

— C'était eux ou moi, grommela Accobrán avec colère. Je n'avais pas le choix.

— Donc le messager mentait quand il a déclaré que certains guerriers avaient été poignardés dans le dos ?

— Qu'importe le dos ou la poitrine ? Un ennemi est un ennemi et nous avons bien fait d'éliminer cette vermine.

Fidelma pinça les lèvres.

— Il est possible que nous devions offrir des compensations pour ce manquement aux règles, Becc.

— Jamais ! s'écria Accobrán que le chef réduisit au silence.

— Il est cependant légal de tuer un voleur prit en flagrant délit, qui ne se rend pas et nous menace de violences, objecta Becc.

Fidelma le reconnut.

— De même, ajouta-t-elle, celui qui tue un homme en état de légitime défense n'encourt aucune punition. Et maintenant il s'agit d'établir si celui qui a été tué alors qu'il tournait le dos à son adversaire mettait en danger la vie de ce dernier.

Elle fixa un instant Accobrán, qui lui jeta en retour un regard mauvais.

— Je crois, avança précipitamment Eadulf, qu'il vaudrait mieux attendre de savoir ce que les Uí Fidgente ont à dire avant de décider de la culpabilité des uns et des autres.

— Très bien, déclara Becc, soulagé. Entre-temps, je ne pense pas qu'il soit superflu d'organiser la défense de cette forteresse.

— Voilà une sage décision, renchérit Fidelma. Et pendant que vous y êtes, renseignez-vous sur les raisons qui ont permis à cette troupe de guerriers d'approcher d'aussi près Rath Raithlen sans que l'on donne l'alarme. Hier, n'aviez-vous pas ordonné que l'on monte le guet ?

Becc jeta un coup d'oeil furibond à son tanist qui était devenu cramoisi.

— J'ai congédié mes hommes dès que nous sommes rentrés victorieux après avoir défait les assaillants !

Becc ne dit rien, mais quand il se détourna de son neveu pour donner des instructions, son visage semblait taillé dans la pierre.

Adag mena le couple de religieux jusqu'au marais au bouleau, situé à une heure de chevauchée de la forteresse. Ils ne pouvaient pas manquer le camp, délimité par des étendards de soie rouge à l'emblème d'un loup qui flottaient au vent, attachés à des pieux. Le loup avait toujours été associé aux Uí Fidgente. Des sentinelles sur le qui-vive leur demandèrent de s'identifier et les autorisèrent à pénétrer

dans une zone abritée par des arbres, près d'un ruisseau. Parmi les guerriers, Fidelma reconnut le techtaire qui était venu à la forteresse. Il parut surpris quand elle mit pied à terre avec ses compagnons pour s'avancer vers eux.

Fidelma se dirigea vers un tronc d'arbre qui servait de siège près de la rive du cours d'eau, et elle s'assit, ignorant les regards scandalisés des Uí Fidgente. Eadulf et Adag se tenaient debout derrière elle. Les quelques guerriers présents échangèrent des regards ébahis. Puis Fidelma annonça dans un silence glacial :

— Je suis ici pour m'entretenir avec Conrí. Pouvez-vous être assez aimables pour m'annoncer ?

La noblesse et l'autorité naturelle qui se dégageaient de sa personne ajoutèrent à la confusion. Apparemment, nul ne savait comment s'adresser à elle.

Un homme grand et musclé, avec de longs cheveux noirs et une cicatrice livide lui barrant le visage, émergea d'une pupall, la tente utilisée par les chefs militaires en campagne. Il fronça les sourcils en avisant Fidelma tranquillement installée sur son tronc d'arbre et vint se planter devant elle.

— Je suis Conrí, roi des loups, seigneur de guerre des Uí Fidgente, gronda-t-il. Votre comportement est bien arrogant, ma soeur. Vous oubliez les règles de la courtoisie.

Fidelma fixa l'homme sans broncher.

— Je suis Fidelma de Cashel, répliqua-t-elle d'une voix claire. Je suis ici en tant que dálaigh élevé au rang d'anruth, ce qui me donne le privilège de m'asseoir en présence des rois et de parler avant eux. Ils sont même tenus de garder le silence pendant que je m'exprime. Je suis Fidelma de Cashel, fille de Failbe Flann, soeur du roi Colgú qui règne en son royaume dans la prospérité et la bonne entente.

Conrí ouvrit de grands yeux et ne put s'empêcher de reculer d'un pas. Il jeta un coup d'oeil à son émissaire qui ouvrit les mains et secoua la tête pour signifier qu'il ignorait tout de l'identité de la jeune femme.

Une expression d'admiration involontaire se répandit sur les traits de Conrí.

— Vous avez du courage, Fidelma de Cashel, personne ne le niera, de vous présenter ici avec deux compagnons désarmés alors que votre frère a massacré ceux de mon peuple, sur les pentes de Cnoc Áine, il y a à peine deux ans.

Fidelma ne se départit point de son calme.

— Souvenez-vous, ce sont les armées des Uí Fidgente qui se sont rebellées et ont attaqué le roi légitime de Muman. Vous recherchez la victoire et avez rencontré la défaite. Vous êtes les seuls responsables de votre destinée. Quant à mon courage et à celui de mes

compagnons, je vous rappelle que nous sommes venus ici sur votre invitation, protégés par les lois des brehons et de l'hospitalité que personne ne peut briser sans en payer le prix. Par quel danger serais-je donc menacée, selon vous ?

Elle avait lancé cette dernière question comme un défi.

Conrí la fixa un instant en haussant les sourcils, puis son visage se détendit en un large sourire et il alla s'asseoir à ses côtés.

— Vous avez raison, Fidelma de Cashel. Dans mon camp, vous et vos compagnons êtes placés sous ma protection pendant que vous accomplissez votre mission de techtaire.

— Parfait. Et maintenant, si vous m'exposiez ce qui vous amène dans cette contrée ?

— Volontiers. J'aimerais cependant que vous m'expliquiez pour quelle raison vous représentez les Cinél na Áeda.

— Becc, chef des...

— Je connais Becc. Que faites-vous chez lui ?

— Je suis ici en tant que dálaigh. Une histoire de meurtres non élucidés.

Conrí pinça les lèvres.

— Donc nous poursuivons un but commun puisque je suis moi-même préoccupé par l'assassinat inexpliqué de certains de mes hommes sur ce territoire.

— Je doute qu'il s'agisse du même type d'affaires, Conrí. Mais racontez-moi votre version des faits par le détail, car pour l'instant, je ne puis tenir pour acquis que les Cinél na Áeda soient responsables de la mort de vos hommes.

— C'est ce que nous devons établir.

— Votre techtaire nous a rapporté que votre groupe armé était en route pour prendre part à des jeux organisés par le prince des Corco Loigde.

— C'est exact.

— Mais alors, pourquoi ces hommes que vous regrettez vous ont-ils quittés pour s'aventurer sur les terres des Cinél na Áeda ? Et épargnez-moi cette histoire d'éclaireurs...

Conrí plissa les yeux.

— Pourquoi doutez-vous de notre parole ?

— Parce que je me trouvais par hasard dans la bothán de Menma et Suanach quand vos hommes nous ont attaqués. Vos « éclaireurs » ont mis le feu à la maison et ont emmené Suanach en otage.

Le seigneur de guerre était suffoqué.

— Et vous, comment se fait-il que vous n'ayez pas été capturée ?

— Suanach m'avait cachée dans un souterrain et je suis parvenue à m'enfuir. Elle n'a pas eu cette chance.

Il y eut un silence contraint, puis Conrí baissa la tête.

— Vous réalisez que cela place votre troupe armée en mauvaise posture ? déclara Adag, estimant de son devoir de se manifester.

— Mes intentions et celles de mes guerriers étaient très claires, nous nous rendions chez les Corco Loígde, rétorqua Conrí d'un air détaché.

— Vos éclaireurs se sont rendus à cette bothán pour y quérir Menma le chasseur, dit Fidelma. Ne l'ayant pas trouvé, ils ont emmené Suanach afin d'amener son mari à se lancer à leurs trousses. C'est ainsi qu'ils espéraient s'emparer de lui, je les ai entendus discuter entre eux.

Conrí était visiblement mal à l'aise.

— Expliquez-nous pourquoi ils cherchaient Menma, lança Fidelma.

Puis elle se pencha vers le chef et ajouta à voix basse afin que ni Eadulf ni Adag ne puissent l'entendre :

— Et qu'est-ce donc qui les attirait au Hallier aux cochons ?

Conrí sursauta sur son siège improvisé.

— Cela aussi vous le savez ? dit-il d'un air contrit.

Fidelma reprit sa position initiale.

— À quel jeu jouez-vous ?

Conrí jeta un regard circulaire et finit par indiquer sa pupall d'un geste de la main.

— Je veux bien m'expliquer avec vous, Fidelma de Cashel, mais ce sera en tête à tête. Acceptez-vous ma proposition ?

Aussitôt, Adag protesta :

— Voilà qui enfreint toutes les règles du protocole.

— Je me dispenserai de ces règles si elles nous permettent de révéler la vérité, déclara Fidelma.

Sur ces mots, elle se leva après avoir adressé un signe de tête rassurant à Eadulf.

Des murmures s'élevèrent du côté des hommes de Conrí, qui les réduisit au silence d'un regard courroucé. Puis il se dirigea vers sa tente, escorté par Fidelma. Une fois à l'intérieur, il lui proposa le seul siège disponible et s'assit sur le bord de sa couche.

— Tout d'abord, je voudrais éclaircir un point, commença-t-il. Je ne mentais pas en affirmant que nous nous rendions aux jeux des Corco Loígde. Nous nous étions rassemblés à la cascade de Geiphtine, sur nos terres, et pensions rejoindre le port de nos hôtes par bateau. Mais le capitaine du navire que nous avions retenu fut tué lors d'une rixe à la veille de notre embarquement. Et nous n'avons pas pu persuader l'équipage de respecter notre accord.

— Comment a-t-il été tué ?

— Il a été agressé par un de ses marins qui était soûl. Avant de décéder, il a eu le temps de parler à Dea, qui par ailleurs était le chef du groupe d'éclaireurs, une dizaine d'hommes.

— Serait-il possible que Dea ait été impliqué dans la mort de ce capitaine ?

Conrí secoua la tête.

— Dea était un bon guerrier, mais avec une tendance à l'entêtement. Plus nous progressions vers le sud, plus Dea se montrait nerveux et préoccupé. Alors que nous approchions de la frontière du territoire des Cinél na Áeda, il m'a demandé s'il pouvait emmener ses hommes pour une expédition de reconnaissance. Comme je ne lui faisais guère confiance, je lui ai demandé ce qu'il avait en tête. C'est alors qu'il m'a révélé que, juste avant de mourir, le capitaine lui avait parlé d'une mine d'or récemment mise au jour sur le territoire de Becc.

— Au Hallier aux cochons ?

Conrí acquiesça d'un air sombre.

— Comprenez-moi, quand Torcán, notre prince, perdit la vie en combattant votre frère à Cnoc Áine, une bonne partie de notre jeunesse resta sur le champ de bataille. Puis nous avons dû payer des réparations à Cashel et au haut roi. Nous sommes devenus très pauvres.

— En quoi la découverte de gisements aurifères sur des terres où règne la loi des Eóghanacht vous concernait-elle ?

Conrí fit la grimace.

— Dea avait une idée. Mais avant de la mettre à exécution, nous devions nous assurer que l'information du capitaine était fiable. Il avait affirmé la tenir de source sûre : alors que son navire était amarré dans le port de la maison de Molaga, il avait été approché par un homme qui cherchait un navire pour transporter de l'or. Le capitaine avait surpris une conversation et compris que cet or provenait d'un endroit appelé le Hallier aux cochons. Comme il connaissait un chasseur du nom de Menma vivant non loin du Hallier, il avait projeté de retourner chez les Cinél na Áeda et de rechercher ce Menma, qui aurait à coup sûr été capable de le mener jusqu'à la mine. Juste avant de mourir, il confia son secret à Dea.

Fidelma resta un instant silencieuse.

— Vous n'avez toujours pas répondu à ma question. En imaginant que vous ayez trouvé le lieu d'où provenait cet or, vous n'étiez pas autorisé à l'exploiter.

Conrí parut très gêné.

— Comme je vous l'ai déjà expliqué, nous sommes appauvris par les défaites qui nous ont été infligées.

— Parce que vous étiez un peuple de rebelles.

— Nous pourrions en discuter longuement. Mais le résultat est là et nous sommes ruinés. Le capitaine avait précisé que seules deux personnes étaient informées de l'existence de ce gisement et que

même le chef des Cinél na Áeda en ignorait tout. Avant que la nouvelle ne se répande, Dea avait prémédité de confisquer une bonne quantité d'or. Ainsi, nous aurions pu restaurer un peu de la puissance de notre peuple.

Il marqua une pause et ajouta :

— Je jure que j'ignorais tout de cette entreprise jusqu'à l'instant précis où Dea me demanda l'autorisation de partir avec ses hommes. N'étant pas un traître à mon peuple, je n'ai rien fait pour le dissuader de mener cette expédition à bien.

Fidélma scruta son visage avec attention.

— Votre histoire est tellement invraisemblable que j'aurais tendance à y ajouter foi.

— Mais quand Dea et ses guerriers ne sont pas revenus, j'ai envoyé mes hommes à leur recherche et c'est alors qu'ils ont découvert les corps. Quelles qu'aient été leurs intentions, j'estime qu'on aurait dû leur laisser la possibilité de se rendre. Ils ne méritaient pas d'être massacrés comme des animaux. On leur a tiré des flèches dans le dos, on les a poignardés par surprise, et voilà ce qui a provoqué ma colère. Je suis déterminé à obtenir réparation pour ce carnage.

— Conrí, je vous suis reconnaissante de m'avoir dit votre vérité. Cependant, je ne vois pas sur quelles bases légales vos hommes devraient recevoir des compensations alors qu'ils ont brûlé la maison de personnes innocentes, tué leur chien et enlevé une jeune femme. De plus, ils étaient venus ici dans l'intention de voler et ce Dea vous a rendu complice d'un acte criminel.

— Dea était mon frère, grommela Conrí d'une voix lasse. Et voilà pourquoi je ne peux pas laisser les choses en l'état.

— Je vous présente mes sincères condoléances, mais je représente la loi et non l'esprit de vengeance. Cependant, laissez-moi vous faire une proposition.

Conrí la considéra avec méfiance.

— Comment voulez-vous que j'affronte la femme et les enfants de mon frère sans l'avoir vengé ?

— Je connais un moyen qui vous permettra de leur assurer que justice a été rendue, car je sais avec certitude qu'on n'a pas laissé à Dea et à ses hommes la possibilité de se rendre.

— Que proposez-vous ?

— Restez ici, tenez-vous tranquilles et demain, je vous ferai mander, vous et deux de vos guerriers, à la grand-salle du chef de Rath Raithlen. Vous serez placés sous ma protection personnelle. Là, je révélerai tous les secrets qui se cachent derrière les tristes événements qui ont assombri cette contrée. Vous connaîtrez par le détail ce qui est arrivé à votre frère et à ses guerriers, et vous saurez qui porte la

responsabilité de cette action vile. Inutile de déchaîner votre colère sur tout un peuple pour les péchés de quelques-uns.

Conrí réfléchit un instant et haussa les épaules.

— Je suis quelqu'un de raisonnable, Fidelma de Cashel. Les Eóghanacht sont persuadés que les Uí Fidgente sont des pillards et des monstres sanguinaires, mais c'est faux. Nous sommes un peuple fier et indépendant, qui ne s'incline devant personne et n'accepte pas d'être dominé. Cela nous amène souvent à des conflits, mais nous sommes aussi justes et généreux. J'ai entendu ce que vous m'avez dit. Vous aussi êtes une personne raisonnable. Je répondrai donc à votre convocation à Rath Raithlen. Mes hommes sont des guerriers, et comme les chiens de chasse, ils tirent sur leur laisse pour retrouver ceux qui ont tué les leurs. Je vous adjure donc de bien préciser aux Cinél na Áeda que s'ils essayent de nous tromper, leur punition n'en sera que plus dure.

Fidelma se leva, imitée par le chef.

— Je vous entends, Conrí.

Elle lui tendit sa main qu'il serra en silence.

— Voici un bon début, Fidelma de Cashel, fit-il en émergeant de sa tente.

Dehors ses guerriers l'attendaient. Eadulf et Adag semblaient contrariés tandis que les Uí Fidgente se montraient moroses et suspicieux.

— Espérons que ces augures favorables seront suivis d'une heureuse conclusion, dit Fidelma avec gravité.

Sur le chemin du retour à Rath Raithlen, Eadulf et Adag, impatients d'apprendre ce qui s'était passé sous la tente de Conrí, pressèrent la jeune femme de questions. Mais elle se contenta de sourire en répétant :

— Dès que le soleil brille, il projette des ombres.

CHAPITRE XVII

À Rath Raithlen, Fidelma consulta Becc et ils préparèrent le procès qui se tiendrait le lendemain à midi.

Ce soir-là, avant le repas, elle s'aperçut qu'elle avait encore une personne à interroger et elle se glissa hors de ses appartements sans songer à prévenir Eadulf. Elle se rendit directement à la forge de Gobnuid qu'elle trouva penché sur son enclume.

— Vous travaillez bien tard, Gobnuid...

Il grogna quelque chose d'inaudible.

— Avez-vous bien livré vos peaux ? demanda Fidelma avec un petit sourire.

L'autre lui jeta un regard courroucé, mais son visage exprimait une certaine inquiétude.

— En quoi cela vous intéresse-t-il ?

— Votre prompt retour m'a suggéré que vous n'aviez pas eu le temps de vous rendre jusqu'aux berges de la rivière Bandan.

Elle se percha sur le petit tabouret près de la fournaise et tendit les mains vers les flammes.

— Si vous voulez tout savoir, une des roues s'est brisée. Je l'ai réparée comme j'ai pu et j'ai laissé ma carriole chez un ami en attendant de pouvoir la récupérer.

Il désigna une roue neuve dans un coin de la forge.

— Vous ne semblez pas très pressé de le faire, fit observer Fidelma.

— Il ne vous a pas échappé qu'avec l'attaque des Uí Fidgente, tout le monde était sur le pied de guerre. Maintenant, le tanist m'annonce qu'on a besoin de ma présence à cette assemblée dans la grand-salle demain alors que je suis débordé.

— Vous travaillez régulièrement pour le tanist ?

Le forgeron fronça les sourcils.

— Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Ces peaux, vous en transportez souvent pour lui ?

— De temps à autre. Il n'y a pas de mal à cela.

Fidelma lui adressa un sourire aimable.

— Ce n'est pas une tâche bien passionnante pour un artisan chevronné comme vous.

— Je ferre aussi ses chevaux et j'aigüise ses lames.

— D'où viennent ces peaux dont le tanist fait le commerce ?

— Posez-lui la question. Je suppose qu'il se fournit auprès des paysans des environs, cela leur épargne de s'occuper eux-mêmes du transport.

— Lesren le tanneur n'était-il pas mieux placé que vous pour ce négoce ? Enfin, je suppose que le travail du métal se raréfie, surtout maintenant que les mines sont fermées. Faites-vous des affaires avec l'abbaye ? Par exemple avec les Aksoumites qui y sont hébergés ?

Gobnuid se raidit.

— Où voulez-vous en venir ? s'énerva-t-il en la fixant d'un regard mauvais.

— Avez-vous autrefois travaillé dans les galeries ?

Le forgeron se détourna et se pencha sur la forge dont il tisonna les braises qui jetèrent des étincelles.

— Les mines ont fermé quand j'étais très jeune.

— Saviez-vous que frère Dangila avait été employé dans les mines d'or du pays d'Aksoum dont il est originaire ? Vous connaissez frère Dangila ?

Gobnuid pinça les lèvres.

— Je l'ai déjà rencontré.

Fidelma se leva.

— Mais alors, si vous le connaissez, pourquoi avez-vous soutenu votre cousin Brocc quand il a mené cette attaque contre l'abbaye et les Aksoumites qui y avaient trouvé refuge ?

— Les étrangers sont les étrangers et la famille est la famille. D'autre part, je n'ai jamais caché m'être mêlé à la foule ce jour-là.

— Je vous souhaite une bonne nuit, Gobnuid. À demain.

Tout en s'éloignant, elle enrageait de s'être heurtée à l'obstination de Gobnuid. Impossible de lui faire avouer la vérité... ce qui lui était égal, car, après tout, elle en savait suffisamment.

Le bâtiment réservé aux invités de Becc était situé au bout d'une allée occupée par les ateliers et les échoppes des artisans et des marchands. Les lieux étaient déserts, seul Gobnuid travaillait encore par cette nuit froide et sombre.

Fidelma avançait d'un pas rapide vers les lumières des torches au bout de la ruelle, qui éclairaient les petites places sur lesquelles donnaient les étables et les écuries, derrière la forteresse. Tout à coup, une intuition la fit se retourner. Elle était certaine qu'on l'observait. Fidelma avait une perception aiguë de ce qui l'entourait. Dans les moments périlleux, avoir conscience de son environnement était essentiel à la survie. Depuis sa plus tendre enfance, on l'avait

entraînée à prêter attention au moindre bruit. Elle admirait la science de Liag, le vieil apothicaire, même s'il se vantait un peu sur ses capacités à repérer jusqu'au bruissement d'une feuille... À force de ne pas exercer son flair et son instinct, on devenait insensible.

Elle marchait d'un bon pas, tous ses sens en éveil. Du coin de l'oeil, elle repéra un léger mouvement dans l'obscurité. Quelqu'un était embusqué dans l'ombre. Elle n'était qu'à quelques mètres de la zone éclairée quand elle comprit que le moment était venu.

Elle pivota vers la silhouette d'un homme robuste à la forte carrure. Il avait la main levée et tenait quelque chose qui accrocha la lumière de la torche la plus proche.

Les érudits d'Éireann, avant et après l'avènement de la nouvelle foi, avaient toujours voyagé dans les pays lointains où ils étaient souvent la proie des voleurs et des bandits. Ces lettrés estimaient peu convenable de se promener avec des armes, même pour se protéger d'attaques éventuelles. Comme ils détestaient la violence qui allait contre leurs enseignements, ils avaient donc élaboré un art du combat qu'ils appelaient le troid-sciathagid – la lutte par la défense. Fidelma, comme tous les religieux, avait été entraînée à cette méthode séculaire.

Elle attendit que l'homme fonde sur elle et, des deux mains, elle se saisit de son poignet tout en se cambrant. Entraîné par son élan, l'homme s'écrasa sur le sol tandis que Fidelma tentait de lui faire lâcher prise.

Mais l'homme, d'une force peu commune, était parvenu à ne pas lâcher son poignard. Comprenant qu'il ne céderait pas, Fidelma recula et cria.

— À moi, la garde ! Au secours !

L'homme lui faisait à nouveau face, brandissant son arme, et il avançait sur elle.

Mais deux guerriers qui avaient dégainé leurs armes venaient de surgir au bout de la ruelle, et ils couraient déjà vers eux.

L'assaillant, déconcerté, jeta un coup d'oeil derrière lui, et Fidelma en profita pour lui décocher un coup de talon dans l'entrejambe. Il poussa un hurlement et tomba à genoux. Le temps qu'il reprenne sa respiration, un garde pointait une épée sur sa nuque.

— Si tu bouges, tu es un homme mort.

Le deuxième garde s'arrêta devant Fidelma.

— Êtes-vous blessée, lady ? demanda-t-il d'un ton anxieux en la reconnaissant.

— Non, tout va bien. Mais voyons un peu à qui nous avons affaire.

L'homme gémissant fut traîné vers la lumière. Déjà des gens sortaient pour se renseigner sur les raisons de ce vacarme. Des

murmures s'élevèrent et Fidelma distingua Eadulf qui se frayait un chemin vers elle, le visage blême.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il en passant un bras autour des épaules de sa compagne.

— Ce n'est rien.

Accobrán les rejoignit.

À cet instant, une torche éclaira le visage du prisonnier que les gardes avaient forcé à se relever.

— Brocc !

Les badauds poussèrent des exclamations d'étonnement, tandis que Brocc promenait un regard haineux sur l'assemblée.

— C'était donc vous le meurtrier de la pleine lune ? s'écria Accobrán. Et en plus, vous avez eu le culot de soulever les habitants de la région contre les étrangers !

Fidelma s'avança et plongea son regard dans celui de son assaillant avec un petit sourire.

— Vous venez d'essayer de m'assassiner, Brocc, mais je doute que vous soyez l'assassin des trois jeunes filles.

— Vous savez très bien que je ne le suis pas ! grommela Brocc.

— Mais alors, pourquoi ce geste inconsidéré ?

— Parce que vous couvrez les assassins.

— Comment en êtes-vous venu à pareille conclusion ?

— Les religieux passent leur temps à se protéger les uns les autres. Cela crève les yeux que ces Aksoumites ont égorgé Escrach, Beccnat et Ballgel. Et pourtant je vous ai vue discuter gentiment avec eux. Si vous voulez mon avis, vous ne valez pas plus qu'eux.

Fidelma secoua la tête.

— Comment un homme peut-il en arriver à un tel état de confusion ? Cela me dépasse, Brocc. Et cela m'attriste. Mais quels que soient vos motifs, vous venez de commettre un crime impardonnable en tentant de poignarder un dâlaigh dans l'exercice de ses fonctions.

— Pire encore, dit Becc en fendant la foule qui s'écartait devant lui, vous avez attenté à la vie de la soeur du roi.

Fidelma fit la grimace.

— La loi prime sur la naissance. Cet homme s'est attaqué non seulement à ma personne, mais à ce que je représente. Le prix à payer pour une tentative d'homicide est de sept cumals. Mais cette affaire va plus loin...

— C'est vous la coupable qui entravez l'enquête et refusez de condamner les vrais criminels ! tonna Brocc. J'aurai au moins tenté de faire jaillir la vérité !

— Vos préjugés ont corrompu votre âme, Brocc, et ils vous aveuglent. Il n'existe pas de pire offense que de priver quelqu'un de la vie. Même ceux de la nouvelle foi veulent en revenir à « un oeil pour

un oeil, une dent pour une dent ». Mais nous sommes un vieux peuple qui a appris la sagesse, et nous autorisons un criminel à payer des compensations pour ses fautes et à entamer un processus de réhabilitation. D'autre part, notre système juridique exige que l'on rassemble des preuves incontestables avant de traduire une personne en justice, et l'inculpé pourra par ailleurs contester ce dont on l'accuse.

— Je n'en ai pas encore terminé avec mes investigations. Que vous estimiez être au-dessus des lois, et alliez jusqu'à tenter de supprimer leur représentant, me met dans une situation dont je n'avais encore jamais eu l'expérience. Je pense que vous souffrez d'une crise de démenche définitive ou temporaire, un point que nous éclaircirons plus tard.

Brocc continua de la défier.

— Vos belles paroles ne font que déguiser la vérité, dálaigh, tous les juristes sont connus pour leurs langues trompeuses.

— Après les religieux, les juristes... votre haine ne connaît pas de bornes, Brocc.

— Chiens noirs et chiens blancs, tout ça c'est du pareil au même !

— Qu'allons-nous faire de lui, cousine ? demanda Becc d'une voix lasse.

— L'enfermer. Pour l'instant, nous devons nous concentrer sur les meurtres de ces jeunes filles et j'espère qu'ils seront éclaircis dès demain.

Le chef des Cinél na Áeda poussa un profond soupir et fit signe que l'on emmène Brocc tandis que les curieux commençaient à se disperser.

— Nous approchons de la fête de Samain, dit-il à voix basse à Fidelma. Elle sera célébrée dans à peine quelques jours. Es-tu certaine que, demain, tout sera fini ? Je serais désolée que mon peuple s' imagine être victime d'un mauvais sort.

Ils regagnèrent la grand-salle où Fidelma s'assit près du feu tandis qu'Eadulf la couvait d'un regard inquiet.

— Tu es sûre que tu n'as rien ? demanda Becc.

— Non, pas la moindre égratignure, et j'ai survécu à bien pire, je vous assure. L'attaque de Brocc était très maladroite, mais sa bêtise le rend dangereux.

— Qu'est-ce qui vous tourmente au sujet de la fête de Samain ? demanda Eadulf.

Becc n'avait pas très envie de répondre, mais il se plia aux règles de la politesse :

— On raconte qu'une fois l'an l'autre monde devient visible. Du coucher au lever du soleil, les trépassés de l'année peuvent revenir nous hanter et exercer des représailles.

— Encore une vieille superstition païenne.

— Sans doute, dit Fidelma, mais un changement de religion ne veut pas dire que les gens abandonnent du jour au lendemain les croyances de leurs pères. À Rome, il y a une cinquantaine d'années, le pape Boniface décréta que la fête des morts préchrétienne, Lemuria, qui se tenait en mai, deviendrait la fête des saints martyrs sanctifiée par l'Église. Et donc même Rome ne renie pas le passé païen.

— Il est vrai que les Cinél na Áeda s'obstinent à célébrer Samain, ajouta Becc. Pour cette raison, ils sont persuadés que les fantômes de Beccnat, d'Escrach et de Ballgel reviendront les hanter pour se venger sur eux d'une injustice qui n'a pas été réparée.

Eadulf secoua la tête.

— Si de tels esprits existent, pourquoi ne s'en prennent-ils pas directement à l'assassin ?

— Les habitants de ces contrées pensent que le clan est responsable des mauvaises actions d'un des siens. Ce qui expose tout un chacun à la visite des spectres assoiffés de vengeance.

— Ne craignez rien, dit Fidelma en souriant.

Le chef lui adressa un regard plein d'espoir.

— Je vous fais la promesse solennelle de vous révéler le nom du coupable lorsque nous nous retrouverons ici demain, à midi sonnant.

Eadulf et Fidelma se retirèrent dans leurs appartements. Alors qu'ils se préparaient à se mettre au lit, Eadulf demeurait silencieux et Fidelma surprit à plusieurs reprises une expression angoissée sur son visage.

— Tu es bien pensif. J'espère que tu ne te tourmentes pas pour le procès de demain.

Il haussa les épaules.

— Je connais tes compétences et je ne doute pas un seul instant que tu ne parviennes à tes fins.

— Ta confiance m'honore et je ne suis pas sûre de la mériter. Cependant, d'habitude tu t'intéresses toujours à mes plans et à la façon dont je vais mener les débats. Ce soir, tu ne m'as même pas demandé le nom du coupable ni par quels subterfuges je vais démontrer son crime.

Eadulf l'observait avec attention.

— As-tu réfléchi à notre discussion au sujet d'Alchú ? dit-il soudain.

Le visage de Fidelma se ferma.

— Bien sûr.

— Et ?

— Tu crois que c'est le moment de parler de cela ? Dès que nous en aurons terminé avec ce procès...

Eadulf se leva et commença à faire les cent pas dans la chambre.

— À chaque fois que je veux m'entretenir avec toi de notre fils, tu détournes la conversation. Tu as tellement changé depuis la naissance d'Alchú que je ne te reconnais pas.

Fidelma allait se livrer à une attaque en règle contre une déclaration aussi injuste, quand elle réalisa qu'un tel coup d'éclat ne serait qu'une nouvelle façon de nier la réalité. Elle ne cessait de tergiverser et de remettre les problèmes à plus tard.

— Tu as raison. Je me sens différente.

Elle semblait si vulnérable que la colère d'Eadulf retomba.

— Est-ce ma faute ?

— Je ne le pense pas. En réalité, je l'ignore. Depuis notre retour à Cashel où j'ai accouché d'Alchú, j'ai l'impression que rien n'est plus pareil.

— Dans quel sens ? La seule chose qui a changé, c'est la présence de notre fils. Je sais que tu n'as jamais pris le parti de ceux qui essayent d'amener les religieux au célibat. Tu as toujours dénoncé l'ascétisme. Alors quoi ?

— De ce point de vue là, mes opinions sont les mêmes. Que ceux qui veulent suivre la voie de l'ascétisme le fassent, quant à moi, je demeure fermement ancrée dans la société et suis bien incapable de m'exercer à supprimer mes émotions. Je ne me languis nullement des grottes ou des îles des ermitages, car je suis ici pour évangéliser la société à laquelle nous appartenons.

— Serais-tu honteuse d'avoir un fils dont le père est un Saxon ?

— Honteuse !

Elle se tourna vers lui, les yeux brillants de fureur contenue, et Eadulf crut un instant qu'elle allait le frapper.

— Comment oses-tu dire une telle... une telle...

Sa voix s'étouffa dans un sanglot et Eadulf baissa la tête.

— Je ne voulais pas t'offenser, mais j'ai simplement du mal à comprendre ton trouble. Que dois-je en déduire ? Où les choses ont-elles commencé à mal tourner ?

Fidelma s'assit. Puis elle renifla et tenta de se reprendre.

— Je te propose un accord.

— De quelle sorte ? demanda Eadulf d'un air méfiant.

— Tu me laisses me concentrer sur ce procès qui demain sera résolu d'une manière ou d'une autre. Puis nous discuterons plus longuement afin de prendre les décisions qui nous permettront d'avancer.

— Pourquoi pas. Mais ne serait-il pas préférable que tu m'orientes sur ce que nous devons résoudre ?

Fidelma avait les larmes aux yeux.

— Si je pouvais te fournir cette information, alors notre différend serait déjà effacé.

Eadulf demeura un instant pensif.

— Depuis des mois je vis avec une inconnue. Un jour de plus ou de moins ne changera pas grand-chose à ma situation.

Elle posa la main sur son genou.

— Merci. Tu as toujours été là quand j'avais besoin de me reposer sur quelqu'un, et j'apprécie que tu ne te détournes pas de moi dans les épreuves que nous traversons.

À ces mots succéda un lourd silence, puis Fidelma se força à sourire.

— Avant que nous allions dormir, j'aimerais étudier avec toi les différentes phases du procès, car tu as l'art de relever les failles de mes raisonnements.

— Par où commençons-nous ? lança Eadulf, feignant un enthousiasme qu'il ne ressentait guère.

Fidelma se détendit.

— J'ai l'intention d'entamer les débats en instruisant l'affaire de la mine d'or.

— Voilà qui serait inhabituel. Quel est ton principal suspect pour le meurtre des jeunes filles ?

Quand elle le lui dit, Eadulf déglutit avec difficulté.

— J'espère que tu vas pouvoir le démontrer, murmura-t-il. Sinon, tu vas nous placer en mauvaise posture.

Alors Fidelma lui exposa sa stratégie point par point.

CHAPITRE XVIII

La grand-salle était si bondée qu'il restait tout juste assez de place pour les représentants du clan. Plantés devant les portes, les gardes veillaient à ne plus laisser pénétrer personne et les gens s'étaient massés à l'entrée. Becc siégeait sur une estrade, dans le fauteuil sculpté symbole de sa fonction, avec Fidelma à sa droite, à sa gauche l'abbé Brogán, le plus haut dignitaire religieux du clan, l'abbé étant lui-même assisté par son intendant frère Solam, assis à côté de lui. Debout derrière Fidelma et le chef se tenaient Eadulf et Accobrán.

Au premier rang s'alignaient les petits chefs et les moines de l'abbaye, dont les trois Aksoumites, Fidelma ayant exigé leur présence. Derrière eux et encadré par deux de ses hommes, on pouvait voir le seigneur de guerre des Uí Fidgente à la mine sombre, Conrí le roi des loups. Les trois hommes étaient arrivés le matin même dans la forteresse, l'oriflamme de la trêve flottant au vent. Fidelma avait donné l'ordre à Adag qu'ils soient tenus éloignés d'Accobrán et de ses guerriers. Malgré ces précautions, tout le monde leur jetait des regards hostiles et ils semblaient vulnérables et isolés.

Fidelma examina la foule. Tous ceux dont elle avait réclamé la présence s'étaient déplacés. Même Liag était fidèle au rendez-vous, grâce à Menma qui avait reçu la mission de le convaincre. Il avait rejoint Menma et Suanach. Gobnuid, les sourcils froncés, côtoyait Seachlann le meunier. Brocc avait été extrait de sa cellule et se tenait debout dans une allée latérale, encadré par deux guerriers. Goll et sa famille étaient là eux aussi, ainsi que les aides-tanneurs Tómma et Creoda, et Sirin le cuisinier, difficilement repérables dans un coin sombre. Bref, tout Rath Raithlen avait couru assister au procès.

Adag s'avança et le silence se fit. Il se tourna vers Becc qui hocha la tête en direction de Fidelma. Elle se leva et considéra l'assemblée d'un air songeur avant de se décider à prendre la parole.

— En venant sur ces terres des Cinél na Áeda, j'ai trouvé le mal. Quelle est sa nature et qu'entend-on exactement par ce vocable ? Les philosophes en ont longuement débattu au cours des âges. Faire le mal, c'est causer du tort et des tourments, s'exercer à détruire par des

moyens physiques ou mentaux, susciter des désordres et de l'angoisse. En d'autres termes, c'est l'antithèse du bien. Cependant, le brehon Morann, mon mentor, a dit que si nous tentions d'abolir le mal en ce monde, alors nous en saurions bien peu sur l'essence de la nature humaine. Car souvent, ceux qui commettent de mauvaises actions sont persuadés qu'ils agissent pour le mieux, et se réclament de l'honneur et de la nécessité. En réalité, comme nous ne partageons pas tous les mêmes codes moraux, il nous faut bien admettre que le mal fait partie du monde dans lequel nous vivons.

Les gens commencèrent à s'agiter, car la plupart ne comprenaient pas ce préambule.

— Si nous voulions un sermon, ma soeur, nous serions allés à l'église ! cria Brocc, dont les liens n'avaient en rien diminué l'agressivité.

Un des gardes lui donna une bourrade pour le faire taire. Fidelma baissa la tête et la releva.

— Même l'Église n'a pas le monopole du bien. Le mal prospère chez les fidèles tout comme chez les incroyants.

L'abbé Brogán était sur le point de répondre puis il se ravisa, tandis que Liag souriait d'un petit air cynique.

— Donc je suis venue et j'ai été confrontée au mal.

— Vous ne nous apprenez rien ! s'écria Seachlann. N'avons-nous pas perdu nos filles ? Assez de belles paroles, dites-nous qui est le coupable !

— J'y viendrai en temps utile. Et je m'appuierai sur nos coutumes et nos lois pour désigner les responsables des malheurs qui vous ont frappés. D'après Sénèque, quand par répugnance à affronter le mal on se couche devant lui, on peut s'attendre au pire. Il nous faut le braver et en souffrir les conséquences.

Becc se pencha vers elle.

— Tu as entièrement raison, Fidelma. Et maintenant, montre-nous où le mal se cache.

— Nous sommes en présence de trois crimes : le meurtre, le vol et l'abus de confiance, et la profanation des lois de l'hospitalité. À partir de là, les infractions mineures se sont multipliées.

L'assemblée attendait et Fidelma lut toute une gamme d'émotions sur les visages : l'excitation des chiens de meute attendant d'être lâchés, la consternation, l'appréhension et la peur.

— Je commencerai par la profanation des lois de l'hospitalité, le moins grave des trois crimes perpétrés contre les Cinél na Áeda.

Elle se tourna vers frère Dangila et ses compagnons, puis s'adressa à frère Solam.

— Étant dans l'obligation de parler en celte d'Éireann pour le bénéfice des personnes présentes, je vous charge, frère Solam, de

traduire mes paroles aux trois frères d'Aksoum.

L'intendant de l'abbaye quitta sa place et se dirigea vers les Aksoumites qui l'écoutèrent avec attention. Frère Dangila inclina légèrement la tête.

— Les trois frères du lointain pays d'Aksoum ont abusé de l'hospitalité de l'abbaye, commença Fidelma.

— J'avais raison ! tonna Brocc de sa voix éraillée. Ce sont des assassins, je l'ai proclamé depuis le début et j'exige...

Fidelma le toisa avec colère.

— Vous n'exigerez rien du tout et tenez-vous tranquille, sinon je vous ferai ramener dans votre cellule.

Brocc cligna des yeux et se le tint pour dit.

— Les trois moines d'Aksoum ont sans doute été égarés par un tiers, reprit-elle, et ils pourront user de cet argument pour se défendre.

Frère Dangila prit la parole.

— Nous ne comprenons pas en quoi nous avons trahi les Cinél na Áeda, ma soeur, et nous vous prions de nous éclairer.

— Vous nous avez affirmé que vous étiez venus ici pour étudier les ouvrages de l'abbaye de Finnbarr.

— C'est exact.

— L'abbé Brogán vous a reçus à l'abbaye pour cette unique raison, mais vous poursuiviez d'autres buts.

Frère Dangila plissa les paupières sans répondre.

— Avant d'entrer en religion, frère Dangila, vous avez travaillé dans les mines d'or de votre pays, à Adoulis, qui exporte ce métal précieux dans le monde entier. Votre père n'était-il pas mineur ?

— Je ne le nie pas. J'ai travaillé dans les mines avant de rejoindre les frères de la nouvelle foi.

— Et vous aviez non seulement appris à repérer les filons d'or ou de cuivre, mais, en homme expérimenté, vous connaissiez toutes les techniques liées à la prospection.

L'Aksoumite haussa les épaules en détournant les yeux.

— Nous savons comment vous avez réchappé d'un naufrage au large de la maison de Molaga où vous avez été recueilli. Vous rappelez-vous m'avoir raconté pourquoi vous aviez décidé de venir ici afin de vous joindre à la communauté de l'abbaye de Finnbarr ?

— Je m'en souviens parfaitement et je ne vois pas...

— Un peu de patience. Vous m'avez affirmé vous être déplacé jusqu'ici afin d'étudier les traités d'Aibhistín sur la lune et ses effets...

Un murmure s'éleva.

— Or ce n'était pas tout à fait exact ! dit Fidelma d'une voix forte.

Frère Dangila garda le silence tandis que ses deux compagnons, frère Nafka et frère Gambela, se consultaient du regard, ce qui n'échappa point à Fidelma.

— À mon avis, vous n'avez même pas informé vos compagnons des vraies raisons qui les ont menés dans le pays des Cinél na Áeda.

Frère Dangila demeurait figé.

— C'est Accobrán qui vous a suggéré de venir à l'abbaye, n'est-ce pas ?

Le jeune tanist, qui avait adopté une attitude languissante et affichait un air d'ennui, se redressa avec vivacité.

— Qu'insinuez-vous ? dit-il en avançant d'un pas, mais Becc le retint tandis que Fidelma l'ignorait.

— Que vous a proposé Accobrán en échange de l'exercice de vos talents pour repérer des filons aurifères dans les vieilles mines du Hallier aux cochons ?

— C'est un outrage ! s'écria Accobrán, tentant à nouveau de s'avancer.

Cette fois-ci, ce fut Eadulf qui s'interposa. Et la carrure du moine saxon était très dissuasive.

— Comment osez-vous ? poursuivit le tanist.

— J'ose parce que je suis un dálaigh. Et puisque frère Dangila semble réticent à révéler les termes de votre accord, peut-être pourriez-vous répondre à sa place ?

Becc fronçait les sourcils en dévisageant son neveu.

— Un tanist est tenu de me soumettre une telle affaire, à moi et au conseil des Cinél na Áeda. Il n'a aucun droit d'agir seul.

— Votre tanist, dit Fidelma, n'avait pas l'intention de partager les richesses qu'il venait de mettre au jour. Ce qui m'amène au deuxième des crimes qui ont été commis ici – un abus de confiance de la part de votre neveu, l'homme que vous avez choisi comme héritier présomptif.

Accobrán s'apprêtait à dégainer son épée, mais Eadulf fut plus rapide que lui. Il s'empara de la dague d'un guerrier qui se tenait près de lui et en appuya la pointe sur la poitrine du tanist avec un sourire d'excuse.

— *Aequo animo, aequam servare mentem*, dit-il à voix basse, pour inciter Accobrán à se calmer. (Veille à toujours garder une âme égale)

— Cet affront est intolérable, gronda Accobrán.

Becc se retrouvait dans une situation difficile.

— Fidelma, il est temps que tu précises tes accusations, dit-il très vite.

— Oui, le moment est venu. J'ignore depuis combien de temps Accobrán, Gobnuid et frère Dangila travaillent dans les mines du Hallier aux cochons.

Gobnuid poussa une exclamation de désespoir et se prit la tête dans les mains.

— Peux-tu prouver ce que tu avances ? demanda Becc.

— J'ai des témoins. Et quand je suis allée explorer la mine, j'ai découvert un morceau de crucifix aksoumite que frère Dangila avait laissé tomber dans un trou d'eau. Lorsque je lui ai demandé pourquoi il ne le portait plus, il a prétendu l'avoir oublié dans le dortoir de l'abbaye. D'autre part, frère Solam peut témoigner qu'il a croisé Accobrán et Dangila se rendant en carriole à la mine. Quant à Menma et à frère Eadulf, ils ont aperçu Dangila à l'extérieur de la grotte d'accès aux galeries, ainsi que Gobnuid. Plus tôt, alors que je me trouvais en compagnie d'Eadulf, je les avais également vus ensemble.

Elle se tourna vers frère Dangila d'un air interrogateur et le grand Aksoumite se tassa sur son siège.

— Tu accuses Accobrán de collusion avec cet étranger qui parle à peine quelques mots de celte, intervint Becc. Dans quelle langue s'exprimaient-ils ?

Fidelma sourit.

— Ignoriez-vous qu'Accobrán parle le grec ? Il en a appris les rudiments au cours de ses années d'étude à la maison de Molaga. Le lendemain de mon arrivée, il m'a d'ailleurs récité un poème dans cette langue. Frère Dangila, qu'avez-vous à répondre aux charges qui pèsent sur vous ?

Dangila leva les yeux.

— Au cours d'une conversation à la maison de Molaga, Accobrán apprit que j'avais dirigé des chantiers dans les mines de mon pays. Il m'a alors révélé qu'il pensait avoir découvert de l'or sur son propre territoire, un endroit autrefois riche en minerais. Et il m'a assuré qu'il savait comment reconnaître l'or...

— Cela je peux le confirmer. Alors que nous nous trouvions dans la bothán de Bébháil, j'ai ramassé une pépite qui se trouvait sur la table. Accobrán l'a examinée et m'a assuré qu'il s'agissait de l'or des fous, ce qui a semblé le soulager.

— Mais il n'en savait pas suffisamment pour creuser un filon et l'exploiter. Il m'a demandé si j'acceptais de le conseiller et de lui dire si telle ou telle veine serait productive ou se tarirait rapidement. Pour cela, il m'offrait un quart de la production. Je croyais que cette mine lui appartenait.

Fidelma ouvrit les mains pour calmer la foule qui commençait à s'agiter.

— Restez ici, Gobnuid, dit-elle en voyant que le forgeron s'était levé et se dirigeait vers les portes. Si je ne me trompe pas, vous deviez recevoir vous aussi la même part que frère Dangila.

Des mains se saisirent du forgeron et l'amenèrent sans ménagement devant Fidelma.

— Je n'ai rien fait, grommela-t-il d'un air maussade.

— Vous vous sous-estimez. Arrive un jeune guerrier sans scrupules, un homme intelligent qui a étudié dans une abbaye. Il découvre une caverne au Hallier aux cochons qui recèle de l'or. Il entrevoit un plan pour accumuler des richesses personnelles et devenir un homme puissant. Il entre en contact avec un forgeron qui accepte de creuser des filons et de livrer l'or à des marchands sur la rivière, et il dénêche un chef des travaux qui leur indiquera, à lui et au forgeron, les filons à suivre.

Elle marqua une pause.

— J'ai récemment rencontré Gobnuid. Il conduisait une carriole dont il prétendait qu'elle transportait des peaux appartenant à Accobrán, et destinées à des négociants en aval de la rivière. Des peaux ? Les roues de la carriole pesaient si lourd sur le chemin boueux que le poids devait en être considérable. De cette carriole tomba une pépite, près du Cercle des cochons, qu'un enfant du nom de Síoda ramassa dans la poussière. Síoda l'apporta innocemment à Gobnuid, qui lui affirma qu'il s'agissait de pyrite de fer. Mais c'était bien de l'or, n'est-ce pas, Gobnuid ?

Le forgeron confirma les faits, la tête basse.

— L'ennui, c'est qu'Accobrán a commis une erreur en se rendant au port, où il se mit en quête d'un capitaine pour faire sortir le précieux métal du territoire des Cinél na Áeda : il envoya quelques éléments de son futur chargement au capitaine d'un navire marchand. Cet homme fut rattrapé par le destin chez les Uí Fidgente, où il trouva la mort au cours d'une rixe. Alors qu'il était à l'agonie, il révéla l'origine des pépites en sa possession à un guerrier du nom de Dea. Tout ce qu'il parvint à lui dire, c'est qu'elles provenaient du Hallier aux cochons. Il ignorait la localisation exacte de la mine, mais il savait qu'un chasseur du nom de Menma vivait dans les parages. Il suggéra à Dea de se renseigner auprès de lui. Or Menma ignorait tout de cette affaire. Entre-temps, Dea avait rejoint une petite armée commandée par son frère Conrí, qui se rendait dans les terres des Corco Loíge pour des jeux annuels.

— Alors que Conrí ne lui en avait nullement donné l'autorisation, Dea et ses hommes brûlèrent la chaumière de Menma et emmenèrent Suanach en otage afin de forcer son époux à les suivre.

Ils n'avaient pas prévu qu'ils seraient traqués par des guerriers des Cinél na Áeda menés par celui qui était à l'origine de cette ruée vers l'or. Accobrán comprit que le marchand l'avait trahi auprès des Uí Fidgente. Naturellement, il ignorait dans quelles circonstances, mais quand il les prit en chasse, il était bien résolu à ne laisser aucun survivant chez les attaquants afin de garder son secret. Voilà pourquoi il les a tous tués.

Un brouhaha succéda à cette déclaration.

— Menma et Suanach vous confirmeront que les Uí Fidgente n'ont pas eu la moindre chance de se rendre.

Becc s'était renversé sur son siège, accablé de tristesse et de colère.

— Un tanist fait le serment de travailler à enrichir son peuple. Voilà un certain temps déjà que j'ai commencé à douter des capacités d'Accobrán à me succéder. Je m'étais convaincu que ses faiblesses étaient dues à sa jeunesse et à son manque d'expérience, mais là... il a agi contre la loi et la moralité, et il a trahi la confiance des Cinél na Áeda.

— J'ai omis un détail qui a son importance, reprit Fidelma. Quand j'ai interrogé Gobnuid le forgeron sur la pépite que Síoda avait ramassée, il a été pris de panique et a cru que j'avais percé à jour le secret de la grotte. Sans consulter Accobrán, il a tenté de provoquer un accident pour me nuire. Quand je suis montée avec Eadulf à une tour de guet aux portes du rath, Gobnuid nous a rejoints sous prétexte de nous communiquer un message d'Accobrán. Il avait scié un barreau d'une échelle et quand nous sommes redescendus, l'échelon a cédé. Eadulf, qui m'avait devancée, a bien failli se rompre le cou.

« Plus tard, Accobrán a dû rassurer Gobnuid en le persuadant que nous étions trop occupés à enquêter sur la mort des trois jeunes filles pour nous intéresser à cette mine d'or. Sauf qu'à la suite de cet incident, le forgeron avait éveillé ma curiosité. »

Le tanist garda le silence tandis qu'Eadulf le tenait toujours en respect à la pointe de sa dague. Quant à Gobnuid, il fut emmené sous bonne garde sur un signe de Fidelma.

— Cousin Becc, votre tanist vous a trahi. L'avarice ! Quand tous les péchés auront vieilli, le lucre sera toujours jeune. Il demeure la plus ardente motivation des personnes corrompues.

Becc se pencha vers elle, le front plissé par l'anxiété.

— Devons-nous en déduire qu'Accobrán et ses complices sont responsables des assassinats des trois jeunes filles ? Auraient-elles découvert leur secret et les auraient-ils tuées pour les faire taire ?

— Non, Becc, en ce qui concerne cette affaire, c'est Lesren qui avait raison.

Le jeune Gabrán bondit de son siège et tenta de se frayer un chemin dans la foule pétrifiée. Deux hommes l'attrapèrent et le maîtrisèrent tandis que Fínmed poussait des cris inhumains.

— Comment est-ce possible ? balbutia Becc. Il a été blanchi par mon brehon Aolú et même toi tu m'avais affirmé...

— Vous vous êtes tous trompés sur le compte de Gabrán, déclara Fidelma d'une voix forte.

Fínmed se mit à pleurer tandis que Goll se levait et se dirigeait vers l'estrade. Son visage exprimait une détresse mêlée de courroux.

— Vous commettez une faute grave, soeur Fidelma. Je vous adjure de revenir sur votre jugement... vous...

— Taisez-vous, Goll, et laissez-moi poursuivre.

Un silence de plomb régnait maintenant dans la grand-salle.

— Il est vrai que Gabrán et Beccnat avaient projeté de se marier. Mais il est vrai aussi, comme le clamait Lesren, que Beccnat avait changé d'avis.

Fidelma se tourna vers la veuve du tanneur, assise près de Tómma.

— Maintenant que vous ne vivez plus sous les menaces de Lesren, peut-être nous direz-vous ce que vous savez.

Bébháil releva lentement la tête.

— Vous n'ignorez pas que Lesren était contre ce mariage pour des raisons connues de tous. Mais je confirme que Gabrán courtisait notre fille, et ils avaient en effet projeté de se marier. Ils se rencontraient régulièrement et assistaient aux leçons de Liag, ce qui leur fournissait un excellent prétexte pour se retrouver.

Liag renifla avec mépris.

— Lesren disait encore la vérité en affirmant que Beccnat avait décidé de ne pas épouser Gabrán...

— Mensonges ! hurla le garçon en se débattant tandis que les hommes luttaient pour ne pas le laisser s'échapper. Becc, cette affaire a déjà été jugée...

— Ce n'est pas toi qui vas m'apprendre ce que m'a dit ma fille, déclara Bébháil d'une voix vibrante.

— A-t-elle expliqué ce qui motivait sa décision ? demanda Fidelma.

— Elle a appris que Gabrán voyait Escrach en secret. Il avait dit à celle-ci qu'il courtisait Beccnat dans le seul but de se venger de ce que Lesren avait fait subir à sa mère.

— Qui l'avait dénoncé auprès de Beccnat ?

— Escrach, horrifiée par cette déclaration, avait pris sur elle de prévenir Beccnat qui était une de ses meilleures amies. Mais, dans le même temps, Escrach était amoureuse de Gabrán et se refusait à le dénoncer publiquement et à renoncer à lui. Beccnat se résolut alors à rompre avec ce garçon et, pour tout vous avouer, elle s'était déjà consolée avec le tanist.

Tous les regards se tournèrent vers Accobrán.

— J'ai déjà appris par un témoin qu'Accobrán et Beccnat se rencontraient et se comportaient comme des amants, confirma Fidelma. Et si Gabrán nourrissait une violente aversion pour le tanist, c'est parce qu'il le soupçonnait d'avoir une liaison avec Beccnat.

Goll la fixait, hagard.

— Cela ne prouve pas qu'il ait tué Beccnat. Le brehon Aolú...

— J’y reviendrai. Et maintenant nous tenons le premier mobile, dit-elle devant le public hypnotisé. La haine qu’entretenaient Lesren et Fínmed s’était transmise à Gabrán, assoiffé de vengeance.

Elle chercha du regard l’aide du tanneur.

— Creoda, avancez, je vous prie.

Le jeune homme se leva à regret.

— Vous assistiez bien aux leçons de Liag sur les astres ?

— C’est exact, répondit Creoda avec nervosité.

— Qui d’autre y assistait ?

— Beccnat, Gabrán, Escrach, Ballgel... et parfois Accobrán.

— À quelle heure avaient-elles lieu ?

— La nuit, bien sûr, afin que nous puissions étudier les étoiles.

— Revenons à la nuit de la pleine lune, il y a deux mois de cela.

— Celle où on a retrouvé le corps de Beccnat ?

— Exactement. Avez-vous assisté à une leçon cette nuit-là ?

— Oui.

— Qui donc était présent ?

— Moi, Escrach et Ballgel.

— En avez-vous eu d’autres après cela ?

— Quelques-unes.

— Confirmez-vous qu’au cours de ces réunions, Escrach et Gabrán se comportaient comme s’ils partageaient une certaine intimité ?

Le garçon le confirma.

— Donc nous avons la preuve qu’Escrach et Gabrán étaient attirés l’un vers l’autre. Jusqu’à ce que Gabrán découvre ce qu’il considérait comme une trahison de la part d’Escrach, qui l’avait dénoncé auprès de Beccnat. Beccnat lui avait-elle répété avant sa mort ce qu’elle avait appris sur la teneur des sentiments qu’il lui portait ? Gabrán a-t-il compris plus tard de quoi il retournait ? Il est le seul capable de répondre à cette interrogation. En tout cas, il a choisi délibérément la nuit de la pleine lune pour donner rendez-vous à Escrach au Cercle des cochons, près de l’endroit où il avait tué Beccnat. Et il l’assassina de la même manière que sa première fiancée.

Si les yeux du garçon avaient pu la tuer, Fidelma serait tombée raide morte.

— Gabrán nourrissait depuis si longtemps des idées de revanche qu’il avait perdu la raison. Les histoires de Liag sur le pouvoir de la lune et la connaissance qui donne accès à la puissance le hantaient. Peut-être le meurtre de Beccnat l’avait-il rendu fou, peut-être cela explique-t-il qu’il ait patienté jusqu’à la pleine lune suivante pour accomplir son deuxième crime.

— Et le troisième ? demanda Becc en se levant avec un regard de somnambule. Crois-tu qu’il était également amoureux de Ballgel ?

— Sûrement pas ! s’écria Sirin le cuisinier du fond de la grand-

salle. Je l'aurais su.

— Et maintenant le décès de la pauvre Ballgel. Même ce meurtre-là, à la pleine lune suivante, se justifiait dans l'esprit malade de Gabrán. Ballgel était la troisième des trois jeunes filles qui étudiaient l'astronomie. Peut-être Gabrán suspectait-il Escrach d'avoir raconté à Ballgel ce qu'elle avait confié à Beccnat. À moins que cette dernière ne se soit laissée aller à faire des confidences à Ballgel. Les trois jeunes filles étaient liées par une profonde amitié. D'après Creoda, et ce sont ses propres paroles, « elles étaient très proches, inséparables même, et elles partageaient tous leurs secrets ». Gabrán devait s'assurer du silence de Ballgel.

Un grand souffle résonna dans la salle, comme si l'assemblée soupirait à l'unisson.

— En réalité, je suis très embarrassée pour juger une personne comme Gabrán en termes de responsabilité pénale. Est-il vraiment un dásachtach, un homme dont l'esprit troublé est incapable de s'inscrire dans le cadre de la loi ? N'oubliez pas que notre justice, si elle protège la société des fous, défend aussi les fous contre la société. À mon avis, je pense qu'il a commencé à tuer en tant que fer lethchuinn, celui qui selon nos lois est considéré comme à moitié responsable.

— Vous êtes très intelligente, soeur Fidelma, ironisa Goll. Un peu plus et vous parveniez à nous convaincre de votre version très personnelle des faits.

— Tout ce que j'ai dit est fondé sur des preuves et des témoignages qui m'ont été rapportés. Et si vous voulez la vérité, vous-même doutiez de l'innocence de votre fils. Sinon, vous ne l'auriez pas épié, en même temps que frère Dangila et Gobnuid au Hallier aux cochons avant-hier.

Le coup atteignit son but et Goll se rassit, blême. Puis Fínmed, qui avait recouvert son calme, se leva.

— Il y a tout de même une chose que vous avez oubliée malgré votre intelligence célèbre dans tout le royaume, soeur Fidelma. Et c'est le témoignage qui a amené le brehon Aolú à innocenter Gabrán. Je vous rappelle qu'on ne peut pas revenir sur la chose jugée.

— Je vous arrête tout de suite, Fínmed. Aolú n'a pas innocenté Gabrán. Il a examiné les éléments de preuve qu'on lui avait fournis et déclaré qu'ils ne suffisaient pas à inculper Gabrán. Il n'y a donc pas eu de procès à proprement parler et mes arguments sont parfaitement recevables devant une cour de justice.

— Mes félicitations, dálaigh, répliqua la femme avec morgue. Mais vous n'avez toujours pas expliqué comment Gabrán aurait pu assassiner Beccnat alors qu'il se trouvait à la maison de Molaga lors de la nuit de la pleine lune. Nous avons le témoignage du tanist Accobrán, qui se trouvait lui-même dans cette abbaye. Et je suis

certaine que vous avez déjà vérifié sa déposition auprès de frère Túan, l'intendant de Molaga.

Fínmed se rassit, la tête haute.

Tout le monde retenait son souffle. Puis Accobrán se claqua la cuisse en éclatant de rire.

— Fínmed vous a bien rivé votre clou, dálaigh ! Gabrán était à la maison de Molaga pendant la nuit de la pleine lune et je ne suis pas le seul témoin.

Tous les yeux étaient fixés sur Fidelma et guettaient sa réaction.

— Comme vous tous, j'ai négligé un point essentiel, répliqua Fidelma sans s'émouvoir. Et je suis heureuse que ce soit la mère de Gabrán qui l'ait soulevé.

Accobrán riait toujours et Goll se tourna vers son fils avec un air complice.

— En réalité, Beccnat n'a pas été assassinée la nuit de la pleine lune, martela Fidelma.

Tout le monde se tut.

— Ce qui m'a amenée à penser que Gabrán n'était pas au commencement un tueur de la pleine lune, même si cette obsession s'est emparée de lui par la suite.

Elle se tourna vers Liag.

— Vous qui avez examiné les corps, vous rappelez-vous notre première conversation quand je vous ai interrogé à ce propos ?

Le vieil apothicaire se leva.

— Je m'en souviens parfaitement.

— Vous m'avez affirmé que le cadavre de Beccnat avait été trouvé le matin qui a suivi la nuit de la pleine lune.

— C'est exact.

— Et voilà ! intervint Accobrán.

Fidelma l'ignore.

— Je vous ai alors demandé si c'était vous qui aviez le premier rejeté l'hypothèse selon laquelle Beccnat, victime d'un assaut d'une extraordinaire sauvagerie, aurait été la proie des bêtes sauvages. Quels sont les termes que vous avez employés ?

Liag réfléchit.

— J'ai dit qu'après avoir examiné les blessures, j'en avais déduit qu'elles avaient été infligées par la lame en dents de scie d'un couteau. Mais il m'a fallu un certain temps pour m'en rendre compte.

— Ah bon, et pourquoi ?

— Parce que le corps, dont l'état trahissait qu'il gisait dans les bois depuis déjà deux ou trois jours, était recouvert de sang séché.

Brusquement, Liag ouvrit de grands yeux en comprenant les implications de son témoignage.

Fidelma se tourna vers l'assemblée.

— Voilà l'élément clé que tout le monde a négligé ! Le corps a été découvert le lendemain de la pleine lune, mais Beccnat avait été tuée deux ou trois jours auparavant !

Elle se tourna vers Bébháil.

— Lesren m'a déclaré, et vous l'avez confirmé, que Beccnat était partie un soir annoncer à Gabrán qu'elle refusait de l'épouser et que les trois dernières nuits de sa vie vous ne l'aviez pas revue.

— C'est vrai. Je n'avais pas imaginé que...

— Où pensiez-vous qu'elle se cachait pendant tout ce temps ?

— Après s'être disputée avec son père, elle allait souvent se réfugier chez des amies. Nous pensions qu'elle s'était rendue chez l'une d'elles. Tout le monde disait qu'elle avait été tuée la nuit de la pleine lune et, en apprenant sa mort, nous n'avons pas songé à remettre en cause cette affirmation.

Fidelma se tourna alors vers Fínmed, puis vers Goll.

— Lors de notre première rencontre, avec vous et votre fils, j'ai demandé à Gabrán quand il avait rencontré Beccnat pour la dernière fois. Et dans un de ses rares accès de sincérité, il a déclaré que c'était deux jours avant la pleine lune.

Goll se tenait voûté et la tête basse, accablé par la vérité qu'il avait si longtemps tenté de fuir. Quant à Fínmed, elle sanglotait en silence.

— Une dernière chose, Goll, dit Fidelma d'une voix pleine de compassion. Était-ce votre idée d'envoyer votre fils à la maison de Molaga, à la veille de la pleine lune suivant la fête de Lughnasa ?

Goll leva vers elle un visage gris, marqué par les épreuves.

— Vous connaissez la réponse, ma soeur. C'est lui qui m'a proposé d'apporter ce chargement à l'abbaye.

Fidelma affronta alors Gabrán, qu'immobilisaient les deux gardes.

— Un meurtrier influencé par la pleine lune ? dit-elle avec tristesse. Pas dans le cas de Beccnat. Ce meurtre avait été prémédité de sang-froid. Après avoir tué Beccnat, il s'est rendu à la maison de Molaga pour se fournir un alibi. D'après Adag, c'est même lui qui a parlé le premier d'un crime commis pendant la pleine lune à Aolú le brehon, quand ce dernier l'a interrogé à la suite des accusations de Lesren.

Le garçon sourit et entonna à la manière d'un prêtre :

— Je suis vengé et j'ai connu la puissance. La connaissance est le pouvoir et je possède la connaissance.

Puis il partit d'un rire hystérique et Becc fit signe qu'on l'emmène.

ÉPILOGUE

Une nuée de craves volèrent au-dessus de leurs têtes en poussant des cris perçants – kiiiér... kiiiér... kiiiér... –, puis ils s'élevèrent au-dessus des montagnes. Maîtres des airs, ils montaient en flèche et se laissaient retomber vers le sol, décrivant des figures acrobatiques qui fascinaient Fidelma et Eadulf. Le couple de religieux, qui les observait depuis les hauteurs de Cnoc Mhaoldhomhnigh, entama sa descente vers la plaine.

— Ils se sont aventurés bien loin des rivages, fit remarquer Fidelma en admirant les oiseaux au plumage d'un violet profond, au bec rouge incurvé et aux pattes de la même couleur vive.

Eadulf connaissait bien les craves – les cosdhearg ou pattes rouges comme les appelaient les Irlandais. Ils nichaient dans les falaises des bords de mer, mais on les trouvait parfois dans les montagnes à l'intérieur des terres. Cependant, ce n'étaient pas les oiseaux qui l'intéressaient, mais le large cours d'eau au-delà des pentes qui s'étendaient à perte de vue, emplissant tout le paysage. Dans la lumière étincelante de cette fin d'octobre, il voyait scintiller la Siúr, la « rivière soeur », car tel était son nom, juste à l'endroit où la Tar venait s'y jeter. Puis elle coulait vers l'est, vers la mer, et vers Cashel dont Eadulf se languissait.

— Tu crois vraiment que Gabrán est fou ? demanda-t-il à sa compagne.

— Dieu merci, ce ne sera pas à moi d'en décider, répondit Fidelma. On va l'envoyer à la maison de Molaga où des moines versés dans la médecine jugeront s'il doit être considéré comme responsable de ses crimes.

Eadulf demeura silencieux, puis :

— Du moins auras-tu évité un nouvel affrontement avec les Uí Fidgente. Accobrán n'a pas fini de travailler pour payer les compensations auxquelles il a été condamné.

— Et il n'occupera plus jamais de position de confiance. Je suis cependant désolée pour les trois Aksoumites. Frère Dangila et ses compagnons ignoraient tout des lois de l'hospitalité. Malheureusement

pour eux, ils n'avaient pas pris la mesure de leurs fautes.

— Ils ont cependant gagné la liberté et rejoindront un port où ils pourront chercher un navire qui les ramènera chez eux. Souhaitons-leur de parvenir au terme de leur voyage. Et qu'a-t-il été décidé pour le forgeron ? Je n'ai pas tout suivi.

— Il a été forcé de vendre sa forge et ses outils pour payer les compensations auxquelles il avait été condamné, et il s'est retiré à l'abbaye de Finnbarr où ils avaient besoin d'un bon forgeron.

Eadulf éclata de rire.

— Je l'imagine mal en moine.

— Ne t'inquiète pas, il ne sera pas le seul à détonner dans un tel cadre !

Parvenus en bas de la colline, ils s'engagèrent sur un chemin qui traversait des champs cultivés. Eadulf tourna la tête vers Fidelma avec un grand sourire.

— Bientôt Finan's Height ! Je te propose d'aller prendre le repas de midi à l'abbaye de Finan le lépreux après avoir traversé la Siúr. Ce soir, nous arriverons enfin à Cashel.

Fidelma sourit devant son enthousiasme, mais sa gaieté était feinte.

Elle s'était efforcée de ne pas penser à ce retour dans les murs de la forteresse de son frère, une perspective qui ne l'enchantait guère. Durant son séjour chez les Cinél na Áeda, elle s'était consacrée au plaisir de la chasse, à la résolution d'énigmes dont elle avait démêlé les fils avec sa virtuosité habituelle. Et puis elle s'était enivrée d'un merveilleux sentiment de liberté. Maintenant, après une brève escapade, elle redoutait de se retrouver face à elle-même dans les lieux familiers de son enfance. N'avait-elle pas promis à Eadulf de cesser de fuir les problèmes qui la tourmentaient et d'affronter les malaises qui l'accablaient ?

Derrière une façade sereine, elle se sentait affreusement coupable et avait le sentiment de trahir Eadulf. Depuis la naissance d'Alchú, elle n'osait s'avouer qu'elle remettait en cause leur relation. Elle avait longtemps tergiversé avant de l'accepter comme ben charrthach, il y avait moins d'un an de cela. Selon la loi des brehons – c'était consigné dans les Cáin Lánamnus –, ce terme désignait un mariage à l'essai d'un an et un jour. Après ce délai, chacun pouvait s'il le désirait reprendre sa liberté sans encourir aucun blâme ni aucune sanction.

Ce mariage à l'essai avait été la décision de Fidelma. Une union avec elle impliquait pour Eadulf d'accepter une inégalité de traitement. Fidelma était de sang royal et il ne jouissait pas des mêmes droits. Connaissant le moine saxon, elle craignait que cette distinction entre eux deux ne s'oppose à leur bonheur.

Fidelma aimait Eadulf et ne parvenait pas à envisager de vivre

sans son soutien et sa tolérance, et il en fallait pour supporter une épouse au tempérament aussi vif que le sien. Mais depuis la naissance de son fils elle avait fini par se demander si elle était vraiment faite pour le mariage. Elle leva les yeux au ciel, incapable de contrôler ses émotions et l'état de confusion dans lequel elle se trouvait.

Parfois, elle en voulait à Alchú de l'avoir privée de sa liberté de mouvement. Et qu'elle ne puisse écarter des pensées aussi répréhensibles la rendait triste, lui donnait une impression d'isolement à peine tolérable.

D'où lui venait ce vague à l'âme ? Elle était profondément attachée à Eadulf. Auparavant, elle avait connu une douloureuse histoire d'amour avec un guerrier, Cian, et après cela elle avait décidé de renoncer aux hommes. Puis elle avait rencontré Eadulf. Il lui avait fallu longtemps pour admettre qu'il l'attirait. Après leur première rencontre, quand ils s'étaient séparés à Rome, elle avait souffert de regagner Cashel en le laissant derrière elle. Comme sa présence lui avait manqué ! Puis il y avait eu le drame de ce pauvre Cass, un jeune guerrier très attaché à elle qui était mort en voulant la protéger. Elle se rappela la joie qui l'avait envahie quand elle avait retrouvé Eadulf.

Oui, elle l'aimait. En y réfléchissant, en était-elle si sûre ? Sa compagnie, son amitié, sa ferveur l'enchantaient. Mais elle craignait tellement de se tromper ! L'année précédente, fatigué de ses perpétuelles hésitations, il était rentré dans son pays pendant qu'elle se rendait en pèlerinage sur la tombe de saint Jacques. Quand elle avait reçu un message lui annonçant qu'il était en danger de mort, elle avait volé à son secours. Si ce n'était pas de l'amour...

Qu'est-ce qui n'allait pas avec elle ? Que voulait-elle, à la fin ? Elle était en bonne santé physique. La nuit passée, Eadulf avait tenté de lui faire boire de la tisane de millepertuis. Comme si elle ne savait pas que les apothicaires d'Eireann réservaient cette potion au goût amer aux femmes éprouvées par un accouchement et qui ont perdu la joie de vivre !... Souffrirait-elle de mélancolie ? Pour la première fois, elle répondit positivement à cette interrogation.

Quand ils arrivèrent au gué menant au monastère de Finan le lépreux, elle n'avait pas vu le temps passer. Cette abbaye relativement récente était constituée d'un ensemble de bâtiments édifiés autour d'une chapelle. Un village s'était aussitôt construit autour du nouveau monastère situé dans un magnifique paysage. L'endroit était plaisant, les commerçants qui naviguaient sur la rivière s'en servaient de relais et y déchargeaient des marchandises, acheminées dans toute la région. Ils se rendaient dans les endroits les plus inaccessibles.

Fidelda et Eadulf passèrent le gué, qui à cette saison était assez profond avec de forts courants. Le monastère avait installé un « guet du gué » pour prévenir les accidents. Si vous aviez besoin d'aide, il

vous suffisait de sonner la cloche mise à votre disposition. Mais Eadulf, malgré ses piètres qualités de cavalier, jugea inutile de déranger les moines. Il passa sans encombre sur l'autre rive et Fidelma le rejoignit. Puis ils s'engagèrent sur le sentier qui menait au monastère.

— Lady ! Lady !

Un grand guerrier à la peau basanée sortit de la taverne devant laquelle ils passaient. Il arborait les couleurs des guerriers de Cashel et portait à son cou le torque d'or de la garde d'élite du roi. Fidelma connaissait cet homme de vue, mais ignorait son nom. Il la rejoignit et s'arrêta devant elle.

— Dieu merci, je vous ai trouvée, lady.

Puis il salua Eadulf en portant la main à son front.

— Et vous aussi, frère Eadulf.

— Pourquoi remercier Dieu ainsi ? grommela Eadulf.

— Je partais justement à votre recherche à Rath Raithlen.

— Tant mieux si nous vous avons évité ce voyage, dit Fidelma. Mais pourquoi nous cherchiez-vous ? Un problème à Cashel, je suppose ?

L'homme se balança d'un pied sur l'autre. Il semblait sombre et préoccupé.

— C'est exact.

Un mauvais pressentiment étreignit Fidelma.

— Il est arrivé quelque chose à mon frère ?

— Le roi est en bonne santé, mais accablé de tristesse. C'est une terrible nouvelle que je vous apporte...

— Parlez ! tonna Eadulf.

— Votre nourrice, Sárail. Elle a été tuée.

Fidelma pâlit.

— Par qui ? Comment ?

L'homme prit une profonde inspiration.

— Sárail a été assassinée et on a enlevé Alchú.

{1} Exode, 3,14. Les citations bibliques sont celles de la Bible de Jérusalem (Éditions du Cerf, 1998). (N.d.T.)

Que les mauvais présages se dissipent. (N.d.T.) Première Épître à Timothée, 4,1-5. (N.d.T.)

{2} La basilique San Frediano de Lucques lui est dédiée. (N.d.T.)

{3} Clan, ou division d'un clan. (N.d.T.)

{4} Au nord de l'actuelle Éthiopie. Ville sainte. (N.d.T.)

{5} Affluent du Nil. (N.d.T.)

{6} Port fondé par les Romains (au sud de l'actuel Massaoua). (N.d.T.)

{7} Ou Frumence. (N.d.T.)

{8} Deux royaumes nubiens. (N.d.T.) Ville d'Asie Mineure, aujourd'hui faubourg d'Istanbul. Un concile s'y tint en 451. (N.d.T.)

{9} Le concile de Chalcédoine est le quatrième concile oecuménique et a eu lieu en 451 dans l'église Sainte-Euphémie de la ville éponyme, aujourd'hui Kadıköy, un quartier chic de la rive asiatique d'Istanbul.

Convoqué par l'empereur byzantin Marcien et son épouse l'impératrice Pulchérie, il réunit à partir du 8 octobre 451 343 évêques, un record, dont 4 seulement viennent d'Occident. Dans la continuité des conciles précédents, il s'intéresse à divers problèmes christologiques et condamne en particulier le monophysisme d'Eutychès et Dioscore sur la base de la lettre du pape Léon Ier intitulée Tome à Flavien de Constantinople (nom du patriarche de Constantinople, destinataire de la lettre du pape). C'est durant ce concile qu'est redéfinie la notion de personne :

2. Comme le principe d'unité et d'identité, dans le cas des deux natures, dans la personne unique du Christ.

{10} Mer Méditerranée. (N.d.T.)

{11} Tara. (N.d.T.)

{12} Psaume 8,4-5. (N.d.T.)

Première épître aux Corinthiens, 7, 20-21. (N.d.T.)

{13} *Tout ce qui brille n'est pas d'or.* (N.d.T.)

Voir Le Châtiment de l'au-delà, 10/18, n° 4160. (N.d.T.)

{14} Épître de saint Jacques, 3,5. (N.d.T.)

{15} Voir Le Châtiment de l'au-delà, op. cit. (N.d.T.)

{16} Voir La Ruse du serpent, 10/18, n° 3788. (N.d.T.)